CHRISTIANISME ET PAGANISME IDENTITÉ DE LEURS ORIGINES, OU...

Paul Renand



CHRISTIANISME ET PAGANISME

IDENTITÉ DE LEURS ORIGINES

OU

NOUVELLE SYMBOLIQUE

PAR

PAUL RENAND

BRUXELLES
A. LACROIX, VAN MEENEN ET Cie
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE DE LA PUTTERIE, 33

PARIS
Ancienne maison Treuttel et Würtz
E. JUNG-TREUTTEL, LIBRAIRE
RUE DE LILLE, 19

1861

NOUVELLE SYMBOLIQUE

Bruxelles.—Typ. de A. Lacroix, Van Meenen et Cie, 33, rue de la Putterie.

CHRISTIANISME ET PAGANISME

IDENTITÉ DE LEURS ORIGINES

OU

NOUVELLE SYMBOLIQUE

PAR

PAUL RENAND



BRUXELLES
A. LACROIX, VAN MEENEN ET Cie
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE DE LA PUTTERIE, 33

PARIS
Ancienne maison Treuttel et Würtz
E. JUNG-TREUTTEL, LIBRAIRE
RUE DE LILLE, 19

1861

PRÉFACE.

Aujourd'hui la fausseté manifeste des livres religieux des chrétiens, en tant qu'ouvrages révélés de Dieu, n'est plus à démontrer. La critique en a percé à jour toutes les pages. Les contradictions, les interpolations, les erreurs innombrables, les forfaits exécutés au nom du Ciel, l'impiété et l'immoralité d'une foule de points, ont été savamment mis à nus par les récents ouvrages des Strauss, des Eenens, des Larroque, des Proudhon et de tant d'autres vaillants écrivains qu'on ne réfutera pas. Ceux qui pourraient encore conserver le moindre doute sur la valeur des livres bibliques, n'ont qu'à parcourir ces doctes écrits, et nous leur garantissons, pour peu qu'ils soient de bonne foi, qu'après cette lecture, l'œuvre humaine leur apparaîtra avec toutes les faiblesses qui sont inhérentes aux productions d'esprits faillibles, parce qu'ils sont limités.

Mais si ces œuvres sont triomphantes de la prétendue infaillibilité divine dont la Bible était censée porter le cachet, disons cependant que, purement critiques, elles ont démoli, sans rien reconstruire; renversé, sans rien mettre à la place. Or, cela ne saurait suffire à une saine philosophie. Celle-ci veut saisir la raison des événements qui se sont produits dans le monde, les causes secrètes qui ont fait surgir tous ces dogmes du plus profond des entrailles de l'humanité; elle veut connaître le pourquoi des religions et de leurs transformations, le comment de leur naissance et de leur évolution. Jusqu'à ce jour, un seul écrivain a résolûment abordé ce problème : c'est Dupuis. Depuis la publication de ses savantes recherches, la science des mythes religieux n'a pas fait un pas. Ce n'est pas que les immenses travaux des mythographes allemands et spécialement de Creuzen, n'aient considérablement agrandi le cercle des connaissances mythologiques et religieuses; mais, nous le répétons, toutes ces investigations sont demeurées dans les voies de l'analyse critique, et aucune ne s'est élevée jusqu'à la recherche de la synthèse universelle qui ramène tous ces mythes, toutes ces religions à l'unité qui est la science.

Dupuis demeure donc encore de beaucoup en avant de tous les érudits de notre temps. Sans doute, cet auteur a versé dans les plus graves erreurs; sans doute encore, il n'a pas même entrevu la véritable loi des évolutions religieuses dans le temps et dans

l'espace, et quand Volney, son disciple, a voulu l'exprimer, dans ses *Ruines*, il s'est misérablement fourvoyé. Mais Dupuis n'en a pas moins un immense mérite aux yeux des véritables penseurs, c'est d'avoir définitivement démontré (ce que d'autres avaient déjà soupçonné avant lui, il est vrai, mais sans parvenir à l'établir) que tous les symboles sacrés, que toutes les sciences religieuses, reposent en définitive sur un principe purement naturaliste. Là est la véritable gloire de l'auteur de l'*Origine de tous les cultes.*

Nous appuyant sur cette base qu'il a su rendre inébranlable, nous avons entrepris, à notre tour, un travail qui n'a encore été tenté par personne, que nous sachions; car, nous ne nous sommes proposé rien moins que d'exposer la loi des évolutions religieuses, qui, en transformant et perfectionnant sans cesse les mythes primitifs, les fit naturellement aboutir au christianisme, la dernière et suprême forme que revêtirent les anciennes mythologies. Nous montrons ensuite comment, après cette extrême évolution du génie religieux, l'idée des révélations ne pouvait plus que décroître pour aboutir fatalement au rationalisme moderne.

Ce livre est divisé en deux grandes études : dans la première, nous nous occupons des religions de l'antiquité; dans la seconde, nous scrutons le christianisme lui-même au point de vue de la synthèse mythologique. La première étude est précédée d'une introduction générale, dans laquelle nous exposons

la loi du développement religieux de l'humanité depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Nous divisons ensuite nos recherches sur les mythologies anciennes en trois parties qui traitent successivement : 1° de l'évolution du dualisme en tréthéisme et en âges du monde ; 2° de l'héliosisme chez tous les peuples ; 3° enfin des mythes héroïques. C'est cette première étude que nous livrons aujourd'hui au public. De l'accueil qui lui sera fait, dépendra la publication de la seconde partie de notre travail.

Quelqu'imparfait que puisse encore être cet ouvrage, nous osons nous flatter qu'il ouvre des voies nouvelles aux investigations de la science religieuse, et c'est cette conviction profonde qui nous fait compter sur l'indulgence et les encouragements des véritables amis des lumières.

LOI DU DÉVELOPPEMENT RELIGIEUX DE L'HUMANITÉ.

INTRODUCTION.

SUBJECTIVISME RELIGIEUX, FÉTICHISME, ESSENCE DE TOUTE RELIGION.

Comme toutes les choses humaines, les religions tombent sous la loi du temps qui est celle de l'homme. Elles naissent, grandissent, s'étendent et commencent dès lors à perdre en force ce qu'elles gagnent en diffusion ; car elles se diversifient, se scindent en mille sectes diverses, puis s'affaissent dans une décadence progressive qui les conduit à la vieillesse, à la décrépitude et à la mort. Mais de même que l'homme avant de périr engendre son semblable et se perpétue éternellement sur le globe, de même avant de disparaître les vieux dogmes ont enfanté des rejetons plus jeunes qui se sont détachés de la souche primitive pour vivre, non de la vie factice des sectes dissidentes de la religion-mère, mais d'une vie indépendante et toute personnelle qui en fait un dogme nouveau. Ces jeunes religions, nées de la cendre des anciennes, s'élèvent en se généralisant, en s'épurant dans cette perpétuelle vicissitude de la vie à la mort et de la mort à la résurrection. De tous les produits intellectuels de l'activité humaine, aucun ne révèle donc plus manifestement cette loi de progrès qui fait le fond du développement de l'humanité, que les transformations successives des religions. C'est cette loi qui n'a encore été saisie

d'une manière claire et complète par aucun historien que nous nous proposons d'exposer dans cette introduction et de démontrer dans le corps de l'ouvrage, en prouvant qu'aucun des cultes qui ont paru sur la terre, n'a pu y échapper.

Et d'abord notre globe lui-même a été primitivement organisé d'après une loi de progression dont ses entrailles nous rendent un éclatant témoignage. Le métal forgé par le feu, la pierre pétrie par l'eau, préparent le sol à la plante; la plante y appelle l'animal et l'animal demande à la nature l'homme-roi, résumé vivant de toute la série antérieure de la création. Parti d'un état originaire voisin de celui de la brute, bâti d'après le type du Titan au front déprimé, au cervelet puissamment développé, il s'épanouit successivement en passant du nègre au jaune et du jaune au blanc, par trois transformations ou trois créations successives ascendantes, comme le témoignent les débris d'hommes fossiles (antérieurs à la période adamique actuelle), recueillis sur divers points du globe. Avec le développement intellectuel par le travail incessant de la pensée, se redresse et s'agrandit la partie extérieure du cerveau; la face humaine se profile d'une manière plus harmonieuse et tout l'organisme finit par atteindre les belles proportions de la race caucasique. C'est à celle-ci surtout qu'il a été donné de continuer la loi du progrès dans la série graduée des améliorations qui doivent rendre de plus en plus parfaite et heureuse la vie de l'humanité sur la terre. Mais incommensurable est la distance de ce point d'arrivée, que nous commençons seulement à entrevoir, au point de départ si misérable et si humble.

L'homme primitif a dû s'éveiller à l'ombre de la forêt, dans la rudesse de sa nudité native, sous les climats les plus heureux de l'univers, là où l'alternative, des saisons extrêmes se faisait le moins sentir, car les variations d'une température excessive en froid et en chaud auraient suffit pour anéantir l'humanité dans son germe. Il vivait nu, couvert de poils, comme l'animal, pressant sur sa lèvre le fruit des arbres tou-

jours reproducteurs, et cherchant contre la fureur, peu redoutable, des bêtes féroces, un asile sur la branche, comme le singe, ou un refuge dans la caverne. Il devait, du reste, être rarement attaqué par les animaux sauvages, qui, dans ces contrées fortunées, trouvaient autour d'eux une abondante pâture, et fuyaient les lieux habités, comme ils le font toujours naturellement, lorsque l'espace ne leur fait pas défaut. Dans une semblable société, l'homme n'a point d'épouse; il vit dans un état social pareil à celui de l'oiseau dans les champs. La reproduction n'est, dans cet âge, que la promiscuité, car la femme primitive, privée du sentiment de la pudeur, s'unit au gré de ses caprices au premier venu, qui l'abandonne après qu'elle s'est livrée. Le plus ancien code de loi qui soit au monde, celui de Manou, nous montre les femmes jouissant encore de la liberté illimitée des amours, au moment de sa promulgation. Aujourd'hui même, l'Ève insulaire de l'Australie, emprisonnée par les mers dans sa primitive candeur, pratique toujours, comme aux premiers âges de l'humanité, la communauté des unions. Du reste, quand, en pleine civilisation, nous voyons si souvent l'homme social abandonner brutalement la femme qu'il a rendue mère, en lui laissant tous les embarras et les cruels soucis de l'éducation, pouvons-nous croire que l'homme primitif fut meilleur?

Gardons-nous cependant de toute exagération. Comme l'abeille, le castor, le cheval et tous les animaux domestiques à état sauvage, l'homme est un être essentiellement social, instinctivement porté à vivre sous la loi de l'association. Mais cette association primitive fut-elle celle de la tribu, comme chez les castors; ou bien celle de la famille, comme chez le lion et la lionne? L'homme étant un être essentiellement perfectible et destiné à créer lui-même ses progrès croissants, ses institutions sociales dans tous les siècles ayant toujours reposé sur la famille, sans l'organisation de laquelle il n'y a point de civilisation possible dans la race humaine, tout nous porte à croire que la plus ancienne société fut celle de l'homme,

de la femme et de leurs enfants. Un premier langage, informe et grossier, consistant principalement en cris et en gestes, leur servit de moyen de communication.

Quelle dut être la religion de cette société rudimentaire? Primitivement la terreur enfanta tous les dieux, disait la haute antiquité. Elle n'a point tort, car c'est dans les convulsions de la nature, dans la tempête, dans le tonnerre, dans le volcan en éruption, dans la mer en fureur, dans l'horreur des ténèbres que l'homme a pressenti pour la première fois l'existence d'une puissance supérieure à la sienne et devant laquelle il était forcé de courber le front et de s'incliner. C'est sur les hauts lieux, alors que la foudre venait de les frapper, ou que le cratère avait vomi ses entrailles embrasées, que l'homme a d'abord fléchi le genoux et roulé la pierre de l'autel. Mais que de siècles s'écoulèrent avant qu'il en arrivât à formuler ainsi le premier culte! Toute sa religion consista originairement dans la terreur, complétement instinctive et pareille à celle de l'animal, qu'il éprouvait en face des terribles phénomènes dont il était le témoin. Sa pensée religieuse, vague et indéterminée, ne durait pas plus que la menace du ciel qui l'avait éveillée. Elle s'allumait et s'éteignait avec l'éclair de l'ouragan. Elle ne s'élevait même pas jusqu'à concevoir, en dehors de l'intelligence, l'objet d'un dogme. La religion demeurait donc renfermée et confondue avec le sentiment de l'existence et de la conservation instinctive. Comme plusieurs peuplades encore actuellement existantes, les premiers hommes ne concevaient ni dieux, ni êtres célestes, ni puissances supérieures. Toute la religion consistait dans l'obscure sensation éprouvée en présence de l'objet redouté quel qu'il fût. Peu à peu la réalité de la religion se dégagea de la confusion de cette vague aperception qui l'obscurcissait, et, cessant d'être subjective, elle devint objective en se manifestant pour la première fois dans un grossier fétichisme. Mademoiselle Leblanc, cette femme sauvage dont Louis Racine nous a conservé la précieuse biographie, nous offre

un curieux et admirable spécimen du premier état religieux de l'intelligence humaine non encore développée.

Gaspar Hauser nous fait parfaitement comprendre le degré immédiatement supérieur ou le fétichisme. Ce qui frappa surtout dans le développement de son intelligence, ce fut la peine incroyable avec laquelle il parvint à discerner ce qui était animé de ce qui ne l'était pas. Feuerbach, qui nous a laissé sa biographie, nous apprend que sa novice intelligence attribuait tous les mouvements des corps à leur libre arbitre. Il ne pouvait sans être vivement affecté voir frapper un être inanimé quel qu'il fût. Il nous prouve que l'homme qui n'a pas reçu ses premières idées de l'éducation, suppose que tout mouvement dans la nature est dû à une cause spontanée, libre et vivante, semblable à ce qu'il reconnaît être en lui le principe de ses propres actes. De là, ce culte informe d'une religion qui commence à peine à s'objectiver. Le fétiche des nègres, le tabou des populations océaniennes, le manitou des Peaux-Rouges de l'Amérique septentrionale, nous donnent aujourd'hui encore une idée de la grossière religion des peuples arrivés à cette première conception rudimentaire des dieux. Rien ne saurait mieux nous expliquer la croyance des plus anciens philosophes grecs, lorsqu'ils nous affirment que tout est plein de dieux, qu'ils entrent en nous par les yeux, par les oreilles, par tous les sens. Les divinités se comptent alors par myriades. Autant de phénomènes, autant de dieux. On comprend qu'il eût été impossible à l'intelligence humaine de donner des noms particuliers à ces millions d'êtres divins. Aussi le vieil Hérodote nous apprend-il « que les Pélasges adoraient les forces cachées de la nature sous la dénomination générale de *Theoi*, mais sans donner à aucun de ces dieux des noms particuliers. »

A ces deux premières formes religieuses que domine un sentiment de terreur, une vague idée d'une impitoyable fatalité, nulle idée de moralité n'est encore attachée. L'homme ne voit qu'une seule chose dans l'univers, le côté malfaisant des

êtres et des agents de la nature : la chaleur l'accable, la lumière l'aveugle, le feu le brûle, le tonnerre l'effraie, la foudre le tue, l'eau le mouille ou le suffoque, le vent bouleverse tout. Ce mauvais côté des choses de ce monde, par cela même qu'il emportait avec lui une sensation de douleur, de souffrance, d'angoisses, dut frapper le premier la novice intelligence de l'homme fruste encore, tandis que le côté bienfaisant passa plus longtemps inaperçu, parce qu'il dut leur apparaître comme l'état normal de la nature. L'homme en vint donc ainsi à concevoir de lui-même, en présence de tous les phénomènes externes, une idée de faiblesse, d'assujettissement, de victime; du côté des dieux, une idée de puissance, de domination, de cruauté même. De là, les deux idées fondamentales de *religion* et de *divinité*.

Le mot *religion* ne vient pas, en effet, du mot *religare* dans le sens qu'elle rattachait l'homme à Dieu, la terre au ciel par des relations mystiques, mais bien du mot *religare* signifiant *enchaîner de nouveau*, parce que l'homme ne l'était pas seulement par les besoins qui l'asservissaient à la nature, mais encore par la terrible puissance d'une divinité qui le courbait par la terreur sous son joug supérieur à la puissance de l'homme, qui ne pouvait se soustraire à la mystérieuse influence de la fatalité. La religion primitive, c'est donc le *Destin* antique dans toute la puissance de sa sombre et sinistre conception. Voilà pourquoi dans toutes les mythologies ce dieu farouche demeura le premier des dieux et domina les déités, les hommes et l'univers lui-même. On ne saurait éviter sa destinée, dit le Grec; la crainte de Dieu est le principe de toute sagesse, s'écrie le psalmiste; c'était écrit, exclame le musulman; loi de la Providence, volonté de Dieu, dit le chrétien. Tous les cultes sont nécessairement fatalistes, toute religion est basée sur la terreur, qui en est l'essence même. Platon, Cicéron, toute l'antiquité, aussi bien que les écrivains du siècle de Louis XIV sont unanimes sur ce point. « Toute religion, dit La Bruyère, est une *crainte* respectueuse de la divinité. »

Toutefois la fatalité antique avait un caractère tout différent de celui que nous attachons actuellement à ce mot. On ne saurait le méconnaître sans se mettre hors d'état de rien comprendre aux anciens dogmes. Par rapport à l'homme, le Destin était tout extérieur; conçu par une raison trop faible encore pour embrasser l'univers dans son ensemble et dans ses lois, il représentait la part de l'imprévu, du hasard dans cette vie primitive. Il pouvait accabler l'homme de maux sans nombre, l'atteindre en tout lieu sans que celui-ci pût se soustraire à ses coups; mais l'individu demeurait cependant le maître de ses propres actes et par conséquent libre dans son for intérieur.

ZOOLATRIE, MORALE, JUSTICE.

Si l'homme était toujours demeuré dans les pays fortunés qui l'avaient vu naître, s'il avait toujours trouvé sur son chemin son repas en plein vent, il aurait probablement payé de son intelligence cette largesse de la nature, et serait demeuré tel que le sont encore aujourd'hui les habitants de l'Océanie. Mais chassé des premiers pays habités par l'excès de population ou par l'esprit d'aventure, qui l'égara de plus en plus dans le dédale infini des forêts qui recouvraient primitivement le sol, il arriva dans des pays où le climat varié par les vicissitudes des saisons lui fit sentir l'aiguillon de toutes les douleurs. Sans prévoyance de l'avenir, il cueillait en été le fruit des arbres; mais quand venait la saison d'hiver, il souffrait de la parcimonie de la nature, qui, même pendant la saison des fruits, pouvait, dans ces régions moins fortunées, ne pas toujours suffire à ses besoins. Poussé par la faim, il dut s'élancer sur le gibier, l'étouffer dans ses bras ou l'étrangler sous son pouce, l'atteindre à coups de pierre, le terrasser sous sa massue, forgeant dans l'arsenal de sa pensée les premières armes

qui, en se perfectionnant, devaient lui assurer la royauté et l'empire sur la nature vaincue. Mais non seulement on dut chasser la bête féroce; il fallut aussi dans ces climats inclé-ments se défendre contre elle, se préserver du froid en se couvrant de sa peau, des pluies glacées en se creusant des habitations sous terre, dans la montagne avec l'épieu durci au feu. Celui-ci enseigna l'usage du fer ou du cuivre grossière-ment fabriqué, qui remplaça la hache de silex. La femme devient alors d'une grande utilité dans la nouvelle organisa-tion sociale. Elle façonne les vêtements du chasseur, elle pré-pare ses armes, elle lui fait ses repas, elle lui donne des enfants qui l'aideront bientôt de leurs propres bras. La cohabi-tation des deux époux par les avantages et les jouissances qu'elles procurent, ne tarde pas à faire comprendre la haute utilité des associations. Bientôt plusieurs chefs de famille chassèrent en commun, et la tribu finit peu à peu par s'orga-niser.

Dans cette lutte contre les animaux sauvages, dans cette rude vie de chasseur, combien de membres de la tribu n'étaient pas épiés, traqués, dévorés? Il fallait se prémunir contre le tigre, le lion, le loup, le chacal, la panthère, et sur-tout contre le serpent qui, s'insinuant sous la végétation et les broussailles sans être aperçu, atteignait sa victime à l'improviste et la tuait de son venin au milieu des plus horri-bles souffrances. On crut se préserver de leurs terribles atteintes en rendant un culte à quelques-uns d'entre eux que l'on considéra comme les rois, les maîtres, les dieux des races qu'ils représentaient. C'est ainsi que la *zoolâtrie* apparut sur la terre.

Nous ne prétendons pas qu'elle n'ait pu naître dans la période précédente; le fait nous paraît même très vraisem-blable; mais le nouveau culte ne dut acquérir tout son déve-loppement que dans la période actuelle. A la religion du féti-che succédait celle de la vie. Il y avait progrès.

La chasse est un art; elle force l'homme à s'ingénier, à

découvrir les ruses instinctives des animaux, à les déjouer; elle développe donc puissamment l'intelligence. Les réflexions jusque-là grossières et obtuses des premiers hommes se multiplièrent, s'éclaircirent, s'agrandirent. Ils ne tardèrent donc pas à s'apercevoir qu'ils ne recevaient pas seulement que des maux de la part des dieux, mais qu'ils étaient aussi l'objet de leurs bienfaits. S'il existait des animaux pernicieux et nuisibles, il en existait aussi d'inoffensifs et d'utiles. Si le feu brûlait, il réchauffait de même. Si la tempête détruisait l'arbre et son fruit, la pluie ne faisait-elle pas croître les plantes, épanouir leurs fleurs, grossir la pomme ou l'orange? Dès ce moment une idée morale apparut pour la première fois dans le monde qu'elle allait vivifier et pousser dans la voie de nouveaux progrès. L'homme se dit que les dieux le comblaient de biens ou l'accablaient de maux, selon qu'ils étaient animés contre lui de sentiments de bienveillance ou de colère. Or, lorsqu'on eut expérimenté que parmi les hommes certains procédés avaient la puissance de fléchir la colère d'un ennemi ou d'attirer les faveurs d'un bienfaiteur, on employa les mêmes manières d'agir à l'égard des dieux, pour détourner leur vengeance lorsqu'on les crut irrités, ou pour se les rendre favorables lorsqu'on eut besoin d'assistance et de secours.

Des offrandes de fleurs, de fruits, d'animaux servirent à s'attirer la bienveillance des divinités. Mais de même que le guerrier, pour éviter un adversaire plus puissant, se retirait derrière la foule qu'il exposait à la fureur de son antagoniste; ainsi, pour apaiser la colère des dieux et épargner sa propre vie, le sauvage crut devoir jeter une autre victime en pâture à leur férocité. Voilà comment naquirent les sacrifices humains. Dès lors, la médiation devint une hostie (hostis, ennemi que l'on immole aux dieux); le culte une abondante et perpétuelle effusion du sang; la prière une malédiction contre l'objet dévoué à la vengeance divine. Le mot *sacer* (sacré) ou son synonyme dans toutes les langues de l'antiquité, signifie, en effet, dévoué aux dieux, à l'immolation, à la malédiction

par laquelle on chargeait la victime de toutes les fautes qui avaient provoqué la colère des divinités vengeresses[1] Si ce mot reçut aussi le sens d'inviolable, c'est parce que toute chose consacrée aux puissances célestes leur appartenait de telle sorte qu'y toucher c'eût été encourir leur haine et leur vengeance comme impie, mot terrible qui rendait la faute du criminel inexpiable. De là, les deux sens donnés par les anciens au mot de sacerdote; le premier désignait que c'était par l'entremise du prêtre que se faisaient les oblations et les immolations sacrées; le second signifiait que le prêtre était inviolable comme ministre de la divinité, comme chose lui appartenant en propre. Inexpiable était tout mal fait aux prêtres, et l'anathème inévitable pesait sur la destinée du coupable.

Primitivement les sacrifices humains eurent quelque chose d'atroce et de révoltant. Dans les temps de grandes calamités, on allait jusqu'à dévouer aux farouches divinités qu'on s'était créés, tous les êtres qui naîtraient pendant l'année, soit parmi les hommes, soit parmi les animaux dont on pouvait disposer. D'abord on exécuta ponctuellement ces horribles sacrifices; mais lorsque les idées morales se furent développées avec le progrès des institutions sociales, on se borna à immoler les animaux seulement. Quant aux enfants, dès qu'ils avaient atteint leur dix-huitième année, on mariait les filles aux garçons, et on les envoyait fonder au loin des colonies connues sous le nom de *ver sacrum* (printemps sacré). Rome dut sa fondation à une semblable émigration.

Une idée de grossière moralité commençait donc à jaillir dans la nuit de l'intelligence humaine. Mais comment en partant de cette idée, celle-ci put-elle atteindre au concept du droit et d'une sanction divine de la justice? Rien ne fut plus naturel. En effet, la chasse en commun exigeait le partage du

[1] Voilà pourquoi en latin, le mot *sacer* signifie à la fois *saint* et *exécrable* et le mot *imprecari*, *prier* et *maudire*.

butin après les travaux. Le droit à une portion de la curée inaugura donc celui de la propriété dans le monde. D'abord la puissance du plus fort dut servir de garantie à l'observation des conditions convenues pour le partage. Mais que de fois le caprice, l'arbitraire et l'injustice ne durent-ils pas présider à ses décisions? Il fallut contre ces iniquités recourir à l'intervention d'une autorité plus puissante, plus incorruptible. Voilà comment l'idée d'une sanction divine de la justice put sortir, bien qu'encore informe et matérielle, des sombres et terribles conceptions des dogmes primitifs. On mit sous l'égide des dieux vengeurs les conventions humaines, convaincu qu'ils ne manqueraient pas de châtier, dès ce monde, les violateurs de serments faits en leur nom et en les prenant pour témoins et pour justiciers de la foi jurée. Nous disons dès ce monde, car l'idée d'une autre vie n'avait encore pu éclore dans les épais cerveaux de ces races barbares et farouches. Pour inculquer à ces enfants de la nature les notions du droit rudimentaire qui commençait à naître et les déterminer à le respecter, alors qu'ils n'obéissaient encore qu'aux emportements de leurs instincts incultes, il fallut leur persuader que tous les biens qui leur arrivaient provenaient de la divinité satisfaite de la manière dont ils observaient les prescriptions des conventions stipulées, tandis que les misères, les famines, les pestes et tous les autres maux étaient dùs aux divinités vengeresses qui, tôt ou tard, atteignaient toujours les transgresseurs des conventions faites en leur nom. Le sacerdote, choisi pour offrir les sacrifices propitiatoires, fut naturellement l'organe de la promulgation de cette justice, et, dès ce moment, il devint la première puissance morale de la tribu, comme le plus robuste et le plus intelligent chasseur en était la première puissance disciplinaire. Le prêtre fut à la fois juge, législateur et immolateur ou sacrificateur (bourreau) des coupables envers les dieux. Il fut aussi devin, magicien, jongleur, de la manière dont il l'est encore chez toutes les peuplades barbares et sauvages répandues sur la surface de la terre.

Il va sans dire que les arts et le langage avaient suivi un progrès analogue à celui des conceptions religieuses et morales. « L'homme avait vu, dit Pelletan, l'oiseau vêtu de rayons promener sa splendeur dans l'espace, et, à cette vue, roi dépouillé de la terre, il avait vaguement pressenti que sa création n'était pas terminée au point de vue de la beauté. A l'invitation de je ne sais quelle voix intérieure qui lui ordonne de bénéficier plus largement de la ligne et de la couleur, il surcharge sa tête d'aigrettes, et il trace sur sa chair de barbares hiéroglyphes. L'art est sorti tout entier de ce premier travestissement : art abréviatif, écrit d'un mot sur l'épiderme. La langue est aussi rudimentaire que la peinture du tatouage ; elle est principalement composée de voyelles; les mots sont à peine des sons articulés. Mais les sons, avec le temps, deviennent des monosyllabes, et, peu à peu, à mesure que l'homme vit davantage, et que son intelligence, éveillée par le choc de la sensation, réagit plus fortement sur la sensation, elle émet, en vertu de la symbolique mystérieuse qui unit dans son esprit l'intonation et l'idée, de nouvelles modulations pour nommer de nouveaux objets ou de nouveaux sentiments. Cependant il préfère encore les cris aux chants, les violences aux harmonies de couleurs, la rudesse à la délicatesse du toucher, l'âpreté à la suavité des odeurs, la boisson ou la nourriture fermentée à toute autre boisson, les mouvements excessifs et soudains aux mouvements mesurés et cadencés. Sa danse est une frénésie. Il tourne, la main dans la main de la horde, comme un vertige vivant autour du supplice de l'ennemi, jusqu'à ce que la ronde dénouée et haletante tombe de fatigue et roule convulsivement sur l'herbe du sacrifice. Après ces brusques caprices, ou plutôt ces soubresauts d'action, le sauvage reprend son insensibilité et son immobilité habituelles d'attitude, accroupi pendant des heures et des heures devant les débris épars et les os rongés de son dernier repas, le regard fixe, le cou tendu, sans parole et sans réflexion. »

ZOOMORPHISME.

C'est sous l'influence de la religion se présentant comme la sanction surnaturelle et inévitable du droit et de la justice que l'humanité put continuer à grandir. Seule, elle put faire passer l'homme de l'état de chasseur à celui de pasteur, en rendant inviolable le droit de propriété. Dès que le sauvage fut assuré que celle-ci lui serait garantie par les hommes de sa tribu, avec lesquels il avait juré le pacte de l'association et de la protection réciproque contre toute agression étrangère, il put songer à s'assujettir et à conserver pour son usage personnel les animaux qui devaient devenir dans ses mains de vivants et intelligents instruments de progrès. Les uns servirent à ses plaisirs, les autres à sa défense ou à ses travaux. Les plus précieux le nourrirent de leur lait, le vêtirent de leurs poils, lui fournirent une chair succulente à manger et lui procurèrent une foule d'autres matières premières indispensables à ses besoins. Comment l'homme est-il ainsi parvenu à s'approprier presque exclusivement certaines espèces d'animaux? Nul auteur antérieur à notre siècle ne le dira. Tous sont unanimes à se payer de phrases analogues à cet aphorisme de Buffon : « L'homme change l'état naturel des animaux en les forçant à lui obéir et en les faisant servir à son usage. » Ne dirait-on pas que l'homme peut réduire tous les animaux à l'état de domesticité? Que tout, dans cet état de sujétion, est son ouvrage? Malheureusement le lion, le tigre, l'ours, la panthère, que l'homme n'est jamais parvenu à apprivoiser, sont là pour protester contre ces trop orgueilleuses prétentions. Ne craignons donc pas d'affirmer que l'homme ne s'est jamais assujetti que les animaux qui, comme lui, étaient créés pour la vie sociale et avaient déjà reçu une véritable éducation au milieu de la troupe où ils étaient nés, en apprenant à craindre et à respecter l'autorité du chef. En interve-

nant, l'homme ne fit que substituer sa propre autorité à celle de ce chef, trompant ainsi l'instinct inné de l'animal, dont il obtint ensuite, à l'aide de châtiments et de bienfaits ménagés à propos, les services qui devaient l'émanciper.

La femme surtout dut aux animaux domestiques sa première transformation. De simple esclave de l'homme qu'elle était devenue au second jour de l'humanité, elle se métamorphosa en aide intelligente, c'est à dire en associée inférieure encore si l'on veut, mais cependant partageant les intérêts de la maison de son mari et des enfants qu'elle lui donnait. Les nombreux services qu'elle peut rendre dans cette situation nouvelle lui acquièrent une valeur propre. Le mari la paie à un prix plus élevé que le bétail le plus précieux, car elle devient pour lui non seulement une travailleuse qui partage tous ses intérêts, mais encore une source d'abondance par les nombreux enfants qu'elle lui donne, et qui, dans ces temps primitifs, font sa force, accroissent ses richesses au lieu d'être (comme cela a souvent lieu aujourd'hui) une charge terrible qui le fait plier sous le faix. Aussi l'homme se mit-il à acheter des femmes par troupeaux; ce fut l'époque de la polygamie.

A proprement parler la religion jusque maintenant n'avait été qu'une religion de terreur. Les peuplades qui s'étaient élevées jusqu'à l'état de chasseurs, avaient bien pu entrevoir le côté bienfaisant de certains phénomènes naturels, mais cette face des choses avait dû fort peu les impressionner. Le côté terrible des agents de l'univers avait continué à prédominer dans la pensée humaine et à primer toutes les autres idées. Mais dans l'état pastoral les bienfaits de la nature deviennent bien autrement sensibles; les loisirs sont plus nombreux, les réflexions se multiplient, le langage se perfectionne, et la religion zoolâtrique prend ses plus puissants développements. Désormais, il n'y a plus que les animaux nuisibles qui sont adorés; les animaux bienfaisants reçoivent aussi un culte et celui-ci devient même prédominant.

Pour la première fois la pensée peut s'élever jusqu'à la

conception cosmogonique de l'univers. Le monde est conçu comme un être vivant, animé, comme un immense animal doué de formes vagues et indéterminées. De même que l'homme enfante son semblable par voie de génération, de même ce dieu-animal engendre dans un mystérieux enfantement tous les autres dieux que l'on adore dans la multitude des phénomènes de la nature. Cette conception primordiale du monde, désormais ne périra plus, et se retrouvera dans tous les cultes mythologiques subséquents, qui n'en seront qu'une transformation plus ou moins épurée. Pour Platon, le monde n'est encore qu'un immense animal. Chez les philosophes subséquents, il deviendra l'*univers-dieu*, principe de toutes les existences qui ne sont que des émanations de sa substance. Ce générateur suprême de tous les êtres venait-il à retirer à lui cette effluve de vie qu'il avait émise au dehors, ceux-ci périssaient aussitôt. Dans ce dogme panthéistique, tout sort donc de l'être universel, s'anime un instant de sa vie divine, puis rentre dans son sein pour y être absorbé tout entier. Ainsi fut conçue la première idée réfléchie de la divinité une dans sa force primitive, mais multipliée à l'infini dans ses agents secondaires. On la retrouve jusque dans la Genèse avec une physionomie toute spéciale, car la divinité panthéistique des juifs y est plusieurs fois désignée par les énergiques expressions d'*Eloïm-Jou* (les dieux Jéhova,) qui nous indiquent assez comment tous les dieux subalternes se sont confondus dans le dieu universel qui les contient tous, le grand *Pan* de tous les anciens peuples. Aussi quand David appelle les hommes dieux et fils de Dieu, c'est dans un sens un peu plus matériel et positif que ne veulent l'avouer les théologiens catholiques. Les Grecs rendaient cette idée sous les couleurs les plus frappantes : « Jupiter est le premier et le dernier, l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin. Tout vient de lui et tout y retourne [1]. » N'est-il pas étonnant de

[1] Strobée, Eglog. l. 1.

voir plus tard le Christ s'appliquer les mêmes paroles? Et quand on s'indigne de l'entendre s'appeler lui-même fils de Dieu, ne répondit-il pas qu'il est écrit que tous les fils d'Abraham sont des dieux (*vos dii estis*) et qu'il n'entend pas s'attribuer cette qualité dans un autre sens?

ZOOSABÉISME.

« La chair de l'animal, dit encore M. Pelletan, est plus vite consommée à la table de la tribu que reproduite au chantier de la nature. Le pasteur continuellement menacé de la disette, cherche donc autour de lui une provision plus abondante que la brebis ou le bœuf, et il la trouve dans le grain de l'épi. Il passe de l'état patriarcal à celui d'agriculteur; il invente la charrue, il fait alliance avec la terre et le sillon et recueille la moisson sur un sol indivis. Mais la moisson est une propriété personnelle qui affranchit le moi humain de l'absorption du communisme. La maison, inspiration directe de l'agriculture, contribue aussi à l'émancipation de la personnalité; elle lui ouvre un plus vaste champ d'action et de jouissances; elle lui verse la lumière et la chaleur, elle l'attire et le retient au foyer par une nouvelle harmonie et une nouvelle volupté d'existence. La femme acquiert, en passant ce seuil de bénédiction, une fonction permanente comme la pierre de la muraille : elle monte en dignité; elle administre le ménage; elle est associée par son mari au commandement du reste de sa famille; elle devient la confidente de sa nuit, la chair de sa chair et se sent relevée par la gloire de cette intimité. Mais l'agriculture appelle la convoitise des bandes errantes autour de la maison. Pour les repousser, la tribu agricole déserte la vie de la plaine et bâtit sur la hauteur la ville primitive, protégée par l'acropole ou citadelle fortifiée, autour de laquelle s'étend la cité, c'est à dire tout le territoire que la tribu s'est

appropriée. » Dès ce moment, le sol jusqu'alors indivis est partagé par portions égales et la société, pour suffire à tous les besoins, est scindée en diverses catégories. Dans la première, seront les industriels, les artisans, les manœuvres ; dans la seconde, les laboureurs chargés de la culture du sol ; dans la troisième, les guerriers qui n'auront d'autre occupation que de défendre le territoire contre la horde errante qui refuse de quitter sa vie vagabonde pour entrer dans celle du travail de chaque jour ; dans la quatrième, les sacerdotes promoteurs du culte, législateurs, savants, médecins, poëtes, inventeurs de la science, des arts et de la mécanique pour soulager toutes les peines, diminuer les fatigues, amortir les souffrances et élever les âmes en civilisant la horde barbare. Les castes, à l'origine, furent donc en réalité un progrès social ; elles devinrent une source d'industrie, de perfectionnements, d'améliorations de toute espèce. Mais la prescription de ne pouvoir passer d'une caste dans une autre, nécessaire au commencement pour le développement des talents et des industries variées, devint dans la suite une cause permanente d'horribles iniquités, d'immobilisme et de mort. Les prêtres qui ne tardèrent pas à former une corporation nombreuse, révérée pour leurs bienfaits, devenus sacrés et inviolables par le caractère qui leur était attribué, furent naturellement la classe la plus élevée en dignité, la plus puissante et la plus noble ; les guerriers ayant en main tous les instruments de la force surent se maintenir au second rang ; les laboureurs dont l'utilité surpassait celle du simple artisan demeurèrent au troisième tandis que l'industriel occupa le dernier. Ne pouvant se renouveler et se régénérer par un mouvement ascendant des capacités et un mouvement de déchéance des nullités, les castes devaient à la longue demeurer stationnaires, d'autant plus facilement que les formules religieuses fixèrent bientôt d'une manière immuable les cadres de la pensée, comme ceux où pouvaient se déployer les diverses industries.

Dans cette nouvelle forme sociale, l'agriculture, pour être

fructueusement exercée, exigeait l'observation et la connaissance des cieux. Il fallut déterminer le retour périodique des mêmes opérations de la nature, des mêmes phénomènes dans la voûte des cieux, et régler la durée et la succession des saisons et des mois de l'année. Pour y parvenir, il était nécessaire de connaître d'abord la marche du soleil, qui, dans sa révolution annuelle, se montrait le premier et suprême agent de toute création; mais la difficulté de l'entreprise paraît avoir promptement découragé les premiers observateurs. On s'adressa dès lors, à la lune, qui, par ses faces et ses retours, pouvait mieux servir à ces peuples grossiers pour une exacte distribution du temps. Cependant les premières observations, incomplètes et tronquées, n'aboutirent qu'à la création d'une année de dix mois lunaires seulement. Comme nous le verrons plus loin, tous les peuples ont conservé de nombreux vestiges de cette première division mensuelle. Pour le moment, bornons-nous à dire que cette année fut divisée en deux saisons seulement de cinq mois chacune. De là vint la célèbre coutume grecque d'employer le verbe *pempanein* (compter cinq) dans une foule de rites symboliques où les nombres sacrés étaient cinq et dix. « Les Romains, dit François Noël, n'eurent d'abord que dix mois dans leur année, dont le premier était celui de mars, venaient ensuite avril, mai, juin, quintile, sextile, septembre, octobre, novembre, décembre, qui sont à peu près les mêmes que les nôtres. C'est pour cela que nos quatre derniers mois portent encore aujourd'hui des noms qui ne répondent plus au rang qu'ils tiennent, mais bien à celui qu'ils avaient autrefois. En effet septembre, octobre, novembre et décembre, qui signifient septième, huitième, neuvième et dixième mois, désignent aujourd'hui les neuvième, dixième, onzième et douzième mois. C'est que postérieurement, les peuples qui avaient accepté les dix mois primitifs ayant remarqué que leur retour ne correspondait plus aux mêmes opérations de la nature, y ajoutèrent deux nouveaux mois, après de longs tâtonnements. Ce furent janvier et février que l'on

plaça avant mars, en sorte que celui-ci, qui, jusqu'alors, avait été le premier mois de l'année, se trouva être le troisième, et que le dixième fut le douzième [1]. »

Le moyen par lequel on arriva à la découverte de ces douze mois fut donné par l'apparition et la disparition à l'horizon de certains groupes d'étoiles qui à la même époque de l'année se retrouvaient toujours à la même position dans le ciel par rapport à la terre. Cette découverte permit de dresser un véritable calendrier au moyen de ces astres. Dès lors, on sentit le besoin de désigner par des noms particuliers ces divers groupes d'étoiles. Mais une immense difficulté dut se présenter tout d'abord : car, d'un côté, les corps célestes, semblables en formes, n'offraient aucun caractère spécial pour être dénommés ; de l'autre le langage encore pauvre n'avait point d'expressions pour tant d'idées neuves et purement métaphysiques. Le mobile ordinaire du génie, le besoin, sut tout surmonter. Ayant remarqué que dans la révolution annuelle, le renouvellement des productions et des travaux terrestres devait être associé au lever ou au coucher héliaque de certaines étoiles (c'est à dire à la position qu'elles avaient relativement au soleil, terme fondamental de toute comparaison, au moment de ce lever et de ce coucher), l'esprit, par un mécanisme naturel, lia dans sa pensée les objets terrestres et célestes qui se trouvaient liés dans le fait. Appliquant ensuite les noms et les formes des objets terrestres aux constellations, on créa de la sorte tous les signes de ces dernières. C'est ce qui a fait dire à Maimonide : « Les anciens portant toute leur attention sur l'agriculture donnèrent aux étoiles des noms qui rappelèrent leurs occupations pendant les diverses parties de l'année. » Comme ils vouaient déjà un culte zoolâtrique aux animaux sacrés, bienfaisants ou malfaisants, ce fut surtout ces dieux-animaux qu'ils choisirent pour signe des astres, et la zoolâtrie montant de la terre au ciel devint le zoosabéisme.

[1] Dictionnaire des inventions ; article : mois.

On appela astres du *taureau* ceux sous lesquels il convenait au printemps d'appliquer la charrue à la terre ; astres du *lion* ceux où cet aninal, chassé du désert par les ardeurs de l'été, se montrait sur les bords des fleuves d'où il s'élançait sur les troupeaux qu'on y conduisait pour les désaltérer ; astres de l'*épi* ou de la *vierge* moissonneuse, ceux où se recueillait la moisson ; astres du *serpent* ceux où, en automne, les eaux des fleuves commençaient à déborder et se répandaient en serpentant à travers les campagnes ; astres du *verseau,* ceux sous lesquels l'inondation atteignait en hiver son plus haut période d'élévation. Ces points principaux de l'année laisseront des traces ineffaçables dans toutes les mythologies. Il importe donc d'y faire, dès ce moment, une sérieuse attention.

On comprend qu'une fois entré dans cette voie, l'esprit humain ne s'arrêta plus. Bientôt toute la sphère céleste fut couverte de figures hiéroglyphiques d'hommes , d'animaux et d'objets de toute espèce, destinés d'abord à faire connaître aux agriculteurs l'époque précise où allaient s'accomplir tels ou tels phénomènes, qui pouvaient intéresser leurs travaux d'une manière plus ou moins spéciale. Bientôt ce système inculqué dans les esprits par l'éducation civile et religieuse, dans un but d'utilité publique, devint sacré et fut d'autant plus facilement admis qu'il reposait sur un fond de vérité incontestable. Nous le verrons bientôt donner lieu aux récits symboliques les plus étonnants.

DU ZODIAQUE.

Les douze signes du zodiaque remontent-ils à l'époque reculée de la création des signes constellaires dont nous venons de parler? M. Dupuis et ses disciples l'ont prétendu, et pour soutenir cet absurde paradoxe, ils n'ont pas reculé devant les

plus étranges conséquences, telles que celles de donner quelques vingt mille ans aux zodiaques de Dendérah et d'Esné. Pour nous, nous répudions d'autant plus facilement ces théories opposées à toutes les données de l'histoire et du bon sens, que l'explication des anciens cultes peut fort bien se passer de ces affirmations téméraires et hasardées. Nous prouvons, du reste, la vérité de notre manière de voir.

Premièrement les constellations dont nous venons de parler n'ont pu recevoir les signes qui caractérisent les quatre temps principaux de l'année que quand les constellations du *taureau* et du *serpent* désignaient héliaquement les équinoxes de printemps et d'automne, et celles du *lion* et du *verseau* les solstices d'été et d'hiver. Or, le soleil se trouvant aujourd'hui dans le premier degré de la constellation des *poissons*, à l'équinoxe de printemps, s'est conséquemment déplacé de trois signes depuis l'époque dont il s'agit, par suite de l'effet de la précession des équinoxes. Mais il ne se déplace d'un signe, ou plutôt d'un degré, que tous les 2155 ans et 2/3 d'année. Il n'a donc pu se trouver au printemps dans la constellation du taureau que de l'an 4367 à l'an 2212 environ. Le zodiaque, au contraire, n'a pu être figuré, tel que nous l'ont laissé les anciens qu'au moment où le signe du *bélier* ou de l'*agneau* était à l'équinoxe du printemps, et celui de la *balance* à l'équinoxe d'automne, où elle désignait l'égalité des jours et des nuits. Alors l'époque du solstice d'été à partir de laquelle le soleil semble revenir à reculons comme l'écrevisse, était bien figuré par le *cancer*, et celle du solstice d'hiver, où il semble remonter comme une chèvre qui gravit les rochers, par le *capricorne*. Or, le soleil n'a pu se trouver dans la constellation du bélier, à l'équinoxe de printemps, que de l'an 2212 à l'an 57 environ avant notre ère. Le zodiaque n'a donc pu être construit que durant cette période de temps.

La preuve que la représentation de la plupart des signes constellaires a précédé celle des signes zodiacaux, ressort, du reste, clairement de ces signes eux-mêmes. Si ceux-ci eussent

été inventés dans le but d'exprimer les douze divisions égales du zodiaque, il est évident qu'on les aurait composés de douze constellations à peu près de même grandeur. De plus, autant que possible, on les aurait créées équidistantes, en ayant soin de les disposer d'après des groupes d'étoiles que le soleil put traverser. Or, les douze constellations qui donnent leur nom aux douze signes sont extrêmement inégales entre elles, et la *Vierge*, par exemple, qui représentait primitivement toute la durée de la moisson, occupe à elle seule plus de cinquante degrés au lieu de trente qu'elle devrait uniquement contenir. D'un autre côté, le soleil passe fort loin du *Sagittaire* qui est cependant un des signes zodiacaux. Ajoutons qu'au temps d'Hipparque, aux *douze divisions* du zodiaque ne correspondait encore que *onze figures*, et que plusieurs astronomes coupaient en deux la figure du scorpion, pour former de ses pinces le signe des *Serres*. C'est ce philosophe qui a remplacé ce dernier signe par celui de la *balance* et qui, 127 ans avant notre ère, acheva de préciser complétement les douze figures zodiacales. Or, n'est-il pas évident que si les constellations avaient été formées en vue des douze divisions du zodiaque, on aurait créé douze figures et non pas onze seulement? Il reste donc démontré que la plupart des constellations étaient déjà inventées, lorsque l'on divisa l'écliptique en douze parties égales, de 30 degrés chacune, et que l'on assigna à celles-ci les noms des astérismes qui leur correspondaient d'une manière telle qu'elle, mais qu'on ne pouvait plus changer, parce que le culte les avait rendus sacrés et immuables.

Enfin, fut-ce en Égypte que l'on créa le système des constellations uranographiques, comme le prétendent Dupuis, Volney et leurs disciples? Ici encore nous sommes forcés de répondre par la négative, et de renverser l'opinion de ces hommes illustres. Les races de l'Eriène furent éclairées et savantes longtemps avant que l'Égypte, complétement inondée par le Nil durant toutes les saisons de l'année, put être habi-

table. Or, la plupart des signes constellaires conviennent parfaitement au climat de la Chaldée, de la Perse et de la Bactriane et nullement à celui de l'Égypte. Les Égyptiens, en effet, ne purent jamais avoir le signe du taureau au mois de mars ou d'avril, pendant la période de temps que nous avons indiquée, puisque ce n'est pas à cette saison, mais à la fin de l'automne qu'ils labourent. Ils ne pouvaient au mois d'août figurer la moisson par la Vierge chargée de fruits et d'épis mûrs, puisque c'est alors qu'ont lieu les inondations périodiques du Nil. Ils ne pouvaient même figurer janvier par une cruche d'eau, attendu qu'il pleut très rarement en Égypte et pour ainsi dire jamais en janvier. Pour éluder l'argument, Dupuis fut obligé de supposer que le soleil avait accompli la révolution complète de l'année Dottriaque ou de 25 mille ans, depuis que les Égyptiens avaient commencé leurs premières observations et de reporter de 15,000 ans au moins en arrière l'inventien du zodiaque. Procédé fort commode assurément pour le maintien de son système, mais que repousse invinciblement la saine critique. Celle-ci admet que les constellations remontent aux Chaldéens ou aux mages de la Bactriane, car elles convenaient admirablement au pays de ces derniers de l'an 4367 à l'an 2212, seul laps de temps que l'on puisse assigner pour époque de leur création.

Si, d'un autre côté, nous admettons que le zodiaque, dans la dernière forme où nous l'ont laissé les anciens, ne remonte pas au delà du temps d'Hipparque, comme la chose est avérée, il ne nous paraîtra plus étrange de voir les vieux écrivains continuer à employer comme règle des calendriers sacrés et ruraux des constellations qui se trouvent en dehors du zodiaque, même après l'invention de ce dernier. C'est que les signes constellaires primitifs étaient devenus sacrés et impermutables. Or, on trouvera dans Ovide et dans Columelle des preuves irréfragables que les prêtres continuaient à employer les étoiles les plus remarquables des diverses constellations, qui par leur lever ou leur coucher annonçaient la posi-

tion du soleil dans le ciel, n'importe le lieu où elles fussent situées. Ceci explique encore pourquoi Hercule, par exemple, dans ses douze travaux représentant le passage du soleil en face des diverses constellations pendant les *douze mois* de sa révolution annuelle, ne lutte pas contre douze signes zodiacaux, mais seulement contre quelques-uns d'entre eux et contre plusieurs autres placés en dehors du zodiaque.

ANTHROPOMORPHISME.

Incarnations, astrologie-magique ou sorcellerie, idolâtrie, processions.

Pendant que le zoosabéisme se développait, la cité, prenant un accroissement correspondant, devenait un camp fortifié d'une immense étendue, destiné à défendre contre les tribus errantes les propriétés défrichées. Celles-ci ne furent d'abord entourées que de palissades et de fossés, renfermant dans leur enceinte tout le territoire dont la culture devait suffire à la subsistance de la tribu. Mais bientôt le peuple attaqué devient à son tour agresseur, s'élance sur les autres peuples, les extermine en partie, enlève les populations, les troupeaux et vient mettre son immense butin à l'abri de ses retranchements. Là, le vainqueur oblige ses prisonniers devenus esclaves à transformer en murailles les vastes et grossières fortifications de son camp, et à élever ces villes démesurées, aux rues régulières, aux palais superbes, renfermant de vastes campagnes et découpées par des jardins d'un luxe et d'une magnificence incomparables. Bientôt la guerre prend des proportions effrayantes; des peuples entiers sont transplantés ou exterminés. C'est ainsi qu'il faut concevoir les excursions des Nemrod, des Sésostris, des Nabuchodonosor. Dès lors se forment les cours royales avec leur chef militaire pour roi, leurs ministres, leurs armées, leurs courtisans, et toute la splendeur fabuleuse des monarchies asiatiques.

On conçoit quelle profonde impression de semblables spectacles durent faire sur l'esprit des peuples sortant à peine de la barbarie. Profondément remués par tout cet appareil solennel, imposant, prodigieux, ils considérèrent ces maîtres du monde comme doués d'une nature intermédiaire entre la nature divine et la nature humaine, et grandissant encore le spectacle qu'ils avaient sous les yeux par le prisme de leur imagination, ils transportèrent dans leur théologie toute cette hiérarchie terrestre et méthodique de rangs, d'emplois, de conditions, de dignité, d'éclat et de splendeur. Il en résulta un système compliqué de divinités graduées, dans lequel le *soleil*, dieu principal, fut une sorte de chef militaire, de roi politique et reçut le titre de dieu des combats, de dieu des armées, de majesté terrible, que les vertus des cieux n'abordaient elles-mêmes qu'avec effroi, en se prosternant et se voilant la face de crainte d'être anéanties par l'écrasant aspect de sa grandeur. La *lune* devint une reine et fut considérée comme sa compagne; mais *l'air* et la *terre* jouèrent aussi le même rôle et à un degré plus relevé, car la polygamie et le concubinage durent nécessairement régner au ciel comme sur la terre. On considéra de même les planètes comme des serviteurs, des porteurs d'ordres, des messagers. La multitude des *étoiles* devint une armée de héros ou de génies, chargés de régir le monde sous les ordres de leurs officiers. D'abord ce fut l'astre lui-même que l'on considéra comme vivant d'une vie qui lui était propre, comme une personne réelle, douée d'intelligence, de volonté et de sentiment. Mais ensuite la personnalité se détacha de plus en plus de la planète, et chaque astre eut sa divinité propre qui le régissait, le dirigeait, mais en était distincte et pouvait même se déplacer. Cette divinité reçut, dès ce moment, un corps comme celui des hommes, mais dans des proportions plus colossales et plus parfaites. Elle reçut de même des noms, des fonctions, des attributs en rapport avec la nature de l'astre qu'elle était censée diriger, et même un sexe tiré du genre de son appellation. C'est ce qui a

fait dire à Maimonide, le plus savant des Juifs : « Les anciens reconnaissent un dieu principal, fabricateur du monde et possesseur du ciel (le soleil) ; mais l'éclat de sa majesté le faisait regarder comme inaccessible. Imitant la conduite du peuple à l'égard des rois, ils employèrent en conséquence auprès de lui, pour médiateurs, les planètes et les étoiles sous le nom de dieux ou d'anges, de princes ou de rois. Ils reconnurent aussi des *génies* intermédiaires entre le ciel et la terre et présidant plus spécialement à la génération dont leur nom est dérivé. »

Ce nouveau système purement *anthropomorphique*, c'est à dire figuratif de la divinité sous l'image des hommes, se combinant au système *zoomorphique* des constellations, déjà préexistant, donna lieu à l'étrange doctrine des incarnations de la divinité en toutes sortes d'animaux. Au fur et à mesure que le soleil pénétrait dans les figures constellaires, on disait qu'il s'incarnait dans l'animal symbolique de cet astérisme. C'est ainsi que le soleil ayant été personnifié dans Jupiter, Osiris ou Siva, par exemple, on disait qu'il se métamorphosait en taureau, au moment où, au printemps, il pénétrait dans la constellation de ce signe ; et comme alors commençait la grande union du dieu avec la terre qu'il fécondait, celle-ci, par esprit d'analogisme et de parallélisme si familier aux anciens, était représentée par la vache dont il fertilisait les entrailles, qu'elle fût : Io, Isis ou Europe. De même, lorsque le soleil entrait dans la constellation du serpent, on disait qu'il se métamorphosait en serpent, soit qu'on le désignât sous les noms d'Ahriman, d'Ophioné, d'Ophiuchus ou de Typhon ou sous tout autre dénomination, et la terre devenait alors le grand serpent femelle dont nous verrons Apollon triompher au pied de la cité sainte qui lui sera consacrée. Toutes les autres incarnations des dieux proviennent de la même source. Wischnou prenant tour à tour, pour le bien des hommes, la forme d'un poisson, d'un sanglier, d'une tortue, d'un homme à tête de lion, d'un nain, n'est que le soleil entrant dans ces diverses constellations. C'est encore ainsi qu'il faut expliquer

ces dieux égyptiens à tête de crocodile, d'épervier ou de chien, et ces archanges juifs à pieds de boucs ou d'autres animaux. Les premiers sont les constellations dont le soleil était censé se couronner aux diverses époques de l'année, les seconds représentaient celles dont ces chérubins faisaient partie, telles que la chèvre ou le capricorne. Ajoutons que le soleil d'une constellation est souvent considéré comme un dieu absolument distinct du soleil pénétrant dans une autre. C'est ainsi que nous verrons le soleil d'été et le soleil d'hiver être regardés comme deux dieux absolument distincts, ennemis, et se faisant une guerre implacable. Ou bien le dieu perd ses attributs, tout en conservant sa personnalité, en passant d'une saison dans une autre. C'est ainsi que le soleil d'été est le dieu bon et bienfaisant par excellence, mais devient le dieu méchant, cruel, et pervers en hiver.

Une autre conséquence de cette conception cosmogonique fut l'astrologie. Comme telle production de la terre, tel état de l'atmosphère, tel phénomène survenu parmi les hommes et les animaux, se reproduisaient lorsque le soleil se trouvait dans un rapport donné avec une constellation déterminée, on crut que la chose avait lieu par l'influence de la constellation combinée avec celle de l'astre de la lumière, et on en déduisit toute une science d'influences occultes et mystérieuses, qui devait tenir l'esprit humain en échec pendant des siècles et des siècles. « Les anciens astrologues, dit Maimonide, ayant consacré à chaque planète une couleur, un animal, un morceau de bois façonné d'une manière spéciale, un métal, un fruit, une plante, formèrent de toutes ces choses une *figure* ou représentation arbitraire de l'astre, observant pour cet effet de choisir un *instant approprié*, *un jour heureux*, tel que la *conjonction*, ou tout autre aspect regardé comme favorable. Par des cérémonies magiques, ils crurent pouvoir faire passer dans ces *figures* ou *idoles* les influences des êtres supérieurs qu'ils représentaient. C'étaient de pareilles idoles qu'adoraient les *Chaldéens-Sabéens*. Dans le culte qu'on leur rendait, il fal-

lait être revêtu des couleurs propres à l'astre symbolisé. Voilà par quelles pratiques les astrologues ou magiciens réussirent à se faire regarder comme les dispensateurs des faveurs célestes. Comme les anciens peuples étaient avant tout agriculteurs, ils leur persuadaient qu'ils avaient le pouvoir de disposer des pluies et des autres biens des saisons. Ainsi toute l'agriculture s'exerça par des rites astrologiques et les prêtres firent des talismans, des processions, pour attirer sur les récoltes les influences salutaires des vertus célestes et en éloigner les influences malfaisantes. » Ainsi naquit l'idolâtrie.

Vraie nature de la conception théogonique des mythes.

La conséquence la plus importante des conceptions anthropomorphiques fut toutefois la création de la théogonie mythologique. Ces poèmes sacrés, qui, depuis lors jusqu'à nos jours, n'ont pas cessé de constituer la vie morale de l'humanité, sont dus à des concepts successifs qui ont été conservés et déposés dans les livres saints des différents peuples. Plus la signification que l'on attribuait aux divers phénomènes de la nature différait de leur état réel, plus l'imagination s'évertuait à créer un nouveau monde qu'elle peuplait d'êtres divins. Mais les rapports qu'avaient entre eux ces êtres auxquels on attribuait la forme humaine, ne pouvaient évidemment plus être conçus que comme on s'imagine les actions et les opérations des hommes. Ils devaient donc fatalement se présenter à l'esprit des peuples encore enfants avec tous les caractères de l'histoire et du temps, car lors même que la conscience humaine s'est élevée jusqu'à la conception de l'unité immuable et infinie de la divinité, son existence et son activité sont encore nécessairement conçues comme une succession d'actes divins analogues à ceux que produisent les hommes. D'un autre côté, les événements naturels et les actions humaines ne

peuvent prendre dans la conscience des hommes une signification divine qu'autant qu'elle croit y découvrir des phénomènes surnaturels, de vrais miracles. C'est ainsi que chez tous les peuples anciens tout ce qui est inattendu et incompris, continue même au milieu de la civilisation la plus brillante à être rapporté à une intervention immédiate de la divinité et que les sages de ces nations sont toujours censés être en communication avec des êtres d'une nature supérieure à celle de l'humanité.

Ainsi se formèrent toutes les fables sacrées qui font le fond des diverses religions qui se partagent le globe. La saine raison, comme la saine histoire, ne peut leur attribuer un autre caractère que celui du sol où elles sont nées. Ce caractère toujours plus élevé à mesure que l'on monte dans l'échelle des religions, a été, sauf les aberrations inhérentes à la nature humaine, d'organiser la société, de la régler, de la moraliser, de la sanctifier. « La critique, dit M. Littré, a donné le nom de *mythes* à ces créations merveilleuses. Retenus dans la mémoire, recueillis dans les temples, inscrits dans les livres sacrés, ils sont devenus le patrimoine d'immenses sociétés qui y trouvent un aliment tout préparé. En dépit de leur prétention à une révélation de la divinité, l'empreinte du lieu et du temps où ils sont nés, y est marquée d'une manière indélébile; et c'est justement cette empreinte qui dans l'élaboration ultérieure devient la cause du conflit où ils entrent avec un savoir plus étendu, avec une raison plus développée. »

Gardons-nous toutefois de croire que la religion ait été à l'origine une pure invention des prêtres, comme l'a soutenu la grande école philosophique du dernier siècle. Ne voir, comme elle, dans les anciennes religions que des fourbes qui trompent ou des dupes qui se laissent tromper, c'est peu connaître la nature humaine et son mode de développement spontané. Aussi loin que l'on puisse remonter dans la nuit de l'histoire, on s'aperçoit que les classes sacerdotales partagent les notions fondamentales qui font l'essence de la religion populaire. Ce

n'est que plus tard, lorsque leurs sciences les eurent fait progresser, sans que les classes inférieures eussent pu les suivre, que l'on vit la scission se former entre les savants et la plèbe. Les premiers ne songèrent plus alors qu'à maintenir les autres castes sous leur joug au profit de leur égoïsme. Mais à l'origine, les prêtres n'eurent pas sur la nature des choses une manière de voir qui les distinguât des autres classes, car alors les croyances qu'ils cherchaient à inculquer aux peuples eussent été aussi froides et aussi vides, aussi incapables d'être communiquées et persuadées aux autres intelligences qu'il serait impossible de faire accepter aujourd'hui par la foule un dogme purement allégorique. Le prêtre croyait donc ce que croyait la masse de la nation; il le croyait même avec plus d'exaltation, d'enthousiasme et de fanatisme, et c'est précisément ce qui faisait sa force et sa puissance.

Convaincu que tous les phénomènes de la nature étaient autant d'actes posés par un dieu déterminé, il étudiait ces actions célestes et terrestres avec un religieux respect, s'efforçait de les comprendre en les interprétant par voie d'analogie; puis lorsqu'il croyait avoir trouvé le vrai sens de la manifestation divine dans une intuition où l'imagination encore dans son enfance devait nécessairement jouer le premier rôle, il l'expliquait à la multitude dans un langage revêtu de toutes les splendeurs de la poésie, comme une histoire des opérations divines. Si l'on veut se faire une idée de ce que pouvait devenir ces sortes de conceptions dans une brillante imagination, qu'on lise dans l'Odyssée d'Homère les amours de Mars et de Vénus, symbolisant la conjonction des deux planètes de ce nom, et l'on comprendra facilement comment ont pu se créer toutes les mythologies, parce que toutes reposaient au fond sur une base réelle, qui pouvait toujours être constatée par voie d'expérience.

Le prêtre n'était donc supérieur au reste de la peuplade que pour autant qu'il était à la fois le scrutateur, l'observateur et l'initiateur des phénomènes de la nature divinisée. Lui-même

les regardait comme de véritables actions des dieux et les enseignait ensuite sous la forme sacrée ou symbolique, exigée par les rites religieux. Ces symboles étaient primitivement compris de tous, parce que le sens intime de la légende était révélé à tous. On ne fut obligé de le voiler que quand le scepticisme commença, et, dès lors, le côté véridique du symbole disparut peu à peu pour ne laisser dans les esprits qu'une historiette fabuleuse qui se revêtit bientôt de toutes les petites infamies dont la chargèrent les passions de la multitude inintelligente.

Il faut donc écarter comme inapplicable à la formation du mythe primitif, toute supposition d'un acte prémédité et libre, par lequel l'auteur aurait créé pour la multitude un récit qu'il savait certainement n'être qu'une fiction, car pour qu'un mythe ait pu se produire, il a toujours fallu qu'une certaine nécessité présidât à la réunion de l'idée et du fait qui sont comme incorporés l'une à l'autre dans le mythe. Ceux qui le créaient y étaient conduits par des impulsions qui agissaient sur tous également, et les portaient à confondre les deux éléments, sans que les auteurs de cette confusion reconnussent eux-mêmes la différence de ces éléments. Mais en ne faisant qu'obéir aux impulsions qui agissaient simultanément sur tous, il est clair que l'inventeur du mythe ne fut plus que l'organe par lequel tous parlèrent, l'habile interprète qui sut le premier donner la forme et la couleur à ce que tous voulaient exprimer. Le mythe a donc pour fondement, non une conception purement individuelle, mais une conception générale et supérieure, soit de tout un peuple ou seulement de toute une communauté religieuse. Chacun y met sa part à son insu. Recevant l'addition involontaire d'embellissements, tantôt d'un narrateur, tantôt d'un autre, en passant de bouche en bouche à travers toutes les intelligences, le mythe se grossit comme fait en roulant la boule de neige, et il arrive un moment où il est devenu l'expression de l'opinion de tous.

Bientôt il se trouve des esprits heureusement doués que ces récits inspirent et qui les prennent pour sujet d'un travail

poétique. Alors il s'y mêle nécessairement des inventions préméditées et calculées, pour peu que le poète y rattache un intérêt patriotique ou religieux et que le mythe puisse laisser au chantre sacré une certaine liberté d'inspiration. Il en est de même, si le mythe devient le sujet de toute autre élaboration littéraire quelconque. Les auteurs homériques, par exemple, n'ont pu considérer comme étant réellement arrivé tout ce qu'ils racontent des dieux et des héros; tandis que les auteurs des livres mosaïques, tout en sachant fort bien qu'ils puisaient à des sources diverses, ont peut-être pu regarder comme véritable tout ce qu'ils racontaient. Cependant dans la Bible même, l'auteur du livre de Daniel, par exemple, n'a pu ignorer qu'il composait l'histoire de ce personnage sur le modèle de celle de Joseph, et qu'il arrangeait ses prédictions après l'événement.

Recueilli, coordonné, développé par l'imagination de l'écrivain qui le consigne dans ses écrits, le mythe prend donc le caractère d'unité, d'étendue, de perfection que celui-ci, prêtre ou laïque, est capable de lui donner. Mais cet arrangement et cette transcription même ne l'exempteront pas d'interpolations et de remaniements subséquents.

La principale raison qui fait que la plupart des mythes sont si peu simples, c'est donc que plus ils sont élevés et représentent un sentiment général, plus aussi la masse entière à contribué à leur formation. Celle-ci s'est donc développée successivement sous l'action de circonstances et d'événements fort divers, tant internes qu'externes. Toutes ces impressions ont été reçues par la tradition qui, n'étant pas fixée, est restée muable et flottante et n'a pris sa forme définitive que dans le cours des siècles. Presque toujours elle a conservé les principaux traits de la conception première, autour de laquelle les détails postérieurs n'ont fait que se grouper en les transfigurant.

Ainsi, loin d'avoir été créées dans le but d'asservir l'humanité, bien que dans tous les siècles et dans tous les pays, elles aient toujours fini par avoir ce résultat, les religions ne furent

primitivement qu'un mode du développement spontané des plus nobles facultés humaines. Trois causes concoururent à leur production : 1° le sentiment invincible que l'homme primitif avait de sa *faiblesse physique*, pour se protéger contre les forces ennemies et inexorables de la nature; 2° le sentiment de sa *faiblesse intellectuelle*, pour comprendre la réalité, la vie et le monde dans leur nature et dans leur cause; 3° le sentiment de sa *faiblesse morale*, pour satisfaire à la loi de justice, qui s'annonce impérieusement dans la conscience comme dérivant de la nature humaine, mais ayant besoin d'une sanction surnaturelle pour forcer des natures encore sauvages, grossières, barbares et indisciplinées à l'observer.

Proclamons-le donc bien haut: Non, ce n'est pas en vain que les générations de nos aïeux ont cru aux dieux, leur ont voué un culte et ont rempli le monde de leurs adorations. Par cette aspiration morale, ils ont forcé les plus précieuses facultés de l'humanité à se développer. Nous leur devons ce que nous sommes, et l'esprit orgueilleux qui les nie ou les méprise, ne le peut que nourri de leur lait et pénétré de leur vie. Effacer ces cultes de l'histoire comme n'étant pas une évolution naturelle de l'esprit humain, c'est briser la chaîne qui relie entre eux les âges écoulés; c'est introduire dans les faits naturels le plus grand des miracles, celui de faire subitement jaillir une civilisation aussi admirable que la nôtre de l'écume impure de la plus abjecte barbarie.

DÉFINITIONS DU MYTHE ET DE LA LÉGENDE.

Si l'on veut éviter les plus grossières erreurs dans l'interprétation des histoires sacrées, il faut soigneusement discerner leur partie mythologique de celle qui est purement légendaire. La première est le côté le plus relevé, le plus spiritualiste et le meilleur de la religion dont elle forme le fond dogmatique et moral. La légende, qui ne s'y trouve pas toujours,

n'en est jamais que l'accessoire et n'offre à nos méditations que des faits dont il est impossible de rétablir le véritable caractère en les dégageant des altérations qu'ils ont subies.

Qu'est-ce donc qu'un *mythe* ou un *symbole?* C'est le récit d'une suite d'aventures fictives transfigurant un phénomène de la nature ou une idée métaphysique. Pour faire comprendre notre idée, considérons, par exemple, la marche du soleil dans sa révolution annuelle. En été, lorsqu'il fait produire à la terre les fleurs, les feuilles et les fruits, il nous apparaîtra comme vivificateur; en hiver, au contraire, lorsqu'il perd sa force, sa chaleur, sa faculté productrice, nous pourrons le considérer comme impuissant, souffrant ou même destructeur; mais quand il se ranimera au printemps pour faire renaître l'abondance et la vie sur la terre, il nous apparaîtra comme régénérateur. Nous venons d'exprimer une série de phénomènes véritables que nous avons énoncés sous la forme de l'idée pure. Supposons, au contraire, que nous regardons le soleil comme un dieu vivant, intelligent et moral que nous désignons sous le nom d'Apollon. Nous dirons qu'en été ce jeune dieu crée toutes les productions d'ici bas; qu'il meurt en hiver, blessé par les traits du mauvais principe, et qu'il ressuscite au printemps pour rendre aux hommes l'abondance et le bien-être. Nous aurons créé un *mythe* ou un *symbole religieux* en transfigurant une idée en histoire anthropomorphique et sacrée. Il en serait de même si nous avions personnifié les effets d'un vice ou d'une vertu. Tout symbole exact est donc l'expression d'une chose réellement existante, soit comme phénomène physique, soit comme concept intellectuel, soit comme état moral. Mais ce fond du symbole peut évidemment être saisi avec plus ou moins de vérité et même à des points de vue essentiellement divers. La manière de symboliser le même fait est donc susceptible des expressions les plus variées.

Supposons qu'une société civile ou religieuse soit parvenue dans une situation d'idées et de sentiments, d'aspirations et de

tendances, supérieure à celle où elle se trouvait antérieurement; il est clair que les conceptions de cette société, dans ce dernier cas, ne correspondront plus à celles du développement scientifique et moral de l'époque précédente. Cette société éprouvera donc le besoin de plus en plus impérieux d'élever ses dogmes au niveau des progrès réalisés et de les empreindre de l'idée des perfectionnements qui apparaissent à cette société comme pouvant et devant être accomplis. Celle-ci cherche conséquemment à se représenter son origine dans un rapport corrélatif avec son état actuel et avec l'avenir qui doit en découler et dont elle s'efforce ainsi de hâter l'avénement. En conséquence, elle illumine ce plan général de la conception des destinées humaines, de toutes les connaissances, de tous les sentiments, de toutes les aspirations qui débordent en elle. Elle ne se dépouille cependant pas des vieux dogmes comme de haillons que l'on jette aux orties; mais elle les conserve, les rajeunit, les agrandit et les transforme. Les images mêmes qui figuraient le fond primitif, sont transfigurées afin de pouvoir réfléchir, sous le nouveau jour où on les place, toutes les pensées qui travaillent la société. Dans une semblable évolution religieuse, le sens primitif du mythe peut cesser d'être compris des nouveaux prosélytes; plusieurs de ses parties qui auraient gêné l'expression des idées nouvelles, peuvent même disparaître totalement; enfin d'autres parties deviennent indécises, incomplètes, ou certaines particularités, telles que les nombres tombent dans une exagération outrée. Dans le christianisme, cette suprême évolution symbolique des dogmes païens, ce qui a surtout disparu de sa légende, c'est le récit des batailles qui ne pouvaient plus convenir à l'expression du dogme transformé, selon la pensée chrétienne [1].

[1] Il n'en reste que la scène ridicule où le Christ ordonne à ses disciples de s'armer, puis se contente de deux épées, avec l'une desquelles Pierre coupe l'oreille à Malchus.

Toutefois, en dépit de toutes les altérations, pour peu que le mythe conserve des vestiges du fond primitif qui le constituait, l'esprit humain peut toujours le rétablir dans son intégrité primitive, dès qu'il en a saisi le sens intime, car les objets qui lui ont donné naissance subsistant toujours, ils fournissent par eux seuls le moyen de reconstruire le mythe dans son ensemble, même avec une plus grande perfection que celle dont il fut revêtu au moment de sa naissance.

Il n'en est pas de même de la légende. Lorsque celle-ci entre comme élément dans la texture historique du récit religieux, le sens primitif des faits sur lesquels elle repose est fatalement perdu, si on ne possède d'autres sources qu'elle-même pour les reconstituer. En effet, la légende consistant dans l'intuition d'une idée que le poète fait surgir de l'interprétation d'une action humaine, pour peu qu'il pressure, même involontairement, les faits historiques pour leur faire dire ce qu'il croit y découvrir, la réalité s'altère et il ne reste plus aucun moyen de la rétablir, car les actes humains une fois posés s'évanouissent et ne sauraient plus être constatés par voie d'une nouvelle expérimentation. La légende est donc infiniment plus mortelle à la vérité historique que le mythe, qui offre presque toujours en lui-même les éléments suffisants à sa reconstruction certaine et complète, et à la séparation des éléments étrangers qui auraient pu s'y mêler.

Dans la légende, cette recomposition est d'autant plus impossible qu'ordinairement certains faits ont été supprimés, mutilés, agrandis, exagérés, raccourcis, selon les exigences qu'ils devaient manifester, en sorte que leur signification réelle et leur vrai caractère ont complétement disparu pour faire place à l'arrangement et à l'élaboration des faits de manière à lui faire exprimer les idées nouvelles qui surgissaient du milieu des sociétés et des temps traversés par la légende. Il se peut même que la tradition défigure encore l'histoire réelle en comblant les lacunes par des particularités caractéristiques, destinées à glorifier le héros ou à compléter

le nombre de faits nécessaires à l'expression de la pensée qu'on veut en faire sortir. C'est ainsi que le mythe finit souvent par reparaître même au sein de la légende. Ainsi non seulement celle-ci défigure les faits réels, interpole dans ses récits des parties purement mythologiques, mais elle met encore les événements sur lesquels elle s'appuie, dans un faux jour et les pénètre tellement de l'idée qu'elle veut leur faire exprimer, que leur signification première en est totalement détruite.

Il résulte de ces observations que le symbole est un dogme vrai au fond, mais revêtu de couleurs allégoriques; la légende est une histoire, vraie au fond, mais transformée par l'idée de telle manière que la partie purement historique ne saurait plus en être détachée avec certitude.

Ajoutons que les légendes religieuses sont toujours le résultat d'événements où sont intervenus des individus en tant que types, autour desquels s'est formée l'auréole merveilleuse qui les grandit en leur prêtant toutes les améliorations morales, qui travaillaient la société au moment où celle-ci les enfantait. Cette auréole se forme du vivant même des êtres typiques qu'elle illumine de ses rayons et s'achève immédiatement après leur mort, alors que l'exaltation, l'enthousiasme, l'admiration qu'ils ont inspirés, n'ont pas encore eu le temps de se calmer. Toutes les têtes fermentent, bouillonnent, s'échauffent et d'un mot font un prodige qui va grandissant en passant par toutes les bouches. Alors viennent les hommes qui se chargent de recueillir et de consigner par écrit la tradition encore toute chaude de son enfantement spontané et indépendant, et contenant à la fois toutes les semences de l'initiation nouvelle et les données fixes du milieu où elle est née. Entre le besoin de glorifier le type nouveau qui s'élève et de le glorifier en lui attribuant tout ce qui dans le merveilleux des vieilles légendes peut s'accorder avec l'idéal qu'il représente, tout ce qui fermente dans les âmes actuellement travaillées de la conception nouvelle, est limitée la latitude de temps et de création accordée à la formation de la nouvelle religion.

Voilà donc les grands caractères qui font la réalité voilée des mythes et des légendes. Ce qui en fait la beauté pénétrante est autre chose. « Plus ils appartiennent à une théologie primitive, dit encore M. Littré, plus aussi ils se complaisent à s'égarer sans limite et sans frein dans la contemplation des forces divinisées de la nature. Quoique l'imagination nous ait transmis sous cette inspiration et sous cette forme de splendides récits, là cependant n'est pas ce qui touche le plus, ce qui captive le mieux, ce qui contient le plus de vérités profondes. Mais quand l'humanité s'est dégagée davantage de ses liens avec le monde matériel et avec les forces qui le meuvent, et s'est repliée sur elle-même, alors ses légendes s'adressent à des sentiments plus intimes que les symboles purs des premières conceptions religieuses et pénètrent aussi plus profondément dans tous les replis de la nature humaine. Cette pénétration qui en fait la puissance supérieure comme instrument de morale, est aussi ce qui en fait la beauté supérieure. »

DUALISME.

Jusque maintenant nous avons vu l'humanité passer successivement de la terreur inconsciente et toute subjective de l'émotion interne qu'elle éprouvait en face des phénomènes de la nature, au culte objectif des éléments et s'élever de celui-ci à travers le fétichisme et le zoomorphisme jusqu'à l'anthropomorphisme dont dérivent tous les mythes qui font l'essence des cultes anciens. Seulement pour parvenir à saisir le véritable sens de ces derniers, il ne faut pas croire que le fétichisme, par exemple, ait cessé d'exister quand le zoomorphisme s'est fait jour dans l'esprit humain, ni que celui-ci a disparu devant la splendeur de l'anthropomorphisme ; ce serait tomber dans l'erreur la plus grave, car tout est encore spon-

tané, indépendant, dans les conceptions enfantines du genre humain et le jour de l'intolérance religieuse ne s'est pas encore levé sur le monde. Les vieux dogmes continuaient donc à subsister pêle-mêle avec les nouveaux à mesure que ceux-ci surgissaient. C'est ainsi que nous avons vu au moyen âge toutes les superstitions germaniques, grecques et romaines se mêler aux croyances religieuses du christianisme avec lequel elles se seraient fondues pour former le plus adultère des mélanges, si l'Église n'avait persisté de leur déclarer une guerre à outrance. Et cependant, en dépit de ses anathèmes et de ses bûchers, non seulement elle ne parvint pas à extirper de la société ces tenaces superstitions, mais elle-même s'en pénétra, y crut profondément et de nos jours elle s'émeut encore au réveil d'une sorte de sorcellerie qui paraissait devoir justifier ses anciennes erreurs.

Au moment de la durée où nous sommes arrivés dans nos recherches mythologiques, le fétichisme, le zoomorphisme et l'anthropomorphisme-idolâtrico-polythéiste règnent donc ensemble sur la terre, se pénétrant réciproquement, mélangeant et fusionnant toutes les croyances dans un amalgame qui doit forcément donner naissance aux créations et aux fictions les plus étranges, quoique portant toujours en elles le caractère logique de la force des choses. Au milieu de cette variété féconde d'aperceptions enfantines de toutes espèces l'esprit humain, loin d'être enrayé, n'en continue pas moins sa marche ascendante vers des régions supérieures et s'élève enfin jusqu'aux idées métaphysiques. Désormais il va les faire prédominer sur toutes les intuitions qui jusqu'alors l'ont traversé comme de rapides éclairs, pour les coordonner dans une synthèse universelle qui les ramène toutes à l'unité. Sans doute, nous ne pouvons encore nous attendre à de profondes et savantes combinaisons pour arriver à ce résultat et cette synthèse ne pourra elle-même être considérée que comme une aperception plus vaste de l'ensemble des choses, mais quelqu'imparfaite qu'elle soit, nous pouvons dire qu'elle se retrou-

vera au fond de toutes les religions et de toutes les philosophies religieuses antérieures à notre siècle.

Le premier problème réfléchi que se posa l'humanité fut celui de l'origine des biens et des maux qui se partagent le monde. Pourquoi ces deux choses si manifestement opposées existent-elles dans la nature? Comment peuvent-elles le faire simultanément ou successivement, selon les lieux, les temps et les circonstances? Questions immenses que le raisonnement ne pouvait résoudre encore, puisque la réflexion commençait à peine et dont les phénomènes de la nature devaient évidemment donner les premières solutions. Or, que disaient ces phénomènes à l'imagination des peuples enfants? Examinons, car le mythe fondamental de tous les cultes se retrouve là tout entier.

Lorsque le flambeau de la lumière resplendit dans les cieux, tout se révèle à l'homme dans la réalité de son existence. Le laboureur peut aller cultiver son champ, le chasseur s'élancer à la poursuite de la proie qui doit nourrir sa famille, l'artisan se livrer à ses travaux, tous, en un mot, s'adonner aux mille occupations de la vie journalière, rendues impossibles lorsque la terre est enveloppée de ténèbres. C'est à la faveur de la lumière qu'on peut éviter les embûches invisibles, la dent du tigre et du lion, le trait du brigand, le précipice caché sous les pas, le projectile qui tombe d'en haut. Et quand cette lumière brille de toutes les ardeurs de l'été, n'est-elle pas la plus grande des bienfaitrices, le divin agent de toutes les créations, de toutes les productions? N'est-ce pas elle qui déverse sur la terre, avec ses flots d'or, l'abondance, la fertilité, la joie, le bonheur, tous les biens dont l'homme peut jouir ici-bas. La flore éblouissante et parfumée distille la myrrhe et l'encens, la laque et le camphre, l'huile de santal et la quinine. Elle verse à pleines corbeilles sur la terre la prune, l'abricot, la cerise, la fraise, la pêche, la grenade, l'amande, la framboise, l'orange, la vanille et la banane qui fut peut-être la première nourriture, la première goutte de lait tombée du sein de

la nature à la lèvre enfantine de l'humanité. Le blé et l'orge destinés à nourrir une société naissante, croissent en société. Le chanvre et le lin, ces plantes sociales aussi, tissent leurs fibres dont la mère de famille doit former les vêtements de son mari et de ses enfants. Le roseau prépare le sucre dans sa cellule; la vigne fléchit sous le poids de la grappe féconde; les troupeaux se multiplient dans l'étable; le gibier abonde dans les campagnes, le miel coule des rochers, le poisson frétille dans les flots. Ce ciel d'été, cette saison de chaleur, de lumière, d'abondance, de vie, n'est-elle pas le principe de tous les biens, le Dieu bon par excellence, la divinité clémente, propitiatoire, créatrice de tout ce qu'il y a d'excellent dans l'univers, la mère ou le père de tout ce qui est bon?

Mais voilà que le soleil s'éloigne en affaiblissant la force de ses rayons. A la clarté du jour succède bientôt une nuit ténébreuse. Tous les objets disparaissent aux yeux dans sa profonde obscurité. Nous voici seul avec nous-même et avec l'ombre noire qui nous enveloppe dans sa sinistre immensité. Quelle est alors la mesure de notre existence? N'est-elle pas voisine d'un entier néant? Autour de nous, peuvent habiter le péril et la mort, sans qu'il nous soit possible de nous en apercevoir et de prendre les mesures nécessaires pour les éviter. Nous ne reconnaissons rien, nous ne voyons rien. Les abîmes s'ouvrent invisibles sous nos pas; la mort fond inaperçue sur nos têtes; le bandit et le lion, blottis au carrefour de la colline ou de la forêt, s'élancent sur nous à l'improviste pour nous égorger; nous-mêmes nous pouvons involontairement accomplir des meurtres ou des malheurs. Toute occupation sérieuse, tout travail réglé, toute vraie vie est impossible. Et quand les ténèbres semblent définitivement prédominer sur la lumière pendant la longue durée de l'hiver, quel spectacle plus propre à attrister le cœur de l'homme, pourrait-il s'offrir à ses regards? La terre est tout à coup privée de sa parure de feuillage, et n'offre plus que le triste aspect de la désolation et de la mort. Partout se voient des débris de plantes desséchés ou

tombés en putréfaction; des troncs d'arbres dépouillés, des terres sans culture, couvertes de neige; des fleuves débordés dans les champs comme d'affreux déluges ou enchaînés dans leurs lits de glace. Des vents fougueux, portant partout le ravage, bouleversent la terre, les eaux, les airs. Que sont devenues les jouissances de la saison qui vient de disparaître? Le bonheur s'est éloigné de l'homme avec le dieu qui, par sa présence, embellissait et fécondait l'univers entier. Désormais si la récolte et la chasse n'ont point été bonnes, la peuplade est exposée au plus terrible dénûment. La famine devient horrible? Pour prévenir l'anéantissement de la société, le vieillard qui n'est plus qu'un fardeau et l'enfant qui n'est encore d'aucune utilité sont sacrifiés et servent de nourriture. Bientôt l'homme compte à chaque pas un nouvel ossement; il erre à l'aventure dans une campagne dévastée; il se limite sa ration journalière; il a faim, il a froid, il souffre; l'orage le fouette, la ronce le déchire, et la proie qu'il poursuit lui échappe, quand elle ne parvient pas à le dévorer. Il se trouve expulsé de l'Éden de la saison d'été au milieu d'une nature tout entière rebellée contre son existence. Un nouveau principe y domine évidemment : celui du mal, car l'idée de ce nouveau Dieu ne peut entrer dans son esprit à travers ses sens meurtris que sous la forme d'une puissance terrible, malfaisante, inexorable, enveloppée de ténèbres, amie de la destruction et de la mort, Dieu des enfers et du trépas. C'est ce génie du mal qui, dans sa lutte contre le Dieu bon, a fini par triompher; c'est lui qui l'a chassé de son empire et qui trône à sa place.

Bramah, Ormuzd, Osiris, Jupiter, Odin représentèrent en conséquence le bon principe ou la saison d'été; Mahassoura, Ahriman, Typhon, Python, Loke désignèrent la saison d'hiver ou le mauvais principe. Le premier fut le père des dieux bons, le créateur des choses pures, l'auteur de tous les biens; le second produisit les esprits pervers, les êtres et les objets mpurs, et fut l'artisan de tous les maux.

Mais d'où provenaient eux-mêmes ces deux grands prin-

cipes? Du Dieu-monde-animal imaginé au second âge religieux de l'humanité? Évidemment cette conception n'était plus en corrélation générique avec les deux grands Dieux qui prédominaient désormais sur les myriades de divinités qui peuplaient l'univers et qui en dérivaient d'une manière si manifeste. De qui donc seront-ils fils, car la force logique de l'esprit humain veut fatalement tout ramener à l'unité vraie ou factice dans l'ensemble de ses conceptions? Ce sera évidemment de l'année (ou du temps indéterminé), considérée indépendamment des deux grandes saisons qui la constituaient chez tous les peuples, comme nous l'avons vu précédemment. Ce temps qui se renouvelle sans cesse en renouvelant perpétuellement toute la nature, n'a évidemment ni commencement ni fin, aux yeux de ces peuples enfants, c'est donc l'*Éternel*. Telle est l'origine de la grande doctrine théologique qui, aujourd'hui encore, sert de base à toutes les dogmatiques des docteurs catholiques. Cet Éternel, les Indiens le désignèrent par Brahm, l'être indéterminé, dans lequel rien de distinct n'apparaît encore. Les Perses le nommèrent Zervane, le Temps sans borne, qui embrasse tout dans sa durée. C'est le Saturne des Grecs, père de Jupiter et des Titans; le Piromis des Égyptiens; le Chronos des Babyloniens et des Phéniciens, le Bore des Scandinaves. Il est donc le père des deux principes qui constituent le *dualisme* ou *di-théisme*. Désormais, ce premier système mythologique, dont nous exposerons les splendides légendes dans la première partie de cet ouvrage pourra bien se transformer, mais ses éléments ne disparaîtront plus des théologies subséquentes, greffées sur sa souche féconde.

MYTHES TAUREAUBOLIQUES ET OPHIOLATRIQUES.

Déchéance, déluges, baptêmes, jeûnes, épreuves par l'eau.

Telle est donc la base sur laquelle s'est organisé le plus ancien des systèmes religieux, celui des deux principes, dont

tous les autres ne seront que des développements gradués. Il paraît avoir été originairement imaginé dans l'Ériène où l'alternative des deux saisons offrait un si frappant contraste. Embrassant sous un seul point de vue la nature animale et végétale, il la soumit à l'influence d'un principe de *vie* qui fut la *lumière* et à celle d'un principe de *mort* qui fut les *ténèbres*, L'univers entier fut divisé en deux parties par une sorte de plan de l'écliptique tel qu'il pouvait être imaginé par ces peuples dont les observations ne dépassaient pas la plus grossière et la plus vulgaire expérience. Toute la partie supérieure dans laquelle le soleil semblait pénétrer en été fut appelée *ciel*; celle dans laquelle il semblait être chassé en hiver, reçut le nom d'*enfer*, qui signifie partie inférieure, *infernus*. En conséquence, les premières observations astronomiques durent surtout avoir pour objet de déterminer d'une manière plus ou moins approximative, les deux moments de l'année où le soleil entrait dans l'hémisphère d'été ou sortait de cet hémisphère, c'est à dire les moments où les deux principes de la lumière et des ténèbres paraissaient tour à tour l'emporter dans leur lutte annuelle. Il suffisait pour cela de discerner dans les cieux (sur le grossier écliptique qui dans ces temps reculés figurait à peu près la marche apparente du soleil dans sa révolution annuelle) deux points qui fussent à peu près en rapport avec les deux époques où les jours et les nuits ont une égale durée et qui par conséquent coïncidassent avec une situation du soleil à son lever ou à son coucher. Or, à l'époque où furent créés les signes des plus anciens astérismes, nous avons vu qu'il se trouvait au printemps et en automne dans deux brillants groupes d'étoiles très faciles à distinguer, et qu'on avait appelé constellation du taureau celle où il se trouvait au printemps, parce qu'alors commençait dans l'Ériène les travaux de l'agriculture qui s'exécutaient à l'aide de cet animal, et constellation du serpent celle où il se trouvait en automne, parce que la marche sinueuse de cet animal simulait la manière dont les eaux se répandent en serpentant dans les campagnes, lors

de leur débordement durant la saison d'hiver. On pouvait dire aussi que son engourdissement pendant ce laps de temps représentait admirablement la nature d'hiver qui ne semble morte que pour se ranimer au printemps. Enfin la manière dont le serpent se glisse inaperçu à travers la végétation pour frapper traîtreusement d'une mort soudaine ses victimes éperdues pourrait fort bien paraître le résultat d'une ruse perverse, bien digne de symboliser le génie du mal, et c'est, en effet, le caractère que lui donne la Genèse, qui l'appelle le plus rusé des animaux, quoiqu'en réalité, il soit un des êtres les plus inintelligents du règne animal.

Telle est donc l'origine du culte du *bœuf* et du *serpent*, si célèbre dans toutes les anciennes religions.

« Vaches fécondes, s'écrie le Rig-Véda, puissiez-vous prendre un heureux accroissement, car Indra, le dieu lumineux, est votre taureau. Devenez mères par son énergie créatrice! Que le brigand n'ait sur vous aucun empire! Que le criminel orgueilleux n'agite pas autour de vous le trait de Roudra (dieu de la mort). » Bhavani et Lakchmi, qui président à la nature, à la terre, à la fertilité, eurent la génisse pour symbole. Lakchmi se confond même avec Kamadhénou, vache merveilleuse, née du beurre obtenu par le barattement de l'océan. Kamadhénou est ailée (c'est une constellation qui se tient comme l'oiseau au dessus des airs dans les profondeurs du firmament); elle est tricolore : blanche (le ciel), bleu (l'air), brune (la terre), parce qu'elle symbolise la nature universellement féconde; elle possède une triple queue, flottant à la fois dans le ciel, au milieu des airs et sur la terre. Tous les êtres animés puisent la vie en elle, car la nature est la mère de toutes les existences. Le Gange s'échappe de sa bouche et quatre grands fleuves de lait de son pis. De là les quatre fleuves célèbres, partant d'une source unique, et arrosant l'Eden (où la saison d'été) séjour du bonheur primitif chez tous les peuples. Un ordre de chevaliers de la queue de vache fut créé dans l'Inde pour protéger ces animaux sacrés. Dans

les temps védiques, tuer une vache n'était cependant pas encore un crime; mais dès l'époque de Manou (1300 avant notre ère), le code attribué à ce législateur inflige les pénitences les plus bizarres au meurtrier d'une vache. « Il faut qu'il se couvre de la peau de la bête tuée; qu'il suive les troupeaux de vaches dans les prairies; qu'il les salue avec un saint respect; qu'il les protége contre les bêtes féroces; qu'il se purifie avec leur urine; et qu'après avoir accompli cette pénitence durant trois mois, il donne dix vaches et un taureau aux Bramines versés dans les Védas, ou, faute d'être assez riche, qu'il leur abandonne tous ses biens. » La rapacité des prêtres ne date pas seulement du moyen âge comme on le voit; elle est de tous les siècles!

Postérieurement au code de Manou, le meurtre d'une vache fut assimilé à celui d'un Bramine lui-même; crime irrémissible, inexpiable chez tous les sacerdotes de tous les temps et de tous les lieux du monde, aussi longtemps que ceux-ci sont parvenus à se soustraire aux juridictions civiles de la nation, les seules réellement légitimes et fondées en droit.

Ces purifications indiennes par la vache n'étaient pas inconnues aux juifs. Nous lisons, en effet, au livre des Nombres (chap. XIX, vol. 2-22) la recette suivante que Jéhovah lui-même donne à Moïse et à Aaron : On amènera au grand prêtre une vache rousse, sans taches ni défauts, et qui n'ait point portée le joug. Le prêtre l'emmènera hors du camp, l'immolera, trempera son doigt dans le sang, et fera *sept* aspersions vers le tabernacle. Puis il livrera aux flammes le corps entier de la vache et jettera dans le feu du bois de cèdre, de l'hysope et de l'écarlate. On recueillera ensuite les cendres qui, mêlées à l'eau, formera l'*eau sainte* destinée aux purifications.

On sait qu'en Égypte le meurtre du bœuf Apis ne paraissait ni moins horrible ni moins inexpiable que dans l'Inde. Nous parlerons dans le corps de l'ouvrage du merveilleux taureau Aboudad dont sortirent, d'après les Perses, tous les

êtres de la création. Les légendes scandinaves nous parlerons de même de la vache divine Adumbla, des mamelles de laquelle s'échappaient les quatre grands fleuves dont s'abreuvait le géant Imer, père de la race des géants. On connait le Minotaure (taureau de Minos) né du mariage de ce roi, fils de Jupiter, avec Pasiphaée, fille de Perséis (c'est à dire du mélange des cultes persiques et helléniques). Jupiter lui-même, transformé en taureau eut commerce avec les génisses divines Io et Europe (le soleil féconde de ses rayons la terre des Ioniens et celle des Européens). Les Gaulois et les Armoricains révéraient le taureau Tigrinus. Les Juifs et les Samaritains se prosternèrent devant le veau d'or. La tradition chrétienne fait naître le Christ dans une étable entre le bœuf et l'âne, ces deux animaux dévoués aux travaux agricoles. Le culte taurobolique fut donc commun à tous les anciens peuples.

Il en fut de même de l'ophiolâtrie ou culte du serpent. « Cet animal est le symbole ordinaire du soleil ou de la saison d'hiver, dit Macrobe. » Ce fut du moins sa signification mythologique primitive. Mais de même que nous verrons plusieurs dieux ne symbolisant primitivement qu'une saison unique, finir cependant par les symboliser toutes dans les diverses péripéties d'une vie unique, de même aussi le serpent finit par désigner la révolution totale du soleil pendant une année. Dans ce cas, on le peignait soit roulé sur lui-même, soit formant un cercle et se mordant la queue, ce qui pouvait également désigner le temps se repliant sur lui-même, ou l'océan qui était considéré comme un fleuve immense qui entourait toute la terre. Dans les figures de Mithros on représente même le serpent entourant plusieurs fois la terre de ses replis pour figurer que la révolution apparente du soleil dans l'écliptique se fait en ligne spirale. Les Égyptiens lui donnaient des ailes et une tête d'épervier, pour désigner sa marche dans l'espace, car le serpent, comme la vache indienne, est une constellation céleste. On représentait aussi le soleil avec une tête de taureau et un corps de serpent entourant un globe lumineux. Tantôt

le serpent avec la tête de génisse faisait partie de la coiffure d'Isis; tantôt cette déesse portant dans ses bras le petit Horus, foulant aux pieds le globe entouré du serpent, ou le croissant de la lune dans lequel ce reptile s'entortillait et dont elle écrasait la tête. C'est sur ce modèle que les chrétiens ont calqué leurs madones. On connait le grand serpent Cal-Jouga des Indiens, l'Ahriman des Perses, le Typhon des Égyptiens, le Python des Grecs. Deux serpents annoncent la ruine de Troie; deux autres tirent le char de Triptolème, lorsque Cérès l'envoie parcourir la terre pour enseigner l'agriculture aux hommes. Cadmus et Hermione sont changés en serpents. Hercule étouffe dans son berceau deux énormes serpents. Les mythographes enseignaient que les serpents sont nés du sang des Titans. Or, on sait que ceux-ci ne représentent que les forces désordonnées de la nature d'hiver : ouragan, tempête, convulsions qui ne cessent d'assiéger le ciel dont ils chassent le dieu lumineux et ses légions constellaires qui l'avaient fait proclamer le dieu des armées. Près de Lavinium, se trouvait un bois sacré dans lequel les plus belles d'entre les jeunes filles encore vierges de la contrée étaient chargées de nourrir des serpents sacrés. Les nègres consacraient de même leurs jeunes filles les plus belles, au culte des serpents. Les habitants de l'île de Ceylan avaient une grande vénération pour les reptiles dont celui qui recevait leur culte s'appellait dans leur langue *Cobra-Capello* (roi des serpents). Il n'y avait pas une seule tribu slave qui n'adorât les serpents avec une crainte religieuse. Comme la vie naît de la mort, l'été de l'hiver, la santé de la maladie, le serpent devient le symbole de la médecine, car celle-ci est le triomphe du dieu bon sur le mauvais principe enchainé au caducée sous sa forme de serpent. Il faut en dire autant de la sagesse dont le serpent ne fut jamais l'emblême, comme on ne cesse de le répéter, mais seulement le signe de son triomphe sur ce principe de tous les maux. Minerve foulait aux pieds un crocodile.

On entrevoit, dès maintenant, comment le dogme de la

chute a pu dériver de ces conceptions. Éden, qui signifie lieu florissant comme la belle côte d'Aden en Afrique, comme le site d'Athènes en Grèce, n'était que la saison d'été. La constellation du serpent se trouve immédiatement avant celle de la vierge moissonneuse et celle du moissonneur. Dès qu'elle pénètre dans l'hémisphère d'hiver, à l'équinoxe d'automne, elle semble entraîner à sa suite hors de l'Éden les deux autres constellations qui entrent dans le séjour des maladies, des douleurs et de la mort. Tel est le thème sur lequel on a bâti tous les mythes de la déchéance primitive qui n'ont d'autre fondement, dans la réalité, que cette ingénieuse fiction.

Nous devons en dire autant des déluges communs aux divers peuples anciens. Ils ne représentent que les inondations de l'hiver, si terribles dans les contrées où l'endiguement n'étant pas encore connu, les fleuves se répandaient sur leurs rives durant les pluies d'hiver et anéantissaient les populations, les animaux et tous les travaux des hommes.

Les baptêmes ou ablutions ne sont qu'un souvenir de ces déluges. On sait qu'origairement, ils se pratiquaient par l'immersion totale du néophyte dans les eaux courantes. Or, comme les maux qui survenaient aux hommes ici bas étaient toujours regardés par les anciens comme des châtiments des fautes antécédentes, les inondations furent aussi considérées comme des vengeances de la divinité outragée. D'abord on crut se soustraire à la colère des dieux en jetant en pâture aux flots des victimes expiatoires. Mais insensiblement on se borna à s'astreindre à des souffrances réitérées par des immersions qui avaient, pensait-on, la vertu de purifier des fautes dont on s'était rendu coupable. Enfin, ces ablutions purificatrices ne furent plus que de simples cérémonies d'initiés. La preuve que telle fut bien réellement l'origine de ces usages, c'est que, dans les idées de l'antiquité, la vertu expiatoire de l'eau suivait une espèce de gradation déterminée. Celle de la mer, qui primitivement avait dû causer par ses débordements les plus grands ravages, passait aussi pour plus efficace, et

donna naissance au proverbe, *clavo purior*. A son défaut, on employait celle des fleuves; c'est pourquoi toutes les grandes races religieuses de l'antiquité avaient leurs fleuves saints. Le Gange, le Nil, le Jourdain sont célèbres sous ce rapport dans la mémoire des hommes. Bornons-nous à citer les paroles de M. Alexandre Bonneau, sur le premier de ces cours d'eau; elles suffiront pour nous donner une idée des croyances religieuses primitives à cet égard.

« Les eaux du Gange possèdent des vertus merveilleuses et divines. Tout ce qu'elles baignent est purifié. Le limon qu'elles déposent efface tous les péchés. Le seul contact d'un homme qui s'en est frotté sanctifie le coupable qui le touche du bout du doigt. Le pèlerinage du Gange est obligatoire, et on ne doit ni manger du riz, ni boire de l'eau sous le toit de celui qui n'a pas visité le fleuve sacré, car cet homme, oublieux de son devoir, contracte lui-même, rien qu'en regardant son propre visage dans un miroir, une souillure dont il ne peut se débarrasser qu'en contemplant aussitôt le disque éclatant du soleil. Tout individu qui, sous un prétexte quelconque, en empêche un autre d'accomplir le pèlerinage, a, par ce fait, mérité le naraka ou enfer. Les bords du Gange deviennent donc tous les ans le rendez-vous de plusieurs millions d'Hindous accourus des provinces les plus éloignées et qui s'écrient en arrivant près du fleuve saint : « Je vous adore, ô Ganga!
« mère du monde (les anciens croyaient que les eaux étaient
« la matière de tous les êtres vivants)! je vous adore, car vous
« pouvez accomplir tous mes vœux dans ce monde et dans
« l'autre. Sainte épouse de Siva, c'est vous qui mettez un
« terme à toutes nos peines. » Le Gange exerce même au loin sa salutaire influence. Quiconque en se levant le matin tourne vers lui sa pensée, obtient la remise de toutes ses fautes. Ceux qui meurent sur ses rivages montent tout droit au Ciel. Aussi une foule de dévôts, au moment où ils sentent approcher leur dernière heure, s'y font-ils transporter, en ordonnant de les jeter dans le fleuve après leur mort et souvent même de leur

vivant. « Prenant alors le moribond, dit Bernier, ils lui met-
« tent d'abord les pieds dans l'eau, puis l'enfoncent insensi-
« blement jusqu'au menton, et quand ils jugent qu'il va périr
« ils le plongent subitement sous les flots, puis l'abandonnent
« après avoir poussé de grandes clameurs et longtemps battu
« des mains. Ils font cela, disent-ils, afin que l'âme en sortant
« du corps soit lavée de toutes les impuretés qu'elle avait
« contractées en y entrant. » Des millions de cadavres jetés ainsi dans le Gange vont se réunir au dessous de Calcutta, dans le delta du fleuve, où ils répandent des exhalaisons dangereuses et servent de nourriture à d'immenses troupes d'oiseaux carnassiers. » Ces noyades, ces hurlements, ne rappellent-ils pas l'origine d'une semblable dévotion? Il va sans dire que quand les cours d'eau manquaient dans un pays on faisait de simples ablutions, ne fût-ce même qu'avec du sable. Inutile de rappeler que c'est dans le Jourdain que Jean baptisait et que le Christ fut purifié. Un dieu se faire purifier par un homme!......

Nous avons déjà vu précédemment comment s'introduisit forcément l'institution primitive du jeûne. Torturée par la famine, la horde, après avoir dévoré les vieillards, les enfants et toutes les bouches inutiles à la communauté, se mettait à la ration la plus stricte. Pour prévenir d'aussi effroyables calamités, les prêtres-législateurs s'efforcèrent d'arracher à des jours déterminés, le sauvage à sa gloutonnerie imprévoyante, en l'astreignant à des jeûnes ou à des abstinences réglés d'après des rites déterminés. Ces jeûnes furent considérés comme des expiations des fautes qui avaient provoqué les châtiments plus ou moins grands des rigueurs hivernales. Le poisson et tous les animaux que l'on pouvait se procurer au jour le jour au milieu des flots débordés, furent seuls permis, non par mesure de tempérence comme le disent les théologiens ignorants, car aucun met ne surrexcite à un tel degré les passions voluptueuses, mais uniquement parce qu'ils pouvaient toujours se trouver à la portée de l'industrie humaine. N'est-il pas, en

effet, étonnant que notre carême soit encore placé vers les derniers jours de la mauvaise saison, qu'il dure quarante jours comme le jeûne du Christ et comme le déluge de Noé? D'où pourrait venir cette identité d'effets, si ce n'est de l'identité des causes?

N'est-ce point aussi à cela qu'il faut rapporter les épreuves par l'eau? On précipitait l'accusé dans les flots et, s'il parvenait à s'échapper, il était regardé comme innocent. Quand le Germain soupçonnait sa femme d'infidélité, il prenait l'enfant qu'elle lui donnait au moment de la naissance de celui-ci, le liait sur son bouclier, le plaçait sur le Rhin, et si le fleuve ne l'engloutissait pas, la femme était réputée vierge de toute faute. D'après le protévangile de Jacques, Joseph ayant découvert la grossesse de la Vierge, s'occupait à s'en débarrasser secrètement, lorsque l'affaire vint aux oreilles des prêtres; et tous deux, à cause du soupçon d'incontinence, furent obligés de boire l'eau de l'épreuve [1]. N'est-il pas étonnant de voir s'enchaîner de la sorte dans notre synthèse, tout ce qui pouvait au premier abord paraître le plus inexplicable?

TRINITÉS CHRONOLOGIQUES.

La première des transformations religieuses qui dériva du dualisme fut le Tri-Théisme, dogme de la Trinité ou Trimourti. Mais avant d'exposer ce nouveau système, nous croyons devoir attirer l'attention des mythographes sur un fait, qui, jusqu'à ce jour, paraît avoir passé complétement inaperçu. N'est-il pas étonnant, en effet, que personne n'ait encore entrevu que dans les anciennes mythologies, les trinités dérivent de deux ordres de faits essentiellement distincts? Les plus fécondes en résultats religieux et sociaux sont celles qui symbolisent la

[1] Protévangile, c. 10-16.

succession des saisons et qui dérivent directement du dualisme. Les autres représentant les trois grandes divisions du monde en ciel, terre et enfer, sont toutes cosmogoniques et n'ont donné lieu qu'à des conceptions relativement médiocres. C'est faute d'avoir jusqu'ici posé cette distinction capitale, que les sciences religieuses ont été tenues en arrêt et que l'imagination s'est perdue dans des tentatives d'explications impossibles. Cette division des trinités en deux grandes catégories est donc de la dernière importance, si l'on ne veut se fourvoyer dans toutes les conséquences qui en découlent.

Par quelle évolution mystérieuse les trinités chronologiques surgirent-elles du dogme dualistique? En réfléchissant sur l'épithète de *père* donnée au bon principe, en sa qualité de producteur de tous les êtres, l'esprit humain fut naturellement conduit à lui chercher un fils. Il est bien vrai que le véritable fils, né de l'union du soleil avec la terre, était l'ensemble des productions dont celle-ci s'était couverte pendant la saison d'été. Mais les idées anthropomorphiques qui prédominaient dans l'humanité ne pouvaient lui permettre de s'arrêter longtemps à une semblable conception. Il est de la nature de l'homme d'engendrer son semblable, et le vrai fils d'un dieu ne pouvait être qu'un dieu lui-même. Une fois ceci profondément imprimé dans les esprits, il ne restait plus qu'à se demander quel pourrait être le fils d'un tel père et la réponse ne pouvait longtemps se faire attendre.

Les fruits avaient été jetés à pleines mains aux mortels pendant la saison d'été; puis, à tant d'abondance, avaient succédé tous les maux de la saison d'hiver. Mais, après la longue domination du mauvais principe, voilà que la terre encore toute humide et frémissante des dernières ondées du déluge, tressaille tout à coup sous les caresses d'un dieu moins farouche. Peu à peu la lumière redevient plus pure et plus brillante, la chaleur plus intense et plus vivifiante. Alors la lutte recommence entre le tyran qui a jusqu'alors dominé sur la nature et le nouveau principe qui s'efforce de le détrôner pour

y régner à son tour. Finalement le jeune dieu l'emporte sur son implacable rival qu'il refoule loin de l'Empyrée. La nature entière sourit bientôt sous les chaleureux baisers du dieu triomphant qui contracte avec elle un fécond hyménée. Sous les effluves de la vie divine dont il la remplit, elle reprend ses plus séduisants attraits, sa verdure luxuriante, sa splendeur de couleurs, ses concerts infinis et toute l'immortelle vigueur de sa première jeunesse. Embellie de charmes irrésistibles sous les regards de son céleste époux, elle s'enivre de toutes les voluptés immaculées d'une tendresse ineffable. Ce n'est plus, en effet, l'ancien dieu de l'été et des fruits que les oiseaux célèbrent, c'est le dieu du printemps, des fleurs et des amours. Des flammes ardentes s'allument dans les veines de tout ce qui respire. Les mères des oiseaux ont déjà choisi l'arbre ou le buisson dans lequel elles suspendront le nid qui recevra l'œuf de l'espérance. Les insectes bruissent par myriades dans les herbes et au milieu des airs, comme autant d'étincelles de flammes. Le cerf suit en bramant sa compagne dans la profondeur des forêts. Les fleurs mêmes se prodiguent des baisers ardents et secouent sous l'aile de la brise leurs encensoirs odorants pour fêter le brillant Messie de la création nouvelle. Les roses, les œillets, les verveines, les jasmins exhalent devant lui leurs odeurs parfumées. L'arbre des forêts laisse flotter sa chevelure rajeunie au souffle des zéphirs, dont la douce haleine respecte le feuillage encore tendre des fils du printemps. La tête couronnée de roseaux et de fleurs aquatiques, la timide naïade sort des grottes que les glaces ne ferment plus et, penchée sur son urne, fait couler ses ondes bienfaisantes au milieu des prairies qu'elle arrose et féconde.

Ainsi vient de se manifester, avec une troisième saison, la troisième personne de la Trinité chronologique, qui désormais se composera du *Père créateur*, de l'*Esprit destructeur* et du *Fils réparateur* ou rédempteur, médiateur divin qui s'interpose entre les deux premières personnes. Les idées philosophiques ne tardant pas à commenter ce nouveau thème offert

aux méditations des hommes, en altéreront profondément la donnée primitive. Mais déjà nous pouvons prévoir deux conséquences inévitables de cette élaboration métaphysique. La première, c'est que le fils étant au fond le même créateur que le père, la création de l'un est, en définitive, celle de l'autre. Pour se tirer d'inconséquence, la philosophie confondra donc le Fils avec le verbe même du Père, avec la parole créatrice par laquelle il produit toutes choses. Quant à l'Esprit, il est évident qu'il ne détruit que les formes pour qu'elles puissent être régénérées dans des combinaisons nouvelles. Il doit donc fatalement perdre son caractère de génie du mal, pour ne conserver que l'attribut de vivificateur et le principe ténébreux s'en détachant formera dans les conceptions religieuses un dieu ou un démon essentiellement distinct de la Trinité. Alors loin que le Fils procède du Père et de l'Esprit, comme dans la conception primitive, ce sera au contraire le dernier qui procédera à la fois du Père et du Fils comme le lien qui les unit. Il est vrai que c'est aussi par l'hiver que l'été est rattaché au printemps dans la nature. Le bouddhisme nous initie pour ainsi dire à la manière dont s'opérèrent ces transformations triadiques. Ses sectateurs symbolisent les puissances de la Trinité par les lettres de l'alphabet en attribuant la prééminence entre les autres caractères à l'A, à l'U, à l'M, dont la réunion forme la syllabe Aüm, non moins révérée par les bouddhistes que par les bramines. « A, disent les Bouddhistes, est la Vija-Mantra (le symbole) de la personne Bouddha ; U, celle de la personne Dharma ; M, celle de la personne Sanga ; et ces trois personnes constituent la Trinité auguste et sainte. » Selon les Aichouarikas, qui forment une école bouddhiste principale : « Bouddha est le principe mâle, le symbole de la puissance génératrice, et le premier membre de la Trinité. Dharma, type de la puissance organisatrice, est le deuxième ; Sanga, le troisième, représente la puissance créatrice et organisatrice en action et procède ainsi des deux premiers membres, de l'union des essences de Bouddha et de Dharma. Sanga est cependant

inférieur aux deux autres personnes de la Trimourti. » Dans la trinité de la plus ancienne secte des bouddhistes, celle des Sanabhavikos, Dharma, appelé aussi Prajana (Janus) est le type de la puissance créatrice et la première personne de la Triade; Bouddha incarné sous le nom de Upaya, n'en est que la seconde et s'appelle le régénérateur, le réparateur, le rédempteur; Sanga demeure la troisième, mais procède toujours des deux autres. D'un des yeux de Padma-Pani sortit le soleil, de l'autre la lune, de son front Mahadéva (Siva), d'entre ses épaules Brahma, de sa poitrine Wischnou, de ses dents Saraçouati, de sa bouche Vayou, de ses pieds Prithivi, de son nombril Varouna. Le panthéisme naturaliste redevient manifeste. Dans tous les cas, ces trois faces de l'année, ces trois personnes ou trois saisons, ne sont que des états distincts d'une même chose, le Temps ou l'Éternel. Il n'y a donc au fond qu'un seul Dieu en trois modes ou trois personnes.

Chez les Indiens, le nouveau dieu est *Narayana*, le verbe divin qui flotte sur les eaux, et qui plus tard se confondra avec Wischnou, la troisième personne de leur Trinité cosmogonique. Les Perses lui donnent le nom de *Mithra*, qu'ils font fils d'Ormuzd; mais, malgré la prompte diffusion de son culte dans toutes les parties du monde ancien et la splendeur de ses mystères, il n'apparait que très tard dans leurs conceptions théologiques. Chez les Scandinaves, il domine toute la mythologie sous le nom de Balder (Baal-Her, seigneur Bel ou Baal, le soleil), le dieu doux et bon par excellence dont le nom seul nous révèle son origine assyrienne. Les Grecs en feront Bacchus ou Apollon; les Égyptiens, Horus; les Phéniciens et les Juifs, Adonaï; les chrétiens, Jésus.

Ajoutons que ce nouveau dieu se présente à nous sous deux faces essentiellement distinctes : En Égypte, par exemple, où Osiris, Typhon et Horus deviennent le type de cette nouvelle conception qui transforme, élève, agrandit le dualisme primordial, en y introduisant la féconde idée de la paternité divine, si Osiris est vaincu par Typhon, l'été par l'hiver,

Typhon est à son tour vaincu par Horus, l'hiver par le printemps et le fils ramène à la vie son père ressuscité, le vieil Osiris qui renaît d'entre les morts. Cette idée nouvelle de la résurrection ne doit plus dorénavant périr. Dès que le culte triadique des trois saisons se sera comme obscurci en face de celui du soleil, embrassé dans sa révolution annuelle tout entière, elle formera une des trois faces essentielles de la mythographie du nouveau dieu consistant dans sa naissance, sa mort et sa résurrection. En Grèce, au contraire, l'idée de la paternité divine tout en devenant aussi prédominante dans les mythologies triadiques revêt cependant un caractère tout différent, car ici le fils, au lieu de sauver le père, de le ramener d'entre les morts, doit le détrôner. Le nouveau soleil de printemps remplacera l'ancien soleil d'été qu'il renversera du pouvoir pour régner à sa place. De là, ce vers célèbre d'Eschyle, si étrangement défiguré par les interprètes chrétiens : ce cher fils d'un père ennemi!...

TRINITÉS COSMOGONIQUES.

A côté des trinités chronologiques, il en existait d'autres purement cosmogoniques. Ces dernières furent-elles antérieures ou postérieures aux premières? Cette question serait peut-être insoluble sans la connaissance des Védas, le plus ancien recueil des dogmes de la première religion écrite. Or, la trimourti cosmogonique des Indiens n'apparaît pas encore dans ces livres, car on ne la retrouve que dans la mythologie de beaucoup postérieure des Pauranas. Pour l'auteur des Védas, il n'existe encore d'autre trinité que celle de Brama, Mohassoura et Narayana, fils de Brama. Or, son absence de ces livres, ne nous permet-elle pas d'affirmer que les trinités cosmogoniques sont postérieures à celles que nous venons d'examiner. On n'en aurait d'autres preuves que leur stérilité

à enfanter par elles seules d'autres formes religieuses, que cela seul suffirait, du reste, pour prouver la nouveauté de leur origine dans les mythologies occidentales. Aussi fut-ce en vain que les poètes la multiplièrent, ils ne purent la rendre l'objet de grandes conceptions symboliques, parce que les masses avaient tourné leurs àspirations religieuses du côté où s'offrait à leurs besoins d'émotions et de sentiments sociaux l'image de la paternité et celle de la famille.

Les triades cosmogoniques, se présentent, en effet, à nos regards sous l'aspect de l'indépendance absolue des personnes, sans aucune idée de procession entre leurs termes, et c'est ce caractère fondamental qui les différencie essentiellement des trinités chronologiques. Dans cette nouvelle conception, le *ciel*, l'*océan* et les *enfers* sont les trois termes correspondant à cette trinité et la terre reste indivise entre les trois dieux. Chez les Indiens, Brahm engendre Brama, Wischnou et Siva, qui sont les trois frères et n'offrent plus l'image de la filiation de la première personne à une autre, sinon quand par un mélange des trinités, Wischnou se confond avec Narayana. De Piromis, les Égyptiens font de même dériver les trois frères Knef, Phré et Phta. Les Pélasges faisaient provenir Coelus, Océan et Titan de Chronos; et les Hellènes disaient que Saturne avait enfanté Jupiter, Neptune et Pluton. Les Phéniciens dérivaient aussi de Chronos Baal, Moloch et Adonaï. Les Scandinaves disaient qu'Odin, Vile et Ve étaient les trois fils de Bor. Les Pruczi adoraient les trois frères Perkounos, Pikollos et Potrimpos.

Remarquons que ce partage de l'Univers entre les fils d'un même dieu avait son image sur la terre. Une trinité cosmogonique préside à l'établissement de toutes les races humaines, de même qu'il s'en trouve une pour présider à celui des races divines. En Chine, Pan-Kou partage ses États entre ses trois fils Tien-Hoang, Ti-Hoang et Gin-Hoang; chez les Grecs, toutes les races helléniques proviennent des trois fils de Deucalion, Dorus, Eolus et Xuthus; Mon, chez les Germains

donne naissance aux trois races des Ingevones, des Hermiones et des Istévones. Les Scythes font provenir leur trois grandes tribus, de Leiposcaïn, Arposcaïn, Kolanxaïn, fils de Targétaus. Les Juifs faisaient dériver toutes les populations du globe de Sem, Cham et Japhet, fils de Noé. Chez les Perses, Féridoun partage ses États entre ses trois fils donnant à Tur, l'Orient ou le Turan; à Selm, l'Occident; et à Irédé, l'Iran. Adam a de même pour fils Caïn, Abel et Seth.

De la diversité d'origine des deux espèces de trinités devait résulter un étrange mélange dans les conceptions mythologiques qui s'y rapportaient, une confusion d'attributions déifiques des plus bizarres. On attribua aux unes ce qui ne convenait qu'aux autres et on finit même par les confondre entre elles. Afin de ne point nous perdre dans un inextricable dédale de considérations parallèles, examinons séparément les principales d'entre elles.

Chez les Indiens, Brama forme la première personne des deux espèces trinités, si tant est que le Narayana du dualisme primitif puisse être considéré comme une personne. Il n'est en effet que le souffle ou esprit de Brama flottant sur les flots, son haleine qui y produit le premier mouvement créateur. Mais dans la Trimourti il se transforme en Wischnou, le dieu des eaux, le Neptune des Grecs et la seconde personne de la Trinité. Observons ici que de même que dans la trinité chrétienne c'est spécialement à cette seconde personne que se rapporteront les grandes rédemptions ou incarnations, bien que Brama en aura quatre aussi et Siva deux dont nous étudierons dans la suite la raison objective. Toutefois ici Wischnou n'est pas le fils de Brama, car la trinité est bien réellement cosmogonique, tandis que, dans la doctrine évangélique, elle est chronologique et identique à l'Horus des Égyptiens, au Mithras des Perses, à l'Apollon des Grecs. Quant à Siva, il s'identifie à Mahassoura, comme dieu des enfers, mais il sera à son tour confondu avec la troisième personne des trini-

tés chronologiques, et, comme nous l'avons dit, il jouera dans deux incarnations le rôle de rédempteur.

Les Perses n'ayant point eu de trinités cosmogoniques, on comprend pourquoi la plupart des écrivains les traitent de puritains des cultes mythologiques. C'est aussi là qu'il faut chercher la raison pour laquelle les Juifs les regardèrent si facilement comme des frères et acceptèrent leurs doctrines sur les bons et les mauvaises anges, car les deux religions n'étaient radicalement qu'un même développement d'une donnée primitive identique.

En Égypte, la différence des personnes est radicale d'attributions comme de nom dans les deux trinités, sauf cependant, en partie, pour la première personne. Knef et Osiris sont bien, en effet, identiques en ce sens qu'ils symbolisent un même objectif; mais Osiris meurt, tandis que Knef, comme le Père de la trinité chrétienne, ne peut être sujet au trépas. Phata, la seconde personne, représentant le verbe sortant des livres de Knef, comme Narayana sort de celle de Brama; elle est aussi le dieu des eaux, mais considérées comme le principe de la vie et non comme celui de la destruction et des déluges hivernaux. Phata diffère donc essentiellement de Typhon, sans pour cela jouir du privilége des incarnations divines pas plus que le Neptune des Grecs, caractère de rédempteur que possède à un si haut degré le Wischnou des Indiens. C'est que celui-ci a été confondu avec la troisième personne des trinités chronologiques qui n'existaient pas dans l'Inde, tandis qu'elle paraît devoir son origine à l'Égypte où Horus commence cette nouvelle face dans le développement du dogme religieux. En retour Phré, le soleil, est un vrai vivificateur comme Horus, sans être comme lui un rédempteur, et dans ce sens il représente assez bien l'idée de l'esprit de la trinité chrétienne.

Chez les Grecs, comme chez les Indiens, Jupiter est commun à la trinité chronologique et à la trinité cosmogonique des Hellènes. On peut même dire qu'il ne diffère pas de la première personne de la trinité pélasgique, puisqu'au fond Jupi-

ter et le Ciel sont identiques. Neptune et Océan, divinités semblables dans les deux trinités cosmogoniques, ne jouent aucun rôle important dans la mythologie, car ici c'est un fils de Jupiter (Dionysius ou Apollon) qui joue le grand rôle de dieu rédempteur et symbolise le culte du soleil. Enfin si Pluton, le roi des enfers, est nul comme principe symbolique de brillantes fictions, il n'en est pas de même de Typhon, le chef des Titans, dont les luttes acharnées contre Jupiter sont célèbres.

Bien que les Juifs n'aient que des trinités humaines, il n'est cependant pas impossible d'y découvrir quelques-uns des caractères qui constituent celles des autres peuples. Abel est le type de la bonté comme Osiris; Caïn celui de la perfidie, comme Typhon. De même que celui-ci tue Osiris, Caïn immole son frère, et Seth, comme Horus, devient le réparateur de ce désastre. Le drame égyptien est donc transporté des dieux aux hommes avec cette différence capitale, qui dénote l'ignorance des juifs dans les connaissances religieuses des anciens peuples, consistant à faire de Caïn l'aîné, contrairement à la donnée judaïque primordiale elle-même, qui place Eden avant l'enfer, l'innocence avant la chute, l'été avant l'hiver. Reconnaissons toutefois que plusieurs écrivains voient dans le premier drame qui ensanglanta le monde un mythe d'une autre nature dont la trinité ne serait qu'une exception accessoire et nullement primordiale. A ce nouveau point de vue, qui n'est pas sans probabilité et sans vraisemblance, le meurtre d'Abel par Caïn signifierait que la vie agricole, personnifiée dans ce dernier, tue la vie exclusivement pastorale personnifiée dans le premier, et permet ainsi à l'humanité de substituer aux habitudes errantes et oisives et à la grossièreté primitive, ces habitudes sédentaires et laborieuses et ces mœurs plus douces dont la fondation des villages et des villes est une des principales expressions. Toutefois, même à ce point de vue, l'anachronisme qui fait Caïn l'aîné d'Abel est contraire à toutes les données historiques. Dans tous les cas,

le fond de cette première trinité est évidemment chronologique; celui de la trinité noémique est, au contraire, purement cosmogonique. Déjà le bon Rollin avait remarqué que la scène de Cham, insultant la nudité de son père, avait une évidente analogie avec celle de Jupiter dépouillant Saturne des signes de sa virilité, en d'autres mots du soleil de printemps détrônant le soleil d'été. Mais ici encore l'altération du mythe est évidente, sans qu'on puisse, peut-être, cette fois, l'attribuer à l'ignorance, Jupiter (Dios, djou-pater) est en effet identique à Japhet (jouphater ou pater) et celui-ci n'a été rejeté au dernier rang dans la trinité mosaïque que pour laisser en tête Sem, dont les juifs se disaient descendus. Peut-être serait-ce par un inintelligent esprit de parallélisme que Caïn et Abel auraient de même été transposés, sans que l'auteur de cette altération se soit aperçu que les deux trinités n'étaient pas les mêmes. Quoi qu'il en soit, quand on examine attentivement les conceptions mythologiques des juifs, il paraît que le récit des six jours de la création, de l'Eden, du bannissement, doit être emprunté aux Perses ou aux Chaldéens, car le dieu bon n'est pas Jéhovah, qui n'a été accolé au récit qu'après coup, mais Eloïm, identique à El, Bel, ou Baal, de même que le nom que Moïse donne à son serpent est Arcun, dont l'analogie avec Ahriman ne saurait être méconnue. La trinité de Caïn, Abel et Seth, toute chronologique comme celle d'Osiris, Typhon et Horus proviendrait plus spécialement de l'Égypte. Celle des fils de Noé sortirait de la même source que la trinité hellénique. Ajoutons qu'Abram immolant son fils Isaac rappelle naturellement le Bram indien immolant de même son propre fils. On comprend plus facilement comment tous ces emprunts ont pu se faire, sans la moindre difficulté, quand on pense que, dès la plus haute antiquité, les caravanes qui allaient de l'Inde à l'Egypte, en passant par l'Arabie, la Palestine, la Syrie, la Chaldée, la Perse (comme le prouve l'histoire de Joseph) mettaient tous ces pays en rapports d'idées aussi bien que des objets du commerce.

PREMIÈRE SYMBOLIQUE DES NOMBRES SACRÉS.

Nombres 3, 5, 7, 10. Symbolique des couleurs.

« Les anciens, dit Ramée, avaient une mystérieuse théorie des nombres dont on doit à jamais regretter d'avoir perdu la clef. C'était une musique céleste, enseignée aux seuls initiés comme une participation à la sagesse divine et éternelle, parce qu'elle est la source de l'ordre et de l'harmonie en toutes choses. Par musique, dans le sens des anciens, il ne faut donc pas seulement entendre le son qui frappe l'oreille, mais le rapport qui existe entre les choses pour arriver à l'harmonie, c'est à dire aux proportions entre la cause et l'effet, qui constitue la perfection en toute chose. Voilà pourquoi les anciens concevaient une musique abstraite, purement intellectuelle, qui se traduisait dans les proportions des couleurs, comme dans celles que doivent exister entre les sons; dans l'accord des diverses parties d'un monument d'architecture, comme dans la structure du corps humain. C'est ce rhythme des lois musicales qu'un philosophe de l'antiquité, le dernier collecteur des plus vieilles traditions scientifiques sur le monde, nommait si justement l'harmonie des sphères. Ils en arrivèrent à concevoir le monde de telle sorte que tout concourait à un effet unique comme dans un grand concert où tous les accords spéciaux tendent à l'effet général par cette loi d'unité qui demande que telle note corresponde à telle autre pour former un tout complet. De cette manière, chaque être eut sa note différente et distincte à produire et eut sa place hiérarchique d'exécutant dans le grand concert cosmique; mais comme chaque objet conservait son ton propre, il en résultait l'admirable variété de toutes les parties de l'univers. La philosophie, s'emparant de cette idée, ne tarda pas à s'élever jusqu'à l'unité dans ses conceptions métaphysiques. Bientôt, pour le penseur, il n'exista plus qu'un seul être doué d'intelligence et de vie, esprit pénétrant la matière universelle qui est son corps. Dieu

devint donc la force universelle, éternelle, intelligente, manifestée dans ses actes corporels suivant les lois d'une sublime harmonie. »

Voilà comment, en histoire, on peut remplacer par les rêves brillants de son imagination le froid prosaïsme de la réalité. Nous ne voulons pas nier que les anciens n'aient eu un sentiment précis de l'harmonie qui existait entre les diverses parties de l'univers comme entre les tons musicaux ou la structure du corps humain. Mais nous osons affirmer que ce sentiment demeura toujours une généralité philosophique, et qu'ils n'eurent aucune connaissance positive des lois numériques qui régissent le monde. Aussi leurs lois des nombres, qui ne sont pas aussi mystérieuses qu'on veut bien le dire et dont on retrouve partout d'innombrables vestiges, pourront-elles nous paraître sinon puériles et frivoles, du moins purement arbitraires et ne reposant radicalement que sur des données erronées qui nous révèlent les premiers bégaiements de peuples encore enfants.

La clef de la première symbolique des nombres sacrés se trouve dans la plus vieille division de l'année en dix mois de deux saisons, ayant cinq mois chacune, et ensuite en celle de l'année en trois saisons. La combinaison des nombres 10, 5 et 3 nous donne, en conséquence, la raison d'être de tous les nombres sur lesquels reposent les institutions sociales, chronologiques et mythologiques conformes aux plus vieilles traditions de l'humanité. Toutes les anciennes divisions religieuses et civiles sont profondément empreintes du caractère de ces nombres divins.

Nous avons déjà vu qu'en Grèce on régla d'abord l'année sur la révolution de la lune et que l'on compta par cinq et par dix, d'où est venu la coutume d'employer le nombre *pemtanein*, compter cinq. Dans l'année lunaire, chaque dixième du temps fut divisé en trois parties égales et chacun de ces tiers encore en dix, ce qui donna 300 jours pour toute l'année primitive. Nous avons déjà constaté de même que l'année romaine n'avait

que dix mois, commençant à mars et finissant à décembre. Les Romains divisaient ces mois lunaires en trois parties qu'ils appelaient calendes, nones, ides. Chez les Indiens, les dix avatars ou incarnations de Wischnou représentaient les dix mois de l'année primitive pendant chacun desquels le dieu s'incarnait dans une nouvelle constellation, ce qui prouverait peut-être que les premiers zodiaques n'avaient que dix signes et expliquerait les perfectionnements d'Hipparque. Les Chaldéens plaçaient dix rois avant leur fameux déluge de Xisuthrus, qui terminait l'année, comme les juifs plaçaient dix patriaches avant celui de Noé et dix autres de Noé à Abraham, le prétendu fondateur de leur nationalité. Brama chez les Indiens créa de même les dix bramadicos et les dix sactis ou bramines. Chez les Spartiates les nombres 10 et 30 étaient prépondérants. On y comptait trente tribus ou comices; trente sénateurs constituaient le Conseil des anciens; trois tribus formaient une phyle, classe ou ordre, et chaque ville avait dix phyles. La garde particulière du roi, en temps de guerre, était de trois cents hommes d'élite. Chez les Thébains, il y avait 300 gardes de la citadelle. Les Spartiates avaient aussi divisé leur territoire en 30,000 lots, dont deux tiers étaient la propriété des citoyens, et un tiers celui des villes comme biens communaux. Rome avait de même trois tribus, divisées en dix curies, ce qui portait leur nombre à 30, ayant droit à trente places dans le Cirque. Chaque tribu fournissait 100 cavaliers ou centuries, ce qui portait à 300 le nombre des cavaliers; chacun des cent faisait dix escadrons ou *turmæ*. Les Crétois avaient dix cosmes ordonnateurs ou magistrats suprêmes du pays. Les plus anciens petits États italiens étaient au nombre de dix. On comptait dix juges à Thèbes, dix à Memphis et dix à Héliopolis. L'année égyptienne était originairement composée de trois saisons. Les Éoliens de l'Asie-Mineure formaient trente États confédérés; Rome présidait la Confédération des trente villes latines du Latium. La laie, aperçue par Enée à l'endroit où depuis s'éleva Rome, avait mis bas trente petits.

Trente Sabines furent enlevées par les Romains. C'est ainsi qu'au moyen âge, il y eut trente ducs lombards et qu'il existe encore trente confréries chez les Souliotes modernes. Les ancêtres de Romulus avaient élevé trois cents tours dans l'Italie centrale. En Elide, il y avait 90 sénateurs. Les anciens rois d'Arcadie vivaient trois cents ans, se rapportant aux trois cents jours de la plus ancienne année. Trois cents Ombriens sont sauvés du déluge universel; les trois fils de Noé, les trois fils de Deucalion des déluges qui portent leur nom. Pythagore avait trois cents disciples. On élisait 5 éphores à Sparte et 5 bidiéens; à Rome 5 tribuns du peuple; à Carthage 5 pentarques; cinq Spartiates aident Cadmus à bâtir Thèbes. Un lustre était composé de cinq ans; le siége de Troie dura dix ans. Rome possédait primitivement trois portes seulement en rapport avec la division de l'année. Il y avait cent portes à la Thèbes égyptienne, le tiers des trois cents jours de l'année. Nous n'en finirions pas si nous voulions continuer à énumérer toutes les institutions, qui, chez les anciens, se rapportaient à ces nombres symboliques; mais nous pensons que ceux-ci sont plus que suffisants pour montrer combien était arbitraire cette prétendue science des nombres dont on a fait tant de bruit et de mystère.

Le nombre sept, représentant celui des planètes connues des anciens (le soleil et la lune y compris) n'était pas moins remarquable dans ses applications symboliques. Chez les Indiens, les Perses, les Égyptiens, les Juifs, les Grecs, les Latins et les Germains, la semaine fut divisée en sept jours, portant les noms de ces planètes : *solis dies* (jour du soleil, dont les chrétiens on fait *dies dominica,* dimanche); *lunæ dies* (lundi); *martis dies* (mardi); *mercurii dies* (mercredi); *jovis dies* (jeudi); *veneris dies* (vendredi); *saturnii dies* (samedi). Tous les peuples de la terre eurent des noms analogues pour exprimer les jours de la semaine [1]. Comme le soleil était le

[1] Les Indiens donnaient aux jours de la semaine, le nom des planètes

roi des astres errants, on lui voua un culte spécial, le jour qui lui était consacré. D'un autre côté, comme il était primitivement considéré comme créateur, pendant le temps que les hommes employaient de même à leurs travaux, on dit qu'il avait créé le monde en six jours et qu'il s'était reposé le septième. De là, cette fête du septième jour qui subsiste encore dans notre dimanche. Les juifs seuls, par esprit d'opposition dogmatique aux cultes des autres peuples, altérèrent les institutions; mais pas assez cependant pour lui faire perdre la trace indélébile de sa véritable origine. Jéhovah se repose après six jours de travaux, comme Léda accouche du soleil après six jours de douleurs, c'est à dire le septième jour. Le nombre sept était sacré dans les serments chez les Chaldéens, les Arabes, les Égyptiens, les Germains. Le règne d'Osiris est de quatre fois sept. Les Crétois, les Samothraces, les Étrusques, adoraient les sept grands dieux cabires ou démiourges, qui avaient concouru à la fabrication du monde. Le chandelier au sept branches lumineuses brillait dans le temple de Salomon. Brama crée les sept Richis ou sages, les sept Mounis, chefs des sept sphères célestes. Tous les neuf ans Athènes envoyait dans l'île de Crète pour y être sacrifiés au Minotaure, sept jeunes hommes et sept jeunes filles. Hérodote nous rapporte qu'une stérilité de sept ans éclata en Grèce; la Genèse en place une pareille en Égypte, sous Joseph. Il y avait sept États confédérés de Calaurie et sept familles solaïdes de Thespies. Rome ne cessa de s'agrandir jusqu'à ce qu'elle eût renfermé dans son sein les sept collines. Auguste divisa ses rues en quatorze quartiers et la papauté en sept. Elle eut ses sept rois mythologiques, comme Thèbes ses sept héros; Thyrinthe ses sept cyclopes fondateurs; Thespies ses sept défenseurs; l'arche de Noé ses sept humains sauvés du déluge. On comp-

dans le même ordre que nous : *adityadinam* ou *souryadivasa* (jour du soleil); *somadinam* (jour de la lune); *manyaladinam*, *boudhadinam*, *vrihaspatidanam*, *soukradinam*, *ousanadivasa*, *sanidinam*.

tait sept portes à la Thèbes béotienne. Ecbatane avait sept murailles. Le nombre sept revient à chaque instant dans les annales des rois perses. Le roi a sept conseillers, sept eunuques principaux; sept jeunes filles pour former le cortége de la reine; sept capitaines pour commander l'armée sous les ordres d'un général en chef. Le banquet donné au peuple de Suze, dans le livre d'Esther, dure sept jours. Il y avait sept temples principaux consacrés au feu. Carthage avait 104 sénateurs, c'est à dire le double du nombre des semaines d'une année. Les deux généalogies du Christ sont basées sur le nombre sacré sept. Mathieu, place 14 générations d'Abraham à David; 14 de David à la captivité de Babylone; 14 de cet exil jusqu'au Christ. Luc donne trois fois sept générations d'Adam à Abraham; deux fois sept d'Abraham à David; trois fois sept de Mathan à Salathiel; trois fois sept de Zorobabel à Jésus. Et pour accommoder l'ancien Testament à ce lit de Procuste des nombres sacrés, ils sont obligés de le fausser et de le mutiler.

Nous avons parlé tout à l'heure des sept enceintes d'Ecbatane; on sait qu'elles étaient peintes de sept couleurs représentant celles que l'on attribuait au sept planètes. Winkelman, non plus que les Hellénistes, n'attacha pas une grande importance à l'usage allégorique des couleurs, et ne comprit pas l'architecture symbolique. Il est pourtant hors de doute que, dans l'art antique, certaines couleurs étaient rituelles. « Ainsi, Saturne, Memnon, Osiris-Sérapis, Knef-Ammon-Agathodémon-Nil, Wischnou-Narayana, Krisna, Bouddha, étaient noirs ou bleu foncé, probablement parce qu'ils se rapportaient à l'eau; Jupiter, couleur de terre ou de feu, comme Ita et Schiva-Ganesa; Mars, rouge, comme Sabramania, Osiris-Horus, Sem ou Somi, etc.; le Soleil, couleur d'or; Vénus, de pourpre comme la Vierge des premiers chrétiens; Mercure se fabriquait d'une pierre azurée, et le temple de la Lune de pierre verte [1]. » Jean de Leyde dit de même : « Le rouge

[1] Görres, Mythengeschichte, 1.

était consacré à Mars, le blanc à Jupiter, le vert à Aphrodite, le bleu à Chronos et à Possidon...., en rapport avec les quatre éléments ; le rouge étant dédié au feu pour sa couleur, le vert à la terre pour les fleurs, le bleu à l'air, le blanc à l'eau ; ou bien aux quatre saisons, c'est à dire le vert au printemps, le rouge à l'été, le bleu pâle à l'automne, le blanc à l'hiver, etc. [1]. »
Cette symbolique des couleurs a une grande part dans les monuments, comme dans les cérémonies chrétiennes. Indépendamment de la couleur différente des ornements, en certaines parties des églises gothiques les couleurs sont proscrites : l'abside est d'or et d'azur; Marie, reine des Cieux, est revêtue, tantôt du manteau de pourpre, tantôt du manteau bleu, couleur de l'air. Le Christ, soleil naissant, est habillé de rouge. Les couleurs des bannières, dans nos processions, celles du costume des cardinaux, celles qui caractérisent la nature des cérémonies saintes par les vêtements sacerdotaux sont symboliques et empruntées à la mythologie païenne.

On ne peut raisonnablement admettre que toutes ces choses soient l'effet du hasard. Elles ont évidemment été établies avec la préméditation de calquer toujours les institutions et les travaux des hommes d'après la conception que les plus anciens peuples se faisaient du monde céleste.

Organisation religieuse de la cité antique.

Les religions s'efforcent perpétuellement de s'emparer de l'homme tout entier, comme individu, comme membre de la famille, comme citoyen, comme être moral. Reprenons chacun de ces points, en commençant par le dernier.

Nous avons vu que les races indo-européennes, naturellement expérimentales et symboliques, avaient fini par concevoir

[1] Jo. Laur. Lydius, *de Mensibus*.

toutes les existences comme une émanation d'un premier principe générateur de tous les êtres. Dans un semblable système, toutes les créatures devenant des dieux sont dignes d'adoration et tous les phénomènes, étant des manifestations de la volonté divine, sont autant d'oracles.

De cette manière naquirent les augures, les aruspices, les oracles, les jugements de Dieu. Pour établir ces formes pratiques du culte, il ne s'agissait plus, en effet, que de tracer des règles interprétatives des phénomènes manifestateurs de la volonté des dieux. La curiosité inquiète, qui sans cesse veut pénétrer l'avenir se joignant à l'exaltation des prêtres, enivrés des découvertes qu'ils faisaient chaque jour en observant plus attentivement la nature, il en résulta une crédulité générale dont toutes les têtes furent comme fascinées. Ainsi naquit ce mysticisme naturaliste des premiers âges qui soûla toutes les intelligences étonnées de se surprendre à penser. Dès lors les Voyants, les Devins, les Prophètes, les Pythonisses, les Sibylles, les magiciens, les sorciers, les jongleurs de toute espèce se multiplièrent et donnèrent naissance à une caste religieuse particulière, qui, chez la plupart des peuples, ne fit pas même partie du sacerdoce.

Les augures consistèrent dans l'interprétation de la manière dont se manifestaient les phénomènes de la nature ou dont s'accomplissaient les actes des animaux. Dans la première catégorie on étudiait surtout la nature et le lieu des bruits de la foudre, la direction des vents, les tremblements de terre, les éruptions volcaniques, les météores qui apparaissaient dans les cieux, spécialement les comètes qui étaient toujours un signe d'immenses calamités. Dans le mouvement des animaux, on consultait surtout le vol des oiseaux, la course et le hennissement des chevaux, la façon de boire ou de manger des bêtes sacrées. Les aruspices, au contraire, avaient pour objet de rechercher la manifestation de la volonté des dieux dans l'inspection des entrailles des victimes qui leur étaient sacrifiées. Nous avons déjà vu que les jugements de Dieu par l'eau

provenaient des inondations hivernales et remontaient à la plus haute antiquité. Les autres se faisaient par le feu ou par les armes, car c'était par la sécheresse ou l'incendie et par les guerres que les dieux étaient aussi censés châtier les hommes. Nous sommes assez familiarisés avec les oracles pour ne pas être obligés d'en parler ici.

L'idée d'une âme qui n'était point matière, mais qu'on ne sut pas plus définir alors que de nos jours, et qu'on prétendait être le véritable principe de nos pensées et de nos sentiments naquit aussi de l'idée panthéistique de l'univers-dieu et celle de l'insuffisance des biens et des maux de ce monde pour châtier le méchant et recompenser les bons, car il arrivait souvent que ceux qui prospéraient le moins étaient les derniers, tandis que les premiers réussissaient bien mieux, nulle considération morale ne les arrêtant dans la poursuite des buts qu'ils se proposaient d'atteindre. En conséquence, la doctrine de la métempsychose devint celle de presque tous les cultes symboliques.

D'après la loi d'harmonie pressentie dans l'univers, tout sur la terre pour être parfait devait offrir une image du monde céleste. La cité terrestre devait donc être construite d'après le modèle de la cité des dieux. Pour édifier la première, le prêtre doit, en conséquence, commencer par faire descendre le ciel en terre par le simple effet de sa volonté. A cette fin, il décrit dans le ciel, au moyen de la verge augurale, quatre lignes partant des quatre points cardinaux, et embrassant le ciel dans toute son étendue. Il relie ces lignes entre elles par un cercle simulant la sphère ou par quatre lignes droites qui en font un carré. Il suffit alors qu'il veuille pour que cette partie du firmament soit censée être descendue sur notre globe, à un endroit désigné qu'il limite pareillement et qui, dès lors, forme un temple. On sait que toutes les villes antiques, les édifices publics, les camps, les terres défrichées étaient autant de temples. La *Roma quadrata* était construite sur le même plan que le Parthénon d'Athènes, le temple de

Jérusalem, l'arche d'alliance. Toutes les cités sont saintes et sacrées, comme l'indiquent les noms de Jérusalem, Jéropolis, Jéracome, Jérabole, Jérapétra, Jéragerma, Diospolis[1]. Babylone signifie cité de Dieu; Thir, dans la Syrie, siége des oracles. Toutes avaient même un nom sacré qui demeurait un mystère pour la foule. Les trois noms de Rome étaient Amor, Flora, Roma; l'amour, les fleurs, les fruits, car Roma, selon Dioclès, le plus ancien des historiens romains, signifie mamelle nourricière. C'était leur qualité de temples qui rendaient les villes saintes, et, par suite, inviolables, excepté aux endroits où ne passait pas le sillon qui avait déterminé leur périmètre. C'était par ces endroits seuls qu'on pouvait laisser entrer ou sortir ce qui était utile, nuisible ou nécessaire, pur ou impur. Quiconque violait les autres points devenait *sacer* et devait subir la peine capitale. Si les hommes ne pouvaient l'atteindre, ils ne manqueraient pas d'encourir les vengeances divines. Voilà pourquoi les dieux outragés demandaient à Romulus, le pontife de la cité héroïque, le meurtre de Rémus. Les maisons des particuliers, et leurs champs, étant aussi déterminées d'après les lignes saintes, étaient de la sorte rendus inviolables aux vagabonds de la horte errante, à l'ennemi, au profanateur, au voleur, car ils étaient par là placés sous la sauvegarde des dieux eux-mêmes. Les cérémonies de la bénédiction de nos églises ne sont qu'une réminiscence païenne des cultes idolâtriques.

De même que le soleil est le roi des étoiles, le chef militaire de la cité devient une sorte de dieu dont la volonté fait la loi, et le père de famille est le dieu vivant du foyer domestique.

Ce nom de père n'a encore rien de tendre. Durant l'âge héroïque, il ne désigne que l'autorité absolue du maître sur sa femme, ses enfants, ses esclaves. Aussi quelque nombreux que soit le cercle de la famille autour de l'*atrium*, il n'y a encore, en réalité, qu'une seule personne, le *père*, génie bar-

[1] Ἱερος, signifie sacré ; Διος, Dieu ; et πολις, ville.

bare, dieu farouche et solitaire du foyer. Tous les autres êtres qui l'entourent ne sont que sa chose, et ne constituent point des personnes jouissant de droits qui leur sont propres. Le père peut les battre, les vendre, les tuer à discrétion, et sans autre motif que celui de son caprice. Dès que l'épouse a compté au père le prix de la vierge, elle tombe dans la main de son mari auquel elle appartient tout entière quelles que soient les dignités et les fonctions domestiques auxquelles il veuille bien l'associer, à plus forte raison, le sort de l'enfant est-il abandonné au père sans condition. Monstrueux, on le détruit dès l'instant de sa naissance; né viable, il a beau grandir dans la cité, il demeure le même dans la famille, et le père peut toujours le faire arracher à ses fonctions de citoyen pour l'égorger à son foyer.

Mais de même que, dans la famille, le père est tout et les autres membres rien; de même aussi, dans l'État, la cité est tout et les individus ne sont rien. L'homme et sa personnalité sont fatalement absorbés, engloutis par la société qui a sur eux un droit absolu. Toujours le citoyen doit être sacrifié à la cité; l'homme est nul; l'état est tout. C'est donc à recouvrer la personnalité de chacun que les hommes vont désormais travailler. Mais la personnalité civile amènera fatalement la personnalité domestique, l'émancipation des membres de la famille. Quel sera le grand organe dont l'humanité va désormais se servir pour atteindre le but vers lequel elle converge? Encore la religion, car en elle réside le principe de la diffusion des idées, et il n'y a que les idées universellement répandues qui puissent émanciper l'humanité. Mais avant d'aborder cette grande évolution religieuse, disons un mot des *âges* de l'antiquité, qui nous offre sous un jour nouveau la révolution annuelle du soleil autour de la terre, car le nouveau dogme doit y être étroitement uni.

DES AGES DU MONDE.

Nouvelle symbolique des nombres.

Nous avons déjà vu comment les anciens étaient arrivés à la division de l'année en douze mois par tâtonnement. Cette division nouvelle précéda certainement celle de l'année en quatre saisons; car longtemps les saisons triadiques furent de quatre mois chacune. On peut donc en inférer que c'est aussi par tâtonnement que les anciens scindèrent l'année en quatre temps, division qui nous paraît, du reste, beaucoup moins naturelle que celle de l'armée en trois saisons, car il n'existe, en réalité, que les trois temps de la fécondation, de la fructification et de la destruction. Voilà sans doute pourquoi la division du temps en quatre saisons n'eut aucune influence sur la théologie théogonique; en retour, elle en eut une immense sur la théologie cosmogonique, ainsi que celle en douze mois, car toutes deux donnèrent naissance aux deux catégories d'âges dans lesquels on prétendit emboîter la durée des destinées de l'humanité.

Avides de pénétrer les secrets de l'avenir au point de créer les augures, les aruspices, les oracles pour y parvenir, on s'imagine facilement que les anciens furent surtout curieux de connaître ce que devaient être les destinées humaines. Les prêtres durent forcément répondre à cette question qui ne les tourmentait pas moins fortement que la multitude. Mais comment y parvenir? Évidemment ils ne pouvaient le faire que par voie d'analogie. Or, ayant remarqué que tout sur la terre naissait, croissait, mourait, nations comme individus, animaux et végétaux, ils en inférèrent que les destinées humaines seraient assujetties à une loi semblable. Seulement, au lieu de la chercher dans la succession de la vie, ils l'imaginèrent d'après celle de l'année. De là les deux catégories d'âges que nous remarquons dans tous les anciens cultes, correspondant

les uns aux douze mois de l'année, les autres aux quatre saisons, et formant ainsi les douze âges et les quatre âges dans lesquels sont renfermés toutes les destinées du monde.

Dans la division du temps en douze âges, reparut la division primitive en deux saisons et les mythographes dirent que, pendant les six premiers âges, Dieu avait continuellement été occupé à créer, tandis que, pendant les six autres, il avait dû défendre sa création contre les perverses tentatives que ne cessait de faire le génie du mal pour la détruire. Sous l'emblème, nous retrouvons facilement les six mois créateurs et producteurs de l'été, suivi des six mois destructeurs de l'hiver. Est-ce à cette conception qu'il faut rapporter les six jours de la création mosaïque, comme le veulent Dupuis et Volney? Nous n'oserions affirmer le contraire, et cependant telle n'est pas notre conviction. La création mosaïque est, en effet, intimement liée à l'établissement de la semaine. Or, celle-ci est de sept jours et non de six. Toutefois, les planètes, dieux cabires, ayant été considérées comme démiourges, dieux ouvriers, constructeurs du monde sous la direction du soleil, leur roi, il serait possible qu'on rapprocha l'œuvre de la création des six mois de production de l'été et que pour sauver la réalité objective, le soleil ne fut plus considéré que comme chef, faisant exécuter ses travaux par l'intermédiaire des dieux ouvriers et leur accordant le repos à son propre jour. Ainsi tout se concilierait. Mais Moïse, qui repoussait tout ce qui faisait l'idolâtrie, rejeta les dieux cabires et fit exécuter la création des six jours ou des six mois d'été par Jéovah lui-même, ou plutôt par les Eloïmjore, confondant ainsi les démiourges et le soleil dans une seule et même divinité productrice. Quoi qu'il en soit de la valeur de cette tentative de conciliation, les jours mosaïques nous paraissent plutôt dériver des six jours ouvrables de la semaine, que des mois producteurs de l'été, et, sous ce rapport, ces jours diffèrent des âges de la mythologie persanne. Bossuet, ayant voulu retrouver ces âges dans la période historique écoulée depuis Adam

jusqu'au Christ, divisa son histoire universelle en six époques antérieures au christianisme, et Chétardie divisa de même en six époques celle qui s'est écoulée depuis, resserrant ainsi toutes les destinées humaines dans leurs douze âges, rêvés par les disciples de Zoroastre et très en vogue dans les premiers siècles de notre ère.

La division du monde en quatre âges repose sur la même donnée. En Orient, le printemps avec ses fleurs, sa douce température, ses fruits précoces, est une saison bien supérieure à l'été brûlant, aux orages terribles, aux tempêtes soudaines, aux sécheresses dévorantes qui l'ont fait regarder comme la saison des incendies; mais l'automne est à son tour inférieur à l'été, si abondant en toute espèce de nourriture et l'hiver l'est à l'automne. De là, cette division en âge d'or ou de l'Eden, en âge d'argent, en âge d'airain et en âge de fer. Conception déplorable et funeste, qui, en montrant l'humanité allant se dégradant de plus en plus, devenant de plus en plus perverse et méchante, en dépit de tous les faits de l'histoire qui témoignaient du contraire, jeta le marasme dans les plus nobles intelligences de l'antiquité dont les livres sont de plus en plus empreint de cette idée désespérante. C'est ainsi qu'ils furent incapables de montrer aux hommes le but vers lequel tendait le genre humain et qu'ils se consumèrent en regrets stériles sur les âges écoulés au lieu de montrer l'âge d'or et l'Eden comme la fin dernière des travaux des peuples et du monde.

On comprend qu'avec la première division du temps, le nombre douze dut prévaloir dans les institutions sociales, comme l'avaient fait auparavant les nombres 5 et 10, 3 et 7. Les Etrusques divisaient en douze cités tout le territoire conquis; ils avaient 12 cités sur le Pô; 12 en Toscane; 12 en Campanie. Les Lucumons, qui présidaient chacune de ces villes, étaient, en conséquence, au nombre de 12. Rémus voit 6 vautours, mais Romulus en voit 12. Il y avait à Rome 12 flamines, 12 boucliers ancilles, 12 licteurs. Cécrops fonde

12 cantons dans l'Attique; les douze *poleis* étaient distribuées en 12 *dêmoi*, 12 *phratries*, 12 ou 4 *phyles*. 12 juges composaient primitivement l'aréopage. La dodécarchie égyptienne, anéantie par Psamétique, est aussi célèbre que les 12 tribus juives. Douze grands dieux dominent les mythologies indiennes, persiques, égyptiennes, grecques, latines, étrusques, germaniques, scandinaves. Hercule, double nom signifie soleil, exécute 12 travaux constellaires, ou par mois. Nous voyons 12 vaisseaux à la suite d'Ulysse. Alexandre élève 12 autels sur la Granique, 12 sur l'Indus, fleuves qui marquent le commencement et la fin de ses expéditions. Les Indiens adorent les 12 aditias, dieux solaires, et les 12 dévis bons génies, comme les Scandinaves, les 12 compagnons d'Odin. Qui ne connait les 12 chevaliers de la Table Ronde, les 12 paladins de Charlemagne? A Acanthopolis 360 (30 fois 12) prêtres égyptiens versent tous les jours de l'eau du Nil dans un tonneau percé. Le peuple athénien érigea 360 statues à Démétrius de Phalère. Ce nombre fut celui des jours de l'année, pendant longtemps, chez un grand nombre de peuples anciens. On avait déposé 360 urnes au tombeau d'Osiris, ou du soleil. Cyrus coupe le Gnydes en 360 canaux. Les murs de Babylone, attribués à Sémiramis, avaient 360 stades de hauteur. Dans les grandes fêtes persiques les mages se faisaient accompagner de 360 jeunes gens.

Ces derniers nombres nous font voir comment l'ancienne symbolique des nombres sacrés se combine avec la nouvelle. L'année des Indiens, qui fut d'abord lunaire, puis solaire, se divisait en trois temps (*kalas*) et six saisons (*Ritous*). Les trois temps embrassaient chacun quatre mois; les six saisons ont chacune deux mois dont le nom vient de la divinité qui y préside. L'année commençait à la nouvelle lune de Mars, la plus voisine de l'équinoxe, et se poursuivait en 12 mois, qui sont : tchaïatra, vaïsakha, djyaichtha, svâna, bhadra, aswina, kartika, wargsircha (ou agrahayana), paucha, magha et phalagouna. Le mois luni-solaire est de 30 jours,

ce qui donne 360 jours pour l'année. Chaque jour est de 24 heures personnifiées en nymphes, et se divise en deux parties comme le mois lui-même, dont chaque partie est ainsi de quinze jours, l'une de la nouvelle lune, l'autre de la pleine lune.

Trois périodes fameuses, celle de 10,000 ans, celle de 12,000 et celle de 4,320,000 ans furent célèbres dans la symbolique sacrée de tout l'Orient. Or, il n'existe point de pareilles périodes de temps dans la nature, ces nombres ne convenant à aucune révolution simple ou complexe des astres ou des planètes. Divers passages des Védas et du Zend-Avesta nous donnent la clef de cette nouvelle théorie des nombres. Chez les Indiens, par exemple, un mois des hommes fut un jour des Richis (patriarches), une année de ceux-ci devint un jour des dieux, et 4,000 années des dieux firent un âge. Un autre passage des Védas nous montre qu'une loi analogue présidait aux périodes de décroissance et la figurent par la vache qui se tient successivement sur quatre pieds, sur trois, sur deux et puis sur un. Avec un tel langage et de telles acceptions de mots, on comprend que les mystiques ont pu se créer une théorie des nombres fort embarrassante pour ceux qui n'en ont pas la clef, mais qui paraît très enfantine à ceux qui sont initiés à ce symbolisme régulier dans son arbitraire.

Prenons la période de 12,000 ans, par exemple : « Un auteur étrusque, très instruit, dit Suidas, a écrit que le grand démiourge (le soleil) a employé 6,000 ans aux ouvrages qu'il a produits et qu'il les a distribués en six temps d'après les six maisons du soleil (les six signes constellaires représentant les mois de l'été). Au premier mille il fit le ciel et la terre; au deuxième, le firmament; au troisième, la mer et les eaux; au quatrième, le soleil et la lune; au cinquième, l'âme des oiseaux, des reptiles, des quadrupèdes; au sixième, l'homme. Les six premiers mille ayant précédé la race humaine, elle semble ne devoir subsister que pendant les six mille autrse

que compte la période de douze mille ans au bout desquels le monde finit [1]. » Le *Boum-Dehesch*, livre persan, composé après Alexandre le Grand, et, selon toute probabilité, après Hipparque, de documents de diverses époques, vous donne la clef de ces fameux mille. « Le temps, dit-il, est de douze mille ans. Les mille d'Ormuzd furent au nombre de six qui parurent dans l'agneau, le Taureau, les Gémaux, le Cancer, le Lion et l'Epi. Pendant ce temps, le grand ennemi Ahriman ne fut pas dans le monde; mais après les mille de Dieu et avec la venue de la Balance, il courut à travers le monde (l'hiver commença) [2]. » Il est donc incontestable que la période de douze mille ans représente les douze mois de l'année, dont chacun d'eux a été multiplié par mille, pour faire des mois humains un mois des dieux. Lorsque l'année se composait de dix mois, la même multiplication a donné la période de dix mille ans.

Combinons ce résultat avec la progression croissante 1, 2, 3, 4 ou décroissante 4, 3, 2, 1, donnée par les pieds de la vache indienne, et nous aurons les nombres des mystiques de ce pays représentant chacun des quatre âges, dont la somme forme aussi la période de douze mille ans. D'après l'Esour-Védam le premier âge du monde fut de 4,000 ans; le second de 3,000; le troisième de 2,000; le quatrième de 1,000; en tout 10,000. Cette symbolique superficielle des nombres n'offre rien de plus difficile, malgré tout le mystère et la profondeur que des historiens vulgaires lui ont attribués. Comme les chrétiens firent commencer l'avénement du Christ au quatrième âge, nous avons ici la source de l'opinion des millénaires, commune à tout l'orient, et qui prétendait que le monde devait finir en l'an 1000.

Le Baga-Védam cite une opinion d'une autre source dans laquelle les âges ont successivement la durée de 4,800 ans; 3,600; 2,400; 1,200. C'est toujours l'ordre 1, 2, 3, 4 dans

[1] Suidos, article Tyrrhénia.
[2] Page 348.

les premiers chiffres, doublé dans les seconds. Ajoutez tout ces nombres et vous aurez la période de 12,000 ans.

Ce n'est pas tout, à mesure que ces livres voulaient paraître plus savants, ils augmentaient la durée relative des âges. C'est ainsi qu'ils nous ont donné un troisième spécimen exprimé par les nombres 1,728,000; 1,296,000; 864,000; 432,000; total 4,320,000. Certes voilà une grande différence de nombres et cependant l'ordre de composition est le même, car prenant pour élément le plus petit nombre, on aura le second en le doublant, le troisième en le triplant, le quatrième en quadruplant. Mais d'où vient le nombre 432,000 lui-même? Rappelons-nous qu'une année des dieux se compose de 360 années des hommes et multiplions 360 par 12,000 nous aurons 432,000.

Après cela voulons-nous comprendre comment on composait l'âge des patriarches qui remplissaient une de ces grandes périodes de temps, prenons la liste antédiluvienne des rois de Babylone telle que nous l'a conservée Bérose[1]. Alorus, 36,000; Alaspar, 10,800; Amélon, 46,800; Aménon, 43,200; Métalar, 64,800; Daon, 36,000; Evédorach, 64,800; Amphis, 36,000; Otiartes, 28,800; Xysuthrus, 64,800; en tout 432,000 ans. Mais pourquoi les personnages mythologiques de la Genèse ont-ils des âges et des noms différents de ceux de Bérose? Ne serait-ce pas pour la même cause qui fait qu'aucune des dates de leurs divers textes ne s'accordent entre elles? « La Bible, dit Ramée, fut composée à différentes époques avec des débris que les juifs, également ignorants dans les sciences physiques, naturelles, théologiques, empruntèrent, sans les comprendre et en les altérant, à toutes les nations qui les avoisinaient. »

[1] Dans Syncelle, p. 17, 18.

Le Dieu soleil ou Héliosisme.

Nous avons vu comment l'humanité, de la conception polythéiste primitive, s'était élevée jusqu'à celle d'une trinité prédominant sur toute la hiérarchie des dieux et des déesses; et comment les destinées de l'humanité, telles qu'on les concevaient alors, étaient venues se projeter sur le plan des destinées divines, ralliant ainsi le ciel à la terre, le passé au présent et à l'avenir dans une synthèse qui ramenait l'univers à une apparente harmonie et paraissait rendre raison des plus grands problèmes qui aient travaillé l'esprit humain.

Mais jamais l'humanité ne s'arrête dans la voie du progrès. Réfléchissant ses idées dans la religion, celle-ci élève, à son tour, la société, qui, la dépassant de nouveau, réagit encore sur le culte. Dans le cas qui nous occupe, quittant l'effet pour la cause, elle relègue sur le second plan sa trinité et remonte à l'unité du principe qui l'avait engendrée. Ce ne seront donc plus désormais les saisons qui formeront le point culminant de la mythologie; ce sera le soleil lui-même, avec les diverses vicissitudes de ses révolutions.

Nous touchons donc à une révolution capitale dans les institutions religieuses de l'humanité, car on prévoit déjà que de la conception nouvelle au monothéisme, il n'y a plus qu'un pas. Il suffira de spiritualiser plus ou moins le nouveau dieu et de proscrire tous les autres à l'exception de la trinité aussi plus ou moins spiritualisée, c'est à dire détruite et rendue absurde, pour avoir le christianisme. Mais pourquoi la trinité, malgré ses inconséquences fatales a-t-elle été conservée dans le dogme nouveau? Par l'effet de l'enchaînement logique qui ressortait de la conception anthropomorphique elle-même. Si le nouveau Dieu naissait, vivait, mourait comme le vulgaire des humains, il est clair qu'il lui fallait un père et une mère. La naissance du petit Horus égyptien nous a déjà fait voir comment ce devait être la troisième personne des trinités chronologiques qui étaient appelées à symboliser le nouveau

Dieu, et pourquoi cette troisième personne se changea en la seconde personne des trinités cosmogoniques. Dans tous les cas, les deux autres personnes seront peu de choses dans le nouveau culte; car le dieu soleil les efface, les remplace et les annule presque totalement. Elles ne forment plus que l'arrière plan dans cette dernière et suprême évolution de l'anthropomorphisme sidéral. Aussi rien n'égale-t-il la beauté des mythes du nouveau culte. On sent que l'âme de l'humanité s'y incarne, et si la religion nouvelle conserve l'empreinte des scories de la mythologie d'où elle sort, que de vues nouvelles, de principes salutaires, de morale élevée elle fait jaillir du dogme libérateur! Nous ne parlons pas ici des interprétations sacerdotales, qui, en vieillissant, perdent l'esprit de la conception primitive et ne savent plus que tout souiller, tout altérer, mais du dogme tel qu'il était au moment où il sortit tout chaud encore des entrailles de l'humanité. Quels types que ceux de Wischnou, de Mithra, de Sérapis, de Bacchus, d'Apollon, de Balder, de Crisna, de Bouddha, de Christ! car tous ces dieux sont identiques et symbolisent une seule et même chose. Recherchons donc ici, comme nous l'avons fait pour les trinités, quels seront les caractères mythologiques essentiels que nous retrouverons, sans exception, dans chacun de ces mythes, au point de vue de la symbolique du naturalisme anthropomorphique.

Nous sommes en mars; le soleil se trouve dans la constellation du taureau ou dans celle de l'agneau selon les temps; le soleil par ses rayons vivifiants va de nouveau féconder toute la nature; ce céleste hyménée est annoncé par toutes la création, les frémissements de la brise, le chant renaissant des oiseaux, le bruissement des fontaines dégagées de leurs glaçons d'hiver, le cri des animaux, l'allégresse de tous les êtres capables d'aimer. Mais le génie de l'anthropomorphisme symbolique est de tout personnaliser. En face du soleil se trouve la constellation de la Vierge. Le soleil l'enveloppe tout entière de ses rayons à travers l'immensité. Voilà quelle doit être son

épouse. Un messager, dieu ou ange, Mercure ou Gabriel, lui est donc d'abord député pour lui annoncer le grand mystère qui doit s'accomplir. Dieu s'incarnera en elle sans qu'aucune union charnelle préside à sa conception immaculée, mais uniquement par simple enveloppement de sa lumière (obumbratio, dit l'Église, le toucher de la main de Jupiter posée sur son front, dit Eschyle). Mais Alcmène ou Marie sont déjà mariés, car la Vierge est intimement unie à la constellation de l'homme placé à ses côtés. N'importe, celui-ci ne la connaîtra pas, et effectivement il ne saurait avoir de communication avec elle, car les astres fixes ne se rapprochent jamais les uns des autres.

Mais pour s'incarner dans le sein de la Vierge, c'est à dire avant d'entrer dans cette constellation, le soleil doit parcourir tous les signes du ciel d'été et descendre de son trône jusque dans son sein. C'est ce qui est personnifié par les poursuites de Jupiter chez les Grecs, par la descente du dieu du haut des cieux, ce trône de gloire du soleil, chez les Indiens et les chrétiens.

A l'équinoxe d'automne, le soleil entre dans la constellation de la Vierge où il reste visible pendant près de trois mois. C'est alors qu'Amphictrion ou Joseph s'aperçoivent de la grossesse de leur femme bien qu'ils ne l'aient point connue. Mais des messagers célestes les avertissent du mystère divin qui s'est opéré en elles et l'ombrage qu'ils avaient pris de l'apparente infidélité s'évanouit.

Cependant la constellation de la Vierge enceinte entre de plus en plus dans le ciel d'hiver. C'est la fuite de Léda poursuivie par Junon irritée (l'air), de Marie qui se rend à Bethléem pour ne point encourir la haine d'un roi tyranique en désobéissant à ses ordres, roi qui n'est autre que le mauvais génie de l'hiver, car on sait aujourd'hui que le prétendu recensement d'Auguste ou de Suirinus (Cyrénius) n'a jamais existé, du moins au temps où le placent les Évangélistes.

Enfin le soleil sort de la constellation de la Vierge; celle-c

vient donc de le mettre au monde en plein mois de décembre, au solstice d'hiver. Le jeune Bacchus naît ou est élevé dans un antre, le Christ dans une étable; car l'hiver, dans toutes les mythologies, est considéré comme la caverne du mauvais principe, et les Évangiles apocryphes, mieux inspirés des vieilles traditions que les Évangiles reçus par l'Église, font aussi naître le Christ dans une caverne. Toute la nature (anges ou dieux) célèbre la naissance du nouveau-né.

L'hiver sévit dans toute sa violence; la famine, la douleur et la mort règnent sur la terre, chez les peuples primitifs. On sait qu'alors on immolait au mauvais principe, pour apaiser sa rage, tous les enfants qui naissaient pendant l'année, enfants qui formèrent plus tard les colonies connues sous le nom de *ver sacrum*. De là, le massacre des enfants à la naissance de Crisna, de Bouddha, de Christ.

En Orient, les dieux soleils reçoivent aussi le baptême comme Christ en Occident, et nous avons déjà constaté que cette cérémonie n'était qu'une réminiscence des inondations et des déluges de l'hiver. Ceux qui ne reçoivent pas le baptême, comme Bacchus, passent les flots pour fuir en Égypte aux bouches du Nil, comme en Orient ils traversent le Gange.

L'enfance des dieux soleils se passe au milieu des nymphes et des bergers qui les élèvent et les soignent. Le Christ naît de même au milieu des bergers, mais la tradition est altérée dans les Évangiles canoniques et ne se retrouve complète que dans les Evangiles apocryphes. Cette enfance consiste dans les trois mois du soleil de printemps. En la multipliant par les quatre saisons ou à la période de douze ans, après laquelle l'enfance de Christ finit et le Dieu fait sa première apparition dans le monde en entrant dans l'adolescence.

C'est à trente ans, période sacrée comme la précédente, qu'il commence sa vie publique. Celle-ci dure trois ans. Elle est remplie des miracles de bienfaisance qui caractérisent les trois mois de l'été. C'est aussi pendant ce temps qu'a lieu la transfiguration; car c'est alors que le soleil rayonne de toute

sa gloire. Tous ces faits se retrouvent dans toutes les mythographies des dieux soleils que nous avons citées ; sauf que ce temps est aussi pour eux celui des conquêtes comme de l'enseignement des arts et des sciences aux hommes. Toute cette partie a été retranchée des dogmes chrétiens; parce qu'on plaçait l'apparition du Christ dans une époque historique où il eût été trop facile de constater que ces exploits n'avaient jamais eu lieu[1].

L'hiver approche, le dieu soleil meurt, après des pénitences et des jeûnes au désert, après des flagellations et des cruciations de toutes sortes. Tous meurent sur un bois sacré, ou y sont enfermés, que ce bois soit un vaisseau, un arbre ou une croix. La légende de Crisna nous révélera l'identité de ces instruments de supplices et leur analogie avec les barques ou vaisseaux à l'aide desquels les premiers hommes se sauvèrent du déluge. La passion n'est donc pas autre chose que le symbolisme des supplices de l'hiver.

Au printemps, à l'équinoxe, le Dieu ressuscite et sort de l'empire des morts, des enfers où il était descendu, pendant trois jours ou les trois mois de l'hiver.

Trois mois après, il remonte au ciel où il préside aux danses des sphères célestes, assis à la droite de son père, selon le mythe d'Osiris, c'est l'ascension du soleil au ciel d'été.

Ces traits sont communs à tous les dieux qui, dans les diverses mythologies, symbolisent le culte du soleil. Seulement les légendes de quelques-uns d'entre eux ne sont arrivées jusqu'à nous que plus ou moins altérées. Cependant, par ce qui nous en reste, il est facile de suppléer à ce qui nous manque. Quant aux traits secondaires, ils sont évidemment inspirés par les traditions, le génie et la manière de penser et de sentir de chaque nation.

[1] Nous avons déjà vu ce qui en était resté dans l'évangile : l'oreille de Malchus coupée par Pierre.

SYMBOLISME HÉROIQUE.

Rapport des diverses mythologies.

L'homme éprouve le besoin de s'élever sans cesse en se rapprochant de plus en plus de la divinité dont il fait son idéal de perfection. Au culte des dieux soleils succède donc celui des demi-dieux ou des héros, revêtus, comme les premiers, du grand caractère de libérateurs, de sauveurs, de bienfaiteurs, d'émancipateurs. C'est Sémiramis, Rostan, Cyrus, Hercule, Jason, Thésée, OEdype, Romulus, Sigurd et une foule d'autres. Dans les nouvelles légendes viennent se mêler toutes celles des périodes religieuses antérieures. Le dualisme, le tri-théisme, l'héliosisme s'y retrouvent tour à tour sous des traits plus ou moins explicites. Nulle théorie générale ne peut être donnée pour la formation de ces mythes variés. Les révolutions sidérales, les phénomènes terrestres, la vie des hommes illustres, les alliances des peuples, leur assujettissement à d'autres peuples qui s'approprient leur culte en le défendant aux vaincus sous peine de mort, multiplient les fables et les divinités et souvent mêlent les uns avec les autres les symboles les plus antipathiques.

Disons cependant que les formes des récits mytholiques, quelque diverses qu'elles soient, nous offrent une idolâtrie analogue chez tous les peuples, parce qu'en tout lieu elle a les mêmes causes pour origine. Depuis longtemps, on a signalé ces ressemblances qui sont par elles-mêmes trop frappantes pour ne pas être remarquées. Mais on les a expliquées en sens inverse, suivant l'opinion exclusive d'où l'on partait. Les uns ne voulant voir dans le polythéisme qu'une dégénération d'un culte primitif plus parfait, ont prétendu que les polythéistes étaient allé chercher leurs mythes chez les juifs, ces glaneurs inintelligents et si pauvres dans leur mythologie écourtée. Les autres, au contraire, avec beaucoup plus de

vraisemblance, ont accusé les livres sacrés des Hébreux et des Chrétiens d'avoir puisé à la source immense des mythes polythéistes. Cependant, en inférer que les Juifs et les Chrétiens n'ont rien dans leur mythe qui leur soit propre, c'est heurter les plus simples données du bon sens et faire sortir la vie de la mort, l'être du néant.

La conciliation entre toutes ces prétentions rivales est autre part. Elle se trouve d'abord dans la nature humaine qui, partout où elle s'est développée spontanément, a dû les faire d'une manière analogue chez tous les peuples, manière modifiée toutefois, et souvent de la façon la plus profonde, d'après la nature des circonstances diverses qui agissaient sur l'organisme. L'idolâtrie d'un Arabe au milieu de ses sables brûlants ne pouvait avoir pour objectif les brillantes divinités que la nature inépuisablement féconde de l'Indoustan fit surgir dans l'imagination variée de ses habitants. Il faut cependant admettre que les phénomènes principaux de la nature, offrant dans l'univers entier des scènes semblables, a été pour tous les peuples un fond identique sur lequel ils ont brodé des mythes parfaitement analogues, sous l'influence des mêmes développements de leur nature psychologique. Enfin, la conciliation se trouve encore dans le progrès simultané de toutes les civilisations religieuses, se pénétrant les unes les autres par mille influences inappréciables, car, outre les causes de multiplications des dieux rapportées plus haut, les relations qu'avaient entre eux tous les anciens peuples leur permettaient de déposer partout où ils allaient les principes de leur culte ou de rapporter chez eux les symboles des autres peuples, qui ne tardaient pas à être élaborés par le génie national dont ils revêtaient tous les caractères principaux. De tous ces motifs se déduisent facilement les analogies que l'on remarque entre les divers cultes. De ce que le mythe d'Eve, exclue du paradis terrestre pour avoir mangé du fruit défendu, est identique à celui de Proserpine qui, pour avoir goûté de la grenade, est empêchée de reprendre sa place dans le séjour céleste,

il serait ridicule de conclure que l'une des deux fables a été copiée sur l'autre, car elles peuvent n'être toutes deux que l'expression d'une même donnée naturelle ou bien provenir d'une source antérieure et commune.

Ces observations ne nous obligent pas toutefois à méconnaître les emprunts évidents que se sont faits les diverses mythologies et les conséquences que nous devons en inférer pour le christianisme sont de la dernière importance. Qui pourrait contester, par exemple, la communauté des symboles et des noms qui existaient entre les religions indienne, égyptienne et grecque? Les Grecs font commencer à *Janus* tous les sacrifices et tous les travaux importants de même que les Indous à *Ganésa* ou *Janésa*. *Saturne* préside comme *Satyavrata*, au siècle de l'innocence et de la paix. *Indra*, qui a tous les attributs de *Brama*, commande comme *Jupiter* aux vents et aux orages; la triple foudre arme sa main et il est servi par l'aigle *Garouda; Pidroubodi*, roi des enfers, tient en main un trident, et c'est de lui que naissent les *Dité* ou démons; or, *Dis* ou Pluton est aussi roi des enfers et porte un trident. *Paravati*, femme de Brama, altière et majestueuse comme *Junon*, siége à côté de son époux sur le mont Caïlosa et assiste aux banquets des dieux, revêtue d'un manteau parsemé d'yeux (elle symbolise l'atmosphère avec ses constellations qui donnèrent naissance à la fable grecque d'Argus) et avec le paon, sur lequel est assis son fils *Cartigueya*, armé de dards et d'un glaive. *Bahavani* ou *Lacni*, déesse des amours, naît comme *Vénus* de l'écume de la mer et, comme elle, on la voit sortir rayonnante d'une coquille enchantée. *Vénus* a les *Grâces* pour cortége; *Ramba* est entourée d'*Apsaras* ou filles du paradis, chargées d'éveiller dans les cœurs les tendres sentiments. L'amour est appelé *Eros* en sanscrit comme en grec. Les *Daitias*, vaincus par *Dourga*, ou l'intelligence armée de la lance et du casque, représentent les *Titans* vaincus par la sagesse ou *Minerve* qui sort tout armée du cerveau de Jupiter. *Rama*, se fait accompagner dans ses expéditions par *Hanou-*

man, roi des *Singes,* et fils de *Pavan,* de même que *Bacchus* que les Grecs nous représentent comme conquérant de l'Inde, est accompagné de *Pan,* roi des *Satyres,* qui suivent son char triomphal. Il naît du fémur (*méros*) de Jupiter, et le mont Mérou est dans l'Inde le lingam du monde. *Wischnou,* fils de Brama, est vainqueur du grand serpent, comme *Apollon,* fils de Jupiter, triomphe du serpent *Pithon. Sourya,* ainsi que *Phœbus,* est traîné par sept chevaux précédés par *Aurora.* Si *Anna Péréna,* nourrice de Jupiter, se retrouve dans *Anna Pournada,* déesse du manger chez les Indiens. [1] *Deucalion,* fils de Promethée, dévoré par le vautour, est le *Deo-Cal-Jouga,* fils de *Parméthésa* dévoré par l'aigle *Garouda,* pour avoir attaqué Krisna, qui le repoussa par le feu et par le déluge. Il n'y a pas jusqu'à la fable d'*Orphée* et d'*Eurydice* qui ne se retrouve dans l'Inde sous les noms de *Bourou* et de *Pramoidoira.*

Si maintenant nous comparons l'Inde et la Grèce avec l'Égypte, nous retrouverons, entre ces trois pays, les mêmes analogies. *Manou*, le législateur des Indiens, n'est-il pas le *Ménéi* ou *Monéthée* égyptien et lydien, le *Minos* crétois, le *Man* des Germains? A *Athènes*, la statue de Minerve était toujours accompagnée d'un crocodile. Les *Pandions* grecs rappellent les *Pandos* indiens, comme *Phoronée* éveille le souvenir des *Pharaons. Nephti,* femme de *Typhon,* dieu de la mer, reparait dans le mythe de *Neptune.* Près de Memphis était le lac *Achéron,* entouré de prairies et d'étangs lympides, que l'on traversait pour parvenir jusqu'aux grottes sépulcrales, appelées *demeures des morts* et *demeures inférieures* ou

[1] En Italie *Djanus-Djana,* circonscrit dans le cercle de l'année devenait *Annus-Anna,* et celle-ci considérée sous le rapport de la fécondité de la terre et de l'abondauce des vivres, prenait le nom d'Annona. Ceci nous révêle l'origine du mythe d'*Anne* et prouvent une fois de plus que les évangiles apocryphes qui puisaient plus directement aux sources païennes ont eu raison de faire d'Anne la mère de la Vierge, mère et nourrice du Christ.

enfers. Les morts y étaient passés par un nocher revêtu des insignes du dieu *Anubis,* à la tête de chien, et que l'on remplaça par Cerbère et Caron. *Monethée,* l'un des trois juges devint *Minos,* fils de Jupiter et d'Europe; l'eau, *Eaque,* en égyptien, fut le second juge, que l'on fit fils de Jupiter et d'Egine; *Rhadamanthe* est identique avec *roi-d'Amenthée,* nom de l'enfer en égyptien; il fut comme Minos, fils de Jupiter et d'Europe. Jupiter lui-même, *Tzeus* en grec, est identique au *Tsour* ou *Osiris* égyptien. *Isis* et *Osiris* rappellent à leur tour l'*Isi* et l'*Isaoura* des Indiens. L'*œuf* qui symbolisait pour les Indiens la sphère du monde, réceptacle de tous les êtres et origine de toutes choses, figurait sur les bords du Nil dans la bouche de Knef. L'Indien répète continuellement le célèbre monosyllabe *oum,* l'Égyptien dit *on* et le Juif *am* ou amen.

Nous pourrions multiplier ces citations à l'infini; mais nous pensons que ceci suffit pour démontrer qu'il y a eu communauté de symboles entre ces peuples. Faisons remarquer seulement qu'en s'inspirant d'un symbole déjà créé par un autre peuple, une nation ne lui emprunte pas toujours les noms des personnifications qu'il a revêtues chez ce peuple, mais elle tend le plus souvent à le faire sien, à le rendre national, en lui donnant des noms de la langue du pays et en y mêlant des circonstances qui expriment la nature de son génie. Les noms ne sont guère conservés que quand l'importation de nouvelles divinités a lieu par la voie des colonies qui viennent se fixer dans un pays et qui y conservent la prépondérance. Du reste, la similitude du fond de tous les symboles chez les divers peuples ressortira d'une manière bien autrement évidente de leur mythologie exposée dans le corps même de cet ouvrage.

Dérivation du Judaïsme et du Christianisme.

Monsieur Ernest Renan, dans ses *Études d'histoire religieuse,* se vante d'avoir été le premier à découvrir que le polythéisme est dû au génie symbolique de la race indo-européenne, comme le monothéisme au génie unitaire de la race sémitique. La première, dit-il, se trouvant en face de la nature la plus riche et la plus variée fut naturellement portée à diviniser les sensations dont elle remplissait son intelligence; la seconde, au contraire, placée en face de ses arides déserts, se détacha plus vite de ce monde de stérilité et par une intuition spontanée, sans aucune réflexion philosophique, atteignit immédiatement l'idée d'un Dieu unique, pure intelligence parfaitement séparée du monde dont elle devint l'auteur par simple voie créatrice.

Il y a dans tout cela à peu près autant d'inepties et d'erreurs historiques que de mots. A l'époque de Mahomet, les Arabes étaient encore idolâtres. Peu de peuples eurent autant de propensions à l'idolâtrie que le peuple juif, en dépit de l'intolérance de ses prêtres pour les cultes étrangers [1]. Nous avons déjà dit que le Pentateuque était un ensemble de frag-

[1] Tout ce qu'on pouvait raisonnablement conclure des observations de M. Renan, c'est que l'idolâtrie des races du désert devait être plus mesquine, plus absurbe, plus dépourvue de grandes légendes naturalistes et de poésie symbolique que les races des régions fertiles et c'est ce qui eut lieu. On aurait aussi pu en inférer qu'elles tiendraient d'autant plus longtemps à leurs superstitions que celles-ci étaient plus dépourvues de bon sens, parce que l'esprit ignorant s'accommode plus facilement de l'absurde taillé à la mesure de ses capacités intellectuelles, que de la vérité qui le déborde et c'est pour cela que tous les nègres du centre de l'Afrique et les Mongols du centre de l'Asie en sont encore au fétichisme au fond de leurs déserts. Du reste, les juifs n'étaient pas des hordes errantes du désert, et c'est chez les juifs que le Monothéisme s'est le plus fortement accentué parmi les classes sacerdotales et aristocratiques. Preuve qu'il était dû à une autre cause. Plus on réfléchira et plus on se convaincra qu'il n'y en a point d'autres que celle que nous assignons.

ments empruntés aux peuples idolâtres voisins. De là, ce nom d'*Eloïm,* pluriel qui désigne les dieux *Bel* des Babyloniens et des Phéniciens, le *Hélios* des Grecs. Plus tard, un rédacteur *Jéhoviste,* n'osant supprimer ce nom primitif de la divinité, se borna à y joindre celui de Jou, Jhaou ou Jéhovah, quelle que soit la manière dont on l'écrive, et qu'on ne connaissait pas avant Moïse, dit le texte lui-même. L'idée de création, telle que l'entendent les premiers chrétiens, n'appartient nullement à Moïse, car le mot hébreu *bara* du premier verset de la Genèse, est identique à l'εποίησε des Grecs et c'est aussi de la sorte que l'ont traduit les Septante. Il signifie *il a coupé, taillé, frappé,* et, dans ses sens dérivés, *il a fabriqué, formé, produit, engendré,* et ce dernier sens est le plus conforme au texte et le plus analogue à toutes les conceptions mythologiques des autres peuples, auxquelles la Genèse n'a pu échapper. Son serpent s'appelle, en effet, *Aroun* dans le texte hébreu et s'identifie, à l'*Ahriman* des Perses, avec cette seule différence que dans le Pentateuque il a été produit par Bel ou Baal (Eloïm), tandis que chez les Perses il est son frère. Quand les Eloïm disent à Adam : « Voici que tu es devenu *comme un de nous,* sachant le bien et le mal [1], » ces mots *comme un de nous* ne s'accordent guère avec l'idée jéhoviste juive de l'unité de dieu. Les rabbins expliquent le pluriel d'Eloïm par leur pluriel de majesté ou d'excellence, comme quand un roi dit : *Nous voulons,* etc. Mais les mots *comme un de nous* entraînent forcément l'idée de plusieurs êtres. Les chrétiens ont cherché à se sauver de ce mauvais pas par leur idée de la Trinité, sans faire attention que cette conception mythologique toute païenne fut impitoyablement proscrite par le jéhovisme. Avouons que les *Eloïm* ne ressemblent pas moins aux divinités olympiennes que les dieux des autres peuples, témoin cette raillerie du verset 5 où il est dit : *Vous serez semblables à des dieux,* qui ne va pas trop mal à son tour

[1] Génèse, ch. 3, v. 21 et 22.

avec le *Faisons l'homme à notre image*. Quand le culte jéhoviste s'est-il introduit parmi les juifs? Selon le témoignage de la Bible elle-même pendant le temps que les juifs habitèrent l'Égypte. Or, nous verrons dans le corps même de l'ouvrage, que Moïse fut élevé à Thèbes où Plutarque nous apprend que le monothéisme le plus rigoureux était professé par les prêtres. Dans tous les cas, Jou, Jahou, Jéhovah, est certainement identique à Dios, Diou, Djou ou Jou ; et Dios est le jour, la lumière, le Bel des Babyloniens, l'Ormuzd des Perses. Jupiter, Diou-pater, signifie tout simplement père du jour. Il est le même dieu que Tzeus ; et Tzeus est le Tsour ou Osiris égyptien. Or, le mot *Tzour* est encore un des noms formellement donnés à la divinité par le Pentateuque. Le nom de Jéhovah aura donc été choisi et hébraïsé par le législateur, avec pleine et entière réflexion. Voulant isoler son peuple de ceux qui l'avaient asservi ou qui auraient été tentés de le faire, il proscrivit tous les autres dieux qu'il regarda comme ennemis, mais sans pour cela les regarder comme non existants. La preuve que le judaïsme est un culte unitaire, né comme le christianisme ou le mahométisme par la proscription des autres cultes et des autres dieux, se trouve, du reste, dans le Pentateuque lui-même. Nous remarquons, en effet, au Deutéronome (ch. 13) que le seul fait d'exciter à l'adoration des dieux étrangers est puni de mort. Il y a plus, cette obligation va jusqu'au comble de l'horrible. Si celui qui excite à l'adoration des dieux étrangers est un fils, un frère, une fille, une épouse, un ami, celui qui est excité à cet acte idolâtrique devra tuer l'excitateur de sa propre main, et il lui est interdit d'éprouver de la pitié en procédant à ce meurtre dont le législateur lui assure exclusivement les prémices, lui permettant seulement d'en abandonner les reliefs à la fureur du peuple, qui pourra l'achever (v. 6-10). « Une telle loi, dit Montesquieu, ne pourrait être une loi civile chez la plupart des peuples que nous connaissons, parce qu'elle y ouvrirait la porte à tous les crimes. » Pour lui donner une sanction, le législateur déclare

le jugement du prêtre sans appel et punit de mort quiconque refuse de s'y conformer, tant sous le rapport religieux que civil (chap. 17, v. 12). Qu'ont gagné des hommes à qui on administre la justice de cette façon, à quitter les forêts et la compagnie des bêtes féroces pour l'état social? Pour plus de sûreté encore dans la proscription des dieux étrangers, le législateur ne leur assigne point de terre, mais il les destribue dans les autres tribus, les astreignant à vivre de la dîme donnée à Jéhova, dime qui n'aurait plus lieu si jamais ils laissaient s'introduire d'autres cultes. Il ordonne, au nom de Dieu, d'exterminer tous les peuples idolâtres de Chanaan et l'on sait avec quelle férocité les Israélites exécutèrent cette boucherie autant qu'ils le purent. Quiconque travaille le jour du Sabbat est mis à mort. Moïse, à la tête des Lévites, assassine lui-même 3,000 Israélites coupables d'avoir adoré le veau d'or; après de tels exemples, il ne s'agissait guère de recommencer. Voilà comment s'établit, par le meurtre et le sang, le culte de Jéhovah, chez un peuple qui n'y tenait guère et dont toutes les affections demeurèrent longtemps encore dévouées à l'idolâtrie. Que deviennent auprès de ces faits les assertions de M. Renan? L'introduction du monothéisme fut donc de la part de Moïse une idée toute politique qu'il avait puisée à Thèbes, et toutes les arguties tirées de la manière de penser des races sémitiques ne détruiront pas ces faits, clairs comme le jour. Cependant comme Moïse n'est probablement pas l'auteur de toute la Genèse, ni des lois qu'on a dans la suite ajoutées au décalogue qui, avec quelques préceptes très simples, renfermait peut-être toute sa législation, on comprend comment une foule de passages empruntés aux légendes des mythologiques des différents peuples se sont intercalés autour du noyau primitif, légèrement remaniés dans leurs formes étrangères par un rédacteur jéhoviste et non plus éloïste. Nous donnerons dans le corps de l'ouvrage des preuves de nos assertions. Abraham lui-même figure comme un étranger dans le livre juif, dans le récit de la guerre des rois

iraniens contre les rois de la vallée de Siddim : « *Abraham,* « *l'Hébreu, qui habitait la chesnaie de Membré l'Amor-* « *rhéen.* » Évidemment un tel passage est emprunté à un auteur étranger au peuple juif.

Pendant tout le temps des Juges, la propension des Israélites à l'idolâtrie des autres peuples demeura telle que c'est à leurs chutes réitérées que les écrivains sacrés attribuent toutes leurs servitudes. Cette propension se continue sous les rois, et tout à coup Salomon paraît vouloir se mettre à la tête du mouvement. Il s'allie avec tout l'Orient; sans égard pour les différences de religion, se crée un sérail qui renfermait jusqu'à sept cents reines et trois cents concubines, s'adonne à l'étude de la nature comme les païens, et, poussé par le désir de plaire à ses femmes égyptiennes, sidoniennes, moabites, il tolère tous les cultes étrangers, et laisse élever des autels à Moloch et à Astarté sur le mont des Oliviers, pendant qu'il passe son temps à jouer aux énigmes avec l'infidèle reine de Saba. Sous son successeur, dix tribus deviennent idolâtres à la façon de l'Égypte et élèvent des autels aux veaux d'or sur le mont Garizim. C'est alors seulement que les prophètes entraînent peu à peu la foule à une réaction purement monothéiste qui fut encore fortifiée et par la publication du Pentateuque dans sa rédaction définitive, sous le grand prêtre Helcias, et par les maux que les nations idolâtres firent subir à ce peuple qui les confondit enfin avec leurs dieux dans la haine qu'il leur voua. Retrempant son caractère dans les formules jéhovistes de cet ouvrage, il interpréta d'une manière toute nouvelle les promesses qu'il y retrouvait et attendit avec une inquiète sollicitude l'envoyé providentiel qui lui était promis pour le soustraire à toutes les adversités qu'il prévoyait ne pas devoir tarder à fondre sur sa tête. Les prophètes le fortifient dans cette attente, en lui faisant les plus brillantes peintures du grand triomphateur, du conquérant fameux qui devait leur assujettir le monde. En même temps, comme pour donner du courage à la nation au nom de leur

dieu, ils accablèrent des plus terribles malédictions et d'une ruine inévitable tous les peuples qui oseraient lever le glaive contre les sectateurs de Jéhovah.

Tout ce fracas n'empêcha pas les Scythes, les Assyriens et les Babyloniens de les abîmer sous le poids de leur fureur dévastatrice. « Alors apparaît l'un des mouvements les plus étonnants de l'histoire religieuse, car il recèle tout le côté moral des origines chrétiennes. L'ancienne religion hébraïque, simple, sévère, sans théologie raffinée, *n'est pour ainsi dire qu'une négation* [1]. Au temps dont nous parlons, un piétisme exalté, qui aboutit aux réformes d'Ezéchias et surtout de Josias, introduit dans le Mosaïsme un élément nouveau et qui ne fera que croître jusqu'au temps du Christ. Le culte se centralise de plus en plus à Jérusalem, la prière commence. Le mot de dévotion, qui ne correspond à rien dans l'ancienne religion patriarcale perd un sens déterminé. Les nouvelles éditions du code mosaïque, conçues sur le ton de la prédication et dont on relevait l'autorité par certains artifices pieux, tels que des cantiques sacrés, réchauffent dans les âmes le zèle du néo-mosaïsme. Un style lâche, prolixe, mais plein d'onction dont nous trouvons le type dans l'œuvre de Jérémie, caractérise ces productions. Inutile d'ajouter que chaque recrudescence de piété était accompagnée d'une recrudescence d'intolérance contre tout ce qui n'était pas conforme au mosaïsme le plus pur. Une profonde modification se manifeste en même temps dans la manière de sentir. Un esprit de douceur, un sentiment délicat de compassion pour le faible, l'amour du pauvre et de l'opprimé, avec des nuances inconnues de l'antiquité, se font jour de toutes parts. La prophétie de Jérémie et le Deutéronome sont déjà sous ce rapport des livres chrétiens. L'amour et la charité naissent dans le monde [2]. » De plus le pacte de Dieu et de la nation, en

[1] C'est M. Renan cette fois qui dit cela !...
[2] Renan. *Études sur l'histoire religieuse*, p. 111-112.

vertu duquel celle-ci devait être heureuse tant qu'elle serait fidèle à Jéhovah recevant alors les plus cruels démentis, puisque c'était précisément à l'époque où la piété était la plus vive que la nation était plus malheureuse, Israël en appela de la lettre à l'esprit et l'idée d'une autre vie commença pour la première fois à briller aux regards de son intelligence, car l'immortalité de l'âme fut inconnue à Moïse. David et Job n'eurent d'autres idées de la vie future que celle du dogme de la résurrection, emprunté au mythologisme païen, tout en l'altérant profondément.

La captivité n'atteignit qu'un assez petit nombre des habitants de la Palestine; mais elle frappa la tête de la nation et la classe où résidait la tradition religieuse, en sorte que l'esprit tout entier de la Judée se trouva transporté à Babylone. Telle est la cause qui fit éclore sur les bords de l'Euphrate les plus belles productions du génie hébreu, ces prophéties si éclatantes et ces psaumes si touchants, dont les auteurs sont inconnus, mais qui ont tous été placés à la suite des œuvres d'Isaïe. Il s'était dès lors formé dans les petites villes groupées autour de Babylone comme une seconde capitale du judaïsme. Les restaurateurs des institutions et des études anciennes en Judée, comme Esdras et Néhémie, viennent de là, et s'indignent, à leur retour, de l'ignorance et de la corruption de langage de leurs coreligionnaires en Palestine. Jamais l'histoire de l'esprit humain n'offrit peut-être un spectacle plus étrange que celui de ces juifs de Babylone, car c'est du fond de leur abaissement que naquit définitivement en eux la conviction de l'avénement futur du Messie pour réparer tant d'humiliations et d'objections infligées à la nation, qui, dans sa pensée, adorait seul le véritable Dieu. Mais ce Messie qu'il est encore loin de ressembler au Christ et que l'objet des espérances d'Israël est réellement différent du christianisme.

« O ma voix, crie du fond de ce désert de l'exil : Préparez les voies de Jéhovah, aplanissez ses sentiers !... Cieux, répandez votre rosée et que la justice descende enfin sur la terre !..

Mais quel est celui qui vient d'Edom, qui arrive de Bosra, les habits rouges de sang [1]?.. Qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds de celui qui annoncent le salut!... Lève-toi, resplendis, Jérusalem!... Regarde ces foules qui viennent et se rassemblent : des fils te sont amenés des contrées lointaines, des filles se pressent sur ton sein. Ils accourent vers toi de toutes les parties de l'univers.... Des étrangers s'offriront pour bâtir des murailles; les rois se feront tes serviteurs. Tes portes seront ouvertes nuit et jour afin de laisser entrer l'élite des nations et les rois amenés pour te rendre hommage... Tu suceras le lait des nations, tu t'allaiteras à la mamelle des rois. On n'entendra plus parler d'iniquité sur tes terres et de désastres sur tes frontières; la paix règnera sur tes murs et la gloire siégera à tes portes. »

Hélas! ces prophéties se sont tellement peu réalisées que les Chrétiens durent chercher dans leur Jérusalem céleste l'idéal que ces pauvres proscrits rêvaient ici-bas du fond de la terre de l'exil. Jérusalem passa tour à tour du joug des Babyloniens sous celui des Perses, des Grecs, des Egyptiens, des Syriens et des Romains qui l'effacèrent du monde. Mais ils rapportèrent à leur retour de la patrie de Zoroastre, leur libératrice, leur bienfaitrice, dont le culte était si analogue au leur, toute cette hiérarchie d'êtres célestes, chérubins, séraphins, trônes, dominations, chœurs, vertus et ces légions de démons, qui leur étaient auparavant inconnus. Nous voyons tous ces nouveaux personnages s'agiter dans les beaux romans de Tobie, de Judith, d'Esther, écrits vers cette époque ou quelques temps après. Un autre sentiment y perce aussi à côté des préceptes d'une morale de plus en plus élevée et universelle, fondée sur le respect de l'homme comme homme, celui de la résignation, qui ne fera plus que croître jusqu'à la destruction de la cité sainte, malgré la courte période d'héroïsme

[1] Il s'agit ici du sang dont se couvre un guerrier au milieu des ennemis ou d'Edom.

des Machabées. Ce peuple sentait son impuissance à lutter contre les colossales puissances qui l'entouraient et, quand l'excès de l'oppression le réveilla de sa torpeur, ce fut comme ce mieux apparent qui précède l'agonie.

C'est de la Perse aussi qu'ils semblent avoir rapporté les institutions indiennes qui s'y étaient introduites. Si les Pharisiens (Pars, Perse), sont plus Zoroastriens, les Esséniens semblent n'être que des Bouddhistes. Ces derniers se distinguaient par des vertus austères, proscrivaient la servitude et la guerre; faisaient de la femme l'égale de l'homme, et sa libre compagne; formaient une sorte d'association ou d'institut moral et religieux, et vivaient dans des espèces de monastères, mettant leurs biens en commun et se livrant à l'agriculture. Ils proclamaient que toute la morale se résumait en un seul précepte : l'amour de Dieu et du prochain. Ils étaient opposés aux Saducéens, qui niaient l'immortalité de l'âme [1]. On ne commence à faire mention des Esséniens que vers le temps des Machabées, environ 150 ans avant notre ère; toutes les origines du christianisme, comme association et sous le rapport moral, se retrouvent chez les Esséniens.

Piétisme, morale, nouvelles idées sur la nature des récompenses et des peines dans une autre vie, déteinte du génie hébraïque sur tous les accessoires du type messianique, voilà donc ce que les juifs devaient fournir au christianisme. Les vieilles traditions leur avait donné le dogme de la déchéance et de la réparation, dogme qui, n'étant plus compris des collecteurs du mosaïsme, fit converger vers l'avenir les espérances

[1] Le livre de la *Sagesse* est le premier de ceux de l'ancien Testament qui parle expressément et en termes intelligibles de l'immortalité de l'âme. Aussi offre-t-il un étrange contraste avec la brutalité impie et cynique de l'Ecclésiastique, attribué à Salomon. Ce livre de la *Sagesse* semble même repousser le dogme impie de l'éternité des peines. On le fait remonter à l'époque des Esséniens; mais on ne sait à qui l'attribuer. Saint Jérôme veut qu'il ait été composé par le philosophe juif Philon, qui était contemporain du Christ, dont il ne parle cependant même pas dans ses écrits. (Préface aux livres de Salomon, t. I, Paris, 1693).

de la nation. La Perse vient d'inoculer dans les croyances juives la doctrine de la hiérarchie des anges et des démons; reste donc au paganisme proprement dit à lui léguer son symbole : « Je crois au Dieu, père, créateur; — au fils, né de la Vierge par opération divine, souffrant la passion après la transfiguration; mourant et descendant aux enfers; ressuscitant d'entre les morts; — à l'Esprit. » On y ajoutera la *Synagogue* (cette autorité constituée contre laquelle venait se briser toute pensée indépendante) sous le nom d'Église, qui conservera l'esprit de sa mère, malgré tous les anathèmes du Christ.

Mais, dit-on, cette influence païenne dont nous parlons était impossible. S'il en eut été ainsi, jamais le christianisme n'aurait conquis le monde; c'est précisément parce qu'il est la plus haute synthèse de toutes les aspirations du monde païen et du monde juif, réunissant au dogme fondamental de l'un la morale universelle de l'autre, en proscrivant également et le reste du polythéisme et la corruption des masses, qu'il devait triompher, non toutefois sans avoir soulevé contre lui d'effroyables tempêtes par les classes qu'hébétaient la réaction superstitieuse et la dépravation de leur vie. Le christianisme est donc la *plus haute évolution* du paganisme combiné avec le mosaïsme, bien qu'il demeure encore souillé d'une foule de défauts communs à chacun de ces cultes. Prouvons donc que l'influence païenne a été possible.

La contagion de la civilisation grecque, à partir d'Alexandre, envahit toute l'Asie. A son tour elle-même s'imprégna d'un reflet de tous les autres cultes. Les colonies juives, établies en Égypte, se laissèrent prendre d'abord aux séductions de l'hellénisme et allèrent même jusqu'à rompre la communion de Jérusalem. La Palestine elle-même subit d'abord l'action des princes grecs séleucides. On vit à Jérusalem un stade et des gymnases : un parti puissant, qui comptait dans son sein presque toute la jeunesse, favorisait ces nouveautés et, fasciné par l'éclat des institutions grecques, prenait déjà en pitié le culte et les institutions des ancêtres. En vain quelques vieil-

lards obstinés, plaçant à leur tête les Macchabées, tirèrent-ils le glaive des héros pour défendre le vieux culte contre les innovations nouvelles; leur triomphe est de courte durée, en dépit de la renaissance du prophétisme dans des livres tels que ceux de Daniel, d'Hénoch, d'Esdras (ces derniers en partie toutefois) et des vers juifs sibyllins, en dépit surtout des synagogues qui prennent une grande importance et qui se multiplient de toutes parts, malgré leur peu d'harmonie avec l'esprit du mosaïsme. Les Romains ramènent à Jérusalem les rêveries de l'univers entier. L'incrédule Hérode fait rebâtir le temple en style grec, oppose au fanatisme une politique toute mondaine, fondée sur la séparation de l'Église et de l'État, et sur la tolérance de toutes les sectes qui commencent à se disputer la Judée avec acharnement. Un travail de fermentation active se fait dans toute la Judée. Personne n'y demeure indifférent. Les Samaritains, jadis si durement repoussés par les juifs dédaigneux de Jérusalem, sont plus accessibles aux nouveaux dogmes. C'est aussi là que le Christ, se posant en adversaire déclaré des Pharisiens, c'est à dire des sacerdotes de Juda exclusivement attachés aux traditions du passé, recrute ses plus nombreux partisans. Les légendes grecques, égyptiennes, mythriaques, indiennes, circulent partout dans ce monde oriental sous la forme mystérieuse, attrayante de la nouveauté. La légende se forme, le symbole s'y mêle, l'action puissante, l'influence extraordinaire que la rénovation du Christ a dû exercer sur toutes les imaginations des classes inférieures de sa nation, l'a fait choisir pour type du Messie attendu; tout ce qui en était prophétisé lui fut attribué de son vivant même, puis, après sa mort, vinrent les collecteurs du récit de sa vie qui coordonnèrent et complétèrent tous ces traits épars. Chose digne de remarque, c'est Luc l'évangéliste grec, ce sont les Évangiles grecs apocryphes qui ont le mieux rapporté tous les traits essentiels de l'Héliosisme symbolique en les appliquant à la vie de Jésus.

A peine tous les symboles antérieurs sont-ils ainsi venus se

fondre dans le christianisme, qu'il apparaît cependant comme l'antithèse vivante du polythéisme, dont il n'est au fond que la plus complète évolution, sous le rapport dogmatique, comme il l'est du judaïsme sous le rapport moral. Toutefois, on sait comment le paganisme a été traité par le nouveau culte qui le déposséda. Toutes les divinités polythéistes ne furent plus que des démons échappés de l'enfer pour entraîner les hommes dans les erreurs de l'idolâtrie; c'étaient les esprits de ténèbres qui se faisaient adorer d'un culte impur dans des temples magnifiques élevés par une criminelle piété; c'étaient eux qui parlaient dans les oracles et qui profitaient de leurs connaissances supérieures pour les égarer par tous les prestiges de leur fausse science; c'étaient eux enfin qui faisaient les miracles qui remplissaient de perpétuelles merveilles tout le monde païen. La vue complète du mouvement religieux de l'humanité ne permet plus ces appréciations partiales et erronées. Un même souffle religieux, de plus en plus puissant et fort, a partout pénétré les intelligences et les cœurs; un même germe s'est partout développé, quoiqu'à des degrés divers. Voilà pourquoi nous avons pu remarquer une ascension graduelle, une éclosion croissante de religions de plus en plus parfaites jusqu'au moment où elles viennent toutes se condenser dans le christianisme. Si les dieux sont proscrits par ce dernier, il les remplacera par les saints, car il sut sentir que l'humanité n'était pas mûre encore pour l'introduction du monothéisme pur dans le monde.

Des saints.

Avec l'apparition du christianisme sur la terre, la mythologie paraissait ne plus devoir se concentrer que sur la symbolique légendaire du Christ lui-même, tous les autres dieux étant proscrits de l'Olympe chrétien. Mais la nature humaine ne saurait ainsi passer brusquement d'un extrême à l'autre.

Ne pouvant plus créer de dieux ni de demi-dieux, les races indo-européennes y suppléèrent en faisant des saints. Le polythéisme héroïque reparaissait, bon gré mal gré, mais avec des proportions moindres, une stature affaiblie et cependant encore entourée de tous les prestiges du mythe, c'est à dire du merveilleux. Ainsi se forma toute une religion inférieure se groupant autour de celle du Christ, et annulant à peu près complétement le culte du *Père* et de l'*Esprit*. En retour, elle a prêté au monothéisme occidental tout ce qui pouvait lui manquer en pittoresque et en variété. Si désormais la faculté créatrice se perd moins dans les rêves de l'imagination et ne met plus l'univers entier à contribution dans ses fictions religieuses, elle n'en prodigue pas moins pour cela les merveilles et les miracles. Souvent, sans doute, ces conceptions sont absurdes et portent trop profondément le cachet des mœurs populaires qui les ont enfantées; mais combien cependant sont ravissantes de grâce, d'éclat, ou même de terrible et sublime fantaisie. Ici se rencontre un caractère nouveau qu'on chercherait en vain dans toutes les conceptions théogoniques des Grecs, ce cri profond qui sort des entrailles de l'humanité et qui marque un si éclatant progrès moral sur les âges écoulés.

D'où vient donc cette beauté pénétrante qui nous émeut si puissamment dans la vie des saints? Du mode même de leur formation qui fut complétement mythique. Avant que la papauté se fut attribué le privilége exclusif de la canonisation, c'était, en effet, le peuple qui créait tous les traits de la légende de ses saints. La foule y mettait tous ses instincts et ne conférait ce haut titre qu'à ses favoris. De là, le caractère essentiellement démocratique de la plupart des saints antérieurs au xie siècle. La plus grande partie sont des natures extraordinairement indépendantes et personnelles. Sorties du peuple, on les voit, au milieu des temps de désordre et d'anarchie universels, offrir le type d'une rigidité sévère, d'un rigorisme inflexible. Leur front altier sous la capuche de l'humilité ne plie jamais devant les grands et les puissants du monde, dont

ils bravent audacieusement la violence brutale et les exactions odieuses, les mœurs déréglées et l'oppression sans frein. Mais ces redresseurs de torts, ces défenseurs des faibles s'agenouillent devant le peuple qui les adore, mange avec lui, lui lavent les pieds, soignent ses infirmités, le consolent et l'éclairent. En retour, celui-ci le divinise. Les miracles tombent à flots des mains et des lèvres du saint; une auréole surnaturelle entoure sa tête; toute sa personne se transfigure dans les imaginations populaires; chacun dépose dans sa légende le reflet des sensations qui lui sont personnelles et un type nouveau s'élève, s'agrandit et finit bientôt par atteindre une proportion surhumaine; l'humanité se divinise. De là, l'étonnante diversité que présente au premier coup d'œil la troupe des bienheureux. Il y a de tout dans ce panthéon populaire : des martyrs d'une cause chérie, de vieux héros oubliés, des personnages de romans. Roland, Renaud, Rogier l'Ardennais, Charlemagne et ses paladins, les dames de la cour d'Arthur et jusqu'à des vieux dieux du pays dont le peuple n'avait pu oublier le souvenir. Ne pouvant plus les adorer comme dieux, il les honora comme saints. De même qu'ils symbolisent profondément tous les instincts des masses, les saints reflètent aussi admirablement les physionomies locales des diverses races. Stylites et tournant au bouddhisme en Syrie, ils deviennent bons vivants en Italie, aventuriers et coureurs de mer en Irlande. L'aspect des lieux est presque toujours le meilleur commentaire de la vie des saints, et l'on ne saurait bien comprendre saint François d'Assise, par exemple, que quand on connaît l'Ombrie.

Les personnes qui connaissent l'histoire et qui savent comment procède l'esprit humain dans ses évolutions, comprendront facilement que la nouvelle littérature des légendes des saints sans précédents et sans modèle dans l'antiquité n'a pu se créer subitement et n'a dû arriver à son complet épanouissement qu'avec le temps et inspirée par les circonstances. Aussi les premières vies des saints ne sont-elles qu'une greffe

du symbolisme païen. Dans le christianisme, comme celui-ci sous le rapport dogmatique n'était lui-même qu'une évolution du paganisme.

Prenons pour exemple la vie de saint Denis, patron de Paris, et apôtre des Gaules, que l'on fait martyriser sous la prétendue persécution de Valérien, en 272. D'abord la légende primitive d'Hilduin sur laquelle repose tout ce qu'on sait de ce saint, au lieu de reculer jusqu'au IIIe siècle l'histoire du héros parisien, nous dit positivement qu'il était originaire d'Athènes, disciple d'Hiérotée (Dieu-saint), personnage inconnu, et de saint Paul qui le sacra évêque d'Athènes. Ayant été visiter la Vierge à Jérusalem, il la trouva si belle qu'il fut tenté de l'adorer. Il eut ensuite des conférences à Ephèse avec Jean l'évangéliste, s'entretint, à Rome, avec le pape Clément et vint à Paris, qui malheureusement pour la légende n'existait pas encore alors. Et cependant Hilduin nous donne naïvement, en ces termes, le motif de cette cause apostolique : « Car il savait que c'était une ville riche et peuplée, capitale des autres cités des Gaules. Voilà pourquoi il vint y planter une citadelle d'où il pourrait battre en brèche l'enfer et l'infidélité. » C'est là qu'on l'exposa aux bêtes; mais il les força à se coucher à ses pieds par un seul signe de croix. Loin de convertir les Parisiens, un tel miracle ne fait que redoubler leur rage païenne. Ils le jettent dans une fournaise embrasée, dont il sort sain et sauf comme les jeunes Hébreux Azaël, Misaël et Dénago. Mais comme rien n'est plus naturel que de voir un peuple témoin de tels prodiges s'acharner contre leur auteur, ces féroces Parisiens, qui n'existaient pas encore, répétons-le, le crucifièrent et!..... le virent prêcher du haut de la croix!..... On est donc forcé de l'en détacher, car il n'y peut mourir, et de le ramener en prison avec ses compagnons Rustique et Eleuthère, qui, en leur qualité de diacre et de sous-diacre, l'aidèrent à célébrer la messe. Les trois captifs eurent ensuite la tête tranchée sur la montagne qui depuis lors reçut le nom de Mont des Martyrs

(Montmartre) [1]. Hilduin ajoute que le corps de Denys se releva, prit son ex-tête entre ses mains, et qu'accompagné d'une troupe d'anges qui chantaient *alleluia,* il la porta jusqu'à l'endroit où se trouve actuellement la Basilique de Saint-Denys.

Comme on le voit, la légende n'est pas riche encore et bien du chemin lui reste à faire pour arriver jusqu'aux grandes créations épiques des âges suivants. D'un autre côté, la supercherie du faussaire est tellement évidente, que l'opinion la moins défavorable qu'on en puisse avoir est de supposer que le culte de Dionysius (Bacchus) s'étant établi à Paris après les agrandissements de Julien, il se conserva en se transfigurant dans l'imagination populaire et qu'Hilduin ne fit que recueillir ce récit. Nous savons, en effet, que les Grecs honoraient Bacchus sous le nom de Denis. Ils le surnommaient Eleuthère, en qualité de premier fondateur de leurs mystères; célébraient deux fêtes en son honneur, l'une dans la ville ou *urbaine,* l'autre dans les champs ou *rustique;* consacraient un jour de ces fêtes à Démétrius, roi de Macédoine, qui tenait sa cour à Pella, près du golfe de Thessalonique, et lui donnaient pour épouse *Aurora-Placida,* la brise légère. De tout cela les bons Parisiens ont fait sept saints, auxquels ils ont consacré sept jours de fêtes de leur calendrier : 5 octobre, fête de sainte Aure et de sainte Placide; 7 octobre, fête de saint Démétrius, martyr de Thessalonique; 8 octobre, fête de saint Bacchus; 9 octobre, fête des saints Denis, Eleuthère et Rustique. Remarquons que les fêtes de Bacchus, vendangeur, étaient encore célébrées à Paris au dernier siècle, les 8 et 9 octobre, et que la tête coupée n'est que le symbole des égarements de l'ivresse qui fait *perdre* la tête, quoique le buveur l'emporte cependant avec lui, et nous comprendrons comment les mythes se greffent sur les légendes des saints.

[1] Ce nom paraît, au contraire, venir de Mons Martis, mont de Mars et doit s'écrire Montmarte.

La première époque du christianisme nous offre deux espèces de saints : les martyrs et les anachorètes.

En général, les légendes des martyrs se distinguaient par une prodigieuse richesse d'inventions mythologiques. Les héros chrétiens sont tous conçus d'après un type idéal qui a quelque chose de surhumain. Rarement ils pâlissent en face du supplice, et la plupart, comme Ignace, brûlent d'une ardeur inextinguible de devenir la pâture des bêtes féroces. « Aussi, dit Renan, après l'amour, c'est le martyre qui a fourni à la poésie les combinaisons les plus diverses. Il y a dans ces imaginations de supplices, je ne sais quelle sombre et étrange volupté que l'humanité savoura avec délices pendant des siècles; » le roman chrétien ne connut pas d'abord de sujet plus émouvant et plus capable de réveiller dans les âmes un intérêt plus palpitant. Le nouveau culte, en embrassant les cœurs d'une exaltation inouïe, se complaisait dans l'admiration de ces vaillants athlètes du Christ qui savaient si bien mourir pour leurs croyances. Il les para de toutes les gloires; il les sanctifia par le seul fait de leur mort; il entassa les miracles autour de leur personnalité; il illumina de clarté la nuit de leurs cachots; il en remplit les ténèbres de visions merveilleuses. Les vierges martyres brillèrent surtout d'un supérieur éclat. C'est dans le récit de leurs supplices que se retrouvent spécialement les plus ingénieuses, les plus dramatiques combinaisons. Rien de comparable aux accents qu'inspirent au légendaire cette association de la foi, de la jeunesse et de la mort! L'art antique avait spirituellement tiré des contrastes analogues du mythe des amazones; mais l'antiquité, étrangère à nos raffinements religieux, ne pouvait rien concevoir d'aussi délicat que cette fermeté théologique dans une jeune fille. A l'aspect de toutes ces ingénieuses et belles créations, on se prend à regretter que la critique ait réduit l'historien à ne plus voir, la plupart du temps, dans ces histoires, que de charmants petits romans.

L'ascétisme anachorétique est natif de l'Inde. Pour les mys-

tiques de ce pays, que les Grecs d'Alexandre le Grand désignèrent sous le nom de gymnosophistes, la perfection consiste dans l'état contemplatif d'une âme complétement abîmée dans l'unique pensée de la divinité, affranchie de toute spéculation intellectuelle, de toute affection du cœur, de toute volonté propre, car ce dégagement complet des choses de la terre devait produire une telle union avec Dieu qu'elle délivrait l'âme des transmigrations de la métempsychose. En conséquence, les saints pénitents se retiraient dans la solitude. Les uns y passaient toute leur vie sur un seul pied, qui finissait par devenir incapable de se plier et atteignait une grosseur énorme; d'autres ne dormaient qu'appuyés sur une corde; ceux-ci se faisaient tous les jours suspendre par les pieds au-dessus d'un feu allumé; ceux-là se faisaient enfoncer des crochets de fer sous les omoplates, puis soulever en l'air d'où ils lançaient des fleurs à la multitude, en souriant au milieu des souffrances qui les torturaient. Plusieurs, après avoir passé plusieurs années les bras étendus en croix, en viennent à perdre toute espèce de mouvements dans ces parties, qui restent sans soutien dans cette attitude, à tel point que quand ils marchent ils ressemblent à un tronc d'arbre présentant deux branches dépouillés de feuilles. Il y en a qui ne veulent pas prendre la peine de se nourrir, et qui, se faisant enterrer jusqu'aux bras, meurent dans cette attitude, lorsque les femmes pieuses négligent le soin de leur porter leur nourriture. Voici la peinture que Kalidosa nous fait d'un de ces fanatiques. « Vois ce pieux pénitent, à la chevelure épaisse et hérissée, se tenir immobile, les yeux fixés sur le disque du soleil : son corps est à moitié couvert de l'argile que les *termites* déposent; une peau de serpent lui tient lieu de ceinture sacerdotale et entoure à demi ses reins; des plantes touffues et noueuses s'entrelacent à son cou, et des nids d'oiseaux couvrent ses épaules. » Il en est qui, pour ne pas rester oisifs, s'appliquent à mille petites expiations : tantôt s'enfonçant des roseaux dans les bras et dans les épaules; tantôt se faisant sur la poi-

trine, sur le dos et sur le front cent vingt blessures, nombre rituel; l'un se perce la langue avec une pointe de fer; l'autre se la coupe avec une lame bien affilée. Plusieurs se précipitent sur des tas de pailles sous lesquels sont disposés des lances, des sabres et de longs couteaux. Enfin les jours de la fête du char qui promène en procession l'idole de Jagrenat, une foule de ces pauvres fous, jaloux d'obtenir un sourire de leur hideuse divinité, courent se faire écraser sous les roues. Dès avant le Christ, la Judée, la Syrie et l'Égypte imitèrent ces pratiques mystérieuses.

Le besoin qu'éprouvaient les âmes fortes de fuir l'oisiveté qui rongeait la société, le dégoût d'une corruption devenue générale dans l'empire, le désir de récupérer une indépendance qui, pour les vaincus, n'était plus possible sous le joug romain, enfin le besoin d'échapper aux malheurs et aux misères qui pesaient sur toutes les classes sociales asservies, poussa les chrétiens dans cette voie. Les laïcs se réfugièrent dans les solitudes, en conservant leur caractère séculier, leur indépendance et leur liberté dans une vie solitaire qui leur fit donner le nom de moines. Mais bientôt, au fond même de leurs déserts, ils se trouvèrent sans moyens de défense contre l'oppression. Ils comprirent alors la nécessité des associations qui se formèrent spontanément, entre égaux, par un élan des âmes purement volontaire, et pour le compte de chacun, sans dépendre de personne au dehors, vivant ensemble aussi libres que désintéressés. Le travail forma le point fondamental de l'association dont chacun pouvait sortir comme il y était entré, quand ce genre de vie ne lui convenait plus. La plupart, stylites, ermites, anachorètes ou associés, s'imposaient des tortures analogues à celles des pénitents indiens. L'étendue des macérations que s'infligent les moines; les affreuses tentations dont les esprits malins, jaloux de leur sainteté, les tourmentent nuit et jour, les miracles qu'ils opèrent : tel est le fond uniforme de la mythologie dont on empreint les légendes de ces moines. Des millions de martyrs mourant dans d'effroyables

tortures pour affirmer leur conviction dans un temps où le monde païen n'en connaissait plus; des milliers d'hommes se livrant aux plus surprenantes austérités au milieu de la société la plus raffinément corrompue qui fut jamais : tel est l'étonnant spectacle que nous offre le monde romain à la naissance du christianisme et le secret du charme profond qu'ont encore pour nous ces récits de saints qui donnaient à l'univers d'aussi éclatants exemples de sévérité ascétique et de conviction profonde. L'âme de ces hommes a passé dans le récit qu'ils nous ont fait de leurs travaux avec le brûlant accent de leur exaltation enthousiaste et de leur imagination. Ils leur prêtent toutes les gloires de l'héroïsme religieux, et c'est pour cela que ces romans légendaires nous plaisent, malgré leur austérité si opposée aux impulsions de la nature.

Du quatrième au sixième siècle, le rationalisme se lève prêt à écraser le nouveau culte à peine triomphant de la violence brutale, mais non encore de la corruption universelle. Les saints sont alors les grands écrivains qui le défendent en se renfermant dans l'esprit étroit que l'Église indique déjà comme étant le seul véritablement orthodoxe. Le mythe disparaît dès lors presqu'entièrement des vies des Jérôme, des Augustin, des Grégoire de Nasiance, des Basile, des Chrysostôme. Mais leur seul génie ne suffisait-il pas pour mériter des autels? Ici encore la femme brille du plus doux éclat. Quel charme dans les dames chrétiennes de ce temps! les Monique, les Olympiade, les Paule, les Eustochie, les Radegonde! Et que les imaginations populaires ont aussi prêtée de grâces à ces belles convertisseuses des rois barbares, dont la plus brillante est cette Clotilde, qui, pour la conversion de son époux, fonda la monarchie très chrétienne.

Mais voilà que les anachorètes, les martyrs et les savants ont disparu sous les flots du déluge des invasions des barbares qui se sont partagés les débris de l'empire. Benoît a créé sa fameuse règle, et déjà les évêques s'arrogeant la juridiction des couvents les ont rendus ecclésiastiques de laïques qu'ils

étaient auparavant. Alors s'organisent ces abbayes du VIIᵉ siècle, avec leur population de trois cents, de cinq cents moines. Elles sont comme autant de forteresses dont les murs arrêtent les incursions des infidèles. Ce sont des colonies immobiles au milieu des peuplades mobiles des barbares. Elles vont reculant sans cesse leurs frontières, défrichant à la fois le sol stérile où elles se fixaient et les incultes habitants de ces landes désertes. Ces sociétés, qui ne mouraient pas, qui n'abdiquaient pas comme les évêques, qui ne se traînaient pas comme eux aux pieds des rois, qui résistaient mieux qu'eux à la fraude et à la violence de ces temps malheureux; ces sociétés obéissantes, chastes, laborieuses, missionnaires surtout, étonnaient étrangement les barbares, les retenaient par leurs bienfaits, et les fixaient enfin sur le sol pour les y civiliser. Dans ces temps d'horrible violence, c'était un bonheur pour les populations de passer de la domination des conquérants féroces et brutaux sous le joug bienfaisant et protecteur de l'Église. C'était une sorte d'affranchissement, une garantie de sécurité au milieu du chaos sanglant de la barbarie. La terre, soustraite à l'empire de la force, entrait avec joie sous le pouvoir des hommes de paix. Par l'Église, le pauvre, le serf, le faible se soustrayaient à la plus intolérable des tyrannies. Un moine, le fils d'un esclave parfois, entrait seul au palais des rois, secouait avec mépris la poussière du chemin sur la dalle de sa villa, renvoyait ses dons et osait lui reprocher en face, ses crimes, ses mœurs dépravées et ses oppressions. On sent que de tels hommes ne pouvaient manquer de légendaires avides de recueillir leur vie transfigurée par les populations, au moment même de leur passage à travers les limbes de cette société de ténèbres et de douleurs. De là, cette multitude de légendes, qui ne provenaient pas seulement de la fantaisie des auteurs ou du prosélytisme religieux, mais de ce sentiment de liberté qui porte l'homme à accueillir avec enthousiasme tout ce qui est une protestation vivante contre un ordre de choses qui le tyrannise et qui l'écrase. Quiconque se met à parcourir cette

littérature demeure frappé d'étonnement à l'aspect de la haute morale qu'on y voit éclater à chaque page, comme un soleil de lumière et de justice, au milieu des ténèbres de la barbarie. L'âme humaine pouvait s'y reposer et se soulager du spectacle des crimes et des vices qui l'assaillaient de toutes parts au sein de cette société grossière, brutale, violente, immonde. On comprend que les miracles et le merveilleux psychologique et ontologique ne purent manquer d'être prodigués pour élever au dessus des prétendues grandeurs de la barbarie, tout homme qui se sentant encore au cœur de nobles sentiments se faisaient aussitôt apôtre de l'idée transformatrice et revêtait la robe du prêtre pour pouvoir, impunément parfois et efficacement toujours, protester contre la tyrannie de la force et du vice. Aussi, au milieu d'un déluge de fables absurdes, est-on souvent étonné de rencontrer tout à coup les plus admirables créations du mythologisme chrétien. Mais ce n'est pas seulement dans ces choses que se retrouve la puissante cause de la popularité de cette littérature, c'est surtout dans l'inexprimable attrait qu'elle offrait aux âmes tendres, en répondant à ce besoin d'affection et de sympathie, qui dérive de la sensibilité morale et qui exerce sur nous tant d'empire. Dans ces temps durs et impitoyables, où les sentiments de bonté, de pitié, d'amour ne se développaient qu'avec tant de peine, mais, durant lesquels, les âmes élevées n'en aspiraient qu'avec plus d'ardeur à savourer les joies inconnues des douces affections du cœur, le spectacle de leur présence et de leur pouvoir dans la légende charmait naturellement une population condamnée à n'en jouir que bien peu dans la vie réelle. Quoique par une idée déplorable de la vraie moralité, la religion de ces temps malheureux ne cessât de recommander, avec la résignation et le sacrifice nécessaires alors, le mépris des sentiments naturels les plus légitimes, des affections du cœur les plus moralisantes, on doit cependant reconnaître qu'on retrouve dans la vie des saints plus de bonté, de tendresse de cœur, de véritable affection, d'ardent dévouement

à l'humanité, que dans tous les autres monuments de cette époque.

C'est aussi là que l'on voit commencer cette grande innovation des temps chrétiens : l'éducation des femmes. A l'exemple de la ville cénobitique de Kildare, fondée par sainte Brigitte, où une abbesse et un évêque gouvernaient de concert deux grandes communautés de moines et de religieuses, les monastères doubles s'étaient propagés en Irlande et plus tard sur le continent de l'Europe occidentale. Les hommes et les femmes y vivaient séparés, mais sous une même loi. Cette discipline qui convenait à l'admirable pureté des mœurs irlandaises ne devait pas se soutenir chez les Francs. Mais les monastères de femmes isolés se multiplièrent ; la crosse de leurs abbesses se fitrespecter des seigneurs voisins; leurs bibliothèques s'enrichirent des textes classiques; leurs religieuses prirent rang parmi les chroniqueurs et les poètes. Par elles, l'égalité des âmes que la sagesse antique avait méconnue devait reparaître dans la société en passant des monastères au sein de la famille. C'est ainsi que ces graves fondatrices du vii[e] siècle, qui n'avaient songé qu'à l'éducation de quelques centaines de filles barbares, commencèrent celle du peuple le plus poli et le plus chevaleresque de la terre. Est-il étonnant, après cela, que la mythologie chrétienne ait épuisé toutes ses créations les plus suaves pour ceindre leur front de l'auréole de toutes les gloires de la femme?

Avec l'empire de Charlemagne, disparaissent aussi les saints et leurs légendes. Rien de grand, au milieu des désordres produits par les invasions normandes ne se révèle plus jusqu'à Hincmar. Avec cette grande figure, le Bossuet de son siècle, deux faits nouveaux se produisent dans la manière dont la mythologie chrétienne conçoit désormais l'idéal. Le saint, de populaire qu'il avait été, devient aristocratique, de naissance ou de science, et intolérant. Les saints seront désormais des Bernard, des Dominique, des Thomas d'Aquin, des Bonaventure, des Anselme, des Louis IX, roi de France. Hincmar

fait frapper de verges, mutiler, emprisonner Gotesçale parce qu'il pense autrement que lui sur la religion et sur les moines, qui commencent à devenir une plaie sociale, de bienfaiteurs qu'ils avaient été auparavant. Bernard imite sa conduite à l'égard d'Abeilard, le grand régénérateur de la pensée moderne; Dominique organise l'inquisition, la plus effroyable et la plus diabolique des institutions humaines; le roi Louis fait percer la langue aux blasphémateurs avec un fer rouge. On sent que du fond des entrailles de l'humanité une protestation s'élève contre les dogmes de l'Église et l'autorité arbitraire que celle-ci s'est arrogée. De là cette réaction de l'Église contre les innovations et les progrès, contre l'esprit d'indépendance et d'investigations qui tentent de se faire jour. Et comme c'est elle désormais, et non plus le peuple, qui canonise, est-il étonnant que ses saints deviennent des bourreaux? François d'Assise seul nous offre alors une véritable figure de saint populaire. Aussi l'époque tout entière a-t-elle pour ainsi dire concentré sur lui ses dernières créations mythologiques. La douce et belle Élisabeth de Hongrie, ce type divin de l'amante et de l'épouse, de la bienfaitrice des humbles et des petits fait son immortel pendant. Avec eux cessent les véritables conceptions mythiques de l'esprit chrétien. Le miracle, après eux, disparaît peu à peu de la légende et le mythe devient tout subjectif et se réduit en visions.

Parmi les saints, Ignace de Loyola, dans la première partie de sa vie nous offre le dernier type, quelque peu grand, de cette dernière manière. C'est déjà un âpre et redoutable personnage; mais quelle puissance! quel entraînement! quelle franche et complète personnification de son époque et de son pays! Dans la seconde partie de sa vie, au contraire, ce saint s'est complétement évanoui, et le politique machiavélique l'a remplacé. Parmi les femmes on s'arrête avec plus de plaisir sur sainte Catherine et sainte Thérèse, ces deux types de la mythologie visionnaire. Mais Thérèse fut de plus une femme d'action. Son illustre exemple nous apprend par quelles

épreuves s'emportait, à son époque, le titre de saint, au prix de quel enjeu redoutable s'obtenait cette qualification, qui confinait si souvent à celle d'hérétique et de réprouvé. Quelle force de volonté, quelle originalité d'esprit ne lui fallut-il pas pour triompher des ombrages farouches des petits esprits de son époque? Combien de religieuses espagnoles ont voulu faire ce que Thérèse a fait et ont succombé sous l'inquisition! Thérèse fut sainte, parce qu'elle fut plus forte que ses directeurs, qu'elle sut leur imposer sa foi et entraîner ses propres guides.

Après elle, nous n'avons plus de saints mythologiques aux rayonnantes ou étincelantes physionomies, tout entières surchargées des créations du génie populaire. Au lieu des enthousiastes sublimes que la grandeur de la passion élève jusqu'au génie, nous trouvons des âmes d'or comme les Vincent de Paule et les François de Salle. Ce sont les meilleurs, sans doute, et plût à Dieu, pour le bonheur de l'humanité, que tous les saints eussent ressemblés à ceux-là. Mais pour la grandeur et le grand air, quelle différence! Puis après! Ah! voilons-nous la face de compassion et de dégoût! Un Ligori qui nous apprend que pour *gagner* le Ciel, il faut *gagner* le plus d'indulgences possible? Une Marie Alacoque qui invente l'adoration d'un morceau de chair sanglant, le saint Cœur de Jésus! Puis, pour couronnement, des miracles comme celui de la Salette!.... Décidément l'inspiration mythologique chrétienne en est à l'agonie. Qu'est-ce que cela prouve? Que l'Église est désormais sans vie morale.

Que conclure de tout cela? Que les saints ont été de plus en plus diminuant de taille; que la bonté, chez eux a de plus en plus remplacé la grandeur, même la grandeur sauvage qui invente la persécution et l'inquisition, que le règne de la grande originalité chrétienne et de la grande poésie religieuse est fini. Non, il n'y aura plus de saints; non, la croyance aux miracles ne sera plus possible. Sans doute, la race des enfants de Dieu est éternelle et notre siècle est moins déshérité que

tout autre de fortes, de généreuses, de belles et bonnes âmes. Mais ces saints à l'ancienne manière, ces grandes statues fièrement posées, ces hautes représentations du côté idéal et divin de la nature humaine; voilà ce qui ne se verra plus. C'est un genre de poésie fini, comme tant d'autres; et s'il y a encore des saints canonisés à Rome, il n'y en aura plus de canonisés par le peuple.

Ce n'est pas, que les saints de vieille roche n'eussent aussi leur défaut. En général, ils plaisent peu au sens positif; jamais ils n'entendirent rien en économie politique; toutes leurs vues sociales ont ordinairement un côté étroit, mesquin, mortel aux progrès et qui relève de leurs préoccupations théologiques. Sans eux, la terre est un lieu maudit, un lieu d'expiation, d'épreuves où l'âme doit bien se garder de se complaire, de chercher une joie, une consolation, si elle ne veut se perdre. « Mais, dit Renan, malgré ces défauts quelle haute distinction, quelle noblesse, quelle poésie dans ces héros de la vie désintéressée! Tous apparaissent grandioses, hardis, détachés des liens terrestres, déjà transfigurés. Qu'ils ont mieux compris la vie que ceux qui l'embrassent comme un étroit calcul d'intérêt, comme une lutte insignifiante d'ambition et de vanité! Il eût mieux valu, sans doute, ne pas placer leur idéal dans cette nuageuse hauteur, où pour les contempler, il faut une position si tendue; mais qu'on retrouve bien mieux dans leurs sublimes folies les grands instincts de la nature humaine que dans ces existences affairées que n'a jamais traversé le rayon divin. Voilà pourquoi les pays riches et heureux comptent si peu de saints, tandis que les pays pauvres en ont fourni un si grand nombre. La Bretagne et l'Irlande en ont des milliers; la Normandie n'en a pas un seul de race normande. On en compte très peu de condition bourgeoise et ayant exercé des professions libérales; tous sont évêques ou moines, homme de guerre ou ermites, rois ou mendiants. Les médecins, les avocats, n'en ont en tout que trois dont les légendes sont encore apocryphes. Si tous sont

grands, ils ne sont cependant pas également bons. Parfois, ils semblent terribles, absolus, vindicatifs. Tous furent d'admirables poètes d'action; mais ordinairement ils dépassent la mesure et nous effraient par leur exaltation. Voilà pourquoi leur âme fut si souvent triste et désolée. La plupart d'entre eux ont beaucoup souffert; car tout ce qui est grand et haut porte en soi son supplice, et est puni par sa grandeur même de quitter les voies communes de l'humanité. Le moment du triomphe des saints est vraiment celui de leur mort. Leur vie, appréciée d'après nos idées modernes, semble imparfaite en ce sens qu'ils ont été exclusifs, qu'ils n'ont vu les choses que par un seul côté, qu'ils ont manqué de critique et d'étendue d'esprit. Je ne souhaiterais pas leur vie, mais j'envie leur mort. A voir ces fins glorieuses et calmes, l'âme se relève et se fortifie; on reprend quelque estime pour la nature humaine, on se persuade que cette nature est noble et qu'il y a lieu d'en être fier. »

ISLAMISME.

« Toutes les origines sont obscures, dit M. Renan, et les origines religieuses encore plus que les autres. Produits des instincts spontanés de la nature humaine, les religions ne se rappellent pas plus leur enfance que l'adulte ne se rappelle l'histoire de son premier âge et les phases successives du développement de sa conscience : chrysalides mystérieuses, elles n'apparaissent au grand jour que dans la parfaite maturité de leurs formes. Il en est de l'origine des religions comme de l'origine de l'humanité. La science démontre qu'à un certain jour, en vertu des lois naturelles qui jusque là avaient présidé au développement des êtres, sans exceptions ni intervention extérieure, l'être pensant est apparu doué de toutes ses facultés et parfait, quant à ses éléments essentiels; et pourtant, vouloir expliquer l'apparition de l'homme sur la terre

par les lois qui régissent les phénomènes de notre globe depuis que la nature a cessé de créer, ce serait ouvrir la porte à de si extravagantes imaginations que nul esprit sérieux ne voudrait s'y arrêter un instant. Il faut de même renoncer à expliquer par des procédés accessibles à la certitude historique les faits primitifs des religions, faits qui n'ont plus d'analogues depuis que l'humanité a perdu sa fécondité religieuse. » Ils sortent spontanément de la force cachée qui, à certains moments, pénètre et vivifie les entrailles de l'humanité. Lorsque celle-ci met au monde une religion nouvelle, elle sort de son sein toute fabriquée; on peut la rapprocher de son objectif comme l'enfant de son père, mais le mode de formation est resté voilé et s'est accompli dans l'ombre au sein de la mère. « La critique doit donc renoncer à rien savoir de certain sur le vrai caractère et sur la biographie réelle des fondateurs de religion. Sans eux, le tissu de la légende a entièrement couvert celui de l'histoire. Étaient-ils beaux ou laids, vulgaires ou sublimes? Nul ne le saura. Les livres qu'on leur attribue, les discours qu'on leur prête, ne sont d'ordinaires que des compositions plus modernes, et nous apprennent beaucoup moins ce qu'ils étaient que la manière dont leurs disciples concevaient l'idéal. La beauté même de leur caractère n'est point à eux; elle appartient à l'humanité, qui les a fait à son image. Transformée par cette force incessamment créatrice, la plus laide chenille pourrait devenir le plus beau papillon. Il n'en est point de même de Mahomet. Le travail de la légende est resté autour de lui, faible et sans originalité. Mahomet est réellement un personnage historique : nous le touchons de toutes parts. Le livre qui nous reste sous son nom, représente presque mot à mot les discours qu'il tenait. Sa vie est demeurée une biographie comme une autre, sans prodiges, sans exagérations. Il est peu de vie des saints qui ne soient infiniment plus mythiques que celle du fondateur de l'islamisme. »

Très bien, dira-t-on, mais cette biographie là même ne prouve-t-elle pas que Mahomet n'était qu'un vil et méprisable

imposteur? Nous pourrions répondre : pas plus que les Évangiles, malgré leurs innombrables contradictions, leurs erreurs nombreuses, leurs préceptes souvent contraires à la morale autrement supérieure de nos jours, ne prouvent que leurs auteurs n'étaient que des misérables faussaires. Mais M. Renan s'est aussi chargé de réfuter l'objection qu'il avait prévue : « Une révolution aussi profonde que l'islamisme n'a pu être le fruit de quelqu'adroite combinaison, et Mahomet n'est pas plus explicable par l'imposture et la ruse que par l'illuminisme et l'enthousiasme. Aux yeux du logicien, qui se place au point de vue des abstractions et oppose l'une à l'autre la vérité et le mensonge comme des catégories absolues, il n'y a pas de moyen terme entre l'imposteur et le prophète. Mais aux yeux du critique, qui se place dans le milieu fuyant et insaisissable de la réalité, rien n'est pur de ce qui sort de l'homme; tout porte, à côté du sceau de la beauté, sa tache originelle. Qui peut dire la ligne qui sépare, dans ses propres sensations morales, l'aimable du haïssable, la laideur de la beauté, la vision angélique de la vision satanique, et même, dans une certaine mesure, la joie de la douleur? Les religions étant les œuvres les plus complètes de la nature humaine, celles qui l'expriment avec le plus d'unité, participent aux contradictions de cette nature et excluent les jugements simples et absolus. Vouloir appliquer avec fermeté à ces phénomènes capricieux les catégories de la scolastique, les juger avec l'aplomb du casuiste traçant une ligne profonde entre la sagesse et la folie, c'est en méconnaître la nature. » Tout se succède comme un mirage dans ces merveilleuses créations : le visionnaire est le premier à se tromper lui-même et l'apôtre à donner la main au jongleur; les imaginations d'un cerveau exalté deviennent pour lui des réalités et nous ne faisons nulle différence entre les visions du fabricateur de l'apocalypse ou celles de sainte Thérèse et de Mahomet. De part et d'autre se mêle la conviction, l'erreur et le mensonge, fusionnés dans un alliage qui a fait illusion à leur propre auteur.

Jusqu'ici nous sommes parfaitement d'accord avec M. Renan; mais nous nous en séparons aussitôt qu'il revient à cet absurde système dont il revendique, comme une gloire, la malheureuse paternité et par lequel il fait des races sémitiques du désert des peuplades essentiellement monothéistes [1]. A son autorité personnelle, nous pourrions en opposer mille. Nous nous contenterons de citer ici le tableau que fait César Cantu de l'état religieux de l'Arabie au moment de la naissance de l'islamisme. « Sortis, comme les Israélites, de la cuisse d'Abraham, les Arabes eurent la même religion qu'eux (les Ismaélites peut-être mais non les autres races), les mêmes traditions et la circoncision. Mais le penchant à l'idolâtrie n'étant pas réfréné chez eux, comme chez les Hébreux, par les avertissements attentifs des prophètes, ils se plongèrent dans toutes les erreurs, et cela dès les temps les plus reculés. Les Sabéens croyaient à un dieu suprême; mais ils adoraient en même temps les astres ou les intelligences qui les dirigeaient (ce qui signifie que leur idolâtrie ne différait nullement, quant au fond, de celle des autres peuples). Ils cherchaient à se sanctifier par la pratique des quatre vertus intellectuelles, pour ne pas subir les neuf mille siècles de supplices réservés aux méchants. Ils priaient trois fois par jour : au soleil levant, avec huit adorations et trois prostrations pour chacune; à midi et le soir avec cinq adorations. Ils accomplissaient ces dévotions la face tournée vers l'astre qu'ils honoraient d'un culte prédominant: le soleil pour les Sminarites, la lune pour ceux de Kanenah; Mercure, Jupiter, pour d'autres. Ils avaient élevé aux sept planètes autant de temples célèbres. Les jours de la semaine leur étaient consacrés. Les hordes du désert pratiquaient une

[1] Il va sans dire que tout en repoussant le système de M. Renan, nous n'entendons nullement lui enlever le mérite des appréciations de détail de son bel article sur Mahomet, au contraire, car nous puiserons souvent à cette source dans ce travail, nous en avertissons une fois pour toutes.

idolâtrie plus grossière. Indépendamment de la divinité propre à chaque tribu, tout père de famille s'en créait de particulières et de domestiques, comme les dieux de Laban ravis par Rachel, ou comme les dieux Lares des anciens peuples italiques, que l'on saluait en entrant et en sortant de la maison. D'autres vénéraient des pierres informes qu'ils emportaient avec eux lorsqu'ils s'éloignaient du pays natal. C'est ce que faisaient aussi les Maures modernes, quand la guerre sainte les appelait contre les chrétiens, ayant soin de tenir et d'échanger ces cailloux comme les grains d'un chapelet quand ils récitaient leurs prières. Le culte du feu fut aussi introduit chez les Arabes par les mages, avec la doctrine des deux principes. Mais ces dogmes relevés furent bientôt altérés chez ces hordes grossières par des superstitions féroces, qui allèrent jusqu'à immoler des enfants et à exposer ou à tuer des jeunes filles en l'honneur des dieux. Chaque tribu, ayant voulu introduire ses idoles à la Mecque, le temple, outre la pierre noire, en renferma jusqu'à trois cent soixante, nombre qui s'accordait avec les idées astronomiques des Sabéens. Elles représentaient des hommes, des gazelles, des aigles, des lions et parmi elles dominait l'effigie d'Ebal en agate rouge, avec sept flèches sans plumes dans la main, symboles divinatoires [1]. » Voilà donc où en était, au moment de la naissance de l'islamisme, les peuplades essentiellement monothéistes des Arabes, et cela malgré les chrétiens, les juifs et les zoorastriens qui s'efforçaient de répandre leur culte plus relevé parmi ces races grossières et presqu'encore fétichistes.

Il est vrai qu'à la Mecque même, où la civilisation avait pris un assez considérable développement, on rencontrait des savants dont l'esprit était déjà fourvoyé dans un complet scepticisme. Mais peut-on juger des grossières superstitions de

[1] Ajoutons que quand Mahomet balaya les images hors de la maison sainte, au nombre des dieux expulsés, se trouvait une vierge byzantine, peinte sur une colonne, tenant son fils entre ses bras.

la foule des Romains, du temps d'Auguste, par les croyances sceptiques d'Horace, de Catulle, de Tibulle, de Properce, d'Ovide, de Salluste et même de Virgile et de Cicéron? Ce qu'a vu vaguement M. Renan sans pouvoir l'exprimer, ce n'est pas un monothéisme qui n'a jamais existé dans l'Arabie avant Mahomet, ce n'est pas même une tendance de ces peuples au monothéisme, car jamais peuple n'eut une plus abjecte idolâtrie, c'est tout simplement le défaut de vastes et puissants symboles vivifiant cette idolâtrie mesquine et barbare. Le désert les empêcha effectivement de s'élever jusqu'à ces grands mythes religieux qui, se transformant, se transfigurant sous l'influence de l'idée morale, atteignirent leur dernière évolution dans le christianisme. L'idolâtrie arabe resta toujours tenace et croupissante dans une sorte d'impur et sauvage fétichisme, comme la morale du Bédouin fut l'antagonisme de tous les principes sur lesquels reposent la société des peuples civilisés.

Pour bien préciser la situation de l'Arabie au moment de la naissance de l'islamisme, il faut donc y distinguer deux classes de personnes : les unes ignorantes, adonnées aux plus abjectes superstitions, y tenant avec persistance, mais prêtes, comme l'est toujours la foule, à s'enthousiasmer pour une idée nouvelle et à répudier son ancien culte; les autres instruites, savantes, éclairées, composant des poèmes comme les Moallakat et l'épopée d'Antar, mais en nombre excessivement restreint. Parmi les personnes instruites et surtout habituées aux cultes des autres peuples par les relations du commerce, s'était introduit un profond esprit de scepticisme. Mais, en général, la diversité des religions entretenait en Arabie un grand mouvement d'idées. Un peuple, en effet, n'arrive guère à concevoir l'insuffisance de son système religieux que par ses rapports avec l'étranger, et les époques de création religieuses suivent d'ordinaire les époques du mélange des idées, qui se font par les rapports de diverses races sur un point donné. Or, l'Arabie, restée jusque là inaccessible, venait tout à coup de

s'ouvrir aux Grecs, aux Syriens, aux Persans, aux Abyssins, aux juifs, aux chrétiens qui y pénétraient de toutes parts. Les Syriens y avaient apporté l'écriture, les Abyssins et les Persans avaient conquis les contrées occidentales et orientales des parties maritimes de la presqu'île. Plusieurs tribus reconnaissaient la souveraineté d'un empereur grec et recevaient d'eux un tétrarque. D'autres avaient embrassé le judaïsme. Le christianisme comptait des églises considérables à Nedjran, dans les royaumes de Hira et de Ghassan. De tous côtés on disputait de religion et les controverses de Grégentius, évêque de Zhefar, contre le juif Herban, subsistent encore comme un témoignage de la fermentation religieuse qui travaillait toutes les âmes. Ce grand travail se trahissait au dehors par des faits significatifs qui annonçaient une prochaine éclosion. On vit une foule d'hommes, mécontents de l'ancien culte, se mettre en voyage pour aller à la recherche d'une meilleure religion, essayer tour à tour des différents cultes existants, et, en désespoir de cause, se créer une religion individuelle en harmonie avec leurs besoins moraux. Toute apparition religieuse est ainsi précédée d'une sorte d'inquiétude et d'attente vague, qui se manifeste, dans quelques âmes privilégiées, par des pressentiments et des désirs. De tout ce mouvement, il résulta que les idées de dieu unique, de paradis, de résurrection, de prophéties, de livres sacrés, communs aux juifs, aux Perses et aux chrétiens, s'insinuèrent peu à peu chez les Arabes, et même, comme l'avoue enfin M. Renan, chez les tribus païennes.

« Plusieurs individus, continue cet auteur, devançant la maturité des temps, crurent ou prétendirent être l'apôtre du culte pressenti. Mahomet grandissait au milieu de ce mouvement. Ses voyages en Syrie, ses rapports avec les moines chrétiens, et peut-être l'influence personnelle de son oncle Waraca, qui avait puisé dans ses relations fréquentes avec les chrétiens et les juifs une instruction supérieure à celle de ses concitoyens, l'initièrent à toutes les perplexités religieuses de son siècle. Il ne savait ni lire, ni écrire, mais les histoires bibliques avaient

pénétré jusqu'à lui par des récits qui l'avaient vivement frappé, et qui, restés dans son esprit à l'état de vagues souvenirs, laissèrent toute liberté à son imagination. Le reproche qu'on a adressé à Mahomet d'avoir altéré les histoires bibliques est tout à fait déplacé. Mahomet prenait ces récits tels qu'on les lui donnait, et la partie narrative du Coran n'est que la reproduction des traditions rabbiniques et des évangiles apocryphes. L'*Évangile de l'Enfance* surtout, qui fut de très bonne heure traduit en arabe et qui n'a été conservé que dans cette langue, avait acquis une importance extrême parmi les chrétiens des régions écartées de l'Orient et avait presqu'effacé les évangiles canoniques. Il est certain que les récits dont nous parlons étaient un des plus puissants moyens d'action de Mahomet, car longtemps avant l'islamisme, les Arabes avaient adopté, pour expliquer leur propre origine, les traditions des juifs et des chrétiens. On a souvent envisagé la légende par laquelle les Arabes se rattachaient à Ismaël, comme ayant une valeur historique et fournissant une puissante confirmation des récits de la Bible. Aux yeux d'une critique sévère, cela est inadmissible. On ne peut douter que les réputations bibliques d'Abraham, de Job, de David et de Salomon n'aient commencé chez les Arabes vers le cinquième siècle. Le livre des juifs parlait des Arabes, leur attribuait une généalogie ; il n'en fallait pas davantage pour que ceux-ci acceptassent cette filiation de confiance : tel est le prestige des textes écrits sur les peuples naïfs, toujours empressés de se rattacher aux origines des peuples plus civilisés. »

Quatre caractères principaux signalent l'avénement du mahométisme au point de vue de la religion, de la politique, de la littérature et de la tradition. Sous le rapport dogmatique, il se proposa de ramener l'Arabie idolâtre au monothéisme d'Abraham dont ses habitants se disaient descendus. Depuis longtemps le culte d'Allah était devenu prépondérant comme celui d'Apollon chez les Grecs ; Mahomet le choisit pour son Dieu unique et à l'exemple de Moïse et des chrétiens

il proscrivit tous les autres dieux comme des démons. Son premier soin, dès qu'il se fut rendu maître de la Mecque, fut d'expulser de la Caaba tous les dieux qu'on y adorait. Sa maxime favorite, répétée en tête de chacun des chapitres du Coran, c'est qu'il n'y a d'autre Dieu qu'Allah, bon et miséricordieux et que Mahomet est son prophète. Ce dieu est tout métaphysique, sans légende, sans symbole, car si l'Arabe avait toujours été doué d'une incontestable propension à l'idolâtrie la plus grossière, il était comme nous l'avons vu complétement dénué du génie symbolique, deux choses bien différentes et qu'il faut se garder de confondre ainsi que l'a fait M. Renan. La légende même de Mahomet n'acquit pas en Arabie une auréole comparable à celle du plus vulgaire de nos saints. Ce ne fut que quand elle pénétra en Perse, que les natures éminemment symboliques de ce pays lui créèrent une mythologie. Comme politique, le prophète ne fit que compléter l'œuvre de ses aïeux. Depuis longtemps la vallée de la Mecque était devenue le point central de l'Arabie par les pèlerinages qui s'y faisaient à la Caaba; car on prétendait que celle-ci avait été élevée par Abraham lui-même, père de la nation. Ce fut presqu'une ère dans l'histoire des Arabes que le moment où l'on mit une clef à la maison sainte, puisque dès ce moment l'autorité religieuse fut attachée à la possession de cette clef. Le Koreischite Cossay, ayant enivré le Khozaïte Abou-Ghodschan, gardien des clefs, les lui acheta pour une outre de vin et fonda ainsi l'autorité primatiale de sa tribu, qui ne cessa plus d'aller en croissant. Ce fut lui qui commença le grand mouvement d'organisation de la nation arabe, en reconstruisant la Caaba, en déterminant la tribu des Koreischites à quitter la vie nomade pour se grouper autour du temple sacré, en créant le grand Conseil central, siégeant à la Mecque, en arborant le drapeau national, en instituant l'aumône destinée à défrayer les pèlerins, en attribuant à sa tribu l'intendance des eaux, charge capitale dans un pays comme l'Hedjaz, en intercalant les jours complémentaires dans le calendrier et en

s'attribuant la garde des clefs, car ces fonctions résumaient toute l'institution religieuse et politique de l'Arabie. Haschem compléta l'œuvre de ce premier fondateur des destinées arabes en étendant d'une manière surprenante les relations commerciales de sa tribu : il établit deux caravanes, l'une d'été pour la Syrie, l'autre d'hiver pour l'Yémen. Abdel-Mottaleb, fils de Haschem et grand'père de Mahomet, affermit l'oligarchie Koreischite par la découverte du puits de Zemzem qui assurait la prééminence à la famille qui se l'était approprié. La tribu des Koreischites se trouvait ainsi élevée, comme celle de Juda chez les Hébreux, au rang de tribu privilégiée, lorsque Mahomet parut pour couronner l'œuvre de ses ancêtres en réalisant l'unité politique de sa nation. Il y réussit de son vivant; mais, après sa mort, les immenses provinces que s'assujettirent ses successeurs ne purent longtemps souffrir que la petite aristocratie groupée autour de la Mecque s'arrogea exclusivement le souverain pouvoir; et une réaction terrible eut lieu, pendant laquelle la famille syrienne des Ommyades fut tout occupée à égorger les descendants du prophète et à transférer ailleurs le siége de l'empire. Dès lors, l'Arabie tomba dans sa barbarie primitive, tandis que l'islamisme florissait partout ailleurs et devenait le mobile d'une civilisation puissante. Depuis cette époque, l'Arabie ne se releva plus de sa chute.

Sous le rapport littéraire, on a dit que Mahomet était le créateur de la littérature arabe. Or, loin de commencer à Mahomet, le génie arabe trouve en lui sa dernière expression, Antar avait déjà créé la grande épopée et le Moallakât était la plus gracieuse expression de la poésie légère, sceptique et déjà rafinée, presque comme celle du siècle d'Auguste. L'apparition du Coran fut le signe d'une révolution littéraire, signalant chez les Arabes le passage du style versifié à la prose, de la poésie à l'éloquence, moment si important dans la vie intellectuelle d'un peuple ! La grande génération poétique de l'Arabie s'en allait; des traces de fatigue se manifestaient de

toutes parts, les critiques littéraires apparaissaient comme un signe de mauvais augure pour le génie. Aussi un immense étonnement accueillit-il Mahomet, quand il parut au milieu d'une littérature épuisée, avec ses vives et pressantes *récitations*. La première fois qu'Otba, fils de Rébia, entendit ce langage énergique, sonore, plein de rhythme, quoique non versifié, il retourna vers les siens tout ébahi. « Qu'y a-t-il donc? lui demanda-t-on. — Ma foi! répondit-il, Mahomet m'a tenu un langage tel que je n'en ai jamais entendu. Ce n'est ni de la poésie, ni de la prose, ni du langage magique, mais c'est quelque chose de pénétrant. » Certes, il nous est impossible aujourd'hui de comprendre le charme que le Coran exerça lors de son apparition. « Ce livre nous semble déclamatoire, monotone, ennuyeux; la lecture suivie en est à peu près insoutenable; mais il faut se rappeler que l'Arabie n'ayant jamais eu aucune idée des arts plastiques ni des grandes beautés de composition, fait consister exclusivement la perfection de la forme dans les détails du style. La langue est à ses yeux quelque chose de divin; le don le plus précieux que Dieu ait fait à la race arabe, le signe le plus certain de sa prééminence, c'est la langue arabe elle-même, avec sa grammaire savante, sa richesse infinie, sa subtile délicatesse. On ne peut douter que Mahomet n'ait dû ses principaux succès à l'originalité de son langage et au tour nouveau qu'il donnait à l'éloquence. Les conversions les plus importantes s'opérèrent par l'effet de certains morceaux du Coran. A ceux qui lui demandent des miracles, Mahomet n'oppose d'autre réponse que la pureté parfaite de l'arabe qu'il parle et la fascination du style nouveau dont il a le secret. »

En s'appuyant sur la tradition, Mahomet reconnut Moïse et Jésus pour de grands prophètes, mais il enleva à ce dernier le prestige de sa divinité. Par cette adroite politique, il flattait les Arabes qui se regardaient comme enfants d'Abraham et espérait gagner les juifs et les chrétiens à son nouveau culte. Mais en compilant ainsi tous les cultes, en puisant partout les

idées qui pouvaient être favorables à ses desseins, Mahomet pouvait-il se faire illusion sur l'inspiration céleste qu'il s'attribuait? Il est probable que dans la première phase de sa vie de prophète un enthousiasme vraiment saint soulevait sa poitrine, et que la période politique ne vint pour lui que plus tard, lorsque la lutte et le sentiment des difficultés à vaincre eurent terni la délicatesse première de son inspiration, car le parfum de sainteté qui caractérise le commencement de son apostolat, n'apparaît plus qu'à de rares intervalles dans sa période d'activité. « Peut-être reconnut-il que le sentiment moral et la pureté de l'âme ne suffisent pas dans la lutte contre les passions et les intérêts, et que la pensée religieuse, du moment qu'elle aspire au prosélytisme est obligée de prendre les allures de ses adversaires souvent peu délicats. Il semble du moins qu'après avoir cru à sa mission divine sans arrière pensée il perdit ensuite la foi spontanée et continua néanmoins de marcher, guidé par la réflexion et la volonté, moins grand dès lors. » Il lui serait donc arrivé ce qu'il advint à Ignace de Loyala dont M. Quinet nous a fait une si admirable et si parfaite peinture, non qu'Ignace soit un homme de la stature colossale de Mahomet; mais de part et d'autre les procédés sont les mêmes. Mahomet achève le cycle des religions comme le jésuite le cycle des institutions monastiques destinées à jouer quelque rôle dans le monde. Le rationalisme a déteint sur ces deux natures au point d'étouffer en eux l'illuminisme qui les avait également animé au début et d'en faire de froids et glacés calculateurs.

De part et d'autre aussi, dans le cercle des fidèles primitifs, la foi fut à peu près absolue; mais, dès qu'on sort de ce petit groupe, on ne trouve plus dans tout le reste des disciples que l'incrédulité la moins déguisée. C'est surtout, après la mort des deux fondateurs, que l'on put voir combien était faible la conviction qui avait réuni leurs disciples autour d'eux. La politique, tel est l'unique mobile qui meut les grands ressorts de l'islamisme et du jésuitisme. Chez les musulmans, l'indé-

cision flotte jusqu'au XIIe siècle; de là cette philosophie hardie proclamant sans détour les droits de la raison et ces sectes nombreuses confinant au plus franc scepticisme; le jésuitisme a de même ses Escobards et ses casuites apologistes de tous les crimes. L'islamisme ne triomphe des éléments indisciplinés qui s'agitaient dans son sein que par l'avénement de la théologie ascharite, plus sévère dans ses allures, et par l'extermination violente de la philosophie; le jésuitisme ne modère sa fougue qu'après les proscriptions de Clément XIV. Les intrigues de femme jouent le même rôle chez les jésuites et les musulmans; car chez ceux-ci il n'y a réellement qu'un seul beau type, comparable aux héroïnes qui fondèrent le christianisme, c'est Cadidja, cousine et épouse du prophète.

PROTESTANTISME.

Aussi longtemps que le Christianisme fut persécuté par les empereurs païens, il invoqua à grands cris la tolérance pour toutes les religions, quelles qu'elles fussent. Les apologistes fourmillent de ces réclamations dans lesquelles ils revendiquent la liberté de professer les convictions de leur conscience, comme un droit naturel et divin. Mais à peine furent-ils devenus prédominants avec Constantin, qu'ils demandèrent la proscription des cultes païens par la violence, l'exil et le meurtre. Les catholiques se montrèrent barbares et implacables sous ce rapport, et s'ils triomphèrent ce fut en réalité par l'appui du trône et les plus odieuses persécutions. Il est certain que dans la grande querelle de l'arianisme contre le catholicisme, celui-là eut triomphé, si Théodose n'eût jeté son épée dans la balance en faveur des catholiques, qui, en retour, lui donnèrent l'absolution de ses forfaits, après un simulacre d'expiation préalable.

Les barbares vinrent un instant arrêter cet esprit d'intolé-

rance qui faisait regarder un hérétique à saint Augustin lui-même comme digne de mort, quoiqu'il eût cependant aussi défendu antérieurement la liberté de conscience. Mais à peine la société commença-t-elle à se constituer et la pensée à se ranimer, que l'hérésie surgit naturellement des intelligences assez puissantes pour entrevoir l'absurdité des dogmes chrétiens. Hincmar commence par faire flageller jusqu'à l'épuisement Godescale qui, précipité ensuite dans une prison cellulaire, meurt en refusant de se rétracter. Peine de mort est bientôt déclarée contre les réfractaires; l'inquisition organisée contre les dissidents, et des millions d'hommes périssent dans les supplices pour ne vouloir pas admettre comme révélé le dogme des évêques qu'ils considèrent comme impie et répugnant à l'idée que leur conscience se fait de Dieu.

En cela, nous l'avouons, l'Église était parfaitement conséquente. Dieu étant admis comme infini, parfait, infaillible, il est clair que ce qui était accepté comme révélation divine était aussi par là même infaillible et devait être cru, comme tel, avec une certitude absolue. Mais ces prétendues vérités absolues ne pouvant plus se modifier, une fois qu'elles furent devenues un dépôt sacré confié à l'écriture et transmises aux mains de tous, elles ne tardèrent pas à se trouver en contradiction avec les progrès des sciences et de la raison. Dès lors, il fallut les interpréter, pour les relever au niveau des institutions sociales. Le prêtre, qui primitivement avait été le seul organe de la révélation, devint naturellement la seule autorité qui s'arrogea le droit d'interpréter la formule décrépite. En conséquence, il se prétendit l'unique dépositaire de la vérité absolue, irréfragable, obligatoire comme croyance et comme règle de conduite pratique sous peine de réprobation éternelle. Non seulement il osa affirmer cette exorbitante prétention, mais il y trouva naturellement des preuves dans les livres auxquels il vouait une croyance aveugle et fanatique. Sous l'empire de telles convictions, pouvait-il faire autrement que de regarder comme un devoir terrible et sacré l'obligation de

propager par tous les moyens son dogme religieux et de retrancher de la société tout ce qui lui était opposé, fût-ce même par le meurtre, l'assassinat juridique, l'extermination? Ne valait-il pas mieux brûler à petits feux un malheureux qui, d'après l'Église, était infailliblement voué à la réprobation, que le laisser en entraîner des milliers d'autres à leur perte éternelle? Évidemment tout cela était d'une logique irrésistible, effroyable!

Si le catholicisme le pouvait demain, en vertu même de son essence, il devrait recommencer les exécutions et l'anéantissement de tous les membres dissidents. Il ne peut pas admettre que ses dogmes sont absolument vrais, révélés de Dieu, et qu'en dehors de sa croyance on est nécessairement damné, sans se sentir obligé de préserver les croyants de toute idée divergeante, fût-ce même par la mort des opposants. En douterions-nous que les encycliques de 1832 et 1834 ne pourraient laisser dans nos esprits la moindre incertitude à ce sujet. Et quel commentaire la lettre de Mgr de Montauban, de la fin du mois d'août dernier (1860) [1], n'est-il pas venu ajouter aux paroles de Grégoire XVI! Cet évêque déclare d'abord que le principe de la tolérance est une erreur et un mensonge par cela seul qu'il a été « non seulement ignoré, mais encore méconnu, foulé aux pieds pendant tant de siècles, et par l'Église catholique, et par toutes les religions, et par tous les gouvernements.... Que tous les catholiques y songent bien : ou l'Église a fait constamment fausse route, elle a violé le droit national, *elle a péché,* en approuvant, en favorisant, en réclamant et en pratiquant elle-même des actes de ce qu'on appelle intolérance; ou il faut admettre que, en principe, l'intolérance est un devoir chrétien pour les gouvernements comme elle l'a toujours professé, et comme elle le professe encore. » Que conclure de là, monsieur l'évêque, sinon qu'une Église patronise le plus grand des forfaits, celui de la violation du droit

[1] Voir le journal le *Monde.*

naturel et imprescriptible de la conscience humaine, est une institution diabolique, perverse et seule digne d'extermination?

Il est donc incontestable que toute doctrine qui se prétend révélée, tend invinciblement, fatalement à étouffer toute amélioration, tout progrès qui ne serait plus en harmonie avec ses dogmes décrépits ou même qui lui serait contraire; qu'elle est l'ennemie nécessaire, de toute liberté de pensée, puisqu'elle ne permet à l'intelligence humaine que de penser ses propres pensées à elle, église révélée! Vainement l'homme voudrait-il suivre le dictamen de la conscience que Dieu lui a donné, à lui personnellement, pour se conduire, tandis qu'il ne lui a pas donné personnellement une religion qui peut lui paraître pleine d'erreurs, de souillures et de mensonges, il ne peut se réfugier dans le sanctuaire de sa raison sans y être frappé d'anathème, il ne le pourrait sans être de nouveau frappé de mort comme au moyen âge, si l'Église triomphait demain. Là où elle récupérerait la puissance, l'homme serait forcément assujetti à des croyances et à une règle de vie qu'il repousserait avec horreur, comme une impiété révoltante, une abjecte idolâtrie, un crime de lèse-divinité.

Or, telle était la situation de l'Europe au moment de la naissance du protestantisme. Des milliers d'hommes périssaient chaque année, parce qu'ils refusaient d'admettre les croyances de l'Église et de proclamer l'infaillibilité d'une institution qui avait versé dans toutes les erreurs religieuses et morales, sociales et politiques, et qui s'était souillée de la boue de tous les vices. Elle s'était fatalement faite l'ennemie du genre humain, depuis l'instant où, cessant de contribuer au progrès, elle s'était faite l'organe brutal d'une réaction antihumanitaire et oppressive de la raison et de la conscience. C'est donc bien légitimement que le XVI[e] siècle s'est ému à la pensée de l'avenir et a revêtu des armes de combat pour secouer le joug féroce d'une institution désormais dévoyée et funeste au genre humain. Heureux si le protestantisme, con-

séquent avec lui-même, eût continué le progrès en dépouillant de plus en plus l'intelligence humaine de ces vieux dogmes païens dont le Christianisme fut la dernière transformation.

Heureux les peuples! si la grande révolution française eût compris toute l'étendue de sa mission, et se fût gardée de rétribuer aucun culte quel qu'il fût. Tolérance égale pour toutes les religions, subvention pour aucune! telle devait être son cri libérateur. En subsidiant le prêtre, aux frais de l'État, la révolution à préparé au monde religieux de bien longs siècles de servitude!

DU SURNATURALISME.

Miracles, prophéties, révélation, conclusion.

Terminons cette introduction par quelques considérations sur l'état actuel du surnaturalisme. Par ce mot on entend ordinairement tout fait merveilleux exécuté directement par la divinité, contrairement aux lois naturelles, tels que miracles, prophéties, révélations.

Le miracle est-il possible? Non.

« L'âge moderne en rejetant le miracle, dit M. Littré, n'a pas agi de propos délibéré, le voulant et le recherchant, car il en avait reçu la tradition avec celle des ancêtres, toujours si chère et si gardée. C'est donc sans le vouloir et sans le chercher qu'il l'a repoussé, et par le seul fait du développement dont il était l'aboutissant. Une expérience que rien n'est jamais venu contredire lui a enseigné que tout ce qui se racontait de merveilleux avait constamment son origine dans l'imagination qui se frappe, dans la crédulité complaisante, dans l'imposture qui égare les âmes honnêtes, et dans l'ignorance et des lois de la nature et de la sagesse divine, que les partisans du merveilleux invoquent à son appui. Quelque recherche qu'on ait faite,

jamais un miracle ne s'est produit là où il pouvait être observé et constaté. Jamais dans les amphithéâtres d'anatomie et sous les yeux des médecins, un mort ne s'est relevé et ne leur a montré par sa seule apparition que la vie ne tient pas à cette intégrité des organes qui, d'après leurs recherches, fait le nœud de toute existence animale, et qu'elle peut encore se manifester avec un cerveau détruit, un poumon incapable de respirer, un cœur inhabile à battre. Jamais dans les plaines de l'air, aux yeux des physiciens, un corps pesant ne s'est élevé contre les lois de la pesanteur, prouvant par là que les propriétés des corps sont susceptibles de suspensions temporaires, qu'une intervention surnaturelle peut rendre le feu sans chaleur, la pierre sans pesanteur, le nuage orageux sans électricité. Jamais dans les espaces inter-cosmiques, aux yeux des astronomes, la terre ne s'est arrêtée dans sa révolution diurne, ni le soleil n'a reculé vers son lever, ni l'ombre du cadran n'a manqué de suivre l'astre dont elle marque les pas ; et les calculs d'éclipses toujours établis longtemps à l'avance et toujours vérifiés, témoignent qu'en effet rien de pareil ne se passe dans les relations des planètes et de leur soleil. Ainsi a parlé l'expérience perpétuelle.

« Cette expérience a eu un autre résultat, encore plus décisif. Elle a servi de base à une induction générale qui n'est autre que la doctrine des lois naturelles et de leur constance. Ce n'est point par hasard si jamais l'ordre des choses ne s'est démenti, si jamais des interversions n'ont eu lieu dans l'arrangement des mondes, dans la succession des causes et des effets. L'étude séculaire des phénomènes, étude préparée, entamée, poursuivie par toutes les civilisations qui se sont remplacées l'une l'autre dans une série hiérarchique, a dévoilé, en général, comment les choses se meuvent, s'arrangent, agissent mutuellement, se combinent et se décomposent, vivent et meurent, se transmettent par filiation et se perfectionnent. Les lois des nombres, des formes géométriques et des mouvements sont connues ; la pesanteur meut les astres dans leurs orbites ; la

matière est chaude, lumineuse, électrique, magnétique, sonore, suivant des conditions régulières. Elle est douée d'une foree secrète qui la travaille en ses molécules et la désagrége incessamment pour en former d'autres agrégats déterminés. Des propriétés encore plus particulières règlent la constitution des corps organisés, donnent la vie, l'entretiennent et la renouvellent. Enfin dans cette masse vivante qui se divise hiérarchiquement en végétalité, animalité, et humanité la loi de progression naturelle est manifeste. Cette filiation graduée permet à son tour à l'humanité d'accumuler en elle toutes les richesses intellectuelles et morales et à créer les phases successives de la civilisation. Ainsi tout converge vers un but providentiel dans cet immense enchaînement des êtres où tout se soutient, et marche par sa propre constitution, sans qu'aucune intervention immédiate de la divinité soit nécessaire. L'esprit ancien était satisfait quand il avait supposé que les événements qui l'intéressaient étaient l'œuvre d'êtres surnaturels faisant arriver des choses qui, sans cela, ne seraient pas arrivées. L'esprit moderne, au contraire, n'est satisfait que quand il a compris comment les événements qui l'intéressent découlent des forces immanentes de la nature, qui déterminent aussi bien le développement de l'humanité que la marche des mondes. Pour lui l'ensemble des choses est une trame serrée qui ne laisse rien passer. Ce qui caractérise donc de la manière la plus tranchée l'âge moderne de l'âge ancien, c'est que le premier ne croit pas au miracle, et que les âges antérieurs y croyaient. Nulle différence qui soit plus marquée et plus effective. Là est le signe par lequel on distinguera le plus sûrement des âges qui sont pourtant dans un rapport de filiation tel que l'incrédulité des uns ne se serait jamais établie sans la crédulité des autres; le développement de l'humanité ayant traversé des phases aussi nécessaires que celles par lesquelles doit passer le corps humain pour arriver à la virilité. »

Ajoutons qu'à la vue de cet ordre merveilleux et de cette harmonie universelle, tout nous apparait réglé suivant des lois

immuables dont la beauté et la grandeur sont pour l'intelligence un objet de contemplation bien autrement sublime que l'incessante intervention d'un Dieu qui se manifesterait pour rétablir l'équilibre entre les parties d'une machine qui se détraquerait perpétuellement aux moindres actions des hommes. Cette intervention est donc indigne de la divinité qu'elle ravalerait au niveau des hommes faibles et imparfaits, incapables d'organiser des choses qui pussent marcher par elles-mêmes, sans être constamment réparées. Quant à l'humanité, en particulier, il y a dans la conception mesquine qui la regarde comme incapable d'atteindre sa destinée sans être sans cesse dirigée, illuminée, relevée, remise dans la bonne voie pour ne point périr, quelque chose de bas, de puéril, de grossier qui dénote la faiblesse de l'intelligence humaine au moment où elle s'est forgé de la divinité une idée si peu en harmonie avec les lois providentielles et sublimes qui coordonnent les œuvres de Dieu. Supposer la possibilité du miracle, c'est rendre impossible la condition essentielle de toute étude et de toute science, puisque celle-ci ne peut radicalement exister que pour autant que les lois qui régissent le monde moral et le monde physique sont immuables et permanentes, c'est, d'un autre côté, ravaler Dieu au niveau de notre incapacité en lui enlevant la science, la sagesse, la providence, en le proclamant incapable de tout coordonner d'une manière stable et permanente avec des lois qui suffisent à la perpétuelle conservation et à la constante et inaltérable harmonie de ses œuvres. Le miracle est donc au fond un dogme impie, qui nie la puissance infinie et l'infinie sagesse de la divinité, tout en condamnant l'intelligence humaine à ne plus rien savoir avec certitude et à se placer ainsi dans le vide le plus complet.

Dirons-nous qu'au point de vue catholique même le miracle est absurde et impossible? Qui en effet peut faire des miracles? Dieu et le diable, de l'aveu de tous les théologiens; le premier pour nous éclairer; le second pour nous égarer. Mais à quel signe distinguera-t-on les uns des autres? Sera-ce à leur nature? Im-

possible, tous les miracles étant essentiellement des miracles, c'est à dire des faits surnaturels et par suite de nature identique? Sera-ce à leurs effets? Mais ceux-ci n'ont pour objet que de glorifier la vertu ou de rendre témoignage de la vérité d'une croyance; vertu et croyance qui sont proclamées telles par le fait du miracle lui-même. Si en effet un miracle ne prouve pas la sainteté d'un acte, la vérité d'une opinion, et que ce soit d'après la nature de ceux-ci que nous devions juger de l'origine diabolique ou céleste du miracle, il est clair que celui-ci ne pouvant rien par lui-même est non seulement inutile mais encore funeste puisqu'il peut être une sollicitation surnaturelle de l'homme au mal. Et peut-on concevoir que Dieu permette au diable d'entrainer l'homme au mal par des prodiges par eux-mêmes irrésistibles sans le blasphémer d'une manière impie?

Mais la prophétie? — Impossible.

Si on considère la prophétie comme une prédiction certaine d'événements futurs qui ne peuvent être connus que de Dieu, il est clair que l'intelligence humaine s'effaçant complétement n'est plus que l'instrument de la divinité, qui substitue directement ses lumières à celles des hommes dans leur propre entendement. Or, dans ce cas, nous perdons terre, nous sortons de l'ordre des faits naturels pour entrer en plein dans le domaine du miracle que nous venons de démontrer être contraire à la puissance, à la sagesse, à la providence divine. De plus, la raison humaine repousse encore la prophétie pour deux motifs dont un seul lui est mortel. Le premier, c'est qu'il est absolument impossible à l'être fini de concevoir la nature de l'être infini, et par conséquent son mode de connaître, d'agir, de se manifester. L'homme ne peut constater que des lois, des relations, des rapports; il ne saurait connaître la nature de quoi que ce soit; pour lui, l'impénétable, l'insondable, le mystère et l'inconnu commencent au delà du phénomène. En second lieu, l'homme pût-il parvenir à connaître la nature divine, il se trouverait encore en face de ce formidable dilemme : si l'homme est réellement libre, la prophétie des

actes qu'il peut poser ou ne pas poser à l'avenir est d'une impossibilité métaphysique, absolue, nécessaire, tout aussi grande que celle de pouvoir faire un bâton sans bouts, une montagne sans vallée; si, au contraire, l'homme n'est pas libre, il n'est pas responsable de ses actes, il ne peut donc ni mériter ni démériter, et la révélation lui devient inutile.

Si, à ces considérations, nous ajoutons, comme nous l'avons précédemment démontré, que toute révélation, tend fatalement à étouffer la raison, à dégrader l'âme, à tuer la liberté et le progrès, on comprendra la répulsion profonde que toutes les prétendues révélations inspirent à quiconque sait penser dans l'humanité. Ce qui abrutit, ravale, étiole et tue l'intelligence humaine ne saurait venir de Dieu. Pourquoi celui-ci aurait-il créé une caste particulière qu'il aurait seule fait dépositaire d'une vérité que dans sa puissance infinie, il pouvait communiquer à tous les hommes et à laquelle tous les hommes, comme fils d'un même père et créatures de même nature, avaient un droit égal? Ne serait-ce pas en vertu de la plus inique, de la plus intolérable, de la plus infâme des injustices? Et ce sont ces monstrueuses iniquités que les prétendus ministres de la divinité, les prétendus dépositaires exclusifs de sa révélation attribuent à Dieu lui-même. O crime! ô honte!... Nous avons, du reste, montré que tous les cultes s'expliquaient fort bien sans cela. Leur identité va à son tour ressortir éclatante comme le soleil des pages suivantes.

CONCLUSION.

1° Le devoir de tous les gouvernements est de travailler à extirper les restes de l'idolâtrie en instruisant et moralisant les hommes.

2° Pour y parvenir, ils ne doivent pas employer la violence

contre les cultes païens du christianisme, car la persécution fait triompher les persécutés et les plus absurdes erreurs.

3° Il faut leur enlever tout moyen de nuire et les abandonner à eux-mêmes, les laissant se pourvoir, comme le reste des hommes, des choses nécessaires à la vie.

PREMIÈRE ÉTUDE

RELIGIONS ANTÉRIEURES AU CHRISTIANISME

PREMIÈRE PARTIE

DUALISME, TRI-THÉISME, AGES DU MONDE

AVIS AU LECTEUR

Pour comprendre tout ce qui suit, prenez une sphère céleste quelconque, calquée sur le modèle des anciens, et supposez que l'équinoxe au lieu de se trouver au signe du poisson, se trouve dans la constellation du taureau. Faites aussi attention que le mouvement du ciel a lieu de gauche à droite.

CHAPITRE PREMIER

—

ORMUZD ET AHRIMAN

Après avoir analysé dans son ensemble la loi des développements religieux de l'humanité, il nous reste maintenant à la démontrer, non au moyen d'ingénieuses hypothèses, mais par l'exposition même des dogmes des principaux cultes qui se sont partagé le monde. Nous allons donc montrer la concordance des mythes sacrés avec notre synthèse. Nous y verrons comment celle-ci nous donne la clef de tous les symboles basés sur les idées cosmogoniques des plus anciens peuples. Nous partirons du dualisme pur de l'Iran, car c'est de ce foyer central que toutes les idées primitives, communes aux divers cultes, paraissent avoir rayonné chez tous les peuples. Suivant les transformations successives du dualisme primitif, nous nous efforcerons de saisir la loi de sa transformation en trithéisme et de celui-ci en trinité.

Nous ne connaissons l'antique religion des Perses que par l'élaboration relativement moderne du *Zend-Avesta*. Nous n'oserions donc prétendre que cet ouvrage ne contienne rien que de primitif, qu'il soit l'expression adéquate des dogmes antiques ; et qu'il ne renferme pas des intercalations faites en des temps fort divers. Toutefois nous ne craignons pas d'affirmer qu'au milieu de toutes les créations subséquentes dont il a pu être affublé, il nous permet de retrouver la conception

primordiale dans toute la pureté du dogme originel. Nous nous bornerons à reproduire les traits essentiels de cette merveilleuse légende. Ceux qui désireraient des développements plus amples, outre le livre sacré lui-même, pourront consulter les savants commentaires de Klenker, de Goerres, de Creuzer et de Rhode.

Zervane, le temps sans borne, avait produit deux grands dieux, Ormuzd et Ahriman; le premier, être pur et bon par excellence, parole créatrice, principe de vie, symbolisé par la lumière; l'autre, impur et pervers, parole destructrice, principe de mort, symbolisé par les ténèbres. Ils naissent le même jour, car tandis que le soleil apparaît dans la constellation du taureau, à l'équinoxe du printemps, le grand dragon se montre sur le point du ciel opposé, et tous deux se préparent à se disputer l'empire du ciel.

Pour soutenir la lutte contre son formidable rival, Ormuzd organise d'abord l'armée des cieux. Avant toute chose, en se contemplant dans son ineffable image, son verbe divin, il crée les *Fervers*, anges immortels, égaux en nombre à celui des créatures, qu'ils sont destinés à protéger contre tous les piéges et toutes les embûches du grand ennemi. Le dieu lumineux courbe ensuite la voûte des cieux au dessus de la terre sur laquelle elle est étayée. Du centre de celle-ci, il fit jaillir le mont Albordi (Mérou, Olympe, Sion) dont la cime s'élève à travers toutes les sphères jusqu'à la lumière primitive. Ce fut là qu'il fixa son séjour. Du sommet de cette montagne, le pont *Chinevad* (arc-en-ciel) conduit aux étincelantes demeures des Fervers (Goratman). Au dessous de cette création lumineuse, s'enfonça jusqu'à des profondeurs infinies le noir abîme (Douzak) où rugit Ahriman avec ses légions maudites, car à chaque créature de lumière, celui-ci en opposait une de ténèbres, douée d'une puissance égale.

Ormuzd s'était réservé la dernière des trois sphères célestes, au milieu de laquelle il plaça le soleil, qui tourne autour de la terre dans cette sphère sublime. C'est là que s'élève son

trône éblouissant, au sein de la lumière ineffable. Dans la seconde, circula la lune, cette pâle et mélancolique régulatrice de l'année primitive. Dans la troisième, brilla l'innombrable phalange des étoiles, au nombre de 6,480,000, avec quatre sentinelles veillant aux quatre points cardinaux et une au centre, Sirius (le chien fidèle), la plus brillante de toutes. Pour diriger l'armée céleste, Ormuzd créa vingt-quatre dieux qu'il plaça dans un œuf, afin de leur communiquer une énergie invincible dans une puissante incubation divine. Ahriman produisit aussitôt vingt-quatre génies opposés qui percèrent l'œuf et entraînèrent sous leurs étendards la moitié des phalanges rebelles au joug du bon principe. Qui ne reconnaîtrait dans cet œuf un ingénieux emblème du monde? et dans ces quarante-huit créations des deux principes, le nombre des constellations connues des anciens, groupées en bandes de vingt-quatre chacune, dans les deux hémisphères? Ormuzd avait aussi engendré six grands dieux (les six mois d'été), conseillers, régulateurs et législateurs de la cour céleste et sept dieux errants (les sept planètes) pour porter ses ordres dans tous les points du ciel. Ahriman lui opposa les six fils des ténèbres dont toute l'éloquence est de dire *peut-être* et sept *dews* pervers, ayant pour chef le démon de l'envie (*Eschem*) aux sept têtes vénimeuses.

Les deux créations célestes terminées, Ormuzd produisit le taureau primitif, contenant le germe de toute vie organique. Ahriman, résolu à l'anéantir, s'élance aussitôt sous la forme d'un immense serpent. (La constellation du serpent apparait sur la sphère en opposition au taureau équinoxial du printemps.) Le dragon pénètre jusqu'au centre du globe, se glisse dans tout ce qu'il contient (les dernières inondations de l'hiver) et même jusque dans les flancs du taureau, auquel il ronge les entrailles et qui meurt de ses blessures (le taureau descend sous l'horizon zodiacal, lorsque le serpent monte au dessus). Il s'était même introduit dans le feu, symbole d'Ormuzd qu'il souilla de la fumée.

Cependant de l'épaule droite du taureau frappé à mort, sortit *Kaïomarat,* le premier homme; de la gauche *Goschoroum,* principe de la création animale; de ses cornes naquirent les fruits; les plantes potagères, de son mufle; les raisins de son sang, et les grains de sa queue. Ahriman opposa à ces derniers êtres un monde impur, vénéneux, empoisonné; mais ne pouvant créer la contre-partie de l'homme, il résolut de le tuer. Kaïomarat, qui était à la fois mâle et femelle, imprégnit, en mourant, le sol des principes de la vie qui s'échappèrent de son corps, et Ormuzd en fit éclore un arbre magnifique, sous la figure d'un homme et d'une femme, Meschios et Meschiane, qui furent les premiers pères de l'espèce humaine.

Ils vécurent innocents et purs dans l'Ecrimé-Véédjo (l'été), séjour de félicités, d'abondance, de tranquillité et de paix. « O Sapttman Zoroastre, dit Ormuzd, j'ai créé un lieu de délices et d'abondance auquel ne pourrait se comparer aucun autre sur la terre, et nul autre n'aurait su le créer, ô Sapttman Zoroastre! Il s'appelle Eriène-Véédjo, et dépasse en beauté le monde et toute son étendue. Rien n'égale la prospérité de cette terre de délices par moi créée, de ce premier séjour de bénédiction et d'abondance, que j'ai produit, moi, Ormuzd, pur de toute souillure. » Autour du premier couple humain, la terre produisait d'elle-même des fruits de toute espèce, et nul besoin ne se faisait sentir. Mais Ahriman se présenta une première fois aux deux ancêtres du genre humain pour leur persuader qu'il était l'auteur de tous ces fruits et de tous ces biens et qu'il pourrait leur en prodiguer de meilleurs encore s'ils le désiraient. La femme ayant accepté, il revint avec d'autres fruits vénéneux dont mangea la femme et ensuite son mari. Ils perdirent ainsi les cent béatitudes dont Ormuzd les avait gratifiés, une seule excepté, l'espérance. La femme fut la première sacrifiée aux dews pervers qui l'entraînèrent loin du séjour du bonheur dans l'empire des douleurs, des angoisses, de la faim, du travail et de la mort. L'homme subit ensuite le

même sort, et tous deux doivent recevoir, dans les enfers le châtiment de leur péché jusqu'au jour de la résurrection.

Pour quiconque observe une sphère céleste, l'explication du symbole n'est point difficile. Immédiatement au dessous du signe du dragon, vient celui de la Vierge qui tient dans ses mains des fruits abondants, car primitivement elle n'était que le symbole de la moissonneuse. Mais l'été passé, elle entre la première dans le séjour d'hiver, car ses pieds s'avancent jusque dans le signe du dragon auquel elle semble vouloir écraser la tête. Le Bootes (le bouvier avec sa faucile, son compagnon dans la saison d'été), n'entre qu'après elle dans l'hémisphère, mais il s'y engloutit tout entier avant elle, et tous deux disparaissent au fond du monde inférieur ; ils descendent dans les enfers, dont ils ne sortiront qu'au jour de la résurrection qui se fera au printemps.

Cependant, Ahriman, de la terre était remonté au ciel, à la tête des siens, répandant partout l'impureté et les ténèbres. Respirant la colère, il commença contre le dieu de la lumière et ses légions célestes un combat acharné, malgré les efforts que fit Ormuzd pour conserver la paix. Les pôles tonnèrent, le monde fut ébranlé sur ses fondements, les montagnes croulèrent, les abîmes s'entrouvrirent, les cataractes du ciel dégorgèrent leurs déluges et, dans cette lutte effroyable, la victoire demeura au farouche Ahriman et à ses sombres satellites, qui trônèrent dans les cieux, envoyant aux humains les maladies, les pestilences, la faim, la mortalité et tous les maux (l'hiver).

Ormuzd s'était retiré loin des lieux témoins de sa défaite avec toutes les légions qui lui étaient demeurées fidèles. Les ralliant autour de son étendard, il ranime peu à peu leur courage et bientôt les ramène au combat. D'abord ce ne sont que de légères escarmouches, mais qui couronnent de succès sans cesse croissants les légions lumineuses. Ormuzd, qui avait été énervé par les blessures reçues dans la grande mêlée, ne tarde pas à recouvrer toute l'énergie de sa force première.

Alors un dernier combat s'engage; les légions d'Ahriman l'abandonnent, se débandent et fuient de toutes parts. Seul, il s'élance avec rage vers le ciel; mais ébloui par la gloire lumineuse de l'Éternel et par la vue des Fervers, il est de nouveau vaincu par la parole toute puissante du Bien, et se voit repoussé dans l'abîme pour y gémir pendant six mille ans (les six mois d'été).

Nous n'avons pas besoin de faire ressortir l'analogie de ces doctrines religieuses avec celles de la Bible. Que de passages de ce dernier livre où le bien est indiqué par la lumière et le mal par les ténèbres, sont expliqués par les conceptions théogoniques des Perses! « La lumière s'est élevée du sein des ténèbres en face de ceux qui ont le cœur droit. — La voie des impies s'égare au sein des ténèbres.—Ils repassent au fond des ténèbres et à l'ombre de la mort. — Dieu est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. — Après les ténèbres, Job espère revoir de nouveau la lumière. — Soyez la lumière du monde. » La première chose que Moïse fait créer à Dieu, c'est la lumière, et après chaque création successive, Dieu voit qu'elle est bonne et n'a pas encore été souillée par l'action du mauvais principe, *aroun*, qui diffère bien peu d'*ahriman*, car tel est le nom que le texte hébreu de la Genèse donne au serpent. Ce Dieu, père de la lumière incréée et de toutes les créatures bonnes; ce verbe éternel qui fait toutes choses; les sept esprits prosternés devant le trône du Très-Haut, toujours prêts à porter ses ordres par toute la terre; l'armée céleste qui l'environne; la défection des bons anges devenus rebelles; le premier séjour de l'homme; sa félicité; sa chute par la femme; les grands combats de Satan contre Dieu dans l'Apocalypse; le triomphe définitif du bien; tout cela est répandu sans ordre et confusément dans l'ensemble de tous nos livres saints et se retrouve coordonné avec un sens visible dans le Zend-Avesta, où nous montrerons plus tard que l'auteur de la Genèse, quel qu'il soit, a été le puiser. Il n'y a pas jusqu'à l'organisation du sacerdoce, la distinction des

animaux en purs et impurs, l'aversion des juifs pour les lépreux, la fréquence de leurs purifications, qui ne leur soient communes.

CHAPITRE II

BRAMA ET MAHASSOURA.

Si maintenaut nous recherchons ce que devint la doctrine du dualisme persan en passant dans Inde, nous ne tarderons pas à y remarquer une première dégénérescence du dogme symbolique qui augmentera d'autant plus, il est vrai, sa ressemblance avec la mythologie mosaïque : nous voulons parler de la disparition d'un des caractères essentiellement constitutifs du mythe dualistique, l'égalité des personnes de la Di-théité. Ici, en effet, Ahriman devenu Mahassoura, n'est plus frère d'Ormuzd, transformé en Brama, mais bien sa créature rebelle, le chef créé des dieux ténébreux révoltés contre lui.

Mais avant de faire ressentir cette différence, disons d'abord que la plus ancienne religion de l'Indoustan est renfermée dans les Védas, ouvrage en quatre livres, composés de cent milles slokes ou strophes. Il paraît remonter historiquement à peu près à l'époque où Moïse est sensé avoir vécu (1500); mais la tradition religieuse lui donne une origine bien plus reculée, et les mythes qui s'y trouvent recueillis se reportent assurément au delà de 2200 ans avant notre ère, puisque le taureau y figure comme symbole de l'équinoxe du printemps. Les quatre parties de l'ouvrage portent le nom de *Rig-Véda,*

d'Iadjour-Véda, de *Sama-Véda* et d'*Atharva-Véda*, qui signifient prières en vers, *riste;* en prose, *jadjous;* préparées pour le chant, *saman;* destinées aux purifications, *atharva*. On a cru, mais sans fondement, paraît-il, que cette quatrième partie n'était pas d'une aussi haute antiquité que les trois autres. Dans tous les cas, les divers livres des Védas, quel que soit l'auteur de leur rédaction actuelle, portent bien certainement l'empreinte d'élaborations dues à diverses époques. Cependant on n'y trouve encore aucune mention de la Trimourti indienne composée, avec Brama, de Vischou et de Siva. Elle n'apparaît même point encore dans le code évidemment postérieur de Manou, et, pour la rencontrer, il faut redescendre jusqu'à la mythologie des Pouranas. Malgré cela, les Védas n'ont pas le caractère d'une doctrine primitive. Ils ne sont point assez naïfs pour prétendre à cette originalité sans mélange d'intercalations étrangères et de remaniements multipliés, car l'intuition du monde s'y montre déjà sous des points de vue philosophiques qui n'ont pu être que les fruits de longues méditations et non de l'inspiration spontanée.

Éternellement, disent les Védas, existait la substance première, neutre, indéterminée, invisible et sans forme, Brahm ou Birmah, le dieu qui n'a point de sexe spécial, car il les réunit tous deux dans son essence. Ses principaux surnoms sont Souiambhou (l'Existant par lui-même), Servan-Akiaran (le Zervane Akéréne des livres zends, le temps indéterminé et sans limite, l'Éternel), Bramanda (l'œuf de Brama), Rajapeti (le Japhet ou Jupiter des Juifs, des Grecs et des Latins). Nous croyons que ce nom de Brahm vient du radical *ber* supérieur, ce qui est au dessus et de *mah* désignant l'immensité, la voûte azurée des cieux, les espaces infinis du firmament [1]. Brahm habite au sein de ténèbres lumineuses; il y a

[1] C'est ainsi que Bramane viendrait du persan *ber* ou du zend *opero* et de *man* intelligence (dont sortiraient Ménès, Manou, Ménéthée, Minos). Il aurait donc la même signification que l'Oberman des Germains.

ténèbres, parce qu'en lui rien de distinct n'apparaît encore; ces ténèbres sont lumineuses parce que l'être est lumière. On le représente aussi comme plongé dans un sommeil divin, car l'énergie créatrice est encore inactive et comme endormie « alors, dit le mantra du Rig-Véda, n'existait ni l'être ni le non-être, ni le monde ni le ciel, ni rien au dessous ni rien au dessus, ni terre ni eau, mais seulement quelque chose d'obscur et de terrible. La mort n'était pas encore, ni l'immortalité, ni la distinction du jour et de la nuit. Mais *il* respira sans souffler, seul avec *elle* qui habitait avec lui. Il n'y avait que ténèbres et confusion universelles, quand le désir se forma d'abord dans son esprit. Ce désir devint le germe primitif de la génération et une masse recouverte d'une coquille fut créée par le pouvoir de la contemplation. » Manou ajoute : « C'est ainsi que celui que l'esprit seul peut concevoir, qui n'a pas de partie, qui est le principe de tout ce qui existe, produisit le germe lumineux, qui devint l'œuf brillant comme l'or, éclatant comme un soleil à mille rayons, dans lequel il s'engendra lui-même. » Dans cet œuf, symbole de la sphère du monde, et renfermant conséquemment tous les éléments de l'univers, *il* et *elle*, Brahm et Bhavani, le principe actif ou mâle et le principe passif ou femelle, se confondant dans une union intime, complète, absolue et deviennent une seule et même manifestation déterminée, Brama, que les Védas définissent en ces termes panthéistiques :

« Brama est l'Éternel, l'être par excellence, se révélant dans la félicité et dans la joie. Le monde est son nom, son image; mais cette existence première qui contient tout en soi, est seule réellement existante. Tous les phénomènes ont leur cause dans Brama; il n'est limité ni par le temps, ni par l'espace; il est impérissable, il est l'âme du monde, l'âme de chaque être particulier. Cet univers est Brama, vient de Brama, subsiste en Brama, et retournera dans Brama. Brama, l'être existant par lui-même, est la forme de la science et la forme des mondes sans fin. L'univers ne fait qu'un avec lui,

car il est par sa volonté. Cette volonté éternelle est innée en toutes choses. Elle se révèle dans la création, dans la destruction, dans la rénovation [1], dans le mouvement et dans les formes du temps et de l'espace. »

Brama n'est toutefois, au commencement. que Brahm se manifestant et se mettant à agir, comme l'indique l'*a* final du premier nom transformé. Son premier acte fut de faire éclater l'œuf primitif par la puissance qui était en lui. Il apparut alors sur l'Océan sans rivage, formé par la substance liquide qui était dans l'œuf, et se manifesta sous la forme d'un petit enfant, qui se balançait sur les flots dans le calice d'une fleur de Lotos. Il se nourrissait de lui-même en tenant son pouce dans sa bouche. Né avec quatre têtes (les quatre points cardinaux) il porta ses regards autour de lui dans tous les sens à la fois, et n'aperçut de toute part que l'immense étendue des eaux qui recouvraient d'éternelles ténèbres. Saisi d'effroi, immobile et muet, il passa une éternité divine, équivalant à quelques milliards de siècles humains, absorbé dans la contemplation des formes vagues, indécises, effrayantes se succédant devant lui, sans pouvoir rien comprendre au mystère de son origine ni se faire une idée des choses qui l'entouraient. « Alors, en effet, dit Manou interprétant le texte sacré, le monde n'existait encore qu'aux plus intimes profondeurs de la pensée divine, d'une manière imperceptible et ineffable, comme enveloppé dans les ombres et plongé dans le sommeil. »

Après une inombrable suite d'âges écoulés, une voix, *Vacht*, se fit entendre au milieu de ces éternelles ténèbres. Tirant Brama de sa léthargie, elle lui conseillait d'invoquer Bhagavan (surnom de Brahm) et d'en implorer la lumière en l'adorant. Brahma, se prosterna, pria, et tout à coup il vit le grand être qui avait été le principe de son existence, lui apparaître sous la forme d'un géant à mille têtes. A cet aspect, Brama,

[1] On voit ici le germe de la doctrine tré-théistique des Pouranas.

saisi de ravissement, entonne aussitôt les louanges du Dieu-tout, et d'une seule parole Bhagavan, satisfait de ses adorations, fait paraître la lumière, en la séparant des ténèbres, et offre à son adorateur le spectacle de son être où tous les mondes gisent engourdis dans leurs germes. Il lui donne en même temps le pouvoir de les faire tous surgir de leur sommeil éternel dans l'espace lumineux qui s'étend sans limites autour de lui.

Après avoir passé 100 années divines (36,000 années solaires, ou 100 fois les 360 jours de l'année primitive, transformés en années) à contempler dans sa pensée le spectacle des mondes qu'il voulait réaliser à l'extérieur, il commença l'œuvre de la création. Laissant alors reposer Nara, son esprit, sur les eaux, il y produisit le premier mouvement, *Ayana* nommé pour ce motif *Narayana,* c'est à dire agitation des eaux. Prenant ensuite la partie supérieure de l'œuf du monde, il en forma les sept *souargos* ou sphères célestes. Avec le centre de cet œuf merveilleux et la partie liquide qui l'entourait, il organisa la terre qu'il enveloppa des flots de l'Océan. En organisant la terre, Brama en fit une vaste superficie au centre de laquelle s'élève le mont *Mérou*, axe du monde qui soutient le ciel, la terre et les enfers. Les quatre flancs de la montagne, tournés vers les quatre points cardinaux, sont de quatre couleurs : blanche à l'Orient; rouge au Nord; jaune au Midi; noire à l'Occident. De ce centre commun partent quatre grands fleuves, jaillissant de la même source se dirigent vers les quatre principales régions du monde (*Mohadwipos*), où croissent les quatre arbres de vie, de quatre espèces différentes, nommés en général *Calpavrikchas*. Ces fleuves baignent au nord l'*Uttara-Corau*, à l'est *Badrasa*, à l'ouest *Chetumala,* au sud *Jambou*. Le monde ainsi constitué figure un lotos flottant sur l'Océan : les quatre *Mohadwipos* sont les pétales de son calice; les huit feuilles extérieures représentent les huit *dwipos* secondaires. La cime du Mérou est un plateau circulaire enceint de collines sur lesquelles une

autre terre céleste (*Svargaboumi*), répète sous une forme plus parfaite, l'image de celle des humains. Brama donna à la terre deux brillants luminaires (le soleil et la lune) et en fit le siége des grandes épreuves de la vie et le séjour de la mort, *Moritloka*. De la partie inférieure de l'œuf originaire, il forma les sept *Patalos* ou sphères inférieures, éclairées par huit escarboucles, placées sur la tête de huit serpents.

Brama crée ensuite les purs esprits qui doivent l'aider dans le gouvernement de l'univers. Pour cela, il épouse d'abord sa sœur *Sara-Sonati* [1], et en a cent fils (comme le Priam des Grecs) dont l'aîné, *Dakchna*, donne naissanee à cinquante filles (rappelant les Danaïdes). Treize de ces filles s'unissent à *Kaciapa*, que l'on nomme lui-même le premier Bramina et qui devait le jour à *Maritchi*, fils de Brama. *Aditi*, une des treize épouses, enfante les *Dévatas*, génies lumineux et bienfaisants placés dans les sept sphères célestes pour y régler l'harmonie des mondes et gouverner l'univers. Mais *Diti*, en tout semblable à sa sœur Aditi, enfante une foule de *Daïtias* ou *Assouras*, génies malfaisants, amis des ténèbres, auteurs de tous les maux qui désolent la terre. Ils ont pour chef, le grand Assoura ou Mahassoura, le noir rival de Brama et son plus terrible antagoniste.

Jusque là, la terre restait sans habitants. Dans les Védas, la création terrestre et tout ce qui s'y rapporte est considéré comme un grand sacrifice, ou Dieu, ministre et vic-

[1] Ce n'est donc pas sans cause que l'on a présendu que l'Abram (plus tard Abraham) des livres juifs, l'époux de Sara, sa sœur consanguine, non utérine, n'était autre que le Brama des Indiens. Pour quiconque sait lire, la légende d'Abraham paraîtra complétement la même que celle de Brama, sinon pour la forme, au moins pour le fond. Il n'y a pas jusqu'à la distinction entre Brahm et Brama qui ne se retrouve dans Abram et Abraham; Brahm immole son fils Brama, puis le sauve par les anges aux dieux célestes; comme Abraham immole Isaac qui est sauvé par un ange. Abraham se rend à l'Occident, contrées des ténèbres et de la nuit, comme Brama est précipité aux enfers; les rois lui enlèvent Sara; comme Mahassoura ravit Sara-Souati, etc., etc.

time, s'immole lui-même en se divisant, comme il l'a déjà fait pour former le reste de l'univers : « Les pères qui, en formant la chaîne et la trame, tissèrent et formèrent cette offrande, tissus avec des fils de tous côtés et tendue par la force de cent et un dieux, adore-les. Le premier mâle développe et couvre ce tissu, il le déploie sur le monde et sur les cieux; puis les rayons du Créateur se concentrant à l'autel préparent les fils sacrés de la chaîne. Combien fut grande cette divine offrande que présentèrent tous les dieux? Quelle en fut la figure, le motif, la limite, la mesure, le sacrifice et la prière? D'abord fut produite la *Gayatrie* unie au feu; puis le *Soleil* avec *Ouchni;* ensuite la *Lune* splendide avec *Anouchtoubh* et avec les prières. Par ce sacrifice uuiversel furent aussi créés les sages (Mounis, Richis, Manous, Vassous, Apsaros, Gandharvas) et les hommes. »

Si cependant nous creusons plus à fond la doctrine des Védas, nous y découvrons que tous les êtres animés existèrent d'abord dans deux grands germes : *Mahabouta* qui est la condensation de toutes les âmes et *Prad-Japati* (le Jupiter ou Japhet des Juifs, des Grecs et des Latins) qui est la condensation de tous les éléments grossiers. De l'union de ces deux principes sortirent quatre-vingt-dix-neuf formes mortelles dont l'avant-dernière fut celle du taureau et de la vache et la dernière la forme humaine. Lorsqu'il s'agit de produire celle-ci, Pradjapati, dans lequel l'esprit (ou Mahabouta) s'était transfusionné, se divisa en deux, car il était à la fois mâle et femelle, et d'une partie il produisit l'homme, *Adima*, tandis que de l'autre il fabriquait la femme, *Pracriti,* nom qui signifie mère comme celui d'Eve, que les Juifs donnent à la première femme. Pradjapati s'appelle aussi *Viradji,* qui est le même que le *Virago* des Latins', l'Andromède (homme-mère) des Grecs.

Les Indiens appellent Chorcam le paradis où furent d'abord placés les ancêtres du genre humain. Là croissait l'arbre d'immortalité, *Hom* ou *Haôm*. Comme chez les Persans, ce

nom désigne à la fois l'arbre de vie lui-même, le suc qui en découle et qui donne l'immortalité, et l'incarnation divine de Brama en cet arbre, qui devient ainsi l'arbre-homme divin. Nous avons vu que chez les Bouddhistes chacune des lettres représente une des trois personnes de la Trinité. Les descriptions que les poètes ont faites du bonheur primitif (été) sont d'une magnificence incomparable. Pendant ce temps, Brama régnait seul sur la terre par la vertu de sa sagesse providentielle, *Vastc*, dont les Védas font la peinture suivante, si semblable à celle que nous retrouvons chez les juifs, dans le livre de la Sagesse.

« Je soutiens Mithras (le soleil) et Varouna (l'Océan), Indra (le firmament) et Soma (la lune), j'accorde la richesse à l'homme religieux qui accomplit les sacrifices, présente les offrandes, satisfait aux dieux. Moi, reine, je dispense tous les liens, je possède la science, et je tiens le premier rang parmi celles qui méritent adoration et qui sont octroyées par les dieux, car je suis universelle, toute puissante, pénétrant tous les êtres. Malheur à quiconque vit en moi, voit, respire, entend par moi, et ne me connaît pas. Écoutez la doctrine que je proclame, moi qui suis adorée des dieux et des hommes : celui que j'ai choisi, je le rends fort et Brama, saint et savant. J'ai engendré le firmament et mon origine est au milieu de l'océan : c'est pourquoi je pénètre toutes les existences et avec ma forme, j'atteinds le ciel. Créatrice primitive de tout être, je me promène comme un souffle léger; j'habite au dessus des cieux, au delà de la terre, je suis infinie. »

Cependant Mahassoura commençait à disputer à Brama l'empire du monde. S'attaquant d'abord à l'homme, il enfla son cœur d'orgueil et le poussa à se réputer l'égal du dieu du ciel, parce que, comme lui, il pouvait s'abreuver à la source de toute science en lisant les Védas. Pour le déterminer à ce crime, les Assouras s'étaient servi de l'image d'un serpent qui le séduisit et l'entraîna dans l'abîme des ténèbres. Devenu plus hardi par cette première victoire, Mahassoura osa s'atta-

quer à Brama lui-même et le rendit si orgueilleux de la beauté de ses créations que le dieu du jour osa se réputer l'égal de Brahm lui-même. C'est alors que Sarasouati, sa sœur, refusant désormais de cohabiter avec lui, il la persécute avec rage pour la souiller de ses violences. La déesse indignée s'enfuit au ciel; Brama l'y poursuit, en se faisant pousser une cinquième tête; mais alors il se trouve face à face avec son terrible rival, qui s'empare de sa femme, lui coupe d'un seul coup sa nouvelle tête, et le précipite dans les enfers (Naroka). D'autres prétendent que c'est Brahm [1] lui-même qui le châtia de la sorte, en lui disant : « Ne sais-tu pas qu'un de mes titres est vengeur de l'orgueil? C'est le seul crime que je ne pardonne pas et que tu dois désormais expier. » Brama pour se purifier doit donc s'incarner quatre fois, une à chaque âge. Mais à la fin du dernier *colpa*, le dieu ayant recouvré ses forces, recommence sa lutte contre Mahassoura. Cette fois celui-ci est vaincu, plongé au fond des abîmes et Brama remonte aux cieux glorieux et triomphant.

On ne rend point de culte à Brama (les chrétiens n'en rendent point non plus à Dieu le Père); mais les bramines en font l'objet constant de leurs adorations. Ils l'invoquent matin et soir, en jetant trois fois de l'eau avec le creux de la main sur la terre et vers le soleil, qu'ils adorent ensuite comme la plus parfaite image de Brama. Ils renouvellent à midi leurs hommages à ce dieu, en lui offrant une fleur. Le sacrifice le plus important, le plus sacré de tous ceux qu'on puisse lui offrir, est celui de *Hom* ou *Hôma,* qui le symbolise incarné dans l'arbre de vie et d'immortalité.

Pour préserver de tout mal les hommes régénérés par ses incarnations, Brama leur a donné des anges gardiens destinés à les soustraire aux embûches que ne cessent de leur dresser les Assouras. Voici la prière consignée dans les Védas qu'on

[1] Ne pas oublier que Brahm représente le temps ou la révolution annuelle.

doit leur adresser : « Gardien de cette habitation, sois-nous propice; fais qu'elle nous soit salutaire; accorde-nous ce que nous implorons de toi. Fais prospérer nos animaux bipèdes et quadrupèdes. Gardien de cette habitation, multiplie nos biens et notre postérité; préserve-nous de décadence ainsi que nos génisses et nos chevaux; protége-nous comme un père ses enfants. Gardien de cette demeure, fais que nous nous trouvions réunis dans le séjour de la félicité; prends-nous sous ta protection à cette heure et dans l'avenir, et délivre-nous du mal. Aoüm. »

Les hommes qui désobéissent aux commandements de Dieu descendent dans les régions de punition avant de recommencer les quatre-vingt-dix-neuf épreuves ou transmigrations terrestres. Celles-ci terminées, les justes entrent dans les sphères supérieures. Si elles faiblissent, elles redescendent de nouveau pour recommencer l'expiation. Mais celles qui ont pu traverser les sept sphères inférieures et les sept supérieures sans offenser de nouveau la majesté divine, sont appelées à la félicité suprême et à l'identification avec Dieu. Les Assouros eux-mêmes finiront, à la fin, par être tous réunis à Brama.

CHAPITRE III

ODIN ET LOKE.

On sait que les Scandinaves (Scanie-odinique), provenaient de la tribu guerrière des Asgards de l'Iran. Chassés de ce pays à une époque qu'on ne saurait déterminer avec précision, ils s'étendirent sur les rives du Dniéper, d'où ils se répandirent bientôt dans deux directions différentes. Les uns remontant vers le Nord se fixèrent sur les rives de la Baltique et dans la presqu'île boréale qui prit leur nom. Les autres sous

le nom de Lif-Thraser, dont nous parlent les Eddas (les Tiras de l'Écriture) se jetèrent dans la Thrace et dans le Tyrol. S'étant mélangés avec les Teutsch de la Rhétie dans cette dernière contrée ils descendirent en Italie sous le nom de Tusci ou d'Etrusques, et de Rhassènes. Tous les traits essentiels de la mythologie toscane, dont le grand dieu était Thina ou Odin, sont tellement analogues à ceux de la mythologie scandinave, qu'il n'est pas possible de douter, en effet, qu'ils ne proviennent d'une source primitive commune.

Or, si après avoir suivi les traces du dualisme persan dans sa marche vers l'Orient nous remontons avec lui vers le Nord, il nous apparaîtra de nouveau comme une réminiscence presque identique des dogmes du Zend-Avesta. Seulement ici, par la force même des choses, nous allons lui voir revêtir un caractère qu'il transfusionnera dans toutes les mythologies de l'Occident. Dans les contrées boréales, en effet, la nature nous offre le singulier phénomène d'une nuit de six mois et d'un jour de six mois. On peut donc supposer, avec raison, que pendant ce temps le soleil mourait en réalité, et que celui qui reparaissait au printemps n'était plus le vieux soleil, mais son fils, de même que le grain qui pousse à cette saison n'est pas celui qui a été ensemencé avant l'hiver, mais son produit. Ainsi devait s'introduire dans le dualisme primitif le dogme de la paternité et de la filiation divine, dans la première essence du di-théisme.

Avant que le monde fut créé, il n'existait que deux divinités, dont l'une appelée le *Père universel*, habitait un palais de lumière et de feu, et l'autre, connue sous le nom de *Suturle-Mir*, était renfermée dans les enfers, séjour des ténèbres, de l'horreur et de la mort. Entre la région lumineuse et celle de la nuit éternelle s'étendait un vide immense, qui n'était autre que l'insondable abîme. Or, il arriva que les fleuves empoisonnés des enfers, en s'éloignant de leur source, se congelèrent et formèrent des montagnes de glace. Un souffle de chaleur, parti du séjour de la lumière pure, fit fondre les

vapeurs gelées, qui, en se coagulant goutte à goutte, prirent la forme du géant *Ymer* dont les dimensions surpassaient celles des plus hautes montagnes du monde. Jeté au milieu de cette nature ennemie, il allait mourir d'inanition, lorsque la chaleur, continuant à faire fondre le givre, forma une vache merveilleuse, nommée Adhumbla, qui se nourrit en léchant les montagnes de glace et de sel, et bientôt fit couler de ses mamelles quatre grands fleuves de lait dont Ymer fit sa nourriture. Il devint père d'une race de géants presque aussi grands que lui-même, et qu'on nomma les *Géants de la Gelée*. Mais pendant que la vache léchait les rochers de glace, Ymer vit tout à coup ces masses se couvrir de cheveux d'homme, puis former une tête, un corps et enfin un jeune dieu éblouissant, vigoureux, qui reçut le nom de *Bore* et devint père des dieux du ciel. Ceux-ci se réunissant contre *Ymer* le tuèrent, et le jetèrent dans l'abîme immense qui s'étendait entre les régions de la lumière et celles des ténèbres. La terre fut formée de sa chair, la mer de son sang, les rochers de ses os, les plantes de son poil, les arbres de sa chevelure, les nuages de sa cervelle et son crâne devint la voûte du firmament que soutinrent quatre nains vigoureux (points cardinaux). Pour éviter la colère des géants, fils d'Ymer, les enfants de Bore se construisirent avec les sourcils du géant un fort redoutable qu'ils nommèrent *Migdar*, c'est à dire ville du milieu. Odin (l'Adonaï des Phéniciens et des Juifs, le Thina des Etrusques), le plus vaillant d'entre eux construisit un pont lumineux de plusieurs couleurs qui conduisait de la terre au ciel. Il chargea *Hiemdal* (le chien, Syrius) de se tenir à l'extrémité pour en garder continuellement l'entrée et le défendre contre l'approche des géants. Celui-ci avait l'oreille si fine qu'il entendait l'herbe croître dans les prairies, et la laine sur le dos des brebis; son sommeil était plus léger que celui d'un oiseau et il était doué d'une vue si perçante qu'il voyait nuit et jour tout ce qui se passait à cent lieues de distance. Comme le Persée de la sphère céleste, qui se trouve placé au dessus de la constellation du

taureau, où nous avons vu commencer ce récit, il était armé d'une épée flamboyante et possédait une trompette dont le son était tellement aigu qu'elle pouvait être entendue à la fois aux quatre coins du monde. Les compagnons d'Odin, au nombre de douze (les mois) avec autant de déesses pour femmes, construisirent ensuite une salle magnifique, avec douze siéges où ils s'asseyaient pour prendre leurs repas. Éblouissante de pierreries et de ciselures magnifiques, elle fut appelée le séjour de la joie.

Cependant les dieux ne s'assemblaient pas toujours dans cette salle céleste, car ils aimaient à s'asseoir sous un arbre prodigieux qu'on appelait le frêne Ygdrasil. Son feuillage s'étendait sur le globe entier; il avait trois racines, dont l'une était chez les dieux, la seconde sur la terre et la troisième aux enfers. (Les anciens Germains rendaient la justice sous un chêne, comme saint Louis, et celle-ci a la terre pour lieu d'exercice, le ciel pour juge et rémunérateur, et les enfers pour châtiments, lorsqu'elle est violée.) Quatre cerfs (les quatre saisons) couraient continuellement sur ses branches et un petit écureuil (la vie) ne cessait d'y monter et d'en descendre, pour raconter à un aigle (l'oiseau du soleil) qui se trouvait au sommet, ce que faisait le grand dragon rugissant au fond des enfers. De peur que ce frêne, aussi vieux que le monde, ne vint à sécher tout à coup, trois fées, nommées *Urda*, *Vérandi* et *Skulda* (le passé, le présent et l'avenir) n'étaient occupées qu'à l'arroser avec de l'eau qu'elles puisaient dans une claire fontaine placée sous sa racine.

Outre la forteresse céleste, Odin avait aussi fondé une ville éblouissante de richesses et de lumière, nommée *Asgard*, la *cité des Ases*. Elle était bâtie en pur argent, et du trône qu'il y avait élevé, le dieu embrassait d'un seul regard l'univers entier. A quelque distance de cette ville, s'élevait le *Walhalla*, palais magnifique où l'on pouvait entrer et sortir par cinq cent quarante portes. C'était dans ce palais merveilleux qu'Odin, *Père des combats*, admettait, après leur mort, tous

les guerriers qui avaient succombé dans les batailles, pour en former une armée innombrable qu'il destinait à combattre les géants, lorsque ceux-ci viendraient escalader le ciel. La principale occupation du dieu de la lumière était d'exercer continuellement aux batailles cette armée de héros. Chaque matin, dès qu'un coq éternel, qui était dans le ciel, avait chanté, on voyait s'ouvrir en même temps les cinq cent quarante portes du palais, et sortir cette troupe innombrable couverte de fortes armures, pour se livrer des combats acharnés. Mais dès que l'heure du repos avait sonné, chacun d'eux remontait à cheval sain et sauf, et rentrait dans le Walhalla où Odin leur faisait distribuer par les trois *Valkyries* (déesses de la guerre), la chair d'un sanglier merveilleux (l'ourse du Nord, que les Indiens remplaçaient aussi par un sanglier), qui étant cuit et dépecé tous les matins, se retrouvait tout entier chaque soir, pour servir au repas du lendemain. Pendant ces repas, deux corbeaux, placés sur les épaules d'Odin, lui racontaient ce qu'ils avaient vu dans le monde; c'était l'*Esprit* et la *Mémoire* que le dieu envoyait chaque jour sur la terre pour examiner ce qui s'y passait. Lui-même se transportait d'une extrémité du monde à l'autre sur un cheval merveilleux, nommé *Sleipner* (l'éclair).

Entre temps *Loke*, le dieu du mal, le calomniateur, l'artisan des intrigues et des tromperies, avait épousé une femme de la race des géants, nommé *Angerbode*, qui signifiait messagère de malheur. Elle donna le jour à trois monstres qui devaient causer un jour la ruine des dieux. Le premier était l'énorme loup *Feuris*, aussi méchant et rusé que son père, aussi fort que sa mère, la géante. Le second était le grand serpent *Midgard* qu'Odin précipita dans la mer au moment de sa naissance. Il y prit un tel accroissement que bientôt il put entourer le globe entier de son corps et se mordre la queue avec rage. (Ici la signification du signe du dragon d'hiver est manifeste.) Le troisième monstre était *Héla*, c'est à dire la mort, à laquelle Odin donna le gouvernement des

enfers pour y recevoir les lâches morts de vieillesse ou de maladie. La table de cette déesse était la famine, sa chambre à coucher la douleur, son couteau la faim, sa servante la lenteur, sa porte le précipice, son vestibule la langueur, son lit la maladie, sa prière la malédiction, et ses compagnes habituelles toutes les calamités qui désolent les hommes et les font mourrir. La moitié de son corps était d'un bleu rouge, l'autre d'un pâle livide. Certes c'était bien là la personnification de l'hiver et de la mort. Les dieux ne purent enchaîner auprès d'elle le loup *Feuris* qu'après un grand nombre d'infructueuses tentatives, dans une desquelles il dévora le bras du dieu Tyr.

La création céleste terminée, ainsi que tous les préparatifs nécessaires pour soutenir le grand combat des dieux contre la race des géants, il fallait procéder à la création terrestre. Ici la tradition symbolique reçue de la Perse s'obscurcit, quoiqu'à certains traits il ne soit cependant pas impossible d'en reconnaître les vestiges et les débris. C'est pour cela que nous éprouvons le besoin de citer désormais textuellement les Eddas : « On donne à Odin le nom d'Allfader (père universel), parce qu'il est réellement père de tout. La terre était sa fille et sa femme : c'est par elle qu'il devint père des dieux. Il le fut aussi des hommes et de tous les objets créés par sa puissance [1]... Les dieux, fils de Bore, étant allés sur le rivage de la mer, y trouvèrent deux arbres, un frêne et un aulne; ils en firent deux êtres humains, Odin leur donna l'âme et la vie, Vile la raison et Vé le visage, la parole, l'ouïe et la vue. Ils leur donnèrent aussi des vêtements et des noms : l'homme fut appelé *Ask* et la femme *Embla*. C'est d'eux que descendent tous les enfants des hommes. Ils furent placés dans la céleste enceinte de Midgard (le ciel d'été). Il leur fut permis de l'habiter et d'y bâtir des demeures [2]..... De

[1] Traduction de Mlle du Pujet, p. 40.
[2] Idem, page 39.

tous les ouvrages d'Odin, ce qu'il avait fait de plus important c'était l'homme. L'esprit dont celui-ci est doué ne meurt pas, même lorsque son corps est réduit en terreau ou en cendres par le feu. Les justes devaient vivre et habiter dans le ciel (gimle) avec Dieu; les méchants devaient être livrés à la sombre Héla et précipités dans le Niflhem (enfers), ou neuvième monde inférieur [1]..... » Tous les dieux s'étaient occupés de l'organisation des demeures divines et humaines. « Ils avaient travaillé la pierre, le bois, les métaux et l'or en si grande abondance que tous les ustensiles de ménage étaient de ce métal. C'est pourquoi cette époque fut appelée l'âge d'or. Mais l'arrivée des femmes de Joetenhem fit disparaître cet âge de bonheur [2]. »

Comme on le voit la tradition subsiste, mais vague, altérée, sans physionomie, sans couleurs et tellement mutilée que, sans la connaissance préalable de son origine, il serait impossible d'y retrouver les éléments de sa conception primitive. En retour la ruine qui succède au bonheur de l'été et qu'amène le dur hiver, y est dépeinte avec des couleurs tellement saisissantes que nous allons y retrouver une grande partie des images de l'Apocalypse, mais jetées dans un tableau bien autrement grandiose, original et primitif. Toutefois, il en résulte que les deux livres se sont inspirés aux mêmes sources.

« Loke, le dieu du mal avait été attaché sur trois dalles énormes. L'une d'elles était sous ses épaules, la seconde sous ses reins, et la troisième sous ses genoux. Ses liens formés des entrailles de son fils Narve s'étaient transformés en chaînes de fer, et Skade avait suspendu au dessus de sa tête un serpent vénimeux dont le venin tombait goutte à goutte sur le front du supplicié. Sigger, sa première femme, assise auprès de lui, tenait un bassin sous le serpent pour y recevoir le venin et le vidait quand il était plein. Mais dans l'intervalle, celui-ci tombant sur le visage de Loke, il en éprouvait

[1] Traduction de Melle Pujet, page 81.
[2] Edda, p. 44.

de telles convulsions que la terre entière en tremblait sur ses bases. Le malheureux restera attaché de la sorte jusqu'au jour du *crépuscule des dieux.*

« Lorsque viendra celui-ci, il y aura d'abord un hiver horrible, nommé *Fimbul.* La neige ne cessera de tomber dans toutes les directions. La violence de la gelée et des vents feront disparaître la chaleur du soleil. Cet hiver se composera de trois hivers semblables qui se succéderont sans été. Pendant ce temps, le monde entier sera livré aux discordes et à toutes les horreurs de la guerre. Le sang sera répandu avec une prodigieuse abondance. Les frères se tueront les uns les autres pour assouvir leur avarice; les neveux et les nièces oublieront les liens du sang, il n'y aura pas même de ménagements entre les pères et leurs enfants. Oh! que les temps seront durs! Il y aura un âge de hache, un âge de glaive. Les boucliers seront fendus. Il y aura un âge de tempête et un âge de meurtre, avant que le monde finisse. Alors, pour le malheur des hommes, le loup qui poursuit le soleil, finira par l'avaler. Le second loup saisira la lune et causera aussi d'affreux désastres. Les étoiles tomberont du ciel, la terre tremblera, les arbres seront déracinés, les montagnes s'écrouleront sur elles-mêmes, toutes les chaines qui retenaient les puissances malfaisantes prisonnières seront brisées et le loup Feuris recouvrira la liberté. L'Océan bondira hors de son lit, car le grand dragon Midgard sera pris de la rage des géants et s'élancera sur le continent. L'énorme vaisseau Nugelfare, formé des ongles des hommes morts sans les avoir rognés, gouverné par le géant Ymer sera débarrassé de ses entraves et mis à flots sur cet océan débordé. Près de lui s'avancera, la gueule béante, le loup dévorant dont la mâchoire supérieure touchera le ciel et la mâchoire inférieure la surface de la terre [1]. Si l'espace ne lui manquait, il ouvrirait la gueule

[1] Dans la sphère céleste le loup, se trouve au pôle antarctique, en face de la constellation du serpent, et le navire les précède.

davantage encore. Le feu lui jaillira des yeux et des narines, et le venin qu'il vomira, empestera le ciel, l'air et l'Océan.

« Pendant ce fracas, le ciel se fendra, et les fils de Muspell sortiront de l'abîme sur les blancs chevaux de la Mort que conduira le Noir-Sutur. Il sera précédé et suivi par un feu dévorant. Son terrible glaive resplendira comme le soleil. Le pont de Baefroeste s'écroulera sous les pas des fils de Muspell. Ils se rendront dans la plaine de Vigrid (vallée de Josaphat) où se réuniront aussi le serpent de Midgard et le loup Feuris. Loke se trouvera également en tête de tous les géants rangés en bataille, dans cette plaine qui n'a pas moins de cent *milles* d'étendue sur chaque face.

« A l'arrivée de cette armée Heimdall se lèvera et sonnera de la trompette de toute l'énergie de ses poumons. Les dieux, saisis d'effroi, se réuniront en conseil et Odin ira demander conseil à la sagesse, réfugiée au fond de son puits. Le frère Ygdrasil tremblera, et tout dans le ciel comme sur la terre, sera dans l'effroi et la consternation. Les ases et les dieux saints s'armant en guerre, s'avanceront dans la plaine immense. A leur tête se verra l'éclatant Odin, la tête ceinte d'un casque d'or, la poitrine recouverte de sa cotte de maille, et tenant en main son javelot, Gugner. Son fils Thor, combattra près de lui le féroce serpent Midgard qui l'empêchera de porter secours à son père. Frey, autre fils d'Odin, dépourvu de son glaive qu'il avait donné pour obtenir la main de la déesse qu'il aimait, sera tué dans l'effroyable combat qu'il livrera à Sutur. Tyr attaquera le chien Garm et tous deux se tueront mutuellement. Thor tuera le serpent Midgard, mais périra empoisonné par les exhalaisons de son venin. Feuris avalera le grand Odin, mais Vidan lui déchirera la mâchoire. Loke et Heimdall s'entretueront. Le noir Sutur triomphant vomira alors de tels torrents de feux sur le monde que l'univers entier périra dévoré par l'incendie [1]. »

[1] Edda, p. 107-113.

Ce dernier trait nous fait voir la confusion des deux traditions qui nous montrent le monde périssant tantôt par les déluges de l'hiver, tantôt par les incendies de l'été, selon que l'on faisait commencer l'année à l'équinoxe de printemps ou au solstice d'été. Quand les flammes de Sutur seront éteintes, il sortira de la mer qu'il n'avait pu incendier, une terre verte et belle. Deux hommes, nommés *Lif* et *Lif-Thraser*, s'étant aussi dérobés aux flammes de Sutur, en se cachant dans la forêt de Hodmimer, se nourriront de la rosée du matin et donneront naissance à une famille nombreuse dont sortiront toutes les races qui peupleront le nouveau monde. Quant au soleil, avant d'être avalé par le loup Feuris (on sait qu'aux pôles la nuit est de six mois), il avait donné le jour à un fils, qui sortant brillant et radieux du séjour des morts, éclairera, sous le nom de Balder, un monde nouveau, rempli de félicités, d'abondance et exempt de soucis et de chagrins.

CHAPITRE IV.

TRIADE DUALISTIQUE DES GRECS

Les Grecs recevant leurs mythes de tous les peuples ne se sont pas contentés d'un seul symbole du dogme dualistique; mais en ont adopté trois, dont ils sentirent tellement l'analogie qu'ils les enchevêtrèrent l'un dans l'autre de manière à en faire pour ainsi dire un tout unique. Nous allons les examiner successivement.

Au commencement n'existait que le *Chaos*, masse informe d'éléments divers et désordonnés, qui, en se débrouillant, se divisèrent en trois parties. La première forme le ciel, *Uranus*, le plus ancien des dieux; la seconde forma la terre, *Titée*,

la première des déesses; de la troisième, provint le Tartare, sombre et lugubre région où continuaient à s'agiter toutes les forces désordonnées de la nature, sous le nom de *Titans*.

Uranus commença par organiser son empire. Il créa d'abord tous les dieux sidéraux qui devaient former son cortége; détermina leurs révolutions; mesura l'année par le cours du soleil, et les mois par celui de la lune; puis, pour achever son œuvre, il régularisa le cours des saisons. La terre fut à son tour organisée. Du centre, il fit jaillir le mont Atlas qui doit éternellement soutenir la voûte des cieux. Il étendit à ses pieds les terres destinées aux humains et entoura le tout du fleuve Océan. Rassemblant en société les hommes encore sauvages, il les arracha à la vie brutale et désordonnée qu'ils avaient menée jusqu'alors, leur enseigna l'usage de l'agriculture et la manière de se nourrir de fruits et de les conserver. S'unissant alors à sa sœur Titée ou la terre, il en eu douze fils (les douze mois de l'année), dont le plus remarquable fut Saturne où Chronos (le Temps), que le destin devait un jour élever au trône. Uranus ayant prévu qu'un de ces fils le renverserait, les replongea tous dans le sein de la Terre, leur mère commune. Mais celle-ci, aidée de Saturne, tendit un piége à son époux qui s'y laissa prendre, se vit ravir par son fils les organes de la virilité et fut précipité au fond du Tartare.

Cependant Saturne avait un frère plus âgé que lui, nommé Titan, et désormais confondu avec Uranus lui-même. Symbole des forces désordonnées de l'hiver, Titan, en sa qualité d'aîné, revendiqua l'empire que Saturne, symbole du printemps renaissant, venait de conquérir. Après une lutte terrible, Saturne finit par triompher et retint son frère enchaîné au fond des noirs abîmes du Tartare. Régnant seul dans l'immensité du ciel, il entreprend à son tour ses innombrables créations. Comme il s'était caché en Italie, lorsque son père avait voulut le tuer avec ses autres frères et y avait reçu une glorieuse hospitalité de Janus, ce fut surtout cette contrée

qu'il favorisa de ces bienfaits en faisant du règne de son sauveur celui du meilleur des rois, L'âge d'or descend sur la terre. Pendant cet heureux temps, les longs chemins furent inutiles; les navires ne fatiguèrent pas le sein des flots; le commerçant n'erra pas de contrées en contrées pour y recueillir un gain inutile; on n'assujettissait ni le taureau sous le joug, ni le cheval au frein modérateur; les demeures n'avaient pas de portes; les champs n'étaient pas limités par des bornes; ni les guerres, ni les maladies, ni les pestilences, ni les rixes entre les hommes n'existaient sur la terre; tous les hommes étaient justes, innocents et bons; le sol produisait de lui-même toute espèce de fruits; les ruisseaux roulaient des flots de lait; le miel découlait des arbres; un éternel printemps enchantait la nature; les tigres et les lions se jouaient avec l'agneau autour des petits enfants, et partout les vices étaient inconnus. La mort même rugissait au fond du Tartare, furieuse de n'avoir point de proie à dévorer.

Ce bon Janus, comme Rollin l'avait déjà soupçonné, pourrait donc bien n'être que le Saturne italique lui-même. « Les anciens, dit Ovide au premier livre des Fastes, affirment que Janus ne prit la forme d'un dieu qu'au moment où les éléments commencèrent à s'organiser au sein du chaos primitif (l'hiver). Il a un double visage, parce qu'il regarde à la fois l'Orient et l'Occident, et qu'il préside avec les heures aux portes du levant et du couchant. Celles-ci ne s'ouvrent et ne se ferment qu'à sa volonté, car seul il gouverne la vaste étendue de l'univers et a le pouvoir de faire tourner le monde sur ses pôles. Le jour et le soleil ne vont et ne viennent que par son moyen. » Comme le saint Pierre des chrétiens, qui n'en est qu'une copie, il tient en main les clefs du ciel. On l'invoquait le premier, lorsque l'on faisait un sacrifice à quelqu'autre dieu, parce que ce n'était que par lui qu'on pouvait se mettre en communication avec la divinité dont il était l'intermédiaire, car ce n'était qu'en passant par sa porte que les prières des suppliants pouvaient arriver jusqu'au dieu imploré. On sait

quel parti les successeurs de Pierre ont su tirer de cette vieille fable pour établir leur prétendue infaillibilité. Les statues de Janus le représentaient indiquant de la main droite le nombre 300, qui était celui de l'année primitive, et de la gauche celui de 65, qui forma son supplément postérieur. Ses temples avaient quatre faces, ayant chacune une porte (les quatre saisons), et trois fenêtres (formant en tout douze fenêtres, nombre égal à celui des mois de l'année). On lui dressait douze autels dans ses temples, et, sur ses médailles, on peint à ses côtés le navire sur lequel les humains ont échappé aux déluges de l'hiver et qui le fait confondre avec les Deucalion, les Noé et tant d'autres.

Cependant la saison d'été se passe et nous entrons en automne. Saturne, qui avait épousé Rhéa, en obtint trois enfants (les trois saisons écoulées); mais un oracle ayant prédit qu'un de ses fils le renverserait du trône, il les dévore tour à tour au moment de leur naissance. Dès ce moment, Saturne cesse d'être un type de bienfaisance pour devenir un dieu farouche et terrible.

On entre en hiver ; Rhéa va lui donner un quatrième enfant; mais dès qu'elle l'eût mis au monde, elle lui substitua à dévorer une pierre emmaillotée, c'est à dire les rochers dénudés de l'hiver au lieu des abondantes productions des autres saisons. S'enfuyant alors avec son fils, Rhéa court le cacher dans une grotte de l'ile de Crète, appelée Dictée, où elle le confie à deux nymphes, nommées Mélisses et aux Curètes qui faisaient retentir les alentours du bruit de leurs cymbales pour que les cris de l'enfant n'arrivassent pas jusqu'aux oreilles de Saturne. Cependant les Titans n'avaient pas renoncé à l'empire dont les avait dépouillé le fils d'Uranus. Ranimant leur audace, ils s'échappent des abîmes ténébreux, et, dans un grand combat, remportent une victoire éclatante et précipitent Saturne au fond des enfers (solstice d'hiver).

Jupiter étant devenu grand (printemps) résolut de délivrer son père et engagea à son tour une lutte terrible contre la race

des géants. Ceux-ci furent vaincus dans cette immortelle bataille, et à leur tour précipités aux enfers, tandis que Saturne remonta aux cieux. Mais le vieux dieu se souvenant alors de l'oracle qui le menaçait d'une fatale déchéance par l'entremise de son fils, tendit lui-même des embûches à ce dernier pour le faire périr. Jupiter, selon Hésiode, eut alors recours à *Métis* (la Prudence) déesse dont les lumières étaient supérieures à celles de tous les dieux et des Titans. Celle-ci lui conseilla d'abord de faire prendre à Saturne un breuvage magique qui lui fit rendre tous les enfants qu'il avait dévorés (l'année recommence au printemps avec les saisons). Elle lui persuada ensuite de s'adresser au génie prophétique de la terre, qui lui prédit une victoire complète, s'il pouvait délivrer ceux des Titans que son père tenait enfermés dans le Tartare et les engager à le soutenir dans la lutte qn'il voulait engager contre leur ancien oppresseur. Jupiter résolut aussitôt de délivrer ce dernier; mais Campé, geôlière des Titans dans les cachots infernaux, refusa obstinément de les laisser sortir. Sans se laisser décourager, Jupiter parvint à s'introduire dans les lieux où Saturne avait enchaîné les Cyclopes et fut assez heureux pour les délivrer. Par reconnaissance, ceux-ci lui forgèrent le tonnerre, les éclairs et la foudre (qui ne renaissent qu'au printemps). Faisant un premier usage de ces armes divines, Jupiter en tua la gardienne du sombre séjour. Il délivra ensuite les Titans dont la plupart refusèrent de se soumettre à sa puissance, et se rangèrent sous les étendards de Saturne, qui devient ainsi leur chef et commence, à partir de ce moment, à ressembler singulièrement au noir Sutur de la mythologie scandinave.

C'est alors qu'apparaissent dans le mythe les quatre fils d'un couple titanique plus ancien que Saturne et Rhéa, puisqu'il remonte à l'époque d'Uranus : nous voulons parler de *Japet* et de *Clymène*, enfants de Titans, frère d'Uranus. Ce couple représentant de la race humaine avait donné le jour à quatre fils : *Atlas* dont nous avons déjà vu la destinée ; *Méné-*

tius qui avait été précipité aux enfers; *Prométhée* qui fut le père et le bienfaiteur de la race humaine, et *Epimethée* qui devait l'entraîner à sa perte. Voici les paroles qu'Eschyle prête à Promethée au moment où Jupiter vient le solliciter, lui et ses frères, de se ranger sous ses drapeaux :

« La haine se mit alors entre les dieux et deux factions rivales se formèrent. Les uns voulaient renverser Saturne du trône et donner l'empire à Jupiter; les autres faisaient tous leurs efforts pour empêcher celui-ci de régner jamais sur les dieux. En vain, dans ces circonstances, je prodiguai les sages conseils : les fils du ciel et de la terre, les Titans furent sourds à ma voix. Pleins d'orgueil et d'audace, ils méprisèrent les prudents artifices. Ils se flattaient d'assurer leur triomphe par la seule violence. Mais plus d'une fois la Terre et Thémis, ma mère, m'avaient prédit l'issue du combat, m'assurant que la victoire et l'empire appartiendraient au plus habile. Voilà ce que j'expliquais aux Titans; mais ils ne m'écoutèrent pas et méprisèrent mes conseils. La résolution la plus sage, à ce qu'il me sembla dès lors, fut de me ranger avec ma mère du côté de Jupiter et de combler spontanément le désir du dieu qui invoquait mon secours. Grâce à mes conseils, les noirs et profonds cachots du Tartare ont englouti l'antique Saturne avec tous ses défenseurs [1]. »

Devenu maître du ciel, Jupiter épousa Junon, sa sœur, à l'exemple d'Uranus qui avait pris pour femme sa sœur Titéa et de Saturne qui s'était uni à Rhéa. Peu content d'avoir assujetti le monde à son empire, il voulut encore être le législateur de l'univers, et faire régner partout la justice, les arts et l'agriculture. Ayant été allaité par la chèvre Amaltée dans sa grotte de Crète, il la plaça par reconnaissance dans le ciel avec ses deux chevreaux (capricorne du solstice d'été). Il donna une de ses cornes aux nymphes qui avaient eu soin de son enfance. Comme cette corne avait la vertu merveilleuse de

[1] Promethée; traduc. Pierron; éd. Charpentier, p. 14.

produire tout ce qu'on désirait, on l'appela la *corne d'abondance*. En la versant sur le monde, les nymphes nourricières y répandirent par torrents les fruits, les fleurs, la fécondité, la santé, le bonheur et tous les biens. De son côté, Jupiter donnait le firmament pour demeure aux dieux. Il y faisait construire les splendides palais où il les réunissait en de copieux festins, dans lesquels ils se nourrissaient de nectar et d'ambroisie. Pour se protéger contre les Titans, s'ils parvenaient à s'échapper du noir abîme des enfers, il appuie d'abord le ciel sur la terre au moyen de grandes colonnes que le Titan Atlas est forcé de continuer à soutenir. Du centre de la terre, il fait ensuite surgir le mont Olympe dont la cime s'enfonce jusque dans les profondeurs des cieux. C'est à la cime de ce mont qu'il construit la citadelle qui doit servir d'acropole aux divinités. Il établit ensuite sur la terre les trois plus fameux orales (de Dodone, de Lybie et de Trophonius), afin que les mortels puissent toujours avoir des règles de conduite capables de les diriger dans la voie incertaine de l'existence.

Cependant Prométhée, non content des bienfaits que Jupiter répandait sur les humains, n'ambitionnait rien moins que de communiquer aux créatures de ses mains la vie des dieux et leur immortalité. En d'autres mots, il voulut faire de la race humaine une race divine, et, pour y parvenir, il ravit au ciel le feu vivificateur et tenta de les animer de cette flamme épurée. Jupiter irrité de tant d'audace, résolut aussitôt de se venger du Titan et de ceux qui avaient consenti à devenir des dieux eux-mêmes, en s'égalant dans leur orgueil aux divinités de l'Olympe. Il ordonne donc à Vulcain de forger une femme réunissant en elle toutes les grâces et les séductions physiques. Le dieu du feu n'eut aucune peine à fabriquer une statue dont la forme extérieure offrit toutes les perfections réunies. Dieux et déesses se plurent ensuite à la combler de tous les dons internes, afin de rendre plus assurée leur vengeance implacable. Minerve lui accorda l'intelligence, Vénus les grâces du sentiment et des manières; Apollon une irrésis-

tible éloquence. Tous les autres dieux, faisant de même, elle devint un si parfait assemblage de tous les dons qu'elle en reçut le nom de Pandore (Tout-Don). Jupiter se présentant alors, fit à son tour un présent à cette femme merveilleuse. Il consistait en un petit coffret artistement ouvré, contenant l'ensemble de tous les maux. Il ordonna ensuite que l'on conduisit cette irrésistible créature à Prométhée, en engageant cette femme incomparable à lui donner ce coffret comme présent de noces, s'il consentait à l'épouser. A la vue de ce *chef-d'œuvre funeste, merveille fatale, beau mal,* dit Hésiode, le prudent Prométhée se garda bien de se laisser séduire ; mais son frère Épiméthée, s'éprenant d'une folle passion pour la belle inconnue, s'empressa de l'accepter pour épouse et de recevoir la boite qu'elle lui offrit comme cadeau de noces. Ayant ouvert le fatal coffret, tous les maux s'en échappèrent et se précipitèrent sur la terre.

« Auparavant, dit Hésiode, les hommes vivaient exempts de maux, de pénible travail, des cruelles maladies qui amènent la vieillesse, car les hommes qui souffrent vieillissent promptement. Mais depuis ce jour fatal, mille calamités errent parmi les humains ; la terre est remplie de maux ; la mer en est remplie et les adversités de tous genres se plaisent à tourmenter les mortels nuit et jour [1]. » L'espérance seule était restée au fond du néfaste coffret.

La chute des hommes ayant lieu avec la fin de l'été, doit naturellement entraîner avec elle celle de Jupiter lui-même. En effet, les géants, *fils des Titans*, qu'il avait ensevelis, avec Saturne, dans les abîmes du Tartare, recommencent contre Jupiter une guerre acharnée. Ces redoutables adversaires ne veulent rien moins qu'escalader le ciel pour le chasser du trône. Ils ont à leur tête le terrible Typhon, le grand dragon, dont Homère nous fait cette effrayante peinture :

[1] Les Travaux et les Jours, v. 47 et suiv. — Nous reparlerons dans la suite du mythe de Promethée.

« Junon indignée de ce que Jupiter avait mis Pallas au monde sans le secours d'une femme, conjura le ciel, la terre et tous les dieux, de lui permettre d'enfanter aussi sans s'unir à aucun dieu ou à aucun mortel. L'ayant obtenu, elle s'élança sur la terre, la frappa de sa main (Junon est le symbole de l'air) et en fit sortir des vapeurs qui formèrent le redoutable Typhon (touphan en arabe signifie encore tempêtes et déluges). Ce monstre avait cent têtes, et de ses cent bouches sortaient des flammes dévorantes et des hurlements si horribles, qu'il effrayait également les hommes et les dieux. Son corps, dont la partie supérieure était couverte de plumes et l'extrémité entortillée de serpents, était si grand qu'il touchait le ciel de sa tête. Il eut pour femme Echidna, et pour enfants la Gorgone, Gérion, Cerbère, l'Hydre de Lerne, le Sphinx, le vautour, et tous les monstres infernaux... Ce monstre s'avance vers le ciel, menaçant, terrible, à la tête des phalanges des géants. Tous les dieux épouvantés à la vue de son horrible aspect, prirent la fuite et se réfugièrent en Égypte où ils se cachèrent sous la figure de divers animaux (constellations zooastériques du sud). Jupiter ayant seul osé affronter le dragon, lui lança un coup de foudre dont il espérait l'exterminer; mais il le manqua et l'effleura à peine. Le géant, à son tour, ayant saisi Jupiter au milieu du corps, lui coupa les bras et les jambes avec une faulx de diamant et le renferma dans un antre (hiver) en le plaçant sous la garde d'un monstre qui était moitié fille et moitié serpent. »

Cependant Mercure et Pan, ayant surpris la vigilance de ce gardien, rendirent à Jupiter ses bras et ses mains. Alors le dieu reprit ses forces (le soleil de printemps). Minerve [1],

[1] Jupiter avait épousé Métis (la Prudence); mais ayant appris de l'oracle que cette déesse était destinée à devenir la mère d'un fils qui règnerait sur l'univers, craignait un sort semblable à celui de son père, et et avala la mère et l'enfant, afin d'apprendre le bien et le mal (quid?) Ce fut ainsi qu'il conçut Pallas ou Minerve (Athénê), déesse des combats et de la sagesse qui sortit toute armée de son cerveau. Nous allons voir les services qu'elle va lui rendre dans sa guerre contre les Titans.

la parole de vie et de victoire, la lance au poing, le casque en tête, la cuirasse sur la poitrine, se tient près de son père qu'elle protége de son Égide, et dirige de ses conseils. Dionysius (le dieu de Nysa) sous la forme d'un lion (la constellation du lion qui se trouve en avant, au solstice d'été) se tient de même, terrible, redoutable, la crinière hérissée, l'œil sanglant, en face de son père et pousse des rugissements qui ébranlent les pôles sur leurs bases. Cependant les géants, revenus à la charge avec Typhon, entassent Ossa sur Pélion et Olympe sur Ossa. Gravissant ces monts sublimes, ils atteignent la route des cieux. Mais Jupiter les foudroie des carreaux du tonnerre dont il s'était emparé et engloutit plusieurs de ces monstres sous les débris des montagnes qu'ils avaient soulevées. Porphyrion, Ephialte, Egion avaient succombé, ainsi que Briaré aux cent bras et Encelade qui venait d'être enseveli pour l'éternité dans les brasiers du mont Etna. Alors reparait Typhon, le plus terrible des adversaires de Jupiter et son ancien vainqueur. Le dieu s'étant élancé sur un char traîné par des chevaux ailés (comme le Michel de l'apocalypse) poursuit Typhon avec une fureur invincible. « J'ai vu, et je n'ai pu voir sans pitié, s'écrie Prométhée dans Eschyle, le fils de la terre, l'habitant des sombres antres, le terrible géant aux cent têtes, l'audacieux Typhon. Il résistait aux efforts de tous les dieux; un sifflement de mort sortait de sa bouche affreuse; dans ses yeux étincelaient des éclairs : l'empire de Jupiter paraissait devoir s'anéantir de nouveau. Mais le trait vigilant du dieu, la foudre qui tombe en vomissant la flamme, étouffa ses menaces insolentes; atteint jusqu'au fond du cœur, embrasé, abattu par le tonnerre, ses forces défaillirent. Son corps, vain débris maintenant, est étendu, écrasé sous les ruines de l'Etna. Au sommet de la montagne, Vulcain forge son fer brûlant. De là, un jour, rouleront avec fracas des torrents de feu; et la flamme, de sa dent sauvage, dévorera les fécondes plaines de la Sicile. Des traits embrasés, des tourbillons d'une éternelle fumée, voilà comment Typhon

exhalera sa bouillonnante colère tout calciné qu'il est par le coup dont l'a frappé la foudre de Jupiter. » Chez les Scandinaves, c'est Loke lui-même qui, du fond de l'antre où il est enchaîné, produit les tremblements de terre.

CHAPITRE V

OSIRIS, TYPHON ET HORUS

Posons le pied sur ce sol mystérieux dont l'étonnant génie, par l'influence qu'il eût sur les Romains, sur les Grecs, sur les Phéniciens et surtout sur les Juifs, fait encore aujourd'hui courber les fronts de l'Europe entière sous le poids des vertiges de son passé évanoui, et qui ne nous apparaît plus que sous le voile d'une ténébreuse énigme, comme un hiéroglyphe de l'ancien monde. « Il ne nous reste plus pour parler de ses grandeurs que des ruines éparses, des catacombes enfouies, des canaux obstrués, des squelettes de villes et de temples, des colonnes et des obélisques échappés à la fureur du temps et à l'avidité des peuples barbares ou civilisés, des arcanes de la mort violés par la science, des pyramides qui, du milieu des sables, dressent encore leur sommet tronqué plus haut qu'aucun édifice humain, jusqu'à ce que la poussière du désert vienne ensevelir aussi ces débris de sa magnificence primitive. Ces montagnes de pierres taillées, ces immenses figures d'hommes et d'animaux, ces palais de géants s'élevant vers le ciel ou creusés sous la terre, ces pages d'histoire écrites pour l'éternité en caractères mystérieux, arrêtent l'esprit de l'homme en éveillant en lui le désir de savoir à quoi aboutirent l'intelligence intime et l'amour profond de la science qui le distin-

guèrent[1]. » Nul point de vue ne saurait mieux nous faire apprécier ce résultat que la religion, parce qu'elle prime naturellement dans l'antiquité et l'art et la science, les sentiments et l'organisation sociale, la spéculation et la vie pratique. Elle est l'unité vers laquelle tout converge, et des régions élevées où elle plane, elle ramène tout en elle dans une vaste unité qui forme comme l'encyclopédie des peuples anciens. Efforçons-nous donc de concevoir les caractères prédominants du synchrétisme religieux des Égyptiens, en recherchant à quelles sources ils ont puisé, et ce qui leur est propre dans les grands linéaments de leur dogme fondamental.

L'Égypte est traversée par le Nil, le plus grand fleuve de l'Afrique, après le Niger. Sorti du lac Maravi, il traverse les landes désertes du centre de ce pays, parcourt le Cordofan, la Nubie, s'ouvre un passage au milieu des roches granitiques, et d'écueil en écueil, se précipite, à travers d'insignifiantes cataractes, jusqu'à Syène où il commence à féconder de ses eaux une des plus fertiles contrées de l'univers. Parcourant une vallée légèrement convexe, pour peu qu'il se gonfle, il franchit ses bords et se répand sur tous les terrains environnants. Au solstice d'été, les pluies qui tombent dans les montagnes tropicales, grossissent le fleuve qui s'élève et déborde jusqu'à l'équinoxe d'automne. A partir de cette époque, il se retire lentement en laissant un limon noir et fécond, dans lequel il suffit de semer pour recueillir les plus abondantes moissons. C'est donc pendant nos hivers que la nature déploie dans ces climats toute sa magnificence. La fraîcheur de la verdure, l'énergie de la végétation nouvelle, l'abondance des productions qui couvrent la terre, dépassent tout ce que l'on admire dans les pays les plus vantés. Durant cette saison fortunée, l'Égypte entière n'est plus qu'une magnifique prairie, un champ de fleurs, un océan d'épis. Le riz, l'orge, le lin, le doura, le maïs, la fève, le trèfle, la sésame, l'indigo, le coton,

[1] Cantu, Hist. Uni. t. I, p. 183.

le safran, le bamia, les roses éclatantes, le lotos, le nopal, l'olivier, le palmier, les acacias, les orangers y marient tous les tons et multiplient l'enchantement. Sur ce sol fécond, paissent d'immenses troupeaux de brebis et de génisses. Si vous y joigniez un ciel toujours limpide, plutôt blanc que bleu, une atmosphère inondée d'une lumière éblouissante, un soleil étincelant dont rien ne tempère l'ardeur dans ces plaines uniformes et sans bornes, qui sont dépourvues d'ombre, mais qui offrent à leurs heureux habitants ce que les hommes prisent le plus ici bas, la sérénité d'un ciel limpide, au dessus d'un sol inépuisable, vous ne serez pas surpris que les anciens Égyptiens aient placé chez eux l'origine du genre humain. Sous ce climat fortuné, l'eau ne gèle jamais, la neige est inconnue, les arbres ne perdent leurs feuilles que pour en reproduire de nouvelles. Jamais la végétation n'y est suspendue et le cultivateur ne compterait qu'une saison perpétuellement productive, si l'époque du débordement du Nil ne limitait la culture à une partie de l'année. Le limon qu'il dépose est tellement fécond, que les anciens croyaient à la naissance spontanée des myriades d'animaux qui grouillaient dans ses fanges. Sans son uniformité, l'Égypte ne serait-elle pas le plus beau pays du monde? N'aimeriez-vous pas jusqu'aux déserts qui la bordent et qui ouvrent à l'imagination les champs de l'infini? Quel contraste entre cette exubérance de vie et le spectacle de la nudité, de la désolation, et de la mort qu'offrent les sables brûlants qui l'environnent! Rien ne représente mieux le passage de la vie au néant que cette luxuriante végétation entourée de plages arides, labourées par les pluies de l'hiver, brûlées par les feux de l'été, d'un aspect rougeâtre et d'une affreuse nudité. Que sera-ce si nous les contemplons au moment où s'élèvent, sous le souffle de l'ouragan, les noirs tourbillons de leurs trombes embrasées [1]. Le sol emporté monte dans les airs comme d'immenses colonnes

[1] Le vent du nord souffle de juin en septembre et le ciel est alors sans

qui tournent sur elles-mêmes avec une rage toujours croissante. Haletant, dévoré d'une soif ardente, le voyageur surpris par la tempête retient son haleine de crainte d'aspirer des flammes. La sueur ruisselle à grands flots sur ses membres abattus. L'ouragan redouble de violence. Il creuse jusqu'aux fondements du désert et en répand dans le ciel les entrailles brûlantes. Chassés par le souffle du noir démon du Midi, les tourbillons s'abattent sur l'Égypte, au milieu de ces campagnes tout à l'heure si riantes et si fraiches, apportant avec eux la désolation, l'incendie et la mort. Voilà, pour l'Égyptien, les deux génies du bien et du mal, Osiris et Typhon. Est-il surprenant que dans un tel pays les idées aient perpétuellement alterné entre la vie et la mort. Et cependant le génie de l'homme devait y faire triompher le Rédempteur, le nouveau dieu, le jeune et splendide Arouéris ou Horus, le dieu de la science nouvelle et du nouveau dogme, qui doit en sortir pour illuminer le monde. Mais les forêts et les montagnes n'eussent pas suffi pour le préserver dans sa tendre enfance de la rage de Typhon. Il a fallu que l'Égyptien construisit contre les flots envahissants du désert, ces gigantesques pyramides, les plus imposants monuments qui soient sortis de la main des hommes. Sur tous les points où elles ont été détruites, le dieu du désert et ses phalanges destructrices ont repris leur empire.

Sur ce sol où s'étreignent avec une si terrible énergie la vie et la mort, l'homme sent s'allumer dans ses veines des laves de feu. Sa tête, son cœur, ses sens brûlent sous les ardeurs dont le consume le dieu vivant. L'union des sexes y a des enivrements électriques, et les passions s'imprègnent de voluptés inexprimables. Le caractère des amours, cette énergie créatrice, devait avoir son reflet dans la religion et déteindre

nuage, mais les rosées abondantes et corrosives. Au printemps règne le vent du sud, appelé khamsym, dont les chaleurs sèches et brûlantes causent les ophthalmies, les pestes, les sécheresses excessives et tous les maux qui désolent la contrée.

sur le dogme symbolique, en lui communiquant une empreinte ineffaçable, un cachet essentiellement nouveau, celui de la paternité qui change le dualisme en une trinité produite par voie de génération, et qui ne perdra plus ce caractère, même dans le spiritualisme chrétien.

Ce n'est donc plus dans le dualisme que consiste, à proprement parler, l'idée fondamentale de la religion égyptienne. Sous ce rapport, le défaut de correspondance entre les données du mythe et le climat de l'Égypte est, dans plusieurs points, trop évident pour ne pas déceler son origine étrangère. C'est seulement dans la manière dont on l'a fait concorder dans d'autres points avec la nature des phénomènes que nous venons de décrire que se révèle son côté original. C'est surtout dans l'élément nouveau du dieu rédempteur et sauveur, fils d'Osiris et d'Isis, du soleil et de la terre, que nous la retrouvons. Ajoutons qu'Osiris n'est plus seulement un dieu du ciel, comme chez les Perses, les Grecs et les Latins, mais qu'il devient, dans le nouveau symbole, une véritable incarnation, un être humain, le premier homme et le premier roi de l'Égypte. De là, l'étrange mélange de la divinité et de l'humanité que nous ne cesserons de découvrir en lui. En Perse, Meschias et Meschiani, les ancêtres du genre humain, sont comme le point de mire des luttes d'Ormuzd et d'Ahriman; c'est pour les protéger ou les anéantir que le combat s'engage. En Grèce, le mythe se trouble déjà profondément. Promethée n'est plus l'homme créé par Jupiter, mais le fils de Titan, qui oppose aux créatures du dieu bon des hommes de sa fabrique, et reçoit pour tant d'audace un châtiment effroyable. L'humanité et sa chute sont mises au second rang; cependant il demeure comme un vivant symbole de ses douleurs; il est consolé par la femme, et c'est du fils de celle-ci qu'il attend sa délivrance. Chez les Scandinaves, où la tradition théologique demeure si splendide, c'est à peine si l'on retrouve la précipitation de l'humanité de son beau paradis d'été dans la désolation de l'hiver, de son ciel doré, dans le noir enfer. Elle y

est, mais comme un hors-d'œuvre, un éclair dans la nuit, une idée qui n'a plus de sens, une formule incomprise. Désormais, c'est le mauvais génie lui-même que nous voyons enchaîné pendant l'été; toutefois, il est encore secouru par la femme qui partage son triste sort et se dévoue à ses malheurs avec tant de compassion et de fidélité. Il ne devra sa délivrance qu'au cataclysme qui l'engloutira au milieu de la ruine des mondes.

Le dogme de la défaillance, du bannissement et de la mort, en s'altérant tend donc à passer de plus en plus de l'homme à Dieu, à mesure que la raison tend davantage à calquer ses dieux sur le modèle de la race humaine, et à les faire progresser de ses propres perfectionnements. En Égypte, le dogme de la défaillance s'identifie complétement avec la divinité qui souffre, meurt et renaît à la manière des hommes. C'est la nature humaine inoculée à la divinité dans un puissant anthropomorphisme, et qui la force à descendre du ciel en terre en changeant l'astre en homme, le dieu en humanité, et en l'obligeant à devenir *homme-dieu*.

Pénétrons maintenant jusqu'au cœur du dogme lui-même. Au commencement existait le dieu sans nom. Il est l'être incompréhensible, le principe caché de tout ce qui est, la source invisible de toute lumière et de toute vie, l'unité génératrice, le *dieu-nature*, l'universalité des choses, *Piromis*, à la fois mâle et femelle, *il* et *elle* qui, par une union mystérieuse, ineffable, conçoit dans ses entrailles fécondes deux jumeaux, Osiris et Isis. Ceux-ci s'unissent entre eux dans le sein même de leur mère et Isis y conçoit le jeune *Aronéris* ou *Horus*, en sorte qu'au moment où elle sortit des flancs de sa mère, elle était déjà enceinte du nouveau dieu. L'origine du soleil renaissant après la saison d'hiver, est, en effet, la même que celle du soleil d'été et, dès qu'on en faisait un fils de celui-ci, il fallait nécessairement le faire naître de son père au moment même de la naissance de ce dernier. Telle est la base sur laquelle les chrétiens ont édifié leur doc-

trine spiritualiste du fils engendré du père de toute éternité et parfaitement égal à lui! Oh! si on connaissait l'origine de toutes les doctrines métaphysiques avec lesquelles les mystagogues ont bouleversé la pauvre intelligence humaine!

Isis, Osiris et Arouèris étaient les trois principaux dieux sur lesquels roulait toute la théologie égyptienne avant que les Plotin, les Jamblique, les Porphyre, et tous les néoplatoniciens d'Alexandrie ne fussent venus altérer le dogme primitif par leurs rêveries métaphysiques, qui ne reposaient même plus sur l'intuition des phénomènes de la nature et se perdait dans un mysticisme absurde et fantastique. Osiris est le principe lumineux, actif, de la nature; Isis est le principe matériel (opaque) et passif. Comme dieu, Osiris est revêtu d'une robe de lumière sans mélange de couleurs; la robe de la déesse Isis ou de la matière est teinte de toutes les nuances variées qui se déploient dans l'univers, car elle réfléchit dans la variété la lumière une d'Osiris, comme la matière, sujet de la variété, reçoit toutes les formes que lui imprime le principe actif. Osiris est le père des êtres; on lui fait dire au frontispice de ses temples : Je suis tout ce qui fut, est et sera. Isis en est la mère, et jamais mortel n'a soulevé son voile. Tout ce qui est, tout ce qui respire est donc produit par le mariage d'Isis et d'Osiris. Ils sont identifiés, Osiris avec le soleil et le ciel, Isis avec la terre et la lune. Le soleil, astre du ciel, source de la lumière est aussi le principal agent de la nature; la lune, astre de la terre est l'image de la nature passive qui reçoit la chaleur, la lumière et la fécondité du soleil. Les influences harmoniques du soleil et de la lune, influences qui répandent partout la fertilité, l'ordre et la vie, représentent l'hymen éternellement fécond du principe actif et du principe passif. Le nom d'Osiris signifie *qui voit tout*, parce que ses rayons sont comme autant d'yeux dont il contemple la nature entière; celui d'Isis signifie *ancienne*, parce qu'elle est l'ancêtre de tous les êtres sortis de son sein.

En tant que revêtu de la nature humaine, Osiris avait le bœuf pour symbole, parce qu'au moment de sa naissance à l'équinoxe de printemps, il entrait dans le signe du taureau, principal agent de l'agriculture. C'est pour cela qu'on la lui fait enseigner aux hommes, bien qu'en Égypte, le labour n'ait pas lieu à cette époque, mais à l'équinoxe d'automne. On le représentait le front ceint d'une mitre dont sortaient deux cornes. C'est aussi de cette façon que les Juifs nous représentent Moïse, dans lequel plusieurs pères de l'église voulurent retrouver une foule d'analogies avec Jupiter et Bacchus ou Dionysius que les anciens ne se faisaient nul scrupule de confondre avec Osiris. Pour habillement, il avait la peau d'un paon tacheté et brillant comme les étoiles. Isis était représentée sous les traits d'une femme, le front ceint de deux cornes de vache entre lesquelles brillait le disque de la lune. Elle tenait un sistre de la main droite et un vase de la main gauche, emblême, le premier, du perpétuel écoulement de la nature, le second, de la fécondité du Nil. Tantôt elle porte un voile flottant, foule la terre de ses pieds et a la tête couronnée de tours, comme les collines de la terre d'Égypte où les hommes construisent leurs demeures. On la voit aussi avec des ailes, un carquois sur l'épaule, une corne d'abondance dans la main gauche, un trône portant le bonnet et le sceptre d'Osiris dans la droite, tandis que le bras est entrelacé d'un serpent, qui après lui avoir serré les jambes, se glissait sur son sein jusqu'à ses mamelles pour en épuiser jusqu'aux sources de la vie [1].

Jusqu'ici nous n'avons vu que le développement des principes primitifs de la création, considérés, soit dans le sein de Piromis, ou de l'existence divine, soit comme force plastique de la nature. Mais dans la création il y a une loi de destruc-

[1] Cléopâtre meurt aussi piquée au bras par un serpent qu'elle s'était fait apporter dans un panier de fleurs. Touchant emblême de la mort de l'Égypte elle-même sous l'étreinte de Rome.

tion ; il y a le désordre dans l'ordre, le désert à côté de la terre féconde d'Égypte, le mal à côté du bien, la mort tuant la vie. Ce principe, pour l'habitant du Nil, sera Typhon, fils d'Athyr, l'essence ténébreuse, le chaos informe, le dissolvant de toute destruction. Typhon déchire, en naissant, le flanc de sa mère. Il est revêtu par le symbolisme égyptien de tous les attributs de la force mauvaise et désordonnée. Il est aussi frère d'Osiris, parce que le dragon apparait en opposition sur la sphère céleste au moment où le soleil pénètre dans le signe du taureau. Les flammes qu'il vomit de sa poitrine ne sont autres que les vents brûlants du midi. Ses hurlements si effroyables qu'ils font blémir les dieux et les hommes s'identifient à la grande voix des tempêtes. La partie supérieure de son corps portait des plumes et des ailes, parce que l'ouragan s'élance comme le vautour dévorant à travers les airs. Son extrémité inférieure se composait d'une multitude de serpents entrelacés symbolisant les spirales de ces colonnes de sable que le souffle du midi faisait tourbillonner en troupes dévastatrices. Ses dimensions étaient telles que sa tête touchait au ciel et sa queue à la terre. Son haleine empestait l'air et tuait les hommes et les animaux. Il s'unit à Nephthys, type de la perfection et de la beauté accomplie (l'Égypte) mais c'est pour la flétrir, l'accabler de traitements indignes et ne jouir de ses faveurs qu'à l'aide d'affreuses violences. Les enfants qui naissent d'une telle union participent à la fois de la beauté et de la bonté de leur mère, comme de la laideur et de la méchanceté de leur père, tous offrent ainsi l'image du mélange du bien et du mal, qui est l'essence du monde.

A peine montés au trône, Osiris et Isis ayant découvert l'art de cultiver le froment et l'orge, qui auparavant croissaient sans culture, firent perdre aux hommes l'usage de se manger eux-mêmes [1], ce qui veut dire que la renaissance des fruits au printemps détruit le cannibalisme forcé de l'hiver,

[1] Diodore de Sicile, l. 1, ch. XIV.

chez les peuples sauvages que l'agriculture arrache à cet état de barbarie. Mais comme ce n'est pas au printemps que l'on cultive en Égypte, les prêtres pour conserver au mythe sacré, inaltérable, qu'ils avaient reçu de l'étranger, toute son intégrité primitive, imaginèrent de faire voyager Osiris dans les autres contrées où la vie printanière cesse d'être une fiction. Chargeant Isis de l'administration générale de ses États, son mari lui donna pour conseiller, Hermès le plus sage des hommes, et pour général de ses armées, Hercule, le plus fort et le plus valeureux des mortels [1]. Au dessus du signe du taureau, dans la sphère céleste, se trouve, en effet, le directeur, le ministre, le cocher divin du char du monde et au dessous Arion ou Hercule, le bras armé de la massue et le flanc ceint du glaive des batailles. Rassemblant ensuite une grande armée d'hommes et de femmes, il se mit à parcourir le monde, non pour ravager la terre comme font les conquérants, mais pour leur apprendre à labourer leurs champs et à leur faire produire d'abondantes récoltes. Il était accompagné de ses deux fils, Anubis revêtu de la peau de chien et Macédon, couvert d'une peau de loup. Quand le soleil entre dans le signe des Gémeaux, il a en face les constellations du grand et du petit chien situées vers le sud, et le loup est en opposition au grand chien, six signes en arrière. C'est au moment du lever de Sirius, la plus belle étoile de la constellation du grand chien, qu'il arrive en Éthiopie. Alors commençait la crue du Nil, c'est pourquoi l'on place à ce moment des voyages d'Osiris, l'arrivée du grand déluge auquel peu d'habitants purent échapper en se réfugiant dans le navire qui se trouve au midi de la sphère en face du signe du Cancer, sous lequel le Nil ne cesse de croître pour arriver à sa plus grande hauteur sous le signe du Lion. Osiris ayant fait élever des digues, pour prévenir désormais les ravages du cataclysme, traverse l'Arabie, les Indes et revient par la Thrace en répandant partout des

[1] Diodore de Sicile, l. 1, ch. XVII.

marques de ses bienfaits, civilisant les hommes sauvages, les accoutumant aux douceurs de la société civile, leur apprenant à se bâtir des villes, et à se nourrir des fruits dûs à leurs travaux. Pendant ce temps, la bonne Isis méritait le surnom de législatrice en donnant à son peuple des lois sages au moyen desquelles les hommes purent se rendre réciproquement la justice et faire cesser l'abus de la force et de l'injure par la crainte des châtiments. Mais Typhon ne cessait de calomnier toutes ses actions, afin de la perdre dans l'esprit de la nation, et, plusieurs fois déjà, il avait tenté d'inutiles intrigues dans le dessein de la renverser du trône et de s'emparer du pouvoir. Ses échecs ne firent que le remplir d'une haine féroce, qui s'accrut encore au retour d'Osiris, à l'aspect de tous les honneurs et des acclamations avec lesquelles on le recevait après sa longue absence.

Régie par des souverains tels qu'Isis et Osiris, l'Égypte atteignit alors un degré de prospérité et de splendeur sans égal. Ils fondèrent une ville magnifique qu'ils appelèrent Hérapolis, mais que leurs descendants nommèrent Diospolis et d'autres Thèbes. Un temple splendide fut ensuite élevé au soleil, le plus grand des dieux. Osiris éleva aussi des temples d'or aux douze grands dieux du ciel, régla leur culte, établit des prêtres pour le maintenir, et leur fit adresser des hymnes et faire des sacrifices de fleurs et de fruits. Ayant trouvé dans la Thébaïde des forges d'airain et d'or, il y fit forger des armes pour tuer les bêtes féroces et des instruments pour travailler la terre. Des statues dignes des dieux furent aussi fabriquées pour être placées dans les temples; il inventa l'écriture pour conserver intacte les rites du culte, et créa la lyre aux trois cordes en mémoire des trois saisons de l'année [1]. Il apprit aussi aux habitants à faire avec de l'orge une boison qui ne le cède pas beaucoup au vin.

Tant de bienfaits ne faisaient que redoubler la haine que le

[1] Pour tous les faits précédents, voir Diodore de Sicile, l. 1, ch. XIV-XX.

féroce Typhon nourrissait contre lui. Ne pouvant s'en débarrasser à force ouverte, celui-ci résolut d'y parvenir à l'aide d'une lâche perfidie. Feignant une réconciliation, il invita Osiris à une grande fête, et après le festin, il fit apporter devant les convives un coffre magnifique, dont le travail était si précieux qu'il remplit de convoitise tous ceux qui le virent. Osiris se laissa charmer comme les autres, et ne put s'empêcher de témoigner à son frère combien il serait satisfait de posséder ce coffre merveilleux; mais le perfide répondit qu'il ne le donnerait qu'à celui qui pourrait y entrer tout entier, car il l'avait juré par les dieux. Osiris offrit aussitôt de s'y mettre; mais à peine y fut-il, que Typhon le referma avec violence et ordonna à ses satellites de le jeter dans le Nil, ce qui fut exécuté à l'instant même. Ainsi périt le premier et le meilleur des monarques. On était alors à l'équinoxe d'automne et le soleil se trouvait dans la constellation du Scorpion, dit Plutarque; or cette constellation a au dessus d'elle celle du Serpentaire qui étreint le grand dragon dans une lutte acharnée. Cet auteur ajoute que la lune était pleine; elle se trouvait conséquemment au signe du Taureau. C'est à cette époque qu'il faut la prendre pour expliquer les voyages qu'elle va, à son tour, entreprendre et dont Dupuis a donné une savante exposition astronomique. Nous y renvoyons nos lecteurs, pour nous borner à en esquisser à grands traits le côté moral [1].

Aussitôt qu'Isis fut informée de la perfidie de Typhon et de la mort de son mari, elle se couvrit de vêtements de deuil, abandonna son palais et son royaume au petit Horus dont la faiblesse symbolisait le peu de vigueur du soleil d'hiver, et se mit en route à la recherche du corps du pauvre Osiris auquel elle désirait rendre les derniers honneurs. Typhon profita de son absence pour soulever toute l'Égypte, chasser du trône son neveu, s'emparer du pouvoir suprême et régner en tyran

[1] Voir la note à la fin du chapitre.

féroce et cruel qui se rassasie des sueurs et du sang de ses sujets.

Cependant, incertaine sur la route qu'elle doit tenir, inquiète, agitée, le cœur déchiré par la douleur, Isis s'en allait pleurant et interrogeant tous ceux qu'elle rencontrait. Or, les eaux du Nil, en descendant vers la mer, avaient entraîné le corps d'Osiris jusqu'à un lieu voisin de la ville de Byblos, située en Égypte sur une des sept branches du Delta et non en Phénicie, comme l'affirme Dupuis, égaré par l'identité des noms des deux villes. Le coffre s'était arrêté sur une plante de lotus (nénuphar) qui en très peu d'années devint si prodigieusement grande, que le cercueil d'Osiris s'y renferma tout entier. Le roi de Byblos ayant remarqué cette plante merveilleuse, la trouva si belle, qu'il la fit couper pour en former une des colonnes de son palais. Pendant ce temps, Isis, toujours inconsolable, ne cessait de suivre le cours du fleuve sans être encore parvenue à recueillir aucune nouvelle de ce qu'elle cherchait. De jeunes enfants lui apprennent enfin que le coffre précieux avait été porté par le fleuve jusqu'à la ville de Byblos. Elle y arrive baignée de larmes, va s'asseoir près d'une fontaine et y demeure dans un état d'accablement mystérieux jusqu'au moment où un instinct divin lui révèle ce qu'était devenu le corps de son époux qu'elle avait jusqu'alors vainement cherché dans la ville. Sur ces entrefaites, les suivantes de la reine étant venues puiser de l'eau à la fontaine, se demandèrent entre elles ce que faisait là cette étrangère qui paraissait si profondément abîmée dans sa douleur. Isis qui les entendit, s'approcha d'elles et touchant de sa main divine leurs longs cheveux, qu'elles portaient flottants, elle répandit sur toute leur personne le céleste parfum de l'ambroisie qui les remplit d'étonnement et les plongea dans un léger enivrement plein de charmes et de pures voluptés.

La reine ayant appris de ses femmes ce qui venait de se passer, voulut connaître cette étrangère, l'invita à se rendre à son palais, et bientôt, séduite par ce qu'il y avait en elle

d'étonnant et de surhumain, elle la pria de devenir la nourrice du fils qu'elle venait de mettre au monde. Isis y consentit; mais comme alors sa mamelle était tarie, elle le nourrit en lui mettant son doigt dans la bouche. Elle prit même tant d'affection pour cet enfant que chaque nuit elle l'enveloppait de flammes célestes pour brûler ce qu'il y avait de mortel en lui et le rendre immortel. Mais un jour qu'elle se livrait à cette opération dans la chambre nuptiale du palais, elle découvrit tout à coup la colonne où était renfermé le coffre d'Osiris. Se métamorphosant aussitôt en hirondelle, elle se met à voltiger autour de la colonne en faisant retentir les airs de ses cris plaintifs. La reine l'ayant surprise dans cet état et voyant son enfant environné de flammes, jeta un cri si perçant, qu'Isis reprenant sa première forme, lui avoua qui elle était. Touchée du récit de ses malheurs, affligée d'avoir rompu le charme qui devait donner l'immortalité à son fils, la reine lui accorda le corps de son époux. Isis le voila d'un léger tissu qu'elle parfuma d'essences, le baigna de larmes et le baisa en poussant un cri si perçant que le plus jeune des fils du roi en mourut de frayeur. S'embarquant ensuite sur le fleuve, avec son précieux fardeau, la déesse emmena avec elle l'aîné des fils du roi. Un vent violent s'étant élevé dessécha les flots et força Isis d'attendre leur retour en se retirant à l'écart. Se croyant seule elle découvrit la tête de son époux pour le couvrir de larmes et de baisers, mais le jeune prince qui l'accompagnait s'étant avancé par derrière pour épier sa conduite, la déesse se retourna brusquement et jeta sur lui un regard si terrible qu'il en mourut d'épouvante. Elle se rembarqua bientôt après et se rendit à *Butos* où le jeune Horus s'était réfugié et se tenait caché de peur que son oncle Typhon ne le découvrit et ne le fit mourir. Tel est le fond rudimentaire sur lequel fut brodé la fuite du Christ enfant en Égypte. Ce fut près de Butos qu'elle éleva un petit tombeau où elle posa le corps de son époux. Mais tandis que sa femme pleurait sur son cadavre, le dieu était descendu aux enfers, pour en déli-

vrer les âmes des hommes des tortures dont elles étaient tourmenté.

Cependant Typhon étant allé à la chasse aux ours pendant une nuit de lune éclatante, arriva près du lieu où se trouvait le tombeau d'Osiris, le fit ouvrir et reconnut le cadavre momifié. Dans sa fureur, il le coupa en douze morceaux qu'il dispersa dans toutes les contrées de l'Égypte, afin qu'Isis ne put les retrouver. Mais la déesse ayant apris ce nouveau crime se mit aussitôt à la recherche des débris du corps de son mari, et parvint à rassembler ces lambeaux épars, à l'exception des seuls organes de la virilité qu'elle ne put retrouver. Ici se retrouve une altération du symbole de la mutilation d'Huranus et de Saturne chez les Grecs. Elle ne signifiait que la privation de la puissance productrice chez la nature d'hiver. Cette seule considération prouve que cette idée du mythe n'a pu prendre naissance en Égypte où l'hiver est précisément la saison de la fécondité.

Quoi qu'il en soit, la déesse ayant renfermé dans des cercueils les parties qu'elle avait recouvrées les fit enterrer au lieu même où elles avaient été dispersées et leur fit élever à chacune en cet endroit un temple magnifique. Quant au membre perdu, elle en consacra la représentation sur des médailles et donna ainsi usage à l'habitude de porter sur son sein des images du *Phallus*. Chez les Indiens, les Chaldéens, les Phéniciens, les Grecs et les Romains prédomina au contraire la coutume de porter le *lingam*, c'est à dire la consécration du *Phallus* et du *Ctéis*, ou de l'union des organes de la génération de l'homme et de la femme que les jeunes filles suspendaient sur leur poitrine avec des chaînes d'or. Les prêtres chrétiens également ignorants et méchants ont flétri cette coutume comme impure, tandis que dans les temps de férocité et de barbarie, où l'union des sexes n'était qu'une affreuse promiscuité, sans amour, sans consistance, sans attachement, on créa ces symboles de la fécondité divine pour inculquer aux hommes une haute idée de la sainteté, de l'inviolabilité et de la haute

dignité du mariage. Ces symboles n'avaient donc rien d'impur, alors que le mysticisme n'avait point encore fait regarder l'union des sexes comme moins parfaite que la virginité et que l'auguste enfantement de l'homme ne paraissait pas une malédiction divine.

Après avoir institué des sacrifices en l'honneur de son mari, et lui avoir fait rendre le culte dû au plus grand des dieux, Isis résolut de le venger. Elle réunit des troupes nombreuses de tous les points d'Égypte, fit forger des armes, créer des machines de guerre, construire des forteresses et mit son jeune fils Horus, déjà plein d'une vigueur divine, à la tête des plus vaillants batailleurs. Typhon pendant son règne avait tellement épuisé le pays qu'il avait perdu toute prospérité, toute splendeur, toute richesse. En effet, à commencer de la première moitié du printemps, l'Égypte n'offre plus l'aspect que d'une terre grise et poudreuse, si profondément crevassée qu'on ose à peine la parcourir. Au moment où Horus s'avance contre le tyran qui avait à ce point désolé la patrie, Osiris ressuscitant des enfers, revient tout à coup diriger son fils dans ses audacieux desseins et le mettre à même de triompher de son terrible adversaire.

Cette conception du Dieu ressuscité donne au mythe un nouveau caractère fondamental. Encore conçu d'une manière informe et grossière, il prendra bientôt une forme splendide, entourée de toute la magie d'une poésie brûlante, et le culte des dieux de la mort et de la vie, confondu en une seule et même personne, deviendra celui du second âge religieux de l'humanité. Dans cette nouvelle et radicale altération du symbole primitif, il y a donc un progrès croissant de mysticisme; l'idée morale tend à l'emporter sur le sens matériel du dogme et le spiritualisme sur le matérialisme du sens symbolique.

Les saintes phalanges d'Horus atteignirent les impures légions de Typhon sur les bords du Nil, du côté de l'Arabie. Un premier combat terrible et formidable se livra près d'Antée, mais la victoire demeura indécise. Dans un second,

l'usurpateur fut vaincu et chargé de fers. Mais Isis qui était bonne, voyant son ennemi abattu, en eut pitié, brisa ses chaînes et permit à Typhon de se réfugier au fond du désert d'où il ne cesse de soulever ces tempêtes de sables qui menacent continuellement l'Égypte des fléaux de la dévastation, de l'incendie et de la ruine.

Isis fut surtout honorée du culte de la douleur. Les femmes qui pleuraient la perte de leurs maris, de leurs enfants et de leurs frères, devenaient les pleureuses d'Isis qui les protégeait contre les scorpions quoiqu'elles marchassent nu-pieds et se couchassent sur la terre. Les mystères de la déesse ne pouvaient à l'origine être violés, sous peine de mort. On faisait en son honneur des processions semblables à celles que les chrétiens font en l'honneur de la Vierge et on la représentait en Madone Dolorosa ou allaitant son fils. Saint Clément d'Alexandrie nous en a conservé une peinture précieuse : « Dans ces processions, nous dit-il, le chantre marche en avant avec le symbole de la musique et deux livres d'Hermès, contenant l'un, des hymnes qu'il chante en l'honneur de la divinité, l'autre des règles de morale. Il est suivi par l'horoscope, avec l'horloge et la branche de palmier, symbole de l'astrologie. Celui-ci doit toujours avoir devant lui les quatre livres d'Hermès relatifs aux astres. Vient ensuite le scribe sacré avec des plumes sur la tête, un livre et une règle à la main, ainsi que l'encre et le roseau pour écrire : il doit savoir l'art hiéroglyphique, la cosmographie, la géographie, le chemin du soleil, de la lune, et des cinq planètes, la chronologie de l'Égypte et du Nil, l'appareil des cérémonies, la nature et le caractère de tout ce qui sert aux sacrifices. Après lui s'avance le porte-étole, la coudée de justice en main et portant la coupe des libations (calice, ciboire) ; il est instruit de ce qui concerne l'éducation et l'art de préparer les victimes. Le prophète s'avance le dernier, portant, dans les plis de sa robe, l'urne sacrée exposée aux regards de tous (ostensoire). Derrière lui suivent ceux qui portent les pains consacrés

(Eucharistie). Administrateurs du temple, ils doivent apprendre les dix livres sacerdotaux proprement dits et veiller à l'emploi des revenus. Les six autres livres hermétiques, pour arriver à quarante deux, ceux qui traitent de l'art de guérir, sont laissés aux postophores, dernier degré des prêtres [1]. »

MYTHE D'ISIS ET D'OSIRIS D'APRÈS M. DUPUIS.

Premier tableau céleste.

Le scorpion, signe qu'occupe le soleil au moment de la mort d'Osiris, a pour paranatellons ou astres qui se lèvent et se couchent en aspect avec lui, les serpents qui fournissent à Typhon ses attributs. A cette division céleste, répond, par son coucher, Cassiopée, reine d'Éthiopie, qui annonce en automne les vents impétueux.

Premier tableau de la légende.

Osiris est mis à mort par Typhon son rival, génie ennemi de la lumière. Cet événement arrive sous le scorpion. Typhon associe à sa conspiration une reine d'Éthiopie, laquelle, nous dit Plutarque, désigne les vents violents.

Second tableau céleste.

Le soleil s'unit alors au serpentaire, qui, suivant tous les auteurs, est le même qu'Esculape, et qui prête ses formes à cet astre, dans son passage aux signes inférieurs, où il devient Sérapis et Pluton.

Second tableau de la légende.

Osiris descend au tombeau ou aux enfers. C'est alors, suivant Plutarque, qu'il devient Sérapis, le même dieu que Pluton et qu'Esculape.

Troisième tableau céleste.

Au moment où le soleil descend aux signes inférieurs, et où il répond au dix-septième degré du scorpion, époque à laquelle on fixe la mort d'Osiris, la lune se trouve pleine au taureau céleste. C'est dans ce signe qu'elle s'unit

Troisième tableau de la légende.

Ce jour-là même, Isis pleure la mort de son époux, et, dans la cérémonie lugubre qui, tous les ans, retraçait cet événement tragique, on promenait en pompe un bœuf doré, couvert d'un crêpe noir, et l'on disait que ce bœuf

[1] Stromat., VI, 4.

au soleil du printemps, lorsque la terre reçoit du ciel sa fécondité, et lorsque le jour reprend son empire sur les longues nuits. Le taureau, opposé au lieu du soleil, entre dans le cône d'ombre que projette la terre, et qui forme la nuit, avec laquelle monte et descend le taureau, qu'elle couvre de son voile durant tout son séjour sur l'horizon.

était l'image d'Osiris, c'est à dire, Apis, symbole du taureau céleste, suivant Lucien. On y exprimait le deuil de la nature, que l'éloignement du soleil privait de sa parure, ainsi que de la beauté du jour, qui allait céder sa place au dieu des ténèbres ou des longues nuits. On y pleurait, ajoute Plutarque, la retraite des eaux du Nil et la perte de tous les bienfaits du printemps et de l'été.

Quatrième tableau céleste.

La lune va régler seule désormais l'ordre de la nature. Tous les mois, son disque plein et arrondi nous présente dans chacun des signes supérieurs une image du soleil, qu'elle n'y trouve plus, et dont elle tient la place pendant la nuit, sans avoir ni sa lumière ni sa chaleur féconde. Elle est pleine dans le premier mois d'automne, au signe dans lequel, à l'équinoxe du printemps, Osiris avait placé le siége de sa fécondité, signe consacré à la terre, tandis que le soleil occupe le scorpion signe consacré à l'élément de l'eau.

Quatrième tableau de la légende.

Les Égyptiens, le premier jour qui suivait cette mort, allaient à la mer pendant la nuit. Là ils formaient avec de la terre et de l'eau, une image de la lune qu'ils paraient, et ils criaient qu'ils avaient trouvé Osiris. Ils disaient que la terre et l'eau dont ils composaient cette image, représentaient ces deux divinités, Osiris et Isis, ou le soleil et la lune; allusion faite, sans doute, à la nature des éléments qui présidaient aux signes où ces deux astres se trouvaient alors.

Cinquième tableau céleste.

Le taureau, où répond le cône d'ombre de la terre, désigné sous l'emblême d'un coffre ténébreux, et occupé par la lune pleine, avait sous lui le fleuve d'Orion, appelé le Nil, et au dessous Persée, lieu de Chemmis, ainsi que la constellation du cocher, qui porte la chèvre et ses chevreaux. Cette chèvre

Cinquième tableau de la légende.

Le coffre qui renferme Osiris est jeté dans le Nil. Pan et les satyres, qui habitaient aux environs de Chemmis, s'aperçurent les premiers de cette mort. Ils l'annoncèrent par leurs cris, et ils répandirent partout le deuil et l'effroi.

s'appelle la femme de Pan, et elle fournissait à ce dieu ses attributs.

Sixième tableau céleste.

La pleine lune suivante arrive dans le signe des gémeaux, où sont peints deux enfants qui président aux oracles de Didyme, et dont l'un s'appelle Apollon, dieu de la divination.

Sixième tableau de la légende.

Isis, avertie de la mort de son époux, voyage pour chercher le coffre qui renferme son corps. Elle rencontre d'abord des enfants qui avaient vu le coffre; elle les interroge; elle en reçoit des renseignements, et elle leur accorde le don de la divination.

Septième tableau céleste.

La pleine lune qui vient après, a lieu au cancer, domicile de cette planète. Les constellations en aspect avec ce signe, et qui se couchent à son lever, sont la couronne d'Ariadne, princesse avec laquelle coucha Bacchus, l'Osiris égyptien; le chien Procyon est le grand chien, dont une étoile se nomme étoile d'Isis. Ce grand chien lui-même fut révéré sous le nom d'Anubis en Égypte.

Septième tableau de la légende.

Isis apprend qu'Osiris a, par erreur, couché avec sa sœur. Elle en trouve la preuve dans une couronne qu'il a laissée chez elle. Il en était né un enfant qu'elle cherche à l'aide de ses chiens; elle le trouve, l'élève et se l'attache : c'est Anubis son fidèle gardien.

Huitième tableau céleste.

La lune du mois suivant se trouve pleine dans le signe du lion, domicile du soleil ou d'Adonis, dieu adoré à Byblos. Les astres en aspect avec ce signe sont le fleuve du verseau et le Céphée, roi d'Éthiopie, appelé Régulus, ou simplement le roi. A sa suite se lève Cassiopée, sa femme et reine d'Éthiopie; Andromède, sa fille et Persée, son gendre.

Huitième tableau de la légende.

Isis se transporte à Byblos, et se place près d'une fontaine, où elle est rencontrée par des femmes de la cour du roi. La reine et le roi veulent la voir : elle est amenée à la cour, et on lui propose l'emploi de nourrice du fils du roi. Isis accepte la place.

Neuvième tableau céleste.

La lune qui suit est pleine au signe de la vierge, appelée aussi Isis par Ératosthène. On y peignait une femme allaitant un enfant. En aspect avec ce signe se trouvent le mât du vaisseau céleste et le poisson à tête d'hirondelle.

Dixième tableau céleste.

Sur les divisions qui séparent le signe de la vierge, que quitte la lune, de celui de la balance, où elle va devenir pleine, se trouvent placés le vaisseau, et le Bootès, qu'on dit avoir nourri Orus. Au couchant est le fils ou le gendre du roi d'Éthiopie, Persée, ainsi que le fleuve d'Orion. Les autres astres en aspect avec la balance, et qui monte à sa suite, sont le porc d'Érymanthe ou l'ourse céleste nommé le chien de Typhon, le dragon du pôle, le fameux Python, qui fournit à Typhon ses attributs. Voilà le cortége dont se trouve entourée la pleine lune de la balance ou du dernier des signes supérieurs : elle va précéder la néoménie du printemps, qui aura lieu au taureau dans lequel le soleil ou Osiris doit se réunir à la lune, ou à Isis son épouse.

Onzième tableau céleste.

La lune, au bout de quatorze jours, arrive au taureau, et s'unit

Neuvième tableau de la légende.

Isis, devenue nourrice, allaite l'enfant pendant la nuit ; elle brûle toutes les parties mortelles de son corps, puis elle est métamorphosée en hirondelle. On la voit s'envoler, et se placer près d'une grande colonne qui s'était formée tout à coup d'une très petite tige, à laquelle tenait le coffre qui renfermait son époux.

Dixième tableau de la légende.

Isis ayant trouvé le coffre que contient le corps de son époux, quitte Byblos : elle monte un vaisseau avec le fils aîné du roi, et dirige sa route vers Butos où était le nourricier d'Orus. Elle dessèche le matin un fleuve d'où s'élevait un vent trop fort. Elle dépose à l'écart le coffre précieux ; mais ce coffre est découvert par Typhon, qui chassait au clair de la pleine lune, et qui poursuivait un porc ou un sanglier. Il reconnaît le cadavre de son rival, et il le coupe en autant de parties qu'il y avait de jours depuis cette pleine lune jusqu'à la nouvelle. Cette circonstance, dit Plutarque, fait allusion à la diminution successive de la lumière lunaire, pendant les quatorze jours qui suivent la pleine lune.

Onzième tableau de la légende.

Isis rassemble les quatorze morceaux du corps de son époux;

au soleil, dont elle va rassembler les feux sur son disque; pendant les autres quatorze jours qui vont suivre. Elle se trouve alors en conjonction tous les mois avec lui dans la partie supérieure des signes; c'est à dire dans l'hémisphère où le soleil, vainqueur des ténèbres et de l'hiver rapporte la lumière, l'ordre et l'harmonie. Elle emprunte de lui la force qui va détruire les germes du mal que Typhon, pendant l'absence d'Osiris ou durant l'hiver, a mis dans la partie boréale de la terre. Ce passage du soleil au taureau, lorsqu'il revient des enfers ou de l'hémisphère inférieure, est marqué par le lever du soir, du cheval, du centaure et du loup, et par le coucher d'Orion, appelé astre d'Orus. Ce dernier se trouve tous les jours suivants, une au soleil printanier, dans son triomphe sur les ténèbres et sur Typhon qui les produit.

elle leur donne la sépulture, et consacre le Phallus, que l'on promenait en pompe aux fêtes du printemps, connues sous le nom de Paamylies. C'était à cette époque que l'on célébrait l'entrée d'Osiris dans la lune. Osiris alors était revenu des enfers au secours d'Orus son fils, et d'Isis son épouse, à qui il unit ses forces contre Typhon ou contre le chef des ténèbres; la forme sous laquelle il apparaît est le loup, suivant les uns, et le cheval, suivant d'autres.

Douzième tableau céleste.

L'année équinoxiale finit au moment où le soleil et la lune se trouvent réunis avec Orion ou avec l'astre d'Orus, constellation placée sous le taureau, et qui s'unit à la néoménie du printemps. La nouvelle lune si rajeunit dans le taureau, et peu de jours après elle se montre sous la forme de croissant dans le signe suivant, ou aux gémeaux, domicile de Mercure. Alors Orion, uni au soleil, précipite le scorpion son rival dans les ombres de la nuit; car il

Douzième tableau de la légende.

Isis, pendant l'absence de son époux, avait rejoint le terrible Typhon, lorsqu'elle déposa le coffre dans le lieu où se trouvait son ennemi. Ayant enfin retrouvé Osiris dans le moment où celui-ci se disposait à combattre Typhon, elle est privée de son ancien diadème par son fils; mais elle reçoit de Mercure un casque en forme de tête de taureau. Alors Orus, sous les traits et dans l'attitude d'un guerrier redoutable, tel qu'on peint Orion, ou l'astre d'Orus,

se couche toutes les fois qu'Orion monte sur l'horizon. Le jour prolonge sa durée, et les germes de mal sont peu à peu détruits. C'est ainsi que le poète Nonnus nous peint Typhon vaincu à la fin de l'hiver, lorsque le soleil arrive au taureau, et qu'Orion monte aux cieux avec lui; car ce sont ses expressions.

combat et défait son ennemi, qui avait attaqué son père sous la forme du dragon du pôle ou du fameux Python. Ainsi, dans Ovide, Apollon défait le même Python au moment où Io, devenue ensuite Isis, reçoit les faveurs de Jupiter, qui la place ensuite au signe céleste du taureau. Toutes ces fables se tiennent et ont le même objet.

CHAPITRE III

MYTHOLOGIE DES LIVRES DE MOÏSE

Nous pouvons maintenant aborder l'explication des livres juifs et spécialement de la Genèse. Si les livres des Hébreux ne renferment que des notions confuses du temps qui s'écoula entre Héli et Moïse et de celui que leurs pères passèrent en Égypte, comment peut-on leur accorder la moindre confiance sur ce qu'ils nous disent des temps antérieurs où ils n'existaient pas encore comme nation, et surtout des événements de la création que nul regard humain n'a pu contempler. On nous répond que c'est en vertu d'une révélation faite par le vrai Dieu à Moïse. Recherchons donc si tout ce qui se trouve dans les livres attribués à Moïse peut provenir de lui; si ce grand législateur a connu le vrai Dieu; si ses erreurs ne prouvent pas l'impossibilité d'une révélation et, dans ce cas, quelles sont les sources où il a puisé et en quoi les fables génésiaques diffèrent de celles que nous venons d'examiner?

§ 1er. *La Genèse est-elle un livre authentique?*

Au dernier chapitre du Deutéronome on lit un récit détaillé

et circonstancié de la mort de Moïse et de son inhumation que l'on fait suivre de ces phrases singulières : « Personne, *jusqu'à ce jour,* n'a connu le lieu de sa sépulture et il ne s'est plus élevé dans Israël de prophète égal à Moïse. » Il est évident, nous dit-on, que ce dernier chapitre a été ajouté après coup, et c'est aussi ce que nous soutenons. Mais alors le premier chapitre du Deutéronome, ne serait-il pas aussi bien interpolé que celui-ci? puisqu'on le voit commencer par ces mots : « Voici les paroles que Moïse adressa à tout Israël au delà (b'aber, ultrà, non in transitu vel in ripa, comme traduit la Vulgate qui a senti la bévue de l'écrivain) du Jourdain, dans le désert. » Le désert ne pouvait être au delà du Jourdain que pour un personnage qui se trouvait en deçà du côté de Jérusalem; or Moïse n'a jamais passé le fleuve; il n'a donc pu écrire cette phrase, pas plus que les suivantes et cela pour la même raison : « En même temps nous enlevâmes à deux rois amorrhéens leur pays situé *au delà* du Jourdain, entre le torrent d'*Arnon* et le mont *Hermon,* appelé *Chirin* par les Sidoniens, et *Chinir* par les Amorrhéens [1]. » Ces monts eussent été en deçà du Jourdain pour Moïse, et l'explication eut été fort inutile pour des contemporains. Il en est de même de ce verset : « Nous prîmes toutes les villes d'Og, roi de Basan, qui était resté seul de la race des géants : son lit est encore dans la ville de Rabat-Amon. Le pays de Basan, fut donné à Jaïr, fils de Manassé, qui le nomma village de Jaïr, nom qu'il a conservé *jusqu'à ce jour.* » Ce dernier trait peut-il être d'un contemporain? « Moïse marqua trois villes *au delà* du Jourdain, du côté du soleil levant [2]. » Pour Moïse, qui était au désert le soleil levant eut été *en deçà* et non au *delà* du Jourdain. « Voilà les lois et statuts que Moïse donna aux enfants d'Israël après la sortie d'Égypte, dans la vallée de Bethphegor, *au delà* du Jourdain.... Et les enfants d'Israël possé-

[1] Chap. III, vers. 8.
[2] Chap. IV, vers. 21.

dèrent *au delà* du Jourdain, les pays.... [1] » Un prêtre résidant à Jérusalem a seul pu écrire cela, et non Moïse qui est toujours resté *en deçà* du Jourdain. En décrivant la route d'Abraham depuis la Mésopotamie jusqu'à Sichem, l'écrivain dit : « Les Kananéens occupaient alors le pays. » Comme, ils n'ont cessé de l'occuper que depuis Josué qui les a exterminés après la mort de Moïse seulement, ce n'est pas ce dernier qui a pu écrire cela. Dans la même Genèse on lit encore à propos du lieu où Abraham voulut sacrifier son fils Isaac : « Abraham appela ce lieu Jahou-Jerah, c'est à dire Dieu-Verra, d'où est venu le mot usité *jusqu'à ce jour :* Sur la montagne Dieu-Verra [2]. » Comment Abraham a-t-il pu appeler Dieu du nom de Jahou (dont les chrétiens ont fait Jéovah), quand Moïse dit lui-même dans l'Exode « que Dieu ne s'était fait connaître à personne avant Moïse, sous le nom de Jahou [3]. » L'auteur posthume ne se décèle-t-il pas à chaque instant? Moïse a-t-il pu écrire « qu'Abraham poursuivit ses ennemis jusqu'à Dan[4], » la ville de Laïs n'ayant pris le nom de Dan que sous les juges, lorsqu'elle fut conquise par 600 hommes de la tribu de Dan [5].

Nous trouvons ces paroles au Deutéronome : « Séir était d'abord habité par les Horiens, que chassèrent les enfants d'Esaü, qui ont habité ce pays jusqu'à ce jour, *comme les enfants d'Israël ont habité celui que le Seigneur leur a donné* [6]. » Ceci est évidemment postérieur à la conquête par Josué. L'auteur des rois, en parlant de Saül, dit qu'il alla consulter le *voyant* et ajoute aussitôt « *autrefois*, lorsqu'on allait consulter Dieu, l'usage, était de dire, *allons au voyant;* car alors on appelait *voyant* ce qu'aujourd'hui on appelle *pro-*

[1] Chap. IV, vers. 45 et 46.
[2] Chap. XXII, vers. 14.
[3] Ex. chap. VI, vers. III.
[4] Gen. chap. XIV, vers. 14.
[5] Juges, chap. XVIII, vers. 29.
[6] Deu. chap. II, vers. 12 et 32.

phète. » Or, Moïse étant toujours appelé le *prophète* et non le *voyant* dans le Pentateuque, il en résulte évidemment que la rédaction actuelle de celui-ci est postérieure au temps de Saül, et même de David, qui appelait encore *God* son *voyant* et non son *prophète.* En parlant de la postérité d'Esaü, l'auteur de la Genèse dit clairement : « Voici les rois qui régnèrent sur la terre d'Esaü, *avant qu'Israël eût des rois.* » Comme il est incontestable qu'Israël n'eut des rois que depuis Saül, il est indubitable que l'auteur qui a écrit ces choses était postérieur à Saül, et n'a pu être Moïse.

Nous pourrions multiplier les citations à l'infini, mais nous croyons que la masse de celles que nous venons de citer suffisent pour prouver que le livre de la Genèse, sinon tout le Pentateuque, *n'a pu être rédigé par Moïse tel que nous le possédons.* De deux choses l'une; ou la Genèse n'a pas été écrite par ce législateur, et, dans ce cas, il y aurait les plus grandes probabilités qu'elle ne fut composée que sous Josias par le grand prêtre Helquias, comme le prouve les détails du livre des Rois où il est question de ces deux personnages [1]. Le but du grand prêtre était de raviver le sentiment national chez les Juifs menacés de l'invasion des Scythes (625) venus du Caucase et qui, pareils aux hordes de Gengiskan, ravageaient toute l'Asie. Jérémie nous fait le plus lugubre tableau de cette invasion qui fut arrêtée à Azot par Psamétique, et tout concourrait à prouver qu'il a pris part avec Helquias et la prophétesse Holdah, à la rédaction et à la promulgation de la Genèse qui se fit avec le plus grand appareil. Ceux qui rejettent cette conséquence seront du moins forcés d'avouer que, vers ce temps, la Genèse fut complétement remaniée, et que c'est de cette époque, ou d'une époque postérieure, que datent les innombrables interpolations dont elle fourmille. Il en résulte que les prétendues prophéties postérieurement accomplies qu'on prétend y découvrir, y ont été intercalées après coup, car

[1] Reg. l. II, cap. XXII.

si on nie l'authenticité d'un passage quelconque d'un auteur, par la raison qu'il mentionne des faits postérieurs aux dates présumées de sa composition, il est clair que cette règle doit être appliquée à la Bible comme à tous les autres livres sacrés, les miracles étant contraires à la sagesse divine et n'étant plus crus, de même que les prophéties, que par les niais et les ignorants, et soutenus que par les fripons qui ont intérêt à les faire croire pour leur faire produire la grasse et fainéante abondance de leur béate existence.

§ 2. *Moïse a-t-il connu l'unité de l'essence divine, telle que la formulent les chrétiens?*

« La race indo-européenne, dit M. Renan, préoccupée de la variété de l'univers n'arrivera pas d'elle-même au monothéisme. La race sémitique, au contraire, dégagea tout d'abord la divinité de ses voiles, et sans réflexion, ni raisonnement, atteignit la forme religieuse la plus épurée que l'humanité ait connue... Au lieu d'une nature animée, vivante dans toutes ses parties, elle conçut, si j'ose le dire, une nature sèche et sans fécondité, la nature du désert qui lui fournit la conception d'un dieu isolé du monde, d'un monde qu'il crée, car ayant détaché beaucoup plus tôt sa personnalité de l'univers, elle en conclut presque immédiatement le troisième terme, Dieu, créateur de l'univers, qu'il façonne comme le potier pétrit un vase. »

Toutes ces phrases ne sont que des phrases, dont la signification est brutalement contredite par l'histoire. Le dogme de l'unité de Dieu est le produit d'une élimination qui s'est opérée naturellement, lentement, chez tous les peuples, bien moins par la méditation philosophique, que par les révolutions politiques des États. Que le désert ait contribué à faire accepter plus facilement cette notion à ses habitants qu'à ceux des autres contrées du globe, c'est possible ; mais les sauvages des déserts africains sont encore les plus idolâtres de tous les

hommes, et longtemps le polythéisme a régné chez toutes les races sémitiques, qui n'ont été élevées à la connaissance du dogme de l'unité de Dieu que par les peuples voisins, dont la haute civilisation avait conçu ce dogme bien avant les Grecs et les Romains, où les savants seuls en acquirent la connaissance.

« Dans les temps reculés, dit M. Proudhon, le polythéisme est partout, en Égypte, en Arabie, en Palestine. Le monothéisme ne se montre pas moins fréquent, si par monothéisme on entend l'adoration, chez un peuple, d'une divinité spéciale, à l'exclusion de toutes les autres. Le polythéisme se trouve dans le Décalogue. Lorsque Jéhovah dit aux Hébreux par la bouche de Moïse : *Vous n'aurez pas d'autres dieux, en ma présence,* il ne nie pas l'existence de ces dieux, il prétend seulement jouir, à leur exclusion, du culte d'Israël. C'est en ce sens que l'entendaient les Israélites eux-mêmes, comme on peut le voir par un passage du livre des juges, où Jephté, s'adressant au roi des Ammonites, revendique au nom de Jéhovah, la propriété du territoire de Canaan, au même titre que les Ammonites revendiquaient la propriété de leur pays au nom du dieu Chamos. Dans d'autres passages de la Bible, Jéhovah est mis sur la même ligne que les autres dieux, ce qui implique un polythéisme au moins théorique, sinon pratique, chaque nation étant censée servir, d'une façon particulière, le dieu qu'elle avait choisi pour protecteur. La même chose a lieu dans les villes grecques : chacune, à l'origine, a son dieu ou sa déesse nationale; Pallas ou Minerve règne à Athènes, Vénus à Sparte, Junon à Samos, Diane à Éphèse, Jupiter à Dodone, Apollon à Delphes, comme Jéhovah à Jérusalem, Moloch chez les Moabites, Baal chez les Phéniciens, Peel chez les Babyloniens. Voilà le polythéisme et le monothéisme combinés ensemble : sous ce rapport, il n'y a nulle différence entre les fils de Japhet et ceux de Sem. Les tribus et les villes se rapprochant, formant des alliances, les dieux semblent pactiser à leur tour : Israël sacrifie aux dieux

de ses voisins, qui, de leur côté, envoient des offrandes à Jéhovah. [1] » Qui ne connaît l'invincible penchant des Israélites pour l'idolâtrie? Rachel, en fuyant son père pour suivre son époux, enlève sous sa robe les dieux du foyer et les cache sous du fumier quand Laban se met à la poursuite de Jacob pour les récupérer. Dans le désert Moïse fait égorger vingt-trois mille israélites d'un seul coup pour les empêcher par cet effroyable châtiment de s'adonner au culte du veau d'or [2]. Dans le Deutéronome, le législateur ordonne d'exterminer sans pitié tous les habitants des villes où ils se rendront, si ceux-ci se livrent à l'idolâtrie où les y excitent [3]. Et comme ces habitants étaient de race sémitique aussi bien que les Juifs, c'est donc que ces Sémites tenaient à l'idolâtrie jusqu'à la mort. Gédéon ayant créé un éphod dans la ville d'Éphra, tout Israël tombe dans l'idolâtrie à cause de cet éphod qui occasionne la ruine de Gédéon et de toute sa maison [4]. On sait du reste que la cause alléguée de ses servitudes à tous les peuples voisins pendant toute la durée des juges est son idolâtrie. Michée élève même une statue à Jéhovah dans sa propre demeure avec un éphod et des théraphim, plus un prêtre de la tribu de Lévi. Le premier soin, après la séparation d'Israël du royaume de Juda, fut d'élever des veaux d'or et de les adorer. C'est encore à la propension du peuple vers l'idolâtrie que les prophètes attribuent les invasions assyriennes et les captivités de Ninive et de Babylone. Ce n'est qu'après cette captivité, alors qu'ils furent devenus moins barbares par leur contact avec les peuples civilisés de la Perse, dont l'horreur des autres cultes que le leur était si grande, que l'on vit ce penchant diminuer parmi eux. Tous les peuples sémites voisins des Juifs étaient donc idolâtres, et les Arabes le

[1] De la justice de la rév. et dans l'Église, deuxième étude, chap. IV, note F.

[2] Exode, chap. XXXII, vers. 28.

[3] Deut. ch. XIII, vers. 2, 3, 4, 12, 20.

[4] Juges, chap. VIII, vers. 27. Voir aussi chap. XXII, vers. 17.

demeurèrent jusqu'au temps de Mahomet. Ce ne sont donc pas ces races qui ont créé le monothéisme. Leur faire, de la propagation du dogme de l'unité divine, une mission humanitaire, est une illusion d'histoire, causée par la détermination qu'a reçue, au moment décisif de sa divulgation, le monothéisme, c'est de plus, supposer que la conception monothéiste de peuples qui n'ont pas fait faire un seul pas au progrès et à la civilisation, est plus favorable aux nations civilisées que le polythéisme, sous lequel toutes les grandes nations antiques se sont civilisées. Concluons donc que le monothéisme, fruit de l'élimination des dieux, est un produit naturel de l'intelligence humaine que les Juifs reçurent de l'Égypte, et qu'ils transmirent au monde au moment où le culte des dieux était ruiné et où tous les esprits demandaient le dogme de l'unité. Mais une fois lancé dans le monde avec une morale sévère, celui-ci fit naître une réaction terrible qui raviva le vieux culte décrépit et qui fit jeter les chrétiens aux lions.

Nous avons dit que Moïse puisa en Égypte sa conception monothéiste et nous le prouvons : Tandis que les peuples de la Basse-Égypte faisaient peindre leurs dieux sous la figure des animaux, « les Thébains seuls, nous apprend Plutarque dans son Isis, ne les représentent pas par des peintures, parce qu'ils adorent un dieu dont les formes ne tombent point sous les sens et qu'on ne saurait figurer par des images. » Voilà le dieu que Moïse, élevé à Héliopolis, et voulant isoler sa nation de toute autre pour lui créer l'indépendance, adopta de préférence, mais qu'il n'inventa point. « Moïse, qui fut un des prêtres égyptiens, dit Strabon, enseigna que c'était une erreur monstrueuse de représenter la divinité sous les formes des animaux ou sous les traits de l'homme, car cela seul est la divinité disait-il, qui compose le ciel, la terre, et tous les êtres que nous appelons le monde, l'universalité des choses, la nature. Or, nul esprit raisonnable ne s'avisera de vouloir représenter l'univers par des simulacres, c'est pourquoi reje-

tant toute espèce d'idole, Moïse voulut qu'on adorât cette divinité sans emblême et sous sa propre nature [1]. » Cette observation est tellement vraie que l'expression Éloïm-Jhou, les Dieux-Jéhovah, est répétée jusqu'à sept fois dans le second chapitre de la Genèse [2]. Qu'étaient-ce donc que ces Éloïm et ce Jéhovah?

Dans le dualisme primitif, le Dieu du bien ayant créé des légions d'anges ou de dieux lumineux, ceux-ci reçurent le nom de Bel, Baal, Bali, chez les Babyloniens et les Indiens, de Balder (Baal-Her, seigneur Baal), chez les Scandinaves, de El, Hélios, chez les Grecs, de Mica-El, Éloïm, chez les Juifs et les Phéniciens, de Lucifer chez les Latins. Les Éloïm [3] ne sont autres que les génies-dieux de tous les anciens et spécialement des Phéniciens et des Chaldéens, comme le prouve ce passage du phénicien Sanchoniaton qui les cite par leur propre nom : « Les compagnons d'*Ib* ou *El* qui est Chronos, (le Temps) furent appelés Éloïm ou Chroniens et on les disait égaux à Chronos lui-même [4]. » Quant à Jéhovah, qui s'écrit Jhou au Jhov, en Hébreu, il est évidemment le même mot que Jupiter ou Osiris. Jupiter vient, en effet, du Dios-Pater des Grecs, du Dies-Pater des Latins. Dios au génitif fait Diou, et comme chez les anciens l'i et le j, l'u et le v sont identiques, il fait aussi djou au djov. De djov on a fait Jovis et avec une aspiration Jhou, dont les chrétiens ont tiré leur Jéhova. Mais on sait aussi que Jupiter s'appelait Zeus, qu'on prononce Tzeus en Grec. Or, Osiris, s'écrit Tzour en égyptien et s'appelle aussi Jupiter. Voilà pourquoi Moïse, élevé à Thèbes ou Héliospolis, emploie indifféremment les mots Jéhovah ou Osiris dans ses récits comme le prouve cette phrase du Deutéronome. « Les ouvrages de *Tsour* sont par-

[1] Strabon, Géog., l. XVI, p. 1104, édit. de 1707.
[2] Genèse, ch. XI, verset 4, 5, 7, 8, 18, 19.
[3] Singulier Elah, dieu, force, âme, souffle, rayon, lumière.
[4] Apud Eusèbe, préparatio évang. l. I, p. 37.

faits [1]. » On a traduit *Tsour* par Dieu ou par créateur, en effet, il signifie donner des formes par la lumière et c'est la définition d'Osiris dans Plutarque. Ti au Di, dont on a fait Deus, est le radical de ces mots, et le Tao des Chinois n'en diffère en aucune façon. Ajoutons que nous lisons dans l'Éxode, « que Dieu ne s'était fait connaître à personne avant Moïse, sous le nom de Jhou [2]. » Élath était donc auparavant le nom de la divinité, et Éloïm désignait comme chez les Chaldéens les dieux, l'ensemble des forces de la nature résumées par l'auteur de la Genèse dans le plus grand des Dieux, Jhou, ou Osiris, l'âme du monde qui les contient tous. Telle est l'origine du monothéisme judaïque.

§ III. *Le récit de la création porte-t-il les caractères d'une révélation divine comme l'ont prétendu les controversistes chrétiens de notre époque?*

Citons : « Au commencement Éloïm forma (Bara), le ciel et la terre. Celle-ci était vide et inculte; les ténèbres s'étendaient sur la surface de l'abîme (Rakia, l'omoraka des Caldéens que le vulgaire trompé par la signification de *mère du vide*, c'est à dire l'espace, de l'immensité, à pris pour une femme), et l'esprit de Dieu (le Nara des Indiens, le souffle), se mouvait sur les eaux. Éloïm dit : Que lumière soit et lumière fut. Il vit que la lumière était bonne [3] et la sépara des ténèbres; puis nomma la lumière jour et les ténèbres nuit. Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin, un jour [4]. Dieu dit ensuite : Qu'il y ait

[1] Deutéronome, chap. XXXII, vers 4, texte hébreu.

[2] Exode, chap. VI, vers. 3.

[3] Cette observation qui fait une si visible allusion aux créations bonnes du dieu du bien des idées persanes et égyptiennes, pour les opposer aux créations du génie du mal, revient à chaque création. Nous l'omettons désormais.

[4] Nous en ferons autant de cette locution qui reparaît à chaque création.

une étendue entre les eaux et qu'elle sépare les eaux d'avec les eaux et créant l'étendue, qu'il appela le ciel, il sépara les eaux qui sont au dessus de l'étendue de celles qui sont au dessous. Ordonnant aux eaux qui sont au dessous du ciel de se rassembler en un seul lieu et à l'aride de paraître, il appela mers les premières, le second terre. Puis il dit : Que la terre pousse son jet, de l'herbe portant semence, des arbres fruitiers, ayant semence selon leur espèce, et la terre se couvrit d'une abondante végétation que Dieu trouva bonne. Le quatrième jour Dieu dit encore : Qu'il y ait des luminaires dans l'étendue du ciel pour séparer le jour d'avec la nuit et qu'ils servent de signes pour les saisons, pour les jours et pour les années, et d'éclairage à la terre. Et Dieu fabriqua (Bara), les deux grands luminaires : le grand luminaire (soleil), pour dominer sur le jour et le petit (lune), pour dominer sur la nuit, puis il fit aussi les étoiles. Et il mit ces astres dans l'étendue du ciel pour éclairer la terre. Le cinquième jour, Dieu crée tous les animaux aquatiques, tous les volatiles qui s'élancent dans l'air, leur ordonne de se multiplier, de remplir les eaux et les airs et il les bénit. Au sixième jour Éloïm fit les reptiles terrestres, les quadrupèdes sauvages et domestiques, puis il dit : Faisons un homme à notre image, selon notre ressemblance, qui domine les poissons des mers, les volatiles du ciel, les animaux terrestres ; et Dieu fabriqua (Bara), l'homme à son image, et il le créa mâle et femelle, leur ordonnant de se multiplier et de s'assujettir la terre. Dieu se reposa au septième jour qu'il bénit, et il ne pleuvait point sur la terre. »

Présenter, avec les Lacordaire, les Auguste Nicolas et les autres controversistes chrétiens, un tel récit comme la plus haute expression des sciences géologiques, astronomiques et physiques, telles que les possède notre siècle c'est se moquer impudemment de ses lecteurs, les croire dénués de bon sens et assez ignorants et niais pour avaler de semblables bourdes. Et d'abord que peut être cette création du ciel et de la terre

faite au commencement, sinon la création des astres qui cependant ne furent fabriqués que le quatrième jour. Semblable aux anciens, Moïse prenait-il le ciel pour une voûte de cristal, et la terre pour le centre du monde? Tout le reste de ce récit semble le prouver? « Quel homme de bon sens, dit lui-même Origène se persuadera jamais qu'il y ait eu des jours, des soirs et des matins, avant qu'il y eut un soleil, une lune et des étoiles [1]. » Nous savons que les théologiens se sont avisés de recourir au singulier expédient d'appeler ici Descartes à l'appui de Moïse et ont prétendu que si l'Ether est le principe de la lumière, il est juste de placer sa création avant celle des astres et de tous les autres êtres. Nous y consentons volontiers pourvu qu'ils veuillent bien entendre qu'à la suite de cette grande parole : Et la lumière fut, il s'est répandu dans l'univers entier tout autant de jour qu'il s'en voit en pleine nuit. Qui ne sait aujourd'hui que les ondulations éthérées résultent des actions et réactions magnétiques, calorifiques, et électriques qui s'opèrent dans les globes producteurs de ces phénomènes? Et puis à quoi bon créer le soleil comme luminaire de la terre, si la lumière suffisait déjà à former les jours et les nuits comme aujourd'hui? Mais voici bien une autre difficulté! Comment la terre a-t-elle pu exister avant le soleil autour duquel elle tourne et dont elle n'est, comme les autres planètes, qu'une portion de son atmosphère primitive qui s'est condensée? Demanderons-nous comment il est possible de concevoir une séparation des ténèbres de la lumière, à moins d'admettre avec les inventeurs des deux principes, qu'elles forment deux substances distinctes, l'une due à Ormuzd, Jupiter ou Osiris, l'autre au noir Ahriman, à Typhon ou à Sutur? Qui donc a entendu Dieu parler et donner des noms à la lumière et aux ténèbres et pour qui Dieu parlait-il? Quelle physique que celle qui place le vide au milieu des eaux, qui suppose des eaux au dessus et des eaux

[1] Philocal., p. 12.

au dessous et qui fera plus tard dégorger les cataractes du ciel et celles du centre de la terre ! On regrette que Moïse qui savait de si belles choses par voie de révélation divine ne nous ait pas dit un petit mot sur l'état intérieur du globe à cette époque, il y a tant à parier que c'eût été joli. Mais contentons-nous de ces plantes terrestres qui naissent avant les animaux et les plantes aquatiques alors qu'il ne pleuvait point encore sur la terre ! Il faudrait être par trop difficile pour ne point être satisfait, surtout quand on voit des arbres qui mettent aujourd'hui des années à germer, pousser alors en une seconde, sans nul souci des sciences géologiques, nous démontrant que les acotylédones, les monocotylédones, et les dycotylédones ne sont apparues sur la terre qu'à des milliers de milliers de siècles d'intervalle. Puisque le texte, en dépit des prétendues époques imaginées de nos jours, comme interprétation des fameux jours génésiaques, nous force à reconnaître que l'auteur de la *Genèse* a bien entendu parler de jours réels, ne trouve-t-on pas quelque difficulté à concevoir comment le soleil a pu éclairer instantanément la terre immédiatement après sa formation, quand on sait, par exemple, que la lumière de Sirius, mettrait au moins trois ans pour arriver jusqu'à nous ? Ne reconnaissez-vous pas, sublimes et savants apologistes, que la création des astres que vous intercalez entre la création des végétaux et la création des animaux, forme une intervention choquante, sans compter celle qui résulte de l'apparition des végétaux antérieurement au soleil ? La création du soleil et des astres en général ne vous semble-t-elle pas appartenir à un ordre plus élevé que celui de la création des poissons et des insectes ? Quelle merveille encore que cette formation instantanée des animaux, et ce choquant oubli des fossiles par le prophète inspiré. Croit-on que l'auteur génésiaque ne se figurait pas un peu son dieu sous une figure humaine quand il lui a fait créer l'homme à sa ressemblance ? Concluons donc avec saint Augustin « qu'il n'y a pas moyen, au point de vue scientifique, de conserver le sens

littéral des premiers chapitres de la *Genèse* sans attribuer à Dieu des choses indignes de lui et que pour sauver Moïse et son histoire, il faut absolument y voir des allégories [1]. » Mais alors que devient le christianisme, si l'inspiration de Moïse est démontrée fausse et si ses récits ne sont que des fictions? Il est vrai qu'il n'y a plus que les sots et les fripons qui admettent des révélations.

Pour nous, recherchons les sources humaines où l'auteur de la Genèse quel qu'il soit a puisé son inspiration. Malheureusement les livres égyptiens ont tous été détruits par les chrétiens qui au troisième siècle assassinèrent la belle Hypatie, le dernier représentant de la philosophie alexandrine, et brûlèrent la grande bibliothèque pour que le christianisme n'eût plus rien à démêler avec ses origines. Mais Dieu a permis que le fanatisme monastique ne pût cependant tout anéantir. Les peintures découvertes dans les catacombes de Thèbes, les vases, les meubles et les ornements que représentent ces peintures, ont de telles analogies avec celles des vases étrusques, et les deux religions ont des ressemblances si frappantes qu'on est forcé d'admettre que, dans leurs relations, ces derniers peuples ont dû recevoir une foule de dogmes des premiers. On peut donc considérer la cosmogonie des Étrusques, telle que nous la rapporte Suidas [2], comme étant la même que celle des Égyptiens. Or, voici cette cosmogonie :

« Un auteur étrusque *très ancien,* nous dit cet écrivain, a écrit que le grand démiourge ou architecte de l'univers (le soleil) a employé six mille ans aux ouvrages qu'il a produits et qu'il les a distribués en six temps, distribués dans les six maisons du soleil (les six mois de l'été). Au premier mille, il fit le ciel et la terre; au deuxième mille, le firmament qu'il appela ciel; au troisième mille, il fit la mer et les eaux qui

[1] Contra Manich., l. II, v. 2.
[2] Article *Tyrrhénia.*

coulent dans la terre; au quatrième mille, il fit les deux grands flambeaux de la nature; au cinquième mille, il fit l'âme des oiseaux, des reptiles, des quadrupèdes, des animaux qui vivent dans l'air, sur terre et dans les eaux. Au sixième mille, il fit l'homme. »

Cette distribution des ouvrages de Dieu est d'une telle ressemblance avec celle de Moïse qu'on ne peut douter qu'elle ne vienne de la même source, surtout quand toutes deux se lient à l'institution de la semaine, qui est attribuée aux Égyptiens dès la plus haute antiquité. Après nous avoir donné le moyen de reconnaître entre les jours hébreux et les milles étrusques une synonymie difficile à méconnaître, l'auteur cité ajoute : « Les six premiers mille ans ayant précédé la formation de la race humaine, elle semble ne devoir subsister que pendant six mille autres années qui complètent la période de douze mille ans au bout desquels le monde finit. » C'est ainsi que le sens primitif donné au mot monde, ou cercle de la révolution du soleil, comme nous le verrons plus loin, fut appliqué à la durée de l'existence du monde humanitaire et donna lieu aux plus absurdes comme aux plus funestes conséquences. La durée de l'année ayant été confondue arbitrairement avec la durée de la terre, on s'est borné à changer chaque mois humain en mille des dieux, ou en jours mosaïques, pour désigner soit les temps de l'été ou de la création, soit la durée totale de l'univers. L'ancien livre des Parsis, intitulé *Boun-Dehesch*, qui est une compilation de divers temps, nous en fournit une nouvelle preuve : « Le temps, dit-il, est de douze mille ans. Les mille d'Ormuzd furent au nombre de six qui parurent dans l'Agneau, le Taureau, les Gémeaux, le Cancer, le Lion, l'Épi. Pendant ce temps le grand ennemi Ahriman ne fut pas dans le monde; mais après les mille de Dieu, avec la venue de la Balance, apparut Ahriman qui courut à travers le monde (l'hiver commença). Des productions du monde, la première que fit Ormuzd fut le ciel; la deuxième, fut l'eau; la troisième la terre; la quatrième les arbres; la

cinquième les animaux, la sixième fut l'homme [1]. » Il est évident que quand ce commentaire du Zend-Avesta a été écrit, le zodiaque était inventé et que l'équinoxe avait quitté le signe du taureau pour entrer dans celui du bélier. Il ne peut donc remonter à plus de 2282 ans avant notre ère et selon toute probabilité il est d'une date postérieure; peut-être même ne date-t-il que de quelques années après l'expédition d'Alexandre le Grand. Aussi le donnons-nous non comme une source où Moïse aurait pu puiser, mais comme explication de ce que les Perses avaient toujours entendu par les six mille ans de la création. Si on nous dit avec les Bossuet et tous ceux qui veulent faire venir de la Bible les mythes de tous les peuples, que ceci a été emprunté à Moïse, nous nous bornerons à demander : Comment se fait-il que les plus vieilles théogonies cosmologiques auraient emprunté à Moïse des traditions qui, chez lui, ne sont explicables que par celles des autres peuples, qui en sont la clef, car Moïse n'en possède évidemment déjà plus le sens?

Ces idées étaient, du reste, communes à tout l'Orient, mais elles étaient ordinairement exprimées sous forme symbolique comme chez les Chaldéens. Voici comment les rapporte Bérose, dont le récit ne nous est malheureusement parvenu que par le canal de Syncelle, qui s'est borné à abréger Polyhistor, copiste du premier : « Un temps exista où tout était eau et ténèbres, contenant des êtres animés encore informes qui ensuite reçurent la vie sous diverses formes monstrueuses dont les figures se voient encore en peinture dans le temple de Bel (suit l'énumération de ces monstres allégoriques, désignant les forces désordonnées de la nature inorganique). La divine génératrice Omoraka (la nature) concevait dans son sein ces étranges ébauches des êtres. Bel, qui est Jou-Piter, coupant la tête à cette femme, en fit le ciel, tandis que de son corps, il forma la terre (c'est l'œuf symbolique des Indiens et des Égyptiens).

[1] Boun-Dehesch, p. 420 et 348.

Bel sépara ensuite les ténèbres de la lumière, qui anéantit tous les animaux monstrueux et régla le monde dans l'ordre où il est. Il fit ensuite les astres, le soleil, la lune et les cinq autres planètes. Voyant que la terre était déserte quoique fertile, il ordonna aux Eloïm de se couper chacun la tête (de produire la nuit après le jour), de mêler le sang à la terre (la pluie et la rosée) et d'en former des êtres qui supportassent l'air. Du sang des dieux et de la femme divine furent formés les hommes qui pour cette raison sont doués de l'intelligence divine [1]. »

Que l'on se rappelle en outre tout ce que nous avons déjà vu précédemment de la cosmogonie des divers peuples, qu'on n'oublie pas que longtemps avant Moïse (du temps de Jacob et de Joseph) les caravanes entretenaient déjà un commerce très actif entre l'Inde, la Perse, la Chaldée, la Syrie, l'Arabie et l'Égypte, que toutes ces idées pouvaient se répandre d'un peuple à l'autre avec la plus grande facilité, que Moïse fut instruit dans toutes les sciences secrètes des prêtres égyptiens, qu'il habita quarante ans parmi les Arabes, chez Jéthro, dans le voisinage de la Chaldée, de la Syrie et de la Perse, et l'on comprendra comment il a pu s'inspirer des idées de tous ces peuples et identifier les Eloïm chaldéens à son Jéhovah égyptien et grec. Moïse est le synchrétisme des idées de son époque, ses œuvres en sont l'épopée, l'encyclopédie, pour autant qu'il ait pu prendre connaissance des sciences symboliques, dont le sens lui échappe déjà le plus souvent.

Examinons maintenant s'il sera plus heureux comme révélateur dans la peinture qu'il nous fait de l'âge d'or et nous rechercherons ensuite le sens humain, symbolique de ses récits.

Nous venons de voir que Moïse n'a pas eu la moindre idée de l'origine ignée de la terre et des millions d'années qu'il lui a fallu pour avoir une écorce solide; qu'il ne soupçonnait pas

[1] Syncelle, p. 28 et 29.

plus que Josué, ni sa sphéricité, ni l'état d'incandescence actuelle de son noyau, ni sa rotation diurne, ni sa révolution annuelle autour du soleil. Il ignorait qu'elle fait partie d'un système particulier, dont cet astre est le centre, qu'elle est enveloppée d'une atmosphère qui lui est propre; qu'elle est semblable aux autres planètes tournant autour de cet astre dont il n'avait pas connaissance; que les étoiles sont autant de soleils semblables au nôtre, et qu'elles furent créées un peu (quelques milliards de siècles) avant le temps qu'il leur assigne; enfin que Dieu n'a ni corps, ni yeux, ni lèvres, ni passions colériques, ni la férocité qu'il lui attribue. Maintenant continuons.

« Dieu fit à sa ressemblance le corps de l'homme qu'il forma d'une poussière sèche (aphar), selon le texte hébreu, et souffla dans son nez un souffle de vie. » On prétend qu'il s'agit ici de la création de l'âme que Moïse n'a jamais connue, car chez lui *anima* signifie la vie, comme le prouve le texte du Pentateuque : « Vous ne mangerez point le sang de la chair, car l'âme de toute chair est son sang [1]. » Quant à ceux qui arguent des paroles « faisons l'homme à notre image » pour y voir un indice de la trinité, ils oublient que les Eloïm, les Adonim, les Panim et tous les autres dieux ont été fondus par Moïse dans les Dieux-Jéhovah, qui expriment l'ensemble des forces constitutives du Dieu-Univers des Hébreux. Aujourd'hui que l'unité de l'espèce humaine est plus loin que jamais d'être démontrée, nous ne dirons rien au point de vue du sens littéral, de cet homme unique et primitif, créé subitement non seulement à l'état pubère, mais en même temps mâle et femelle tout à la fois, et de cette femme *bâtie* (traduction littérale) avec une côte arrachée au flanc écorché, on ne sait avec quoi, de notre premier père. Encore moins parlerons-nous de l'absurdité de ce langage acquis instantanément pour s'adresser à Dieu immédiatement après leur formation, et pour

[1] Lévétique, chap. XVII, vers. 14.

donner des noms à *tous* les animaux du ciel, de la terre, des eaux, arrivant là par myriades, comme les insectes et les microscopiques, pour recevoir des noms qu'on a bien oubliés depuis. Nous nous bornerons seulement à faire observer que nulle part Moïse n'a dit que l'homme avait été créé à l'état d'innocence, et surtout immortel, puisqu'il dit seulement qu'ils le seraient devenus s'ils avaient mangé du fruit de l'arbre de vie, qui par suite aurait aussi dû être immortel. Quant à la postérité d'Adam et d'Ève, puisqu'elle eût été immortelle, elle n'aurait donc pu pécher personnellement, car alors quel gâchis entre les hommes mortels et les immortels? Les hommes immortels, vivant dans une éternelle félicité, sans douleurs possibles!... Qu'eut-il fallu pour cela? Un seul climat d'un pôle à l'autre, partout une douce et tiède température, point de neiges, point de glaces, point de foudre, point de grêle, de tempêtes, de tremblements de terre, d'éboulements du sol, de chutes d'objets qui peuvent fracasser le crâne, de carnassiers qui peuvent dévorer le corps, de serpents à venin, de poisons, de marais infects, de précipices où l'on pourrait rester éternellement immortel! Inutilité du travail, des chemins, des ponts, des villes, des vaisseaux, d'arts, de sciences, d'études; on est parfaitement heureux sans cela!... Point de progrès, de dévouement, de sacrifices; nul n'a besoin de rien! Indifférence de chacun à l'égard du reste du genre humain qui n'a que faire de vous. Promiscuité de mariages éternellement féconds!... Et quand la terre sera toute remplie de ces hommes immortels! Ils seront enlevés au ciel, résidant par delà les étoiles, à quelques milliards de milliards de lieues sans boire ni manger pendant tout le trajet qui exigera peut-être quelques milliers d'années! O bêtise de la raison humaine sous l'empire des dogmes religieux!

Moïse ne nous dit cependant pas pourquoi l'homme immortel dans son jardin (Eden, les mots paradis terrestre étant une invention chrétienne), fut astreint à la culture, vu qu'il ne pouvait avoir besoin de rien, rien ne pouvant altérer son

inaltérable félicité? Supposons que c'était pour se dédommager de son immortalité! Nous nous garderons de demander à l'inspiré de Dieu où il a vu que le serpent, un des plus borné des animaux, en était le plus rusé? On fait dire à Moïse que son serpent n'était autre que Satan, que ce législateur n'a jamais connu, pas plus que la chute des anges, tandis qu'il appelle formellement sa couleuvre (Aroum, Ahriman), et qu'il la considère simplement comme personnification du principe du mal. Et cette autre niaiserie qui nous montre Adam et Ève s'apercevant seulement de leur nudité, comme d'un mal, après leur désobéissance! Si la nudité est un mal, qui en est l'auteur, sinon Dieu qui les avait créés tels? Et qui cependant s'en dégoûte à tel point qu'après leur bannissement il les recouvre de peaux de bêtes, prises on ne sait où, alors qu'ils s'étaient déjà recouverts de feuilles de figuier. En quoi consistait la science de l'arbre du bien et du mal, et surtout l'anathème qui suit la désobéissance? — Pour le serpent à le faire ramper quand il rampait déjà, et à se nourrir d'une poussière dont il ne s'est jamais nourri et ne se nourrira jamais; — pour la femme à éprouver des douleurs inhérentes à son organisation, et dont bien des femmes sont encore exemptes, et à la soumettre à son mari auquel elle était déjà assujettie par sa faiblesse, mais qu'elle domine si souvent par ses séductions; — pour l'homme à le condamner à une nourriture végétale qui lui était déjà assignée précédemment, au travail auquel il était astreint, à la sueur, effet salutaire de son organisation, et au pain qu'il ne fut pas assez heureux pour connaître; — pour la terre, à porter des chardons si chers à l'âne, aux chardonnerets et aux cardeurs de laine et à la considérer comme maudite à cause de cette plante et de la ronce. O dérision! Nous oublions ce qu'y ont ajouté quelques siècles après les docteurs chrétiens. La concupiscence, comme si l'homme se serait avisé de se reproduire sans cet attrait divin que Dieu lui a donné dans sa sagesse pour perpétuer l'espèce, et le péché originel, que Moïse n'a jamais connu et

par lequel le Dieu féroce des chrétiens damne des millions de millions d'hommes pour une faute qu'ils n'ont pas commise, n'étant pas nés, lorsqu'elle s'est accomplie. Concluons donc avec Origène :

« Quel est, dit ce père de l'église, l'homme qui puisse penser que Dieu, comme un jardinier, ait planté un jardin, qu'il y ait placé réellement un arbre de vie, qu'on pût acquérir la connaissance du bien et du mal en mangeant du fruit d'un autre arbre, que Dieu se soit promené dans ce jardin et qu'Adam se soit caché de lui entre des arbres? On ne peut douter que toutes ces choses ne doivent être prises figurément et non à la lettre. » A la bonne heure! Mais s'il n'y a là qu'un symbole, à notre tour d'en rechercher la source et l'explication.

Procédons comme nous l'avons fait pour l'explication de la mythologie des autres peuples; partageons en deux, par le cercle d'horizon, la sphère céleste dessinée à la manière des anciens; la partie supérieure sera le ciel d'été, de la lumière, de la chaleur, de l'abondance, du dieu de tous les biens, d'Éloïm-Jhou; l'autre moitié sera le ciel inférieur, l'enfer, le ciel d'hiver, le séjour des ténèbres, des privations, des souffrances, du Dieu de tous les maux, d'Aroum. A l'occident, vers l'équinoxe d'automne, la scène nous présente une femme, tenant un rameau de fruits *beaux à voir* et *bons à manger ;* tout près d'elle une autre constellation est figurée par un homme tenant une faucile, un laboureur nommé Bootes par les Grecs. Cette femme et cet homme descendant de plus en plus dans le ciel inférieur semblent être expulsés du ciel de la lumière, et comme la femme y pénètre la première elle semble entraîner l'homme à sa suite. Sous eux est le grand serpent, constellation caractéristique des boues et des inondations de l'hiver, le Typhon [1] des Égyptiens, l'Ahriman des Perses et

[1] Voir la sphère céleste de Delamarche, Paris.
[2] Touphon signifie encore inondation, déluge et tempête en arabe.

le serpent *Aroum* de Moïse. A côté, se trouve un génie ailé qui tient à la main une épée flamboyante comme pour menacer. Plus loin est le vaisseau qui doit préserver l'homme des déluges de l'hiver. Voilà tous les personnages du drame d'Adam et d'Eve, qui a été commun aux Égyptiens, aux Chaldéens, aux Perses, mais qui a reçu des modifications selon les temps et les circonstances. Chez les Égyptiens, cette femme devient Isis, mère du petit Horus, c'est à dire du soleil d'hiver qui, languissant et faible comme un enfant, passe six mois dans la sphère inférieure, pour reparaître à l'équinoxe du printemps vainqueur de Typhon et de ses géants, dans le signe du Taureau lorsque la fable est antérieure au XXIIe siècle avant notre ère ou qu'elle a été empruntée à une tradition remontant à ces temps, dans celui du Bélier ou Agneau lorsqu'elle est postérieure à la date mentionnée. Ajoutons que l'auteur juif, qui sans cesse écarte les indices de l'idolâtrie, et substitue un sens moral au sens astrologique, a supprimé dans son récit plusieurs détails. Mais une foule de traits restèrent malgré lui et leur ensemble est plus que suffisant pour nous démontrer l'identité de son symbole avec celui de tous les peuples que nous venons d'examiner. Pesons-en tous les traits.

« L'Éternel (le Temps sans borne), planta un jardin en Éden vers l'Orient (entrée du soleil dans le ciel d'Été en Orient). Il y mit l'homme qu'il avait formé et fit germer de la terre tous les arbres agréables à la vue (printemps). Il leur fit produire des fruits bons à manger, au milieu desquels était l'arbre de vie. (L'été est ici manifestement désigné.) Or, un fleuve, ayant une source unique, sortait d'Éden pour arroser tout le jardin et se divisait en quatre fleuves [1] principaux. (La

[1] Il n'existe dans l'univers entier aucun fleuve de ce genre; mais chaque peuple a voulu les retrouver dans son pays. Moïse qui puisait à une source chaldaïque ou persane les retrouve dans l'Oxus (Thioun), le Jaxarte (Djoun), l'assier (le Tigre) et le Phrat (l'Euphrate). Les Bramines moins matérialistes les retrouvent dans les quatre Védas, qui seuls jail-

vache ou la terre correspondante au taureau céleste et répandant quatre fleuves de lait, dans toutes les théogonies.) Et l'Éternel prit l'homme (qui au fond ne diffère pas d'Ormuzd ou d'Osiris) et le plaça dans le jardin d'Éden pour le cultiver (lui faire produire tous les fruits comme firent Ormuzd et Osiris) et le garder (empêcher Aroum et ses légions d'envahir ce beau ciel d'été). Et l'Éternel permit à l'homme de manger de tous les fruits du jardin (c'est à dire de jouir sans souci de l'abondance de l'été), excepté de celui de la science du bien et du mal, c'est à dire de ce fruit que la vierge tient en sa main et qui dans la sphère céleste est un point de séparation entre l'été (le bien) et l'hiver (le mal). Mais la femme vit que le fruit était agréable à la vue, et jugea qu'il devait être savoureux à manger. Elle en cueillit, en mangea, et en donna à son mari qui en mangea de même. (La *Vierge* tient en effet en main une branche de fruits qu'elle semble étendre vers le *bouvier* pour le tenter.) Dieu descend aussitôt dans le jardin pour s'y promener à l'heure du jour où s'élève un vent doux, et les coupables se cachent parmi les arbres pour éviter sa présence. Mais Dieu l'appelle, l'interroge et force Adam à lui avouer qu'il a mangé du fruit défendu entraîné qu'il y fut par sa femme. (En effet, la Vierge disparaissant la première au dessous de l'horizon en entrant dans le ciel inférieur, semble entraîner l'homme dans le séjour de la misère et du mal.) Dieu les chasse tous deux du ciel d'été, de l'Éden, et les condamne aux douleurs, aux souffrances et à la mort sur le sol couvert de ronces et d'épines seulement du triste ciel d'hiver. Un chérubin à l'épée flamboyante fut placé

lissent de l'arbre de vie, placé sur la cime d'or du mont Mérou. Ces quatre fleuves de la parole sortent de la bouche de quatre animaux, le cerf, le chameau, le cheval et le bœuf. Nos quatre évangiles y correspondent et sortent des lèvres des quatre évangélistes représentés aussi par quatre animaux : l'ange, le lion, le taureau et l'aigle. Mais primitivement ils ne désignaient que les quatre sources de vie sortant du pis de vache, symbole de la terre.

à la porte du Paradis pour le garder. Quand la Vierge et le Bouvier tombent sous l'horizon du couchant, Persée monte de l'autre côté et, l'épée à la main, ce génie semble les chasser du ciel de l'été (jardin et règne des fruits et des fleurs). Désormais le ciel est livré aux constellations de l'hiver et le génie du mal, figuré par la constellation du serpent, règne dans le monde, mais de la Vierge bannie d'Éden (et non de sa descendance), doit naître un rejeton qui écrasera la tête du serpent et délivrera la terre de l'empire du mal. Le soleil (le Christ est la lumière qui éclaire tout homme venant au monde) à l'époque du solstice d'hiver se trouvait alors placé dans le sein de la vierge, en lever héliaque à l'horizon oriental, à ce titre il était figuré sous la forme d'un enfant allaité par une *vierge chaste*, celle dont il s'agit ne pouvant éprouver aucun des effets de la concupiscence, et sa conception ne pouvant être qu'immaculée. A l'équinoxe du printemps, cet enfant, après l'an 44 mille avant notre ère, deviendra l'agneau qui efface les péchés, le mal régnant dans le monde, en ramenant l'été. Les prophéties portaient que dans son enfance, ce réparateur du monde vivrait abaissé, humble, obscur et indigent, parce que le soleil d'hiver est abaissé sous l'horizon et que cette période première de ses quatre âges (les quatre saisons) est un temps d'obscurité, de disette, de jeûne, de privation; que mis à mort par des méchants, il ressusciterait glorieusement, remonterait des enfers aux cieux où il règnerait à la droite du Père, parce qu'au printemps, le soleil triomphe du règne de l'hiver et recommence à exercer sa glorieuse influence de l'été; que ce Dieu, né du Père, était identique au Père, parce que le soleil d'hiver ne diffère pas en réalité de celui de l'été. Mais avant cette glorieuse avenue, cette mort et cette résurrection le monde devait périr une première fois par un déluge, à cause de la perversion de la race humaine, par l'alliance des enfants de Dieu avec les enfants des hommes, dont sortirent les géants de l'hiver que Dieu extermina par les déluges de cette saison, ne réservant qu'un seul juste, Noé,

ancêtre d'Abram (Brama) dont sortiront David et les rois qui après une suite de générations ne seront plus représentés que par Marie et Joseph, pères de Christ (conservateur, même nom que Vichnou) et par Jès (Dies, le jour) dont on a fait Jésus. Quant au monde lui-même, il doit périr une seconde fois, après un grand combat entre les bons anges et les mauvais, consumé par un incendie. (Les feux de l'été, quand l'année commence alors, puisqu'en ce cas elle doit finir à la même époque.)

Voilà où en est l'inspiration Mosaïque. Achevons de lui porter un dernier coup qui puisse sauter aux yeux des plus ignorants et des plus prévenus. « L'Éternel parlait à Moïse face à face, comme un homme parle à un autre homme[1]. » Mais ne voilà-t-il pas qu'un second verset du même chapitre, vient brutalement démentir le premier : « Puis Dieu dit : tu ne peux voir ma face; car aucun homme ne peut voir ma face sans mourir [2]. » Si ce sont là des versets révélés, nous avouons que même avec le secours de la grâce, il nous est difficile de deviner laquelle de ces deux affirmations contradictoires est la véritable. Mais continuons : » Je (Dieu) parle avec Moïse bouche à bouche et il me voit en effet, non d'une manière énigmatique, ni dans aucune représentation de l'Éternel. Pourquoi donc n'avez-vous pas craint de parler contre mon serviteur Moïse [3]. » Ce qui n'empêche pas saint Jean de dire dans son évangile : « Aucun n'a vu le Père, sinon celui qui est venu du Père [4]. » Ni saint Paul : « Nul des hommes n'a vu Dieu, et ne peut le voir [5]. » Le prophète, l'évangéliste, et l'apôtre contredisent Dieu qui se donne à lui-même le plus flagrant démenti ! Voilà ce qu'on appelle des vérités révélées et le Dieu de la vérité. Oh ! abjurons bien vite ce Dieu là et

[1] Exode, ch. XXXIII, vers. 11.
[2] Verset 20.
[3] Verset 8, ch. XII des Nombres.
[4] Chap. VI, verset 46.
[5] Timothée, ch. VII, v. 16.

ses révélations pour en revenir une bonne fois à l'autorité de la raison !

Nous pourrions encore entrer dans une foule d'autres détails sur les livres de Moïse, qui nous prouveraient la quantité d'autres emprunts qu'il a faits à tous les peuples voisins. Tels sont les *sept lumières* où planètes du grand chandelier; les *douze pierres* ou signes de l'urim du grand prêtre; la fête des *deux équinoxes* ouvertures et sorties des deux hémisphères; la cérémonie de l'*agneau* ou *Bélier* céleste, dans lequel le soleil était effectivement entré au temps de Moïse; l'*arche*, qui n'est que le coffre d'Osiris dont nous avons retrouvé le nom dans le Pentateuque lui-même. Contentons-nous de remarquer que les cinq livres qu'on lui attribue sont un composé de fragments qui sont venus augmenter de siècle en siècle le noyau de l'ouvrage primitif. Que cet ensemble de morceaux de diverses époques ne sont pas assimilés entre eux et laissent encore apercevoir toutes les sutures qui les rattachent, sans en former un texte suivi et un tout unique. Que si Moïse, fondateur du culte Jehoviste, est le rédacteur de la substance primitive de la Génèse, il s'est servi d'un texte Eloïste de Chaldée pour greffer ses propres idées sur ce fond sacré dont il n'a pas fait disparaître le nom de la divinité chaldéenne; que dans tous les cas, la rédaction définitive et dernière du Pentateuque ne remonte pas au delà du VIIIe siècle avant notre ère, comme mille preuves le démontreraient au besoin.

La légende a donc pu facilement broder autour de la vie réelle du législateur une foule d'arabesques qui lui a prêté tout le prestige du merveilleux. Les écrivains ecclésiastiques frappés de certaines concordances de sa vie avec celle de personnages mythologiques, ont voulu que ceux-ci aient été calqués sur celui de Moïse, sans se soucier de l'obscurité qu'avait alors dans le monde le petit peuple barbare, haï, méprisé, qui habitait la Palestine. Ils ne voyaient pas que c'étaient bien plutôt les Juifs ignorants qui empruntaient aux autres peuples leurs

symboles. Pour nous faire comprendre, nous ne citerons qu'un exemple.

Tous les peuples anciens pour symboliser un peuple opprimé par un autre et récupérant l'indépendance, se servaient du caractère de l'exposition qui vouait l'enfance à l'esclavage. Cyrus, symbole des Perses opprimés triomphant des Mèdes, est fils de Cambyse, le peuple opprimé, exposé par son grand père Astyage, l'oppresseur de la Perse, nourri par un chien, sauvé par Mandane sa mère, de race médique, conduit à la cour d'Ecbatane d'où il est forcé de fuir, puis il se met à la tête de son peuple qu'il émancipe et conduit à la conquête de la terre étrangère. Quel thème à intercaler dans le Pentateuque lors de son dernier remaniement! Sémiramis est exposée sur l'Euphrate, devient esclave, est achetée par le premier officier du roi de Ninive oppresseur de Babylone, l'épouse, conquiert la Bactriane, devient femme du roi de Ninive lui-même, le tue, fait prédominer la Babylonie sur l'Assyrie et épouse son propre fils, c'est à dire que Babylone fait prédominer l'élément populaire et triomphant qui a reçu la vie dans son sein. OEdipe est exposé par ses parents, recueilli par un berger, élevé par la reine de Corinthe, tue un officier du palais, fuit la cour, tue son père (l'aristocratie), épouse sa mère (la cité de Thèbes épousée par le peuple), et voit ses enfants s'entretuer (luttes de la noblesse contre le peuple). Romulus est exposé sur le Tibre, allaité par une louve, recueilli par un berger, reconnu par son père Numitor, vengé par la mort d'Amulius, l'oppresseur qu'il immole, et va fonder un nouveau peuple. Moïse est exposé sur le Nil, élevé par une pauvre femme juive, élevé à la cour par la fille du roi, forcé de fuir pour avoir tué un Égyptien, puis étant revenu se mettre à la tête de son peuple, il le délivre et le conduit à la conquête de la terre étrangère. Le symbole oriental est ici trop évidemment appliqué à Moïse, pour offrir matière au moindre doute. Avec un peu d'attention, les lecteurs les plus vulgaires ne seront pas embarrassés pour reconnaître au

milieu des événements de sa vie réelle, une foule de traits mythologiques appartenant soit à Osiris, soit à Bacchus, soit à Jupiter ou à tous les autres dieux, car la plupart ont un fond symbolique identique et se rapportent soit au culte des astres, soit à celui de la nature.

CHAPITRE VII.

DES AGES DU MONDE

Pour comprendre la théorie des âges chez les anciens, il faut se rappeler que primitivement l'année se divisait naturellement en deux parties. La première correspondant à l'été, au règne du dieu de la lumière, du beau temps, de la sérénité du ciel, de la propreté de la terre, fut appelée *monde*, c'est à dire pure, immaculée, sans boue, ni souillure, ni mal; la seconde correspondant aux pluies, aux brouillards, aux inondations, aux boues, au mal, fut appelée *immonde*. On disait donc que la *saison monde* ou le monde, commençait au printemps et finissait à l'hiver. Ces idées naturelles et vraies dans le sens qu'on y attachait primitivement s'étant imprimées dans les esprits, on continua encore à dire que le monde commençait et finissait lorsqu'on eut attaché à ce mot le sens d'univers. Mais comme plus tard l'année commença tantôt au solstice d'été, tantôt au solstice d'hiver, et que l'on avait dit que le monde finissait aussi dans ces saisons, il en résulta cette autre croyance que le monde périssait tantôt par des déluges et tantôt par des incendies. Aristote nous apprend, en effet, que la saison brûlante de l'été avait été appelée incendie et que la saison pluvieuse de l'hiver avait été nommée déluge [1]. Lorsque

[1] Aristote. Muteor, l. I, c. XIV; Julius Firmicus, l. III, c. I; Epiphan. Hœres, c. XIX.

les observations astronomiques eurent atteint un certain degré de précision, l'année fut divisée en quatre saisons, et par analogie, la durée totale du monde fut aussi divisée en quatre âges. Si l'année commençait au printemps, le déluge terminait le troisième âge, qui devait être suivi d'une rédemption, après laquelle viendrait la fin des temps par l'embrasement universel du monde. Si au contraire elle commençait à l'été, le second âge était marqué par le déluge qui anéantissait la race humaine, à l'exception de quelques élus; le troisième exigeait une rédemption, le printemps réparateur, et le quatrième se terminait par la ruine de l'univers consumé dans le grand incendie final. Tel est l'ordre naturel sur lequel les moralistes ont bâti leur système figuré de bonheur originel, de dégradation détruite par un déluge, de rédemption subséquente et d'anéantissement final de l'univers entier. Cette théorie fait le fond de toutes les conceptions humanitaires dans les temps antiques et les quatre âges du monde sont restés également célèbres chez les Indiens, les Perses, les Égyptiens, les Grecs et les Romains. Voyons donc si l'histoire vient confirmer nos affirmations d'une manière vraiment irréfutable.

C'est chez les Perses, que la signification du symbole primitif s'est conservée avec le plus d'intégrité et de pureté. Dans la première période, le principe du bien règne seul : c'est l'été, l'âge des jardins d'Éden, l'âge des fruits dorés, l'âge d'or de ces peuples. Pendant cette saison, en effet, tous les fruits achèvent de mûrir; les pâturages font couler du pis des animaux des fleuves de lait; le bétail et le gibier, nécessaires aux besoins de la vie, sont abondants; les rochers se remplissent du miel des abeilles; partout règne la chaleur, le bien-être et la paix. Tel est le type d'après lequel fut dépeint le premier âge de l'humanité comme une période de bonheur, de félicités, de jouissances, dont la poésie naissante fit les tableaux les plus naïfs et les plus enchanteurs.

Dans le second âge les influences du génie du mal se mêlent insensiblement à celles du génie du bien qui, s'affaiblissant

peu à peu, jusqu'au moment où le dieu des tempêtes, des géants destructeurs finit par l'emporter après avoir soutenu contre le bon principe de terribles combats dans lesquels se signalèrent toutes ses légions dews maudits qui firent périr la plus grande partie de l'humanité sous d'horribles déluges.

Dans le troisième, l'humanité échappée au cataclysme n'a plus la force et la vigueur des premiers âges et toute la nature est affaiblie et comme altérée. Cependant l'humanité renaissante se propage avec une vigueur nouvelle et se répand sur toute la terre. Mais elle n'a plus la longévité des premiers hommes, et la race humaine dégénérée va de mal en pis. Le printemps et sa renaissance n'ont pas, en effet, les caractères d'abondance, de richesse, de plénitude et de vigueur qu'avait l'été, le premier âge. Aussi symbolise-t-il l'âge actuel.

Mais comme on avait l'idée que le monde devait finir après cet âge, d'après la notion préconçue de la fin de l'année au bout de la quatrième saison, comme d'un autre côté le monde ne devait périr qu'à cause de la perversité de la race humaine, il s'ensuivait que l'humanité devait devenir de plus en plus perverse. L'idée du symbole primitif était méconnue au point de vue de la réapparition de l'été, mais pour un instant seulement. Quant au mode de destruction de l'humanité, il est clair que ce devait être par le feu. Avant que ce temps arrive, les hommes livrés à la merci d'Ahriman auront enduré tous les maux. Ormuzd leur enverra le prophète Sosiosc pour les préparer à la résurrection universelle. Tout à coup Gourzscher, comète malfaisante, se dérobant à la garde de la lune, s'élancera sur la terre et l'embrasera. Les étoiles tomberont du ciel, et l'univers entier ne sera plus qu'une fournaise immense, effroyable. Alors Ormuzd apparaîtra dans les cieux avec ses légions d'anges. Les âmes qui auront fait le bien seront reçues par les esprits célestes et conduites au pont Chinevad sous la garde du chien Soura (Sirius) : les autres y seront traînées par les dévis. Là, elles seront toutes jugées par Ormuzd; celles des justes traverse-

ront le pont et seront accueillies dans le séjour de la félicité, au milieu des transports de joie des Amschaspands ; celles des méchants seront précipitées dans l'abîme rugissant des mondes incendiés, au sein de tourments atroces qui dureront en proportion de la grandeur et du nombre des péchés des coupables. Ahriman lui-même et les siens devront passer à travers des torrents de flammes pour se purifier durant un espace de temps proportionné à leurs forfaits. Puis l'incendie éteint, il en sortira une terre nouvelle, purifiée, parfaite, telle qu'elle était au moment de la création ou de l'âge d'or, et qui ne périra plus. Ormuzd y apparaitra d'abord, puis Ahriman, chacun avec les siens, comme prêtres de l'Éternel, pour célébrer ses louanges, consommer le sacrifice, et faire régner la loi sainte et vénérée dans toutes les âmes des élus. Plutarque rapporte cependant une autre opinion, encore professée par une secte de Parsis de nos jours. Elle doit être beaucoup plus récente et prétend qu'Ahriman et les siens, essentiellement pervers, seront tous anéantis. Cela pourrait s'entendre dans le sens que l'hiver est en réalité totalement anéanti par l'été, et comme il s'agit ici de la fin du monde, il en résulterait qu'il ne devrait plus être considéré comme capable de renaitre. Ces deux opinions, en apparence si contraires, sont donc parfaitement orthodoxes et conformes à l'essence du dogme symbolique.

Quelle différence entre cette conception et les doctrines altérées des chrétiens, qui perdant le sens du culte primitif, ont fait de leur Dieu un être féroce, se délectant éternellement des souffrances infinies qu'il inflige aux damnés pour une faute nécessairement finie, puisqu'elle a été commise par un être fini, faible et faillible, que lui-même a créé tel. On ne saurait concevoir une plus effroyable injustice, une plus atroce cruauté. Mais les inventeurs de l'inquisition et des guerres de religions, après avoir fait égorger des millions et des millions d'hommes pour soutenir leur dogme ébranlé, pourraient-ils se faire de la divinité une autre idée que celle

du bourreau que M. de Maistre, avec sa logique fanatique, nous présente comme la plus haute synthèse du catholicisme. Nous allons voir, du reste, la source d'où provint, pour les chrétiens, l'idée des châtiments éternels. C'est la tradition indienne, sur les quatre âges, qui va nous en donner la clef.

Pour les peuples de l'Indoustan, en effet, la saison d'été n'est plus la plus belle et la plus heureuse des saisons de l'année, car les ardeurs brûlantes du midi accablent et consument les peuples de cette contrée. Le printemps avec ses fruits précoces et sa douce température leur offre l'idéal de la perfection; aussi est-ce cette saison qu'ils ont prise pour l'âge d'or. Mais, comme toutes les autres saisons lui sont de plus en plus inférieures, il en résulte qu'ils se sont fait des âges une idée de dégradation et de dégénérescence successive qui imprégna d'un sombre désespoir les idées de tous les peuples auxquels ils transmirent leur synthèse de l'humanité et leur fit méconnaître la théorie du progrès humanitaire. Loin donc de chercher à le développer, en plaçant l'âge d'or à la fin des temps, ils tournèrent leurs regards vers ces temps primitifs qu'ils entrevoyaient si beaux à travers les voiles de leurs symboles, et en concevaient des regrets inexprimables, tandis qu'ils n'avaient que des malédictions pour l'âge fatal où les dieux les avaient fait naître.

Dans les Védas, les quatre âges sont symbolisés dans les quatre incarnations de Brama, mais elles n'ont encore aucune couleur. Dans le code de Manou, au contraire, elles possèdent, de la manière la plus frappante, tous les caractères que nous venons de décrire. « Certaines vertus, dit ce code, sont particulières à l'âge Crita-Jouga, d'autres à l'âge Tétra-Jouga, d'autres à l'âge Dwapara-Jouga et d'autres enfin à l'âge Cal-Jouga, proportionnellement à la décroissance successive de ces âges. Dans le premier, la justice, sous la forme d'un taureau (signe du printemps), se maintient ferme sur ses quatre pieds; la vérité règne et aucun bien obtenu par les hommes ne dérive de l'iniquité. Mais dans les autres âges, par l'acqui-

sition illicite des richesses et de la science de mal faire, la justice perd successivement un pied. Remplacés par le vol, la fausseté et la fraude, les avantages honnêtes diminuent graduellement d'un quart. Tandis que dans le premier âge, les hommes, exempts de maladie, obtenaient l'accomplissement de tous leurs désirs et vivaient quatre cents ans, dans les suivants les infirmités les envahissent et leur existence perd par degrés un tiers de sa durée. »

On a pu remarquer que le quatrième de ces âges est l'âge Cal-Jouga, celui où les hommes vivent actuellement et qui a été précédé par un déluge dont celui de Deucalion (Des-Cal-Jouga) ne manquera pas de rappeler l'idée. Ses analogies avec celui de Moïse sont d'une étonnante ressemblance. Brama s'étant endormi fut cause de cette première destruction de l'univers, car, durant son sommeil, le démon Aya-Griva, s'étant approché, lui déroba les Védas qui sortaient de sa bouche. Vischnou, qui s'en aperçut se changea en un énorme poisson, et, paraissant devant le pieux roi Satyavrata, il lui dit : « Dans sept jours, les trois mondes périront submergés; « mais au milieu des ondes dévastatrices surnagera un vais- « seau que je conduirai moi-même et qui s'arrêtera devant « toi : tu y déposeras toutes sortes de plantes et de semences, « et un couple de tous les animaux; puis tu y entreras aussi. « Quand le vent agitera le vaisseau, appuie-toi à la corne que « je porte au front; car je serai près de toi jusqu'à ce que « finisse la nuit de Brama (l'hiver). » Mais comme toute la terre était menacée d'anéantissement par le démon des eaux, il se métamorphosa en sanglier, et, vainqueur du géant, il la souleva avec ses défenses et la remit en équilibre sur l'Océan. Les eaux du déluge s'étant ainsi retirées, les Védas furent retrouvés dans le cadavre du géant Aya-Griva et le Dieu sauveur les donna à Satyavrata, qui devint pour les hommes renouvelés le septième Ma-Nou (le Noé, ma étant un article) ou prophète législateur.

A la fin de l'âge Cal-Jouga, dans lequel nous vivons, s'accom-

plira la destruction de l'univers. Quand la divinité descendra vengeresse et consommatrice, le cheval blanc de la mort et de l'initiation complète, appuyant son quatrième pied sur la terre, donnera le signal de la fin du monde. Mahassoura, prince des anges de lumière déchus pour leur rébellion, corrompt continuellement par son souffle les quatre paroles de Brama : c'est pourquoi les sept Manous ou législateurs vinrent sept fois rétablir les Védas perdus, et faire passer par sept degrés successifs d'expiation le monde qui leur avait été confié. En dernier lieu Vischnou descend lui-même sur la terre pour y venir chercher les âmes pures, juger l'univers, et abattre le vieil arbre dépouillé de son fruit. Le grand dragon, s'avancera, dans ce moment, comme une effrayante comète à longue queue. Il dévorera la terre et le temps; il réduira l'Océan en vapeur; et, prenant sur son dos le dieu conservateur qui venait de recueillir dans son giron les purs débris de l'univers, il dardera sur sa tête mille langues de feu, sans pouvoir le consumer. Vischnou reste paisible, plongé dans un sommeil divin, jusqu'au moment où se réveillant, il reforme un monde nouveau où il règnera au milieu des élus [1].

Sauf la forme, cette fable indienne est presqu'identique à celle que nous rencontrons chez les Grecs, auxquels ils la transmirent. Voici ce que nous raconte Hésiode : « Dès que furent nés les dieux ainsi que les mortels, les dieux habitants de la demeure céleste créèrent la race d'or chez les hommes aux langages divers. Ces hommes étaient soumis à Saturne (le Temps sans borne, l'Éternel) qui régnait alors dans le ciel. Doués d'une âme tranquille et affranchis du travail et de la peine, ils vivaient semblables aux dieux ; la triste vieillesse n'existait pas; les pieds et les mains toujours également fermes, comblés des fruits de la terre, amis des dieux, ils passaient leur vie dans d'heureux festins, sans connaître le

[1] Pour les âges chez les Perses et chez les Indiens, nous avons suivi Cantu, Hist., Uni, t. I, articles religion, chez ces deux peuples.

mal et s'endormaient pour mourir... Les habitants de la demeure céleste firent ensuite la race d'argent, inférieure de beaucoup à la première, différente à la fois par les habitudes du corps et de l'esprit. L'enfant demeurait cent ans près de sa mère prévoyante, faible et nourri dans le sein du foyer domestique. Une fois arrivés à la jeunesse et sortis de la puberté, les hommes accablés de maux, à cause de leur folie, se trouvaient déjà voisins de la mort. Ils ne savaient s'abstenir de l'injustice les uns à l'égard des autres, et ne voulaient ni adorer les dieux, ni sacrifier sur leurs autels, suivant la loi des coutumes antiques. Jupiter les fit disparaître et créa une troisième race, la race d'airain entièrement différente de la race d'argent, tirée du frêne, véhémente, robuste. La passion fut pour les jeux de la guerre et les violences. Durs et grossiers, ils avaient une âme de diamant. Égorgés les uns par les autres, ils descendirent, sans honneur, dans la sombre demeure de Pluton. »

Arrivé à ce point, le poète arrête brusquement la loi de décroissance, pour faire créer à Jupiter une race de héros, sans désignation d'un âge spécial et sans aucun titre caractéristique, en sorte qu'on ne peut y voir qu'une anomalie, qui n'eut d'autre raison d'être que de ménager la susceptibilité de la Grèce à l'égard des temps héroïques de son histoire. Cela le conduit fatalement à créer un cinquième âge qui a tous les caractères du quatrième et qu'il caractérise par le titre d'âge de fer, en sorte que la moralité de la fable n'en est point altérée. « Maintenant c'est l'âge de fer; durant le jour le labeur et la misère; durant la nuit, la corruption. Cette race donnera aux dieux de grandes peines. Oh! pourquoi ai-je été mêlé à cette race! Que ne suis-je mort avant elle ou que ne suis-je né plus tard!... »

Si la version indienne est trop peu naïve pour qu'on puisse la considérer comme l'expression primitive du dogme symbolique des âges, en retour il y a dans la naïveté même de l'exception faite dans celle-ci en faveur des héros grecs, un

indice évident qu'elle n'est point primitive non plus. L'altération est ici manifeste et pour quiconque sait lire et comprendre, il est indubitable qu'Hésiode ne conservait déjà plus la moindre idée du sens primordial du symbole. L'allégorie est déjà devenue un dogme matériel auquel on croit en le prenant à la lettre. De plus, on s'aperçoit que plus on s'éloigne de la source primitive, plus aussi le caractère de décadence progressive des âges devient formel et tranché. Cependant ici on découvre encore un dernier trait qui laisse entrevoir comme une dernière lueur d'espérance d'une meilleure destinée. Voici comment M. François Noël, d'après d'autres auteurs grecs décrit ces âges dans son Dictionnaire de la Fable :

« L'*âge d'or* est le premier qui suivit la formation de l'homme, selon les anciens dogmes. Il est placé sous le règne de Saturne qui maintient sur la terre l'empire de l'innocence et de la justice. Alors le sol produisait de lui-même et sans culture, tout ce qui est nécessaire et utile à la vie. Des fleuves de lait et de miel coulaient de toutes parts, et cependant, dans ce prétendu âge d'or, Saturne détrône et mutile son frère Uranus, pour être à son tour détrôné et mutilé par son fils Jupiter, en lutte lui-même contre toute sa famille. L'*âge d'argent*, nous fait voir Saturne détrôné, se réfugiant en Italie, où il enseigne l'art de cultiver la terre, qui refusait de produire parce que les hommes devenaient injustes. Ils éprouvèrent dès lors les vicissitudes des saisons et les arts devinrent nécessaires pour suppléer à la dégénérescence des produits de la nature. L'*âge d'airain* termine le règne de Saturne. L'injustice et le libertinage commencent à prédominer, sans cependant arriver à leur comble. C'est pendant cet âge que les lois de la propriété sont fixées, que l'homme parcourt les contrées les plus éloignées, et qu'il pénètre dans les entrailles de la terre pour leur arracher l'aliment de tous les vices. L'*âge de fer* est signalé par le débordement des crimes les plus affreux. Jupiter voyant croître la malice des hommes résolut de submerger

le genre humain dès le commencement de cet âge. La surface de la terre fut inondée à l'exception du Parnasse où vint s'arrêter la barque qui portait Deucalion le plus juste des hommes et Pyrrha, son épouse, la plus vertueuse des femmes. *Lucien* nous apprend que Deucalion se sauva dans cette arche avec toute sa famille et une couple d'animaux de chaque espèce, tant sauvages que domestiques, qui le suivirent volontairement sans se faire aucun mal [1]. »

Ce que nous avons dit précédemment de la mythologie des Scandinaves suffit pour nous convaincre de l'identité de leurs quatre âges du monde avec ceux des Perses. Quant aux juifs, placés entre la Perse, l'Égypte et la Grèce, ils ont, comme les peuples de ce dernier pays, perdu le sens primitif et profond du mythe oriental. Cependant si la tradition y est affaiblie, si la compilation ne s'offre plus à nous que profondément altérée et dénuée de toute intelligence du sens symbolique des choses qu'elle raconte, enfin si les âges ne sont plus catégoriquement séparés les uns des autres, on peut cependant encore les discerner parfaitement sous la trame continue des tableaux, dans lesquels l'auteur donne d'autant plus librement carrière à son imagination que la signification des choses lui échappe davantage. Ici les brillantes légendes morales remplacent déjà presqu'entièrement la conception théogonique effacée.

D'abord sous la figure d'Eden on voit paraître l'âge d'or, le règne de la lumière, du printemps, du soleil qui est Ormuzd, Brama, Osiris, Jupiter, Jéhovah. La terre est fertile et produit spontanément tous les fruits. L'homme vit en paix, exempt de toute souillure, de toute peine, de toute douleur. Comme dans la fable de l'Arie, c'est l'affreux serpent qui vient détruire tant de bonheur en faisant prédominer son empire dans le monde.

[1] La fable évidemment récente du repeuplement de la terre par les pierres que les deux sauvés des eaux jettent derrière eux, vient de l'équivoque du mot grec *Laos* qui signifie à la fois *peuple* et *pierre*, et qui donna lieu à la ridicule reproduction consignée dans la fable grecque.

Alors commence la dégénérescense, et comme chez les Grecs, les arts deviennent nécessaires pour suppléer à l'indigence de la nature. Caïn, le déchu, le maudit, comme Saturne, invente comme lui l'agriculture. Tubalcaïn crée l'art de travailler le fer et l'airain, Jabel avait déjà trouvé le moyen de fabriquer des vêtements, tandis que Jubal créait la cithare et la harpe et qu'Eusch inventait l'écriture. Pendant cet âge la justice et le culte de l'Éternel se soutiennent encore dans la descendance de Seth.

Mais à la fin de cet âge une troisième race fait tout à coup irruption dans l'histoire. C'est la race des géants, violente, impie, la race d'airain si vivement caractérisée par Hésiode et qui fait la guerre à Jupiter, ayant en tête le féroce Typhon, moitié homme, moitié serpent. C'est la saison d'hiver, des tempêtes, du déluge.

Après le cataclysme recommence la race de Deucalion, de l'âge Cal-Jouga issu du Nou, et celle qui provient de Noé. C'est bien la race de fer, à l'exception de la période occupée par les patriarches et qui, sous d'autres couleurs, rappelle à certains égards la période héroïque intercalée par Hésiode dans ses récits. Le crime et le malheur se disputent les hommes de cet âge. Tous les écrivains bibliques, historiens, poètes, moralistes, commentateurs, philosophes, pharisiens, esséniens, saducéens, unissent du fond de l'abîme leur voix gémissante à celle du monde païen pour déplorer les malheurs de cet âge.

Ovide dans ses métamorphoses, que chacun connaît, chante la transformation régulière de l'âge d'or en âge d'argent, de l'âge d'argent en âge d'airain, et de celui-ci en âge de fer qui est le nôtre. Horace, avec une cruelle acrimonie, généralise la même idée, et fait de la dégénérescence, une loi continue : « l'âge de nos pères, plus mauvais que celui de nos aïeux, nous a enfantés, nous plus dépravés encore et qui donneront naissance à une race pire que la nôtre. » Tibulle joint sa voix à ce concert de malédiction contre l'âge présent et regrette

l'âge heureux et barbare où n'existaient pas encore les grandes routes ouvertes d'un peuple à l'autre par le glaive de Rome. Il n'y a pas jusqu'à Virgile, qui, après nous avoir fait respirer dans ses Géorgiques, comme un vague sentiment des progrès accomplis par le genre humain, à l'époque où il célébrait les travaux agricoles, ne s'écrie dans son Énéide : « A Saturne appartiennent les siècles de l'âge d'or; mais peu à peu des âges décolorés et dépravés, la rage de la guerre, l'amour de posséder leur succédèrent. » Les plus éminents philosophes courbent la tête devant ces traditions du passé. Platon lui-même s'en nourrit, loin d'en soupçonner l'inanité et d'oser courageusement et énergiquement protester contre elles au nom du genre humain. Cette doctrine décourageante, enveloppe le paganisme grec et romain tout entier; elle naît avec lui, le couvre dans toute son étendue, se maintient tant qu'il dure et lui fait manquer ses destinées et compromettre celles du monde. C'est ainsi qu'une misérable allégorie devenue dogmatique, lorsqu'elle fut incomprise, paralysa dans la vie pratique le développement des nations, en détruisant dans l'âme la haute idée du progrès humanitaire, tant l'erreur, en apparence la plus insignifiante, peut avoir de terribles conséquences!

Heureusement pour le salut du genre humain que la donnée primitive du symbole ne s'était pas également oblitérée dans toutes les contrées du globe et qu'elle se conservait d'autant plus pure qu'on se rapprochait davantage des lieux d'où elle tirait son origine. Que ne suis-je né plus tard! disait encore le Grec, posant ainsi la dernière base d'une conception des âges toute différente de celle qu'il venait d'énoncer! Tant de rédempteurs étaient apparus sur le sol grec qu'à peine était-il possible d'espérer encore qu'il en arriverait enfin un véritable. Aussi combien était vague cette espérance! Cependant elle subsistait toujours. L'homme, après s'être créé dans une doctrine qui n'était plus comprise un sujet de poignantes tortures et de sombre désespoir, osait braver le dogme pétrifié, dégé-

néré, funeste, qu'il faussait dans son esprit et n'entendait plus, pour soupçonner que la terre n'était peut-être pas condamnée à une infortune croissante et secouer le joug d'une théologie abrutissante. Au milieu des souffrances de l'ancien monde, qui paraissaient augmenter sans cesse, parce que l'idée du progrès continu n'avait pas encore été entrevue, l'espérance d'un avenir meilleur s'obstinait donc à persister au sein des désolations croissantes qui frappaient les philosophes superficiels, car elles n'étaient telles, par rapport au passé, que parce qu'elles étaient plus fortement senties, et révélaient par cela même le progrès que l'on niait. Mais plus on se rapprochait de l'Orient, plus la tradition demeurait vivace, le dogme étant plus pur et présentant sans cesse la réparation après le mal. De là, tous ces réparateurs, tous ces rédempteurs que nous allons voir surgir dans le monde.

Le petit peuple juif, jeté au milieu de ce foyer vivant du symbolisme, va s'emprégner de nouveau de toutes les idées religieuses des divers peuples. Placé entre l'Occident et l'Orient, il sera l'intermédiaire du dogme qui va grandir dans son sein à son retour des contrées persiques, et qui, de là, comme la plus haute synthèse de tous les cultes, se répandra dans toutes les régions occidentales.

Étudions donc dans notre seconde partie l'origine symbolique des rédempteurs, recherchons comment leurs cultes s'élaborèrent, et de quelle manière le Christianisme forma son dogme par un puissant éclectisme qui réunit sur une seule personnalité ce qui avait été attribuée d'une manière éparse dans tous les cultes aux divers rédempteurs parus avant le Christ chez tous les autres peuples.

PREMIÈRE ÉTUDE

RELIGIONS ANTÉRIEURES AU CHRISTIANISME

DEUXIÈME PARTIE

LES DIEUX RÉDEMPTEURS OU L'HELIOSISME.

CHAPITRE PREMIER

SIVA

Dans la première partie de cette étude, nous avons vu comment l'humanité, de la conception polythéistique primitive, s'était élevée jusqu'à celle d'une trinité, qui prédomina sur toute la hiérarchie des dieux et des déesses, et comment les destinées de l'humanité, telles qu'on les concevait alors, étaient venues se projeter sur le plan des destinées divines, ralliant ainsi le ciel à la terre, le passé au présent et à l'avenir dans une immense synthèse, qui ramenait l'univers à une sorte d'apparente unité et paraissait rendre raison des plus grands problèmes qui aient jamais travaillé l'intelligence humaine.

Mais l'humanité ne saurait s'arrêter dans la voie du progrès. Faisant donc un nouveau pas, elle quitta l'effet pour remonter à la cause, elle relégua sur le secoud plan sa trinité-saison pour fixer toutes ses contemplations sur l'unité du principe qui en était l'auteur, et atteignit ainsi l'idée d'un dieu prédominant dans l'ensemble de la hiérarchie céleste. Ce ne seront donc plus les saisons qui désormais formeront le point culminant de la mythologie avec leur symbole tri-théistique, mais ce sera le soleil lui-même, avec les vicissitudes de sa révolution annuelle, qui deviendra l'objet principal du culte monothéistique des générations nouvelles. Une révolution

capitale, une transformation supérieure va conséquemment s'opérer dans la conception religieuse de l'humanité, et déjà l'on peut prévoir que de là au christianime il n'y a plus qu'un pas. Il suffira de spiritualiser l'idée métaphysique du nouveau dieu et de le maintenir seul par la proscription de tous les autres.

Siva nous offre une première forme, quoique non peut-être la plus ancienne, ramenant à l'unité d'un dieu principal la triade de la mythologie indienne. Il nous apparait avec un étrange aspect; et, sous les apparentes contradictions de sa nature, il nous laisse apercevoir toute la sombre ou gracieuse naïveté d'une légende primitive. D'abord Siva monte le taureau blanc, ce qui indique que la légende remonte au temps où le soleil se trouvait encore au printemps dans le signe du taureau. Il est adoré sous la figure d'un homme portant trois yeux sur sa figure, qui brille d'un éblouissant éclat. Le soleil alors ne parcourait donc encore que trois saisons. Habitant du ciel, il y avait épousé Ganga, la plus belle et la meilleure des déesses. Alors cette divinité bienfaisante n'habitait pas encore la terre; mais un illustre pénitent, à force d'austérités, obtint qu'elle descendit sur notre globe pour en séparer les malheurs et le combler de ses faveurs. Mais, en tombant, elle aurait pu écraser notre planète de poussière sous son terrible choc, si son divin époux, le puissant Siva, qui est la colonne du monde, le soutien des cieux, de la terre et des enfers, n'eût consenti à recevoir le choc. Assis sur l'Himalaya, la montagne sainte, qui n'est autre que lui-même (comme l'Olympe ou l'Atlas des Grecs sont des dieux qui soutiennent le ciel), il s'écria : « Tombe Ganga, » et la déesse se précipita du haut des cieux sur la tête de son époux où elle demeura longtemps enchevêtrée dans les boucles inextricables de l'abondante chevelure du dieu. Étant enfin parvenue à se débarrasser de ses liens, elle apparut sous la forme d'un fleuve majestueux (le Gange), roulant ses eaux fécondantes au milieu d'une foule immense de dieux, d'Assouras, de génies, de nymphes, de

musiciens célestes et de tous les animaux accourus à ce spectacle pour en contempler la magnificence. Depuis lors, elle ne cessa plus de couler sur la terre bénie des Aryas pour la purifier éternellement de ses souillures, et faire renaître sur ses rives avec l'innocence du premier âge, le bonheur, l'abondance et la fécondité. En d'autres mots, les pluies qui tombent au printemps sur l'Himalaya, donnent naissance aux cours d'eau qui, sous la féconde chaleur du soleil, produisent les fruits de l'été. Tous les autres fleuves disent, en effet, les Indous, proviennent de la source unique de Ganga, c'est à dire des pluies tombées du ciel. Ajoutons que l'Himalaya a sept noms (Himava, Himavan, Mandara, Vaïkounta, Kaïlaca, Nicha et Mérou), et qu'on représente souvent Siva avec sept têtes, qui désignent les sept planètes, dont lui-même en est une; aussi les deux premiers noms ne diffèrent-ils pas plus entre eux que Brama ne le fait de Brahin [1].

Les fleurs brillaient éclatantes sous la rosée du ciel; la lumière du soleil répandait ses rayons d'or sur la terre; l'oiseau chantait sous la feuillée, et la gazelle fuyait dans les bois suivie de l'objet de ses amours! Les dieux descendirent sur la terre et y jouirent de tant de félicité qu'ils cherchèrent s'il n'y aurait pas moyen d'entretenir entre eux cet état de béatitude, en empruntant à la nature vierge ses plus féconds éléments de vie, en découvrant l'*amrita* (ambroisie), liqueur céleste qui devait leur conserver une éternelle jeunesse et leur procurer l'immortalité. Le divin Narâyana, leur apprit qu'ils obtiendraient ce résultat en barattant l'Océan avec le mont Mérou; mais les dieux aidés des Assouras ne pouvaient encore parvenir à soulever l'énorme montagne. Le robuste serpent Anata s'offrit alors de l'apporter sur le rivage avec toutes ses forêts et ses habitants. Il parvint à la transporter à la mer, en

[1] Les deux derniers noms doivent être remarqués au point de vue de nos souvenirs classiques : *Deva-Nicha*, le dieu de Nicha, est le Dio-Nisios, le dieu de Nisa (Bacchus dont nous reparlerons), comme le mont *Mérou* est la cuisse au lingam de Jupiter (meros) dont on le disait issu.

la faisant rouler sur le dos de la tortue. Dévos et Asouras, saisissant alors le corps d'Anata enroulé autour de la montagne se mirent à baratter l'Océan. « Du haut du Mérou une pluie de fleurs tombait de tous côtés; on entendait un bruit semblable à celui de la tempête; c'était le mugissement de l'Océan que les Souras et les Assouras agitaient en faisant tournoyer la montagne. Mille productions des eaux furent broyées ou détruites; et une foule d'animaux réfugiés au fond des abîmes furent écrasés. Dans le mouvement rapide imprimé à la montagne, les arbres s'entrechoquant tombaient du haut de ses cimes, avec les oiseaux qui les peuplaient; leur choc produisit un feu, dont la flamme, brillante comme l'éclair, enveloppa le Mérou d'une noire fumée. Les éléphants et les lions cherchaient à fuir consumés par les flammes; tous les êtres vivants et les diverses productions furent la proie de l'incendie. C'en était fait du monde, si le puissant Indra (le ciel) n'eut fait tomber ses plus épais nuages dont les torrents éteignirent l'incendie qui déjà se répandait de tous côtés. Alors, par la décomposition des plantes, des arbres et de tous les êtres broyés dans l'Océan, celui-ci se transforma en une immense mer de lait et de beurre. De cette mer agitée, on vit d'abord sortir la lune au visage riant, éclatante de lumière et répandant une douce clarté; vint ensuite la déesse *Sri*, couverte de vêtements jaunes, puis la nymphe *Soura-Dêvi*, suivie du cheval blanc *Outchêhsravas*. *Danwantari* parut le dernier, revêtu d'une forme humaine et tenant dans sa main un vase précieux où était renfermée l'*amrita*. Les Assouras, à l'aspect du trésor, s'écrièrent : Il nous appartient! Ils allaient s'en emparer, lorsque les dieux les vainquirent dans une bataille acharnée, se saisirent de la liqueur divine, et la burent en entier, n'en laissant aux hommes que la lie acide et vénéneuse. »

Cette lie ayant été répandue sur la terre se serait mêlée à tous les breuvages des habitants de ce monde, si le dieu bon n'était descendu parmi les hommes pour les sauver. Le Dieu

de Nisa, apparut comme un père bienfaisant, roi des montagnes, auteur de toute fécondité; appuyé sur le taureau Nandi, portant dans ses bras une jeune gazelle, serrant dans ses mains le cou du serpent qu'il étouffe, couronnant sa tête de la fleur du lotus, il répand partout ses bienfaits. Un ruisseau d'eau vive s'épanche de son front surmonté d'un croissant (la lune); il s'enivre de délices sur le mont Caïlasa et y convie tous ses adorateurs.

Mais enfin le moment terrible de racheter l'humanité en buvant le fatal calice, est arrivé. Il avale la lie trouble restée au fond du vase que les dieux avaient jetée sur la terre. Sa gorge en devient livide et lui mérite le surnom de *Nilcantmadiou* (dieu au cou d'azur). Cette boisson terrible change aussitôt la nature du dieu. Il descend aux enfers et y règne sur les pâles victimes de ses fureurs avec une rage féroce. Noir, menaçant, farouche, il se délecte dans les plaies dont il est lui-même tout couvert. Il aime le sang, la roue des supplices et s'enivre de l'odeur des tombeaux. Il venge, il punit, il vomit le feu de sa bouche armée de défense aiguës. Des crânes humains s'étalent en hideux colliers sur sa poitrine et dessinent une couronne sur ses cheveux hérissés de flammes et couverts de cendres. Des serpents homicides entourent ses bras et ses flancs : le bœuf cède la place au tigre, et, muni d'armes formidables, le dieu menace la terre de mille maux. Ses adorateurs s'infligent alors, pour lui être agréables, les mortifications les plus dures, les tortures les plus cruelles et les plus extravagantes.

Mais bientôt le dieu perd peu à peu cette démence féroce. Quittant alors le séjour infernal qu'il n'a cessé d'habiter pendant trois mois, il ressuscite et reparaît sur la terre, triomphant des démons, glorieux, régénéré. Il devient alors le divin réparateur que l'on adore sous mille noms. C'est qu'en réalité, la mort, mot vide de sens, n'est qu'une des formes du renouvellement éternel, auquel sont soumis les mondes et les dieux. C'est en raison de cette puissance de vivification que l'on a

fait du lingam, le symbole de ce Dieu, symbole respecté, auquel on rend un culte dans les temples, qu'on représente dans des milliers de peintures et de sculptures, que les dévots portent suspendus à leur cou, comme le faisait les graves matrones romaines, et qui n'éveille pas plus d'idées déshonnêtes que l'image de la nudité du Christ, employée de la même manière par nos femmes, n'en éveille dans nos imaginations.

CHAPITRE II

MITHRAS

Si de l'Inde nous passons à la Perse, nous y retrouverons une semblable transformation dogmatique. De même que le petit Horus chez les Égyptiens, se place entre le destructeur Siva et le créateur Osiris, comme symbole de la renaissance du printemps, de même encore que Vichnou, dont nous reparlerons très longuement dans la suite, se place, chez les Indiens, dans la triade primitive, entre Brama et Siva, ainsi Mithras, chez les Perses, est le grand *médiateur*, participant de la nature des deux principes, soit en se plaçant entre eux pour empêcher Ahrimane de l'emporter sur Ormuzd, soit en se faisant leur juge et leur conciliateur, en servant de trait d'union qui les rattache l'un à l'autre, car le printemps est l'amour qui sépare en les unissant l'hiver de l'été.

La principale fête de ce dieu était celle de sa naissance qui avait lieu le 25 décembre. On ne lui élevait point de temple, mais on célébrait son culte dans des antres, parce que, selon les Perses, il était né au fond d'une grotte solitaire, dans la compagnie du bœuf, qui lui était consacré. Les Romains, qui l'adoraient dans des grottes arrosées de fontaines et tapissées

de verdure (printemps renaissant), le représentaient sous la figure d'un beau jeune homme, la tête ornée de l'éblouissant bonnet phrygien, le corps recouvert d'une tunique et d'un manteau qui sort en voltigeant de l'épaule gauche, et tenant sous ses genoux un taureau atteré dont il tient le mufle de la main gauche, tandis qu'il lui plonge de la droite un poignard dans le cou. Le signe du taureau descend en effet sous l'horizon (le taureau meurt tué par le dieu) au moment où le soleil entre dans sa vigueur printanière et quitte ce signe après l'équinoxe de printemps. C'est à ce moment qu'on l'invoque en adressant des hymnes « *au dieu soleil, l'invincible Mithras.* » Cette inscription se retrouvait sur une foule de temples occidentaux, surtout à Rome où son culte fut introduit pendant la guerre des pirates.

Pour être admis à célébrer les fêtes de Mithras dans les antres sacrés où elles étaient célébrées, il fallait être initié aux mystères du dieu, c'est à dire avoir subi les épreuves préparatoires qui donnaient droit à la connaissance des dogmes mythriaques. On régénérait les espérants par le baptême de l'eau dans laquelle on les lavait en les y plongeant entièrement. On les purifiait ensuite par le feu en les forçant à traverser nus des brasiers enflammés. Ils devaient ensuite se retirer dans le désert et s'y livrer à un jeûne rigoureux de cinquante jours. Venait après la flagellation, qui durait deux jours. Lorsqu'ils étaient guéris des blessures qu'ils avaient reçues, on les plongeait nus dans la neige, parce que c'était au milieu de l'hiver que Mithras était né et que le froid devait aussi faire naître le candidat à la vie spirituelle. Ce n'était qu'après ces épreuves, dans lesquelles les récipiendaires succombaient souvent, qu'ils étaient enfin admis aux mystères. Dès ce moment, ils portaient un serpent d'or dans leur poitrine pour montrer qu'ils étaient au dessus des atteintes de l'esprit du mal, que leur régénération à la vie divine était accomplie, et que, de même que le serpent se dépouille de sa peau au printemps pour en revêtir une nouvelle, ils

avaient dépouillé le vieil homme pour revêtir un homme nouveau.

Abulmazar nous a donné la description de la sphère des mages, dont ont parlé Kirker, Selden, Pic de la Mirandolle, Roger Bacon, Albert le Grand, Bloëu, Stofler et une foule d'autres. « On y voit, dit cet auteur, dans le premier décan, ou dans les dix premiers degrés du signe de la Vierge, suivant les traditions les plus anciennes des Perses, des Chaldéens, des Égyptiens, une jeune fille appelée en langue persane *Seclenidos de Darzanta*, nom traduit en arabe par celui d'*Adrenedefa*, c'est à dire la *Vierge chaste*, pure, immaculée, d'une belle taille, d'un visage agréable, ayant des cheveux longs et un air modeste. Elle tient entre ses mains deux épis; elle est assise sur un trône ; elle allaite et nourrit un enfant que quelques-uns nomment Mithra, et les Grecs *Chris* et *Jésus* » Homère appelle effectivement Apollon ou le soleil le dieu de Chrisa et nous savons déjà que *Jès* ou Jésus est identique à Dies ou Dios, dans Diei-Pater (Diou-Pater en grec) dont on a fait Ju-Piter. Dans les monuments qui furent élevés à Mithras par les Phéniciens et les Carthaginois, dans la Grande-Bretagne, on voit le dieu représenté sous la figure d'un petit enfant assis sur les genoux d'une vierge qui l'allaite avec amour. L'auteur anglais, qui a fait une dissertation sur ces monuments, détaille tous les traits qui peuvent établir les rapports qu'il y a entre les fêtes de la naissance du Christ et celles de Mithras; mais plus pieux que philosophe, il les croit imaginées d'après les notions prophétiques qui des livres judaïques se seraient répandues chez les autres peuples. C'est le vieux système de Bossuet et des pères, dont la science ne sait plus aujourd'hui que sourire de pitié.

Parmi les cérémonies usitées dans les mystères mythriaques, on en remarque trois principales : 1° les ablutions qui précèdent les exercices du culte. Elles consistaient en aspersions d'eau sainte que l'on répandait sur les initiés, comme le prêtre répand l'eau bénite sur les chrétiens avant de commen-

cer la messe. Ces ablutions paraissent, du reste, avoir été communes à tous les mystères. 2° En second lieu, venaient des discussions sur la doctrine, semblables à nos prédications et que l'on faisait suivre de prières et de chants liturgiques. 3° En dernier lieu on faisait la scène, qui consistait en vin et en pain consacrés par les cérémonies saintes, et que l'on distribuait ensuite aux assistants [1]. On accusa les disciples de Mithras de sacrifices humains, comme on reprocha aux premiers chrétiens d'égorger de petits enfants dans leurs mystères et de s'en repaître. Preuve que les dogmes étaient les mêmes. « La division des anges en blancs et en noirs, en anges de lumière et en anges de ténèbres, dit Volney, leur ordre hiérarchique en chérubins, séraphins, chœurs, dominations, trônes (inconnus aux juifs avant la captivité de Babylone), la venue de l'agneau réparateur, le baptême des enfants nouveau-nés, la confession des péchés, le pain azyme que l'on mangeait pendant les cérémonies des mystères, la fin du monde au bout de six mille ans, la vie future dans des lieux de délices ou de peines, après le jugement et le passage des âmes sur le pont de l'abime, le monde nouveau qui suit la destruction de l'ancien monde, sont autant de choses que les chrétiens empruntèrent aux Perses lorsqu'ils créèrent leur religion [2]. »

Malheureusement les chrétiens le sentirent à tel point qu'ils concentrèrent tous leurs efforts à faire disparaître les monuments mythriaques, partout où ils se répandirent. Ils y réussirent si bien, qu'on ne peut reconstruire les données précédentes qu'avec des lambeaux épars chez tous les écrivains romains. Voilà pourquoi la suite de la vie du dieu nous est inconnue. Sans cela, nous eussions sans doute aussi pu assis-

[1] Voir le *Dictionnaire mythologique* de François Noël, éd. 1801, article article Mithras. Nous avons aussi suivi César Cantu, Lamé Fleury, Dupuis pour les autres faits.

[2] Ruines, chap. XXI, page 157, éd. de Brux. 1830.

ter à sa mort et à sa résurrection. Ajoutons encore un dernier trait que nous empruntons à César Cantu.

« Les Perses avaient reçu le culte de Mithras, dit-il, des Assyriens ou des Babyloniens [1]. Ce dieu avait pour épouse Mithra (la nature fécondée), symbole du principe féminin, déesse de la fécondité et de la vie, de la maternité et de l'amour, en même temps que de la stérilité, de la mort, de la vengeance. Mithras nous est représenté comme le soleil, ou comme le symbole de l'unité antérieure à Ormuzd et à Ahrimane, et devant survivre à tous deux. Nous voyons figurer dans les monuments mythriaques le globe du soleil, la massue (comme dans la mythe d'Hercule), le taureau, symbole de la suprême activité créatrice, de la suprême force vitale. » Après le dernier combat entre Ormuzd et Ahrimane, le monde renouvelé par le feu devait devenir une terre nouvelle que le brillant Mithras éclairerait de ses rayons en régnant éternellement dans les cieux. Dans les représentations du dieu immolant le taureau sacré, on voit toujours figurer deux mages, l'un à gauche tenant un flambeau renversé, l'autre à droite portant une torche allumée. C'est le symbole du jour et de la nuit, de l'hiver et de l'été.

CHAPITRE III

SÉRAPIS

Voyons si les prêtres chrétiens, tout en anéantissant la grande bibliothèque du Sérapion [2], la seule qui restât en

[1] Bérose, Fragm. éd. Richter, p. 70.

[2] Dors du meurtre d'Hypathée, au IV[e] siècle, par les moines de la Thébaïde.

Égypte, après la destruction de celle de Bruchion sous César, sont aussi parvenus à détruire tout vestige du culte du dieu soleil. « Au temps des Ptolémée et de la grandeur d'Alexandrie dit César Cantu, Sérapis prévalut sur toutes les autres divinités et forma un tout unique qui les contenait toutes avec toutes leurs attributions. Sa figure fut d'abord représentée comme celle des génies de la nature, par des *canobis*, c'est à dire par des vases sphériques surmontés d'une tête d'homme ou d'animal. Son oracle consulté, par Nicocréon, roi de Chypre, répondit : « Je vous dirai quel dieu je suis : écoutez. « La voûte des cieux est ma tête; mon œil est la face splen- « dide du soleil qui voit tout; mes oreilles perçoivent tout « bruit produit dans l'éther subtil ; mon ventre est l'océan « lui-même, et mes pieds sont la terre. » Peut-être l'enseignait-on ainsi dans les mystères; mais le dieu ne tarda pas à se métamorphoser complétement et son culte devint celui du soleil. »

Ses attributs varient suivant les vicissitudes de sa révolution sidérale. En tant que Père universel, créateur du ciel et de la terre, il est le dieu bienfaisant, le dieu de l'abondance, du bonheur, de la satisfaction. Il prend alors le nom d'Isiris, Osiris ou Tsour, et ne diffère nullement de l'*Isvaras* ou Siva des Indiens. Les Grecs l'appellent Zeus-Sérapis, comme ils disent Zeus-Pater, Dieu le Père. Son symbole est alors une espèce de panier ou de boisseau qu'il porte sur la tête pour signifier l'abondance et que les Latins désignaient sous le nom de *calathus*. Une barbe vénérable lui descend jusque sur la poitrine, et il a tous les attributs de Jupiter.

Mais bientôt le dieu quitte le beau ciel d'été pour descendre aux enfers (Amenthès, l'*Amanthas*, occident, des Indiens). C'est alors qu'il prend le nom de Sérapis (*soros*, sarcophage, tombeau, et *apis*, le taureau symbolique du soleil équinoxial qui meurt à l'équinoxe d'automne), parce qu'alors le taureau, signe de son incarnation terrestre, est enseveli dans les voiles des ténèbres et de la mort (l'hiver). Comme roi des enfers, il

tient à la main une pique, un sceptre ou un trident et foule à ses pieds Cerbère, monstre, enlacé d'un serpent, à la triple tête de chien, de loup et de lion. Souverain des puissances infernales, juge des morts, dominateur des ténèbres, c'est alors le dieu terrible, le dieu des expiations et des châtiments, le dieu des malheurs et de tous les maux. Les Grecs l'appellent Pluton-Sérapis.

Lorsqu'il sort du sombre empire pour renaître à la lumière, ressusciter à la vie du printemps, il devient le dieu de la santé, de la vie renaissante; on l'invoque pour guérir des maladies et on lui attribue de nombreux miracles. Les Grecs l'appellent alors Esculape; nous ignorons quel nom lui donnaient les Égyptiens.

Ce dieu avait plusieurs temples qui lui étaient consacrés; le Sérapion d'Alexandrie nous est déjà connu; nul n'égalait en célébrité celui de Canope; on vénérait aussi celui de Memphis. Il n'était pas permis aux étrangers d'entrer dans celui-ci; les prêtres eux-mêmes ne pouvaient y pénétrer que pour accomplir de terribles cérémonies, quand venait à mourir le bœuf Apis, symbole auguste du plus grand des dieux égyptiens. Dans le temple de Sérapis à Canope, il y avait à l'orient une petite fenêtre par laquelle pénétrait un rayon de soleil le jour de l'équinoxe du printemps; ce rayon donnait directement sur la bouche de la statue du Dieu, qu'il venait saluer, disait-on, le jour où commençait la réparation de toutes choses. Ce jour-là, d'innombrables multitudes de pèlerins affluaient au temple de tous les points de l'Égypte. Jour et nuit, les bateaux étaient pleins d'hommes et de femmes, qui, chantant de saints cantiques et dansant les danses sacrées, descendaient le canal qui conduisait d'Alexandrie à Canope. De distance en distance, une foule d'hôtelleries s'élevaient sur les rives du canal, servant à héberger ces voyageurs et à favoriser leur piété et leurs divertissements.

En peu de temps, le culte de Sérapis se répandit dans toutes les contrées du globe. Il eut un oracle fameux à Babylone;

pendant la dernière maladie d'Alexandre le Grand, ses généraux allèrent passer une nuit dans le temple, pour savoir si on devait y transporter le malade afin d'obtenir du dieu sa guérison. Il fut répondu, en songe, qu'il valait mieux le laisser mourir dans son palais, et, trois jours après, Alexandre n'existait plus. Les Grecs et les Romains élevèrent aussi de nombreux autels à ce dieu.

CHAPITRE IV

ADONAÏ

Si de l'Égypte nous passons en Phénicie, nous y retrouverons le même culte du dieu soleil, symbolisé dans le mythe d'*Adonaï*, l'Adonis des Grecs. Ici, nous sentons le besoin d'avertir une fois pour toutes, que toutes les infamies dont furent souillés les cultes antiques, lors de leur décadence, ne peuvent pas plus être attribuées au mythe primitif, que les orgies de Borgia et les lubricités des premiers chrétiens, ne sont imputables à la religion. Je dédaigne donc ce côté des symboles incompris et altérés par les Grecs et les Romains, devenus de grossiers et brutaux matérialistes, pour ne m'attacher qu'à l'esprit primitif de la fable théogonique.

Selon le mythologue *Phurnutus* [1], Adonaï naquit du mariage de Myrrha (la nature) avec Ammon (Jupiter, le dieu de la lumière). Comme la jeune femme était enceinte, elle fut forcée de fuir pour éviter la fureur de Cynire, qui, sachant qu'elle avait conçue d'un dieu, et tremblant pour son trône, la chassa et la força, d'après Ovide, à se réfugier en Arabie; mais

[1] Nat. Com., l. 5, c. XVI.

d'après Phurnutus, en Égypte, où elle le mit au monde dans une grotte solitaire. Ammon, son mari, l'avait accompagnée dans ce voyage et ne cessa de la protéger. Adonaï fut élevé dans cette grotte, et lorsqu'il fut devenu grand, il se livra tout entier à la civilisation des Égyptiens, leur enseigna l'agriculture et rendit plusieurs lois sages pour assurer à chacun les avantages de leurs propriétés. Il résolut ensuite de parcourir toute la terre pour répandre partout ses bienfaits. Astarté (Vénus), sa divine amante, résolut de l'accompagner dans ce généreux voyage. Au moment où le jeune dieu revenait en Phénicie, elle se mit sur la tête une tête de taureau et consacra dans Tyr une étoile tombée du ciel (l'étoile des Mages) : mythe astrologique indiquant la conjonction de la planète de Vénus avec la lune qui monte au signe du taureau au moment où la planète de Vénus y est arrivée.

Pendant six mois, la belle déesse possède le dieu de la fécondité, de l'hyménée et de l'amour. Celui-ci répand l'abondance et le bonheur dans toute la Phénicie. Son amante passe des jours entiers à la chasse pour avoir le plaisir de le voir. Sa plus grande crainte était qu'il ne s'exposât à une mort inévitable en attaquant les bêtes sauvages. Hélas! ses craintes n'étaient que trop fondées, car un jour un énorme sanglier (tenant la place de l'ourse polaire comme chez les Indiens et les Scandinaves) étant sorti des forêts du mont Liban, se précipita sur lui et le tua, en le *blessant au dessous du sein.* En d'autres mots, le soleil est avec Vénus sur notre hémisphère pendant les signes d'été, et lorsque ses rayons n'ont plus la force de chasser le froid, ennemi de Vénus et d'Adonis, c'est à dire de la production des êtres, il est blessé à mort à l'équinoxe d'automne et descend aux enfers, c'est à dire dans l'autre hémisphère, qui est inférieur par rapport au nôtre.

A Byblos, quand, au commencement de septembre, le fleuve qui portait le nom du dieu roulait dans ses ondes, grossies par les pluies, les ocres qui l'empourpre, on disait que ses ondes étaient teintes du sang du dieu tué dans le

Liban. Les filles de la Phénicie prenaient alors le deuil; plusieurs par esprit de pénitence se fustigeaient jusqu'au sang; d'autres se coupaient la chevelure sur le tombeau du dieu; toutes s'adonnaient aux lamentations et aux danses funèbres et offraient des sacrifices au dieu mort après avoir accablé le monde de ses bienfaits. L'image d'Adonaï, sous la forme d'un jeune dieu, mort à la fleur de l'âge, était placée dans les divers quartiers des rues. On venait les chercher en processions solennelles; on les ensevelissaient, après les avoir baisées avec dévotion et on attendait le moment de la résurrection du dieu, qui devait avoir lieu trois jours après les cérémonies qui avaient également duré trois jours, ce qui représentait les six mois d'hiver.

Pendant ce temps, Adonaï descendu aux enfers, avait aussi inspiré de tendres sentiments à Proserpine qui l'aima de son côté avec une tendresse passionnée. Ces six mois sont, en effet, l'époque des fleurs et des fruits pour l'hémisphère inférieur. La déesse des enfers refusant donc de le rendre, Jupiter, imploré par Vénus, sa fille, déclara qu'elle le posséderait pendant six mois et Proserpine pendant six autres. Les heures furent aussitôt députées aux enfers pour ramener Adonaï à sa belle Astarté! Alors recommençaient les fêtes de l'équinoxe de printemps, les fêtes de Pâques, célébrant les douleurs et les joies de la mort et de la vie. Au moment où le soleil reprenant sa force donnait l'image et le signal de la renaissance universelle, dans toutes les villes on dressait un bûcher, et un aigle, imitant le phénix égyptien, s'élançait de la flamme au ciel. On portait dans des vases de terre du blé qu'on y avait semé, des fleurs sur le point d'éclore, des herbes fraîches, de jeunes arbres et on jetait le tout dans la mer ou dans quelques fontaines, car l'eau, comme nous l'avons déjà dit, était considérée comme le principe de toute vie végétale ou animale.

Ces Adonies se propagèrent avec une incroyable diffusion. Nous les retrouvons à Antioche, en Judée, à Alexandrie,

à Damas, à Athènes, à Chypre, à Argos, à Rome. Théocrite et Bion nous sont témoins de la magnificence de ces cérémonies et du deuil qui y régnait. Nos cérémonies de la semaine sainte [1]; ces voiles, ce bruit de crécelle, ce deuil de l'Église, ne sont plus que des pâles vestiges de ces étranges solennités des fêtes de la vie et de la mort, du trépas et de la résurrection de toutes les forces vives de la nature. « Croira-t-on que les femmes qui célébraient les Adonies, dit M. Renan, pensaient beaucoup au sens mystérieux des actes qu'elles accomplissaient? Tout est-il expliqué quand on a dit qu'Adonis est le soleil, parcourant durant six mois les signes supérieurs du zodiaque, et, durant six autres, les signes inférieurs; que le sanglier qui le fait périr est l'hiver; que le dieu est lui-même, par un autre côté, la végétation annuelle avec ses diverses périodes de floraison et de fanaison (Où M. Renan a-t-il vu ceci?)? On peut douter que ces considérations abstraites eussent eu, pour les femmes grecques, tant de charmes (Cela prouve-t-il que les fêtes ne reposaient pas sur ces considérations?). Qu'est-ce donc qui les faisaient courir en foule pour pleurer Adonis? Le désir de pleurer un jeune dieu trop vite épanoui, de le contempler couché sur son lit funèbre, épuisé dans sa fleur, la tête languissamment penchée, entouré d'oranges et de plantes d'une végétation hâtive qu'on voyait éclore et mourir, de l'ensevelir de leurs mains, de se couper les cheveux sur son tombeau, de se lamenter et de se réjouir tour à tour, de savourer, en un mot, toutes les impressions de joies éphémères et de tristes retours, groupées autour du mythe d'Adonis. » Rien de plus vrai que ces observations; mais, encore une fois, en quoi peuvent-elles prouver la fausseté de l'interprétation que nous en avons donnée? Nous aimons mieux cette autre réflexion du même écrivain : « En calquant de plus en plus le type des dieux et les récits symboliques à l'image de l'humanité et des aventures de ses héros,

[1] Qui durent six jours, après lesquels le Christ ressuscite le septième.

les progrès de la civilisation firent perdre son cachet sévère et primitif au mythe ainsi tranformé. Il faut bien reconnaître, en effet, que la Vénus pudique des premiers âges avait quelque chose de plus sacré que la courtisane déifiée, qui trôna sur les autels quand Praxitèle eut fait tomber avec les plis de sa robe, cet air de retenue qui relevait primitivement la déesse. Aussi conçoit-on que, par un sentiment fort commun aux époques de décadence religieuse, les dévots des derniers temps du paganisme se soient épris d'une admiration rétrospective pour les formes roides de l'art hiératique. De nos jours, l'art grossier du moyen âge paraît aussi à plusieurs personnes la forme véritable de l'art religieux. Cependant ce serait exagérer une idée juste à quelques égards que de voir une décadence et un contre-sens sacrilége, dans la transformation par laquelle on dépouilla les dieux de leur signification physique supérieure pour en faire des personnages purement humains. » Hâtons-nous d'ajouter qu'alors même ils ne furent jamais totalement dépouillés de cette signification physique, comme tous les mythes ne cessent de nous le prouver.

CHAPITRE V

DIONYSIUS

Malgré la pénurie des détails qui nous ont été conservés, il est facile de ressaisir tous les traits essentiels du symbole dans les mythes précédents. Les Grecs vont nous fournir de nouveaux détails, de plus en plus circonstanciés. Deux types remarquables entre tous du culte du Dieu-soleil y seront surtout l'objet de nos recherches : ceux de Bacchus et d'Apollon. Sur le premier, nous avons encore tout un long et ennuyeux

poème de Nonus. Évidemment l'auteur n'a plus le sens du mythe dont il chante le héros ; mais en le lisant on s'aperçoit aisément qu'il brode ses récits sur un fond antique, plus ou moins dépareillé, auquel il entremèle les plus bizarres inventions de sa propre imagination. Sans nous borner exclusivement à cet auteur pour la reconstruction de la légende antique, cherchons donc à retrouver dans son poème les traits essentiels de la fable astronomique du dieu-soleil.

Viennent d'abord les légendes des précurseurs du jeune dieu et des parents qui doivent donner le jour à la Vierge pure dont sortira le rédempteur. Europe, fille d'Agénor, roi de Phénicie, et sœur de Cadmus, joignait à sa beauté une blancheur si éclatante qu'elle en avait reçu le nom d'Angelo. Jupiter, épris d'amour, la voyant un jour jouer sur le bord de la mer avec ses compagnes, se change en taureau (entre dans la constellation du premier mois du printemps), s'approche de la princesse d'un air doux et caressant (remonte au dessus de l'équateur et s'avance vers l'Europe), se laisse orner de guirlandes, prend des herbes dans sa belle main, la reçoit sur son dos, puis se relevant soudain, se précipite dans la mer et gagne à la nage l'île de Crète. Reprenant alors la forme d'un beau jeune homme, le dieu du jour la ravit par l'éclat de sa splendeur divine, et la rend mère de Minos, le grand précurseur de tous les rédempteurs hélléniques. Minos est, en effet, le grand préparateur des voies de la justice ; pour donner plus d'autorité à sa parole, il se retire tous les neuf ans (ou neuf mois), dans un antre pour y recevoir les inspirations de Jupiter. Doux et sage, prophète et législateur, il se rend cependant redoutable à ses puissants voisins. Dédale se lève alors contre lui armé de toute la science du génie du mal. Il favorise la passion de Pasiphaé, fille du soleil et de Perséis, pour le taureau blanc. Neptune avait fait sortir celui-ci du sein des flots, afin de donner à Minos, attaqué par ses frères, une marque de sa protection. Dédale construisit une vache d'airain qui permit à la princesse de s'unir au monstre marin. Le fruit

de ses amours fut la naissance du Minotaure. En d'autres mots, le mélange de la religion orientale avec le culte occidental, conserve pour symbole fondamental l'adoration du bœuf sacré, commun à tous les rites de l'antiquité primitive. Dédale fit ensuite le fameux labyrinthe de Crète pour y enfermer ce monstre, c'est à dire pour anéantir le culte et la législation nouvelle. Minos triomphe d'abord de son ennemi, le poursuit jusqu'en Italie, et meurt assassiné par le féroce Cocalus qui le fait étouffer dans un bain. Il descend ensuite aux enfers, où il reçoit les fonctions de souverain juge de l'empire des morts. Substituons au génie grec la tournure d'esprit des Hébreux et nous aurons au lieu d'Europe la stérile Élisabeth qui conçoit à la suite d'une intervention divine; son fils Jean se retire au désert; il annonce la loi nouvelle et la sévérité de cette loi lui attire de nombreux ennemis. Les Saducéens et les Pharisiens sont les plus acharnés. Il est précipité dans un affreux cachot et tué par Hérode, à l'instigation d'Hérodiade. De part et d'autre, l'analogie est complète, la nature seule du génie diffère. Est-ce à dire qu'il y a copie? Nullement. Mais on brodait de part et d'autre sur un fond commun.

Voyons quels doivent être les parents de la Vierge-mère du Dieu-soleil. Cadmus (le Sagittaire s'élevant dans les cieux au moment où le taureau descend au dessous de l'horizon) se met à la recherche de sa sœur Europe. Dans ses courses, il découvre la foudre que Jupiter s'était laissé ravir par Typhon. Celui-ci l'avait cachée dans une sombre caverne (l'hiver). Le dieu du jour cherche alors à gagner les bonnes grâces du frère d'Europe et lui promet pour épouse la jeune Harmonie (l'ordre, qui, au printemps, succède aux désordres de l'hiver). Cadmus dérobe la foudre dans l'antre *Ahrimé* et la rend au père des dieux et des hommes. Typhon, dans sa fureur essaie encore de détruire l'univers (derniers orages de l'hiver); mais il est vaincu par le dieu et enchaîné par Cadmus (le Sagittaire presse dans ses mains le grand dragon de l'équinoxe d'automne).

La Persuation, sous les auspices de Vénus, déesse du printemps, introduit alors Cadmus dans le palais d'Électre (une des pléiades) mère de la belle Harmonie. Jupiter envoie Mercure à Électre, pour lui manifester ses volontés à l'égard de sa fille et le discours qu'il lui adresse ressemble fort à celui que Gabriel adresse à Marie, lors de l'Annonciation que les Chrétiens placent le 26 mars. Comme Marie, la jeune Harmonie hésite à accepter l'hymen qui lui est proposé; mais finit par y consentir et s'embarque avec Cadmus. Sur l'avis de l'oracle de Delphes qu'il va consulter, celui-ci se rend en Béotie pour y fonder la ville de Thèbes, la cité sainte. Il se décide à la construire à l'endroit où il voit se reposer la vache Ino qu'il immole au père de la lumière (le taureau céleste descend sous l'horizon à la fin du premier mois du printemps). Osiris avait de même fondé la Thèbes égyptienne en immolant le taureau à Jupiter Ammon, et c'est à Thèbes que doit naître Hercule, cet autre grand symbole du dieu soleil.

Cette cité est l'emblème du rétablissement de l'ordre dans le monde. Elle devient le séjour de la joie et du bonheur, car c'est là que les deux époux jouissent de toutes les délices d'un chaste hymenée et donnent naissance à la divine Sémélée qui sera la mère du Dieu bienfaisant de la joie, de l'abondance et des plaisirs. Cadmus avait élevé la cité sainte selon les rites sacrés du dogme symbolique, construisant son enceinte de forme circulaire, comme la sphère céleste, dirigeant ses vues dans le sens des quatre points cardinaux, et lui donnant sept portes, représentant les sept planètes. La cité symbolique de l'Apocalypse, construite d'après les mêmes rites, prend, au contraire, le carré pour enceinte et possède douze portes exprimant les douze mois de l'année. Cette distribution de Thèbes donna lieu aux fables qui la firent élever au son de la lyre d'Amphion et de Zéthus, placés dans le signe qui se couche à la suite du taureau. On sait que la Bible ni les Évangélistes ne parlent du père et de la mère de la Vierge. Mais la tradition nous apprend qu'ils se nommaient Joachim et Anne.

Or, ce dernier nom signifie la Gracieuse, et la grâce est le résultat de l'harmonie des formes. On sait encore que Anna Pérenna était la nourrice du Soleil, Jupiter ou Bacchus, car c'est tout un, comme Anna Paurnada, chez les Indiens était la déesse du manger, la nourrice par excellence, la grande mère de la vie. On avouera du moins que tous ces rapprochements ont quelque chose de surprenant; mais l'histoire du Dieu lui-même, comparée à celle du Christ, offre des rapports bien autrement remarquables encore.

Jupiter, le dieu-père, s'étant décidé à donner le jour à un fils qui adoucirait le sentiment des maux qu'avait répandus sur la terre la boite de Pandore, veut qu'il devienne le grand réparateur des malheurs du monde, le libérateur de la terre, le brillant et glorieux dieu de Nysa (Dio-Nisyus), le Bacchus sauveur, que l'univers adorera en chantant ses bienfaits, lorsqu'il sera remonté au ciel, où il siégera aux côtés du dieu, son père.

Les poëmes orphiques appellent Sémélée, la mère du jeune dieu, déesse et reine de l'univers. On gravait ces paroles sur les pierres qui lui étaient consacrées : « Tous les démons tremblant au seul nom de Sémélée. » On la représentait foulant aux pieds un croissant, image de la lune et des serpents. La Vierge divine se jouait au milieu des eaux de l'Asopus, parmi les fleurs printanières (les anciens regardaient l'eau comme le principe de la vie), lorsque Jupiter la vit, et fut soudain épris de la plus violente passion à l'aspect de sa beauté. Pure lumière, il n'eut pas de peine de s'insinuer dans le palais de la princesse qu'il rendit mère du jeune dieu, son fils et son égal. En retour, il promit à la vierge immaculée qu'un jour elle prendrait place au milieu de la cour céleste, aux côtés du dieu qui devait sortir de son sein. Ceci se passait au commencement du printemps. C'est aussi au mois de mars que conçoit la Vierge des Chrétiens par l'effet de l'opération divine.

Cependant Junon, jalouse de sa rivale, lui envoie la Four-

berie, sous la figure de Béroé, sa nourrice, pour lui inspirer des soupçons sur la qualité de son amant. Celle-ci conseilla à Sémélée d'exiger de Jupiter qu'il parût devant elle dans toute la majesté et l'éclat, qu'il prenait lorsqu'il se rendait auprès de la reine des dieux. Sémélée résolut de suivre ce perfide conseil, et lorsque le dieu du jour revint la visiter, elle le supplia de lui jurer par le Styx qu'il lui accorderait la demande qu'elle allait lui faire. Jupiter le jura sans défiance, et son amante lui formula la fatale prière. Dès qu'elle l'eût commencé, le dieu voulut lui fermer la bouche; mais il ne put l'empêcher de la proférer. Forcé par son serment de tenir parole, Jupiter se rendit aux larmes et aux supplications de l'imprudente et apparut dans ses appartements dans tout l'éclat de sa majesté, armé de la foudre, et entouré de tonnerre et d'éclairs. Le palais tout entier fut embrasé, et Sémélée périt foudroyée au milieu de cet incendie. Ses mânes gémissantes descendirent dans l'empire des morts pour y demeurer jusqu'au moment où son fils viendrait l'arracher aux enfers pour l'introduire dans les cieux. Évidemment nous sommes au milieu des sécheresses et des incendies de l'été qui tuent si souvent toutes les productions et qui stérilisent la fécondité de la terre, représentée par Sémélée.

Cependant Jupiter avait ordonné à Vulcain de retirer Bacchus du milieu des flammes. Ce dieu remit l'enfant à Macris, fille d'Aristée. Celle-ci le rendit à Jupiter, qui se fit ouvrir la cuisse par Saba-Zins (Sarrasins, Arabes?), y plaça l'enfant, fit recoudre les chairs et le garda jusqu'à ce que les neuf mois de la gestion fussent accomplis. Remarquons que le mot cuisse s'exprime en grec par *méros*, identique au mont *Mérou*, qui est le lingam de la terre pour les Indiens. Bacchus y demeure jusqu'à la fin de l'automne.

Arrivé à l'état viable, le jeune dieu naît à la lumière le 24 décembre, jour où les fêtes appelées dionysiaques célébraient l'anniversaire de sa naissance. Il fut d'abord déposé dans l'île de Naxos; mais les fureurs de Junon ne cessant de

menacer sa vie, Jupiter résolut de le soustraire à ses persécutions. Il ordonne donc au vieux Silène de fuir avec l'enfant et avec sa tante. Silène obéit. Arrivé sur le continent, il les place sur un âne, animal consacré à ce dieu, et se rend, les uns disent sur le mont Mérou, dans les Indes ou dans l'île de Méroé, en Égypte; les autres en Arabie, dans la ville de Nisa, qui est aussi placée en Afrique près du mont Atlas. Les Atlantides, les Hyades et les Heures l'élevèrent jusqu'à ce qu'il fut en âge d'être instruit par les Muses et par Silène. L'hiver vient de passer.

Au milieu des jeux de son enfance, Bacchus a pour compagnon le bel Ampélus qui se joue avec lui au milieu des eaux et des fleurs du printemps. Mais une déesse cruelle fait périr sous les cornes d'un *taureau furieux* le bel adolescent, aimé du dieu, qui ne peut se consoler de cette perte. Pour calmer cette douleur cuisante, Jupiter métamorphose Ampélus en vigne bienfaisante. Le jus du raisin est le sang même du jeune enfant tué par l'effet de la rage de la féroce Junon. Telle est l'origine de l'Eucharistie des chrétiens, dans laquelle le vin du calice devient aussi le sang du Christ, mort sous les coups de la haine et de l'envie. Bacchus enseigne la culture de la vigne aux hommes immédiatement après les déluges de l'hiver, absolument comme le Noé de la Bible. Il enseigne aussi l'agriculture aux mortels, absolument comme Osiris, et, comme lui, il se prépare à parcourir le monde comme pour répandre partout ses bienfaits.

Il se met en route avec une armée d'hommes et de femmes couronnés de verdure et portant des tambours, des cymbales et des instruments de toute espèce; car pour des armes, il n'en avait pas besoin, les conquêtes de cette troupe devant être toutes pacifiques. Le vieux Silène le suivait, monté sur l'âne le plus pacifique que l'on avait pu trouver. Le mythe vous transporte tout à coup au solstice d'été, au point le plus élevé de la course du soleil, qui répond au signe du lion. Le lever de celui-ci est précédé de celui du Cancer, que le soleil traverse

avant d'atteindre le lion, et dont le nom est *Astacos*. Le poète en fait un fleuve d'Asie, l'*Astacus*, qui coule effectivement en Bithynie. Le passage de ce fleuve est disputé au jeune dieu par le peuple indien, c'est à dire par les nations placées sous les tropiques, et qui constituent les peuples noirs, les races des ténèbres, le principe de résistance qui cherche à neutraliser l'action bienfaisante de Bacchus. Le premier chef de ces races, qui s'oppose à lui, est nommé *Astraïs*, appellation dont l'allusion aux astres est évidente. Pour dompter ses ennemis, le dieu change les eaux du fleuve en vin ; ceux-ci s'enivrent, se disputent entre eux, se débandent, et, tandis qu'une partie se retire, l'autre est chargée de chaînes par le dieu victorieux.

Comme le solstice est le lieu où l'astre du jour remporte le plus beau triomphe, et que le soleil y entre après le passage de l'Astacus, le mythe suppose que le jeune dieu y fait la conquête d'une belle nymphe appelée *Nicé* ou *Victoire*. C'était une austère chasseresse, qui, comme Diane, voulait conserver sa virginité. Elle demeurait sur un rocher escarpé, ayant à ses pieds un lion. Près de là demeurait aussi le jeune bouvier, nommé *Hymnus* qui était devenu amoureux d'elle. Nicé, rebelle à ses vœux, le tua pour se délivrer de ses importunités; mais l'Amour jura de le venger en livrant cette vierge farouche à Bacchus, qui l'enivra et lui ravit le trésor auquel elle tenait tant, pendant son sommeil. De cette union naît un fils nommé *Télété*, c'est à dire *Terme* ou *Fin* Le nom d'*Hymnus* ou *Chant*, amant de la Victoire, indique assez les chants qui accompagnaient autrefois le triomphe, et, comme le solstice est le *terme* ascendant du soleil, on comprend pourquoi le fils qui naît de l'union du dieu avec la nymphe vaincue s'appelle Fin. Ajoutons que le dieu avait cherché le lieu de la retraite de la farouche chasseresse à l'aide du chien qu'il avait reçu de Pan, et à qui il promet une place au ciel auprès de Sirius, ou du chien céleste placé sous le lion, et qui annonce le solstice d'été ou l'époque de la victoire du soleil sur le lion. On se rappelle aussi que dans la guerre de Jupiter contre les

Titans, lorsque tous les dieux s'étaient enfuis en Égypte, Bacchus resta seul auprès de son père, et prit la figure d'un lion pour aider le souverain des dieux à remporter la victoire, en jetant la frayeur parmi ses ennemis. En souvenir de son triomphe sur *Nicê*, le dieu bâtit la ville de Nicée ou de la Victoire. Suivent des succès analogues sur les rives de l'Eudis et de l'Orente.

Arrivé à la cour du roi d'Assyrie, le dieu y reçoit une splendide hospitalité de la part du dieu raisin, de la reine Méthé ou Ivresse à laquelle le dieu fit présent de son précieux nectar, et du prince la Grappe, leur fils. En d'autres mots, on célèbre la fête des vendanges au milieu des danses, des festins, de l'abondance, de la joie et des plaisirs. Nous touchons, comme on le voit, à la fin de l'été.

Bacchus continue sa course par Tyr et Byblos, le long des rives du fleuve Adonis et s'avance vers l'Arabie au milieu des fertiles coteaux de *Nyse*, la ville de son enfance. Dans ces lieux régnait Lycurgue, descendant de Mars : c'était un prince féroce qui attachait aux portes de son palais les têtes des malheureuses victimes qu'il égorgeait. On sent que nous en sommes arrivé au moment où le mal commence peu à peu à l'emporter sur le bien, c'est à dire à l'époque où le soleil, franchissant le passage vers les signes inférieurs, se trouve à l'équinoxe d'automne, près duquel est le loup céleste, animal consacré à Mars et désigné ici sous l'emblème d'un prince féroce dont le nom vient de *lycos*, qui, en grec, signifie loup. C'est alors que le taureau céleste, opposé au loup et accompagné des Hyades, les nourrices du Dieu, descend le matin au sein des flots, au lever du loup. C'est ce taureau qui donne ses cornes à Bacchus au moment où il arrive en Arabie (c'est là aussi que Moïse revêt les siennes). Voilà le phénomène qui se renouvelle tous les ans, à la fin des vendanges, et que le poète a chanté dans l'allégorie de la guerre de Lycurgue contre Bacchus qu'il force à se précipiter au fond de la mer pour se soustraire à ses fureurs. Mais Bacchus fut reçu au fond

du golfe arabique par les Néréides qui lui prodiguèrent leurs soins, et le fêtèrent dans leur empire aquatique, tandis que Pan et les Satyres le pleuraient et le cherchaient en vain sur la terre. Rappelons-nous que, dans la fable d'Osiris ou du Bacchus égyptien, ce dieu est aussi jeté dans le Nil par Typhon, le génie des ténèbres et de l'hiver, et que Pan et les Satyres le cherchèrent et le pleurèrent aussi, en compagnie d'Isis son épouse. Mais ici, le poète Nonus, qui puisse à plusieurs sources et n'a plus l'intelligence du sens profond du mythe, multiplie, sous des formes diverses, cette déchéance du dieu, comme nous allons le voir.

A peine sorti des gouffres de la mer Rouge, Bacchus se remet à la tête de son armée et s'avance contre Dériade, nom qui signifie rixe, querelle et qui désigne le principe du mal. Ici Dériade joue le même rôle d'opposition que Lycurgue dont nous venons de parler, que Typhon dans la fable d'Osiris ou qu'Ahriman dans celle d'Ormuzd. Il attaque Bacchus sur l'Hydaspe, que ce dieu voulait traverser pour répandre ses bienfaits dans les Indes, et voit Éole se mettre de son côté pour soulever les ondes et déchainer les tempêtes contre ce bienfaiteur des mondes. Bacchus conserve encore assez de vigueur dans ses rayons pour dessécher le fleuve débordé; mais l'Océan rugit à son tour, roule ses vagues sur le rivage, les soulève comme des montagnes, et menace le ciel et la terre. La pluie tombe par avalanches; les fleuves débordent de nouveau; et le déluge menace de submerger la terre. Jupiter, sous la forme d'un aigle, guide alors son fils par le pays des montagnes, et les Indiens sont forcés de céder de toutes parts. Ils ne tardent cependant pas à revenir à la charge; Bacchus dispose contre eux son armée dans le sens des quatre points cardinaux; les dieux se partagent, partie pour Dériade, partie pour Bacchus qui ne cesse de protéger *Calicé* (la Coupe, le calice) qui se tient continuellement à ses côtés. Une pluie de sang n'en présage pas moins sa défaite et bientôt il fuit; mais il est ramené au combat par Minerve ou la Sagesse. Junon fu-

rieuse déchaine alors tous les enfers contre le dieu. A sa prière, la plus féroce des furies, l'horrible Mégère, quitte le séjour infernal, se retire dans un antre affreux, et là, se dépouillant de sa hideuse figure et de ses serpents, elle revêt la forme d'un lion pour perdre le dieu réparateur. De son côté, Junon, empruntant le secours de Vénus et de Morphé, va trouver Jupiter, l'embrase pour elle de tous les feux d'amours, et l'enlaçant dans ses bras, l'enivre de volupté et l'endort à ses côtés. Pendant ce temps, Mégère s'élance sur Bacchus que ne protége plus le dieu de la foudre, lui communique, en le mordant, la rage dont elle-même est animée, et le rend furieux et cruel. La plupart des dieux qui le défendaient, épouvantés de ses accès de frénésie sanguinaire, s'enfuient au fond des cavernes et des forêts. Dès lors, Dériade l'emporte et Bacchus était perdu, si Jupiter, en se réveillant, ne l'eût aperçu dans cet état et n'eût forcé Junon à lui donner de son lait pour le guérir. Bacchus, seul, abandonné de tous les siens, n'en lutte pas moins alors contre toute la rage de Dériade, et, pour en triompher, il revêt comme Protée toutes les formes de la nature, en sa qualité d'âme du monde. Ils se transforme successivement en feu, en eau, en arbre, en lion. Mais il est blessé à mort sous la forme d'une panthère et est forcé de conclure une trêve de trois mois, pendant laquelle il y eut une effrayante éclipse de soleil.

Dans tout ceci, l'allégorie est d'une transparence tellement diaphane qu'elle n'a besoin d'aucune explication. Cependant nous préférons à cette version celle de la mort du vieux Bacchus par laquelle Nonus avait commencé son poëme. Les Titans et les géants avaient mis en pièces le dieu puissant, et Typhon s'emparant de la foudre de Jupiter l'avait caché dans l'antre d'*Ahrimé,* dans le dessein de s'en servir pour faire la guerre au dieu. Bientôt tous les dragons, ses frères, s'unirent à lui sous les formes les plus affreuses et le géant de ses mille bras se mit à secouer violemment les pôles qu'il ébranlait sur leurs bases. Il terrasse les ourses elles-mêmes et porte des

coups terribles au bouvier leur gardien. Tous les dieux célestes sont attaqués; la clarté du jour se change en épaisses ténèbres et la lune pleine, comme lors de la passion du Christ, se trouve poussée près du soleil qu'elle éclipse totalement. Un serpent sanglant s'entortille autour des pôles et mêle ses nœuds à ceux du dragon céleste qui garde les pommes du jardin des Hespérides. Le prince des ténèbres livre alors divers assauts au soleil, à la lune et aux autres astres, comme le dragon de l'Apocalypse, qui entraine une partie des étoiles du ciel avec sa queue. Typhon retombe cependant sur la terre, car la foudre reste sans bruit et sans puissance en ses mains; mais il ravage tout sur le globe, secoue les montagnes, bouleverse les mers et les fleuves et arrache des îles entières dont il lance les débris contre le ciel. Jupiter anéantit par le déluge la race des géants, ses ministres. Dans l'entre-temps, Bacchus était descendu aux enfers pour en retirer sa mère et avait obtenu de Jupiter qu'elle serait placée au rang des immortelles sous le nom de Chéonée. Lui-même ressuscite alors du milieu des morts, sort triomphant du séjour infernal, et remonte vers le haut du ciel.

Dans le corps de l'ouvrage, Bacchus, après s'être remis de ses blessures, commence, en effet, à renaître à la santé et implore contre ses ennemis le secours des Rhadamanes, parce que Rhéa lui avait prédit que la guerre ne finirait que lorsqu'il amènerait des vaisseaux contre la race noire des régions des ténèbres. La flotte des Indiens fut brûlée et Dériade fut forcé de se réfugier en terre ferme. Bacchus, qui a repris de nouvelles forces, grâce aux soins des Bramanes, ose alors affronter ce roi terrible et le tue après un combat à outrance. Ce principe de résistance du chef des peuples noirs étant vaincu par le dieu lumineux, qui est le principe de tous les biens, il ne reste plus à celui-ci qu'à continuer sa route pour regagner le point d'où il était parti, c'est à dire l'équinoxe du printemps ou le signe du taureau. Il y reviendra après avoir dissipé la tristesse que l'hiver a répandue sur le monde et qui, sous le

nom de Penthée, ou du deuil, ne peut plus tenir devant le dieu qui nous rapporte la lumière et la joie par son retour dans nos climats. En conséquence, Nonnus suppose que Bacchus quitte l'Asie pour retourner en Grèce ou vers le nord du monde. Il lui fait prendre sa route par l'Arabie et la Phénicie, ce qui lui fournit plusieurs chants épisodiques qui ont trait aux pays à travers lesquels il le fait passer. Il fixe principalement ses regards sur Tyr et Béryte dont il raconte l'origine. Son retour en Grèce est marqué par des fêtes de joie; toute la nature applaudit le nouveau Dieu et célèbre sa bienvenue. On remarque alors, parmi les différents miracles de Bacchus et de ses Bacchantes, des prodiges assez semblables à ceux qu'on attribue à Moïse et au Christ; tel est celui des sources d'eau que le premier fait jaillir du sein des rochers, et celui des langues de feu qui, dit-on, remplirent l'appartement où les disciples du Christ étaient rassemblés. A mesure que le soleil gagne les signes du verseau, des poissons et du bélier pour revenir à celui du taureau, diverses constellations qui lui sont opposées montent le soir sur l'horizon et se développent chaque mois au levant, vers le commencement de la nuit : ces constellations sont celles du bouvier, de la vierge céleste, de la couronne d'Ariadne et du dragon du pôle. C'est pourquoi le poète conduit son héros chez Icare auquel il enseigne l'art de cultiver la vigne, et qui est tué par les paysans devenus furieux après avoir bu du précieux nectar. Sa fille Érigone se pend de désespoir, tandis que son chien fidèle expire sur le tombeau de son maître. Bacchus arrive ensuite dans l'île de Naxos où il console Ariadne de l'abandon de Thésée, s'unit à elle, et lui promet de la placer aux cieux avec une superbe couronne d'étoiles. Bacchus se rend ensuite à Argos, dont les habitants refusent de le recevoir parce qu'ils avaient déjà Persée pour Dieu. Celui-ci paraît, en effet, le matin avec le soleil, lorsque cet astre, est sur le point d'atteindre le signe du printemps. C'est ce qui donne lieu, à un combat qui finit par une réconciliation entre les deux héros.

Bacchus quitte Argos et s'avance vers la Thrace. Là, Junon, toujours implacable, suscite les géants contre le dieu. Ceux-ci empruntent leurs formes au dragon céleste qui se lève à la suite de la couronne d'Ariadne et qui est diamétralement en opposition avec le signe du taureau. Ici le poète décrit les diverses armes dont les monstres se saisissent pour combattre Bacchus qui finit par les terrasser. Ce sont les mêmes serpents qui ont fourni à Typhon ses attributs et qui formaient son cortége dans le premier chant du poème. Ceci prouve évidemment que la révolution annuelle est achevée, puisque les mêmes aspects célestes se reproduisent. Voilà donc une nouvelle preuve que la course de Bacchus est celle du soleil dans l'espace d'une année, puisqu'en suivant la marche de cet astre aux cieux et, en la comparant à la légende mythologique de Bacchus, nous sommes ramenés au point équinoxial d'où nous étions partis.

Les brises printanières recommencent alors avec le printemps. Le poète les personifie dans son dernier chant sous le nom d'*Aura*. Bacchus triomphe de la nymphe farouche qui repousse ses soupirs, comme il a triomphé de *Nicé*. Frappant un rocher de son thyrse, il en fait jaillir une source de vin, à laquelle Aura vient s'abreuver sans soupçonner les funestes effets de la liqueur traîtresse. Elle ne tarde pas à s'endormir; le dieu l'enchaîne de liens de fleurs; la prend dans ses bras, couvre de doux baisers ses lèvres vermeilles, et la rend mère de deux enfants jumeaux que, dans sa fureur, la malheureuse mère expose sur un rocher, afin qu'ils deviennent la proie des animaux féroces. Une panthère survient qui les allaite. Aura, saisie de rage à cette vue, veut les tuer. Un premier expire sous ses coups; mais Diane survenant, sauva l'autre qui sera le nouveau Bacchus ou l'enfant des mystères. L'ancien Bacchus monte au ciel et va s'asseoir près du fils de Maïa ou de la pléiade qui ouvre la nouvelle révolution.

CHAPITRE VI.

APOLLON

De même que nous avons remarqué chez les Grecs deux trinités, l'une plus antique, qui paraît être celle des Pélasges, l'autre plus moderne et qui semble avoir été apportée par les Hellènes, on remarque aussi chez ce peuple deux rédempteurs-dieux. Le premier qui a tous les caractères du Dieu de Nysa des Indous (Vischnou) est Bacchus, « nourri par les nymphes aux belles tresses, qui le soignèrent tendrement dans les vallons et sur la haute montagne de Nysa, qui s'élève loin de la Phénicie, sur les rives du fleuve égyptien, où il grandit dans une grotte parfumée [1]. » L'autre est Apollon dont la légende est beaucoup plus altérée en quelques endroits, mais qui nous offre, dans d'autres, les plus brillants vestiges des conceptions astronomiques revêtues des formes d'une étincelante poésie. La première des hymnes d'Homère, va nous donner les principaux traits de ce magnifique symbole.

Céos, un des Titans, frère de Saturne, avait épousé sa sœur Phœbé, dont il eut une fille, à laquelle on donna le nom de Latone (de Lateo, caché), parce qu'avant l'existence du soleil, dont elle doit être la mère, tout était chaos, désordre et ténèbres dans l'univers, enveloppé des voiles de la nuit. Ayant été aimée de Jupiter, la Vierge divine devenue mère par l'opération du dieu créateur, se vit en but à la jalousie de Junon qui chercha par tous les moyens à la faire périr. Cette cruelle déesse avait donné le jour à Typhon, qu'elle chargea de poursuivre la Vierge devenue enceinte du brillant dieu du jour. Voici comment le poète nous décrit le prodigieux enfantement de ce monstre.

[1] Hymnes attribuées à Homère, xxv° et xxvi°.

« Junon furieuse contre Jupiter, qui, sans le secours de la déesse sa femme, avait engendré et mis au monde la glorieuse Minerve, en la faisant sortir tout armée de son cerveau, s'écria en présence des dieux assemblés : « Dieux et déesse, « vous êtes témoins du mépris dont m'accable Jupiter, qui « vient d'enfanter, sans moi, Minerve aux yeux bleus, qui « excelle dans l'assemblée des dieux, tandis que, seul parmi « les immortels, le fils qu'il m'a donné est boiteux et infirme « (Vulcain). Pourquoi, dieu perfide, as-tu engendré sans moi « cette vaillante déesse? Ne pouvais-je donc plus devenir « mère? Eh bien, moi aussi, je veux sans toi donner le jour « à un fils qui puisse exceller parmi les dieux immortels. Sans « souiller ta couche ni la mienne, sans commercer avec aucun « dieu, ni aucun mortel, je veux enfanter un fils qui ne le « cède à personne en force et en puissance. » S'élançant alors sur la terre, elle la frappa de la paume de sa main en s'écriant : « Vaste Ciel qui est au dessus de moi, Terre « féconde que je frappe, et vous Titans qui sous la terre « demeurez autour du grand Tartare et de qui nous sommes « issus, hommes et divinités, écoutez-moi! Faites-moi conce- « voir un fils, sans que j'aie aucune relation avec Jupiter, et « qu'il le surpasse en force autant que lui-même a surpassé le « puissant Saturne. » Et, frappant de nouveau la terre, elle la fit trembler, et celle-ci l'exauça en accomplissant ses vœux. Et lorsque l'année fut révolue, sans s'être approchée de la couche de Jupiter, elle enfanta un fils semblable aux dieux par sa force, mais qui fut l'effroyable, le cruel Typhon, fléau des mortels (la femme est toujours le principe de tous les maux, car nous savons que le signe de la Vierge précède l'hiver).

C'est ce monstre, fils de Junon, que cette cruelle déesse lança à la poursuite de Latone. Ce génie du mal força la malheureuse à fuir à travers toutes les îles et toutes les villes de la Grèce, sans lui permettre de se reposer en aucun lieu pour y faire ses couches (nous sommes en hiver). Enfin la mal-

heureuse arriva près de la colline du Cynthe, dans l'île âpre et flottante de Délos, que poussaient de toutes parts les vents sonores et les vagues bondissantes sur ses rivages. (Cette île ressemble fort au vaisseau des déluges de l'hiver, saison qui est ordinairement représentée comme l'autre d'Ahriman.) Latone supplie l'île déserte de lui accorder un asile, en lui promettant qu'elle deviendrait sainte et fertile entre toutes et tellement renommée qu'on y accourrait de tous les points du globe pour y faire de riches offrandes au dieu de la lumière. Délos consentit avec joie à servir de refuge à la malheureuse qui lui faisait de si brillantes promesses et, d'un coup de son trident, Neptune l'affermit au milieu des flots.

« Neuf jours et neuf nuits, Latone fut transpercée de douleurs désespérées. Toutes les déesses les plus illustres étaient autour d'elle : Dionée, Rhéa, l'investigatrice Thémis, la retentissante Amphitrite, toutes les Immortelles, à l'exception de la seule Junon qui retenait méchamment dans son palais, Ilythie, arbitre des douleurs. Les autres déesses, s'apitoyant sur les souffrances de Latone, envoyèrent Isis aux cieux, afin qu'elle en ramena Ilythie, promettant à celle-ci un collier noué de fil d'or, grand de neuf coudées. L'agile déesse, aux pieds plus agiles que les vents, s'élança soudain vers l'Olympe, se hâta d'appeler Ilythie à la porte des palais pour qu'elle ne fut pas empêchée de la suivre par Junon, et lui répéta les discours des déesses avec tant de compassion qu'elle lui toucha le cœur. Elles partent avec la rapidité de deux belles colombes. Dès qu'Ilythie fut arrivée à Délos, l'enfantement saisit Latone, qui, près d'accoucher, enlaça de ses deux bras le palmier sous lequel elle reposait (précisément comme la mère de Chrisna), appuya ses genoux sur le tendre gazon, et vit la terre se parer d'éclat en dessous d'elle et lui sourire. Bientôt l'enfant bondit à la lumière : toutes les déesses jetèrent un cri de joie, saisirent le brillant Apollon, et le lavèrent dans l'eau limpide, purement, chastement, puis l'enveloppèrent dans un voile blanc qu'elles assujettirent autour de ses reins avec une

ceinture d'or. La mère mortelle n'allaita point Apollon au glaive d'or; mais de ses mains immortelles Thémis l'abreuva de nectar et d'ambroisie, et Latone se réjouit d'avoir donné le jour à un fils dont les traits devaient être si puissants. »

C'est à cette scène grandiose, sévère, chaste et si naturelle que les Évangiles substituèrent un froid chœur d'anges qui apparaissent à distance à des bergers qui faisaient paître leurs troupeaux aux environs de la grotte de Bethléem, où venait de naître le Messie. Qu'on juge de quel côté se trouve la supériorité, même purement symbolique et religieuse, car nous n'oserions dire poétique, des deux situations. Ajoutons que Délos signifie Manifestation (Epiphanie), parce que c'est là qu'apparut sur la terre le dieu brillant qui devait être la lumière du monde.

A peine le jeune dieu, qui devait avoir au ciel le nom de *Phébus*, sur la terre celui de *Liber* ou de sauveur (libérateur) et d'*Apollon* dans les enfers, fut-il rassasié des aliments divins, que la ceinture d'or fut impuissante à contenir ses mouvements; tous ses liens se brisèrent; le voile dont il était enveloppé se dénoua, et plein d'une vigueur juvenile le jeune dieu bondit au milieu des déesses en leur disant : « Vite, donnez-moi ma lyre au son doux et mon arc recourbé. Par mon oracle, je ferai connaître aux humains les volontés de Jupiter et les voies du bonheur. » C'est ainsi que Brama reposant au moment de sa naissance dans le calice de la fleur de lotos, éclose du nombril de Vischnou (la sagesse divine) et flottant au milieu des eaux, devient tout à coup grand comme un géant et en trois pas (les trois saisons de l'année primitive) parcourt le ciel, la terre et les enfers. Cependant toutes les déesses demeuraient frappées de surprise, en voyant Phébus à la longue chevelure, s'avancer sur la terre aux larges voies, et Délos tout entière, jusqu'alors stérile, se couvrir d'or, de fleurs éclatantes et de vertes forêts, à l'aspect du rejeton de Jupiter et de Latone. Chargé de l'arc d'argent, celui-ci se mit à parcourir le Cynthe hérissé de rochers. « Tes bois sacrés

sont nombreux, ô Apollon; les hauts points de vue te sont chers, et tu aimes les cimes extrêmes des grandes montagnes et les fleuves courant à la mer! »

En mémoire de cette merveilleuse naissance à Délos, tous les peuples grecs accoururent à cette île en pèlerinage. « O Dieu dont le cœur en est délecté, c'est là que pour toi se rassemblent les Ioniens aux longues tuniques avec leurs beaux enfants et leurs chastes épouses. Dans leur reconnaissance, ils te charment en célébrant tes jeux par le pugilat, la danse et les chants harmonieux. Lors de ces grandes réunions des Ioniens, celui qui surviendrait parmi eux les prendrait pour des immortels, pour des êtres que la vieillesse ne peut atteindre; il éprouverait du plaisir en son âme à voir leur grâce, en admirant ces hommes au noble port, ces femmes aux riches ceintures, les vaisseaux rapides, leurs richesses infinies, et, par dessus tout, cette merveille, dont la gloire ne périra jamais, des jeunes filles consacrées au Dieu dont les traits atteignent tout (les Muses). D'abord elles célèbrent Apollon, puis elles se souviennent de Latone sa mère, et de Diane, née en Ortygie, et fière de ses flèches. Chantant aussi les hommes et les femmes des anciens jours, elles remplissent de joie les tribus des mortels. Salut donc à vous toutes, ô jeunes filles! Puissiez-vous vous souvenir de nous lorsqu'un hôte éprouvé par la souffrance, arrivant à ce temple sacré, vous fera cette question : — O Vierges quel est cet homme, le plus doux des chanteurs, qui demeure parmi vous, et dont les accents vous ravissent? » Répondez-lui toutes avec tendresse : — C'est un aveugle; il habite l'âpre Chios; tous ses chants passeront à l'avenir. » Et nous, nous répandrons votre gloire sur toute la terre. »

Cependant le dieu puissant s'élançant de la terre avec la rapidité de la pensée, se rend dans l'Olympe, au palais même de Jupiter, et se mêle à l'assemblée des dieux immortels. Prenant sa lyre d'or, il en tire de tels accords que bientôt toutes les divinités ne songent plus qu'à savourer les

charmes de ces chants merveilleux. « Toutes les Muses, entourant le dieu, répondaient à ses accords en y mariant leurs belles voix. Elles célèbrent les biens immortels dont jouissent les dieux et les comparent aux misères qui tourmentent les hommes à l'esprit inquiet et sujet à l'erreur, comme ils le sont à la douleur, à la vieillesse et à la mort. Cependant les Grâces aux belles tresses, et les Heures joyeuses, et la suave Harmonie, et la jeune Hébé, et la blonde Vénus, fille de Jupiter, se prenant par la main forment le chœur des danses célestes. La fière Diane, sœur d'Apollon, se fait remarquer entre toutes par la grandeur de sa taille et son imposante beauté. Apollon, frappant sa cithare s'avance d'un pas majestueux. Une splendeur divine l'environne, et ses pieds et sa fine tunique ont des reflets lumineux. Latone aux belles tresses et le pensif Jupiter se réjouissent profondément en leur cœur en contemplant leur fils se jouant avec les dieux immortels. »

« Maintenant te chanteré-je lorsque tu parcourus la terre, ô Apollon, cherchant partout un lieu pour y rendre tes oracles? » s'écrie le poète qui lui fait parcourir toutes les contrées de la Grèce pour y trouver le lieu le plus favorable à l'édification du grand édifice qu'il se propose de construire. « Il arrive enfin à Crissa, montagne sainte située sous le Parnasse, aux neiges éternelles. Au dessus sont suspendus des rochers, et au dessous court une vallée profonde et rabotteuse. Là, le roi Phébus-Apollon, se déterminant à bâtir un temple gracieux, s'écria : « Voici le lieu où doit s'élever mon temple.
« C'est ici que je rendrai des oracles aux mortels. Toujours
« ils m'y amèneront de complètes hécatombes, soit du gros
« Péloponèse, soit de l'Europe, ou des îles entourées d'eau,
« lorsqu'ils viendront consulter l'oracle qui leur donnera des
« conseils sûrs lorsqu'en mon temple abonderont les chairs [1]. »

[1] Les prêtres furent les mêmes en tous temps que de nos jours : chez tous les peuples ce qui prédomine en eux c'est leur rapacité qui les fait

Ayant ainsi parlé le dieu jeta des fondations qui se distinguaient par leur largeur et leur profondeur sur toute leur étendue. C'est sur ces fondements que Trophonius et Agamède, fils d'Ergine et de Cérès-Europe, posèrent le seuil de pierre. Tout autour les innombrables tribus des hommes élevèrent le temple en pierre de taille pour qu'il fut toujours célébré. »

N'est-ce point là cette citadelle fortifiée d'Ormuzd, construite sur une haute montagne dont le front se perdait dans les cieux et où l'on arrivait par le pont céleste que gardait le chien fidèle? N'est-ce point là le fort de Migdard des Scandinaves, dont tous les caractères sont identiques à ceux des Perses, car c'est la citadelle où le dieu du jour rassemble l'armée céleste pour lutter contre le dieu des ténèbres et ses noirs satellites. Mais comme la tour de Babel, chez Moïse, ce temple sacré n'offre déjà plus du dogme primitif que des caractères profondément altérés et incompris par le légendaire, mais dont les vestiges percent cependant à chaque page. C'est la céleste Jérusalem de la Bible, la Thèbes sacrée de Cadmus. Nous sommes donc toujours au printemps, c'est à dire au moment où le dieu du jour commence à triompher du serpent ou du principe des ténèbres, qui est alors en opposition au signe de l'équinoxe d'hiver et qui ne tardera pas à succomber définitivement.

« Auprès du temple élevé par Apollon, continue le poète, coulait une fontaine aux eaux limpides. C'est là que de son arc puissant, le roi, fils de Jupiter, tua la femelle du terrible serpent Python, que Junon avait enfanté et lancé à la poursuite de Latône enceinte. Ce dragon femelle était un monstre farouche, grand, gros, sanguinaire, devenu le fléau de la contrée par le mal qu'il faisait aux hommes et à leurs troupeaux de brebis. » Le serpent est en effet en opposition au

vivre de l'autel et non comme le voulait St Paul, du travail de leurs mains, ou de leurs fonctions et de leurs labeurs sociaux.

bélier aussi bien qu'au taureau, car, comme nous le savons, il occupe l'espace d'un signe et demi du zodiaque et sa gueule en opposition correspond au bélier. « Dès qu'Apollon l'eût atteint de ses traits irrésistibles, le monstre déchiré d'atroces douleurs, s'étendit palpitant sur un vaste espace et se tordant, en se roulant sur lui-même, il poussa de longs et horribles hurlements. Enfin recueillant ses forces, il s'enfonça en rampant dans la forêt et expira en exhalant des flots de sang. Phébus Apollon se glorifiant alors de sa victoire, s'écria : — Maintenant pourris où tu es sur la terre nourricière des humains. Tu ne vis plus, tu ne seras plus une cause de mort pour les mortels qui, consommant les fruits de la terre, amèneront ici de complètes hécatombes. Ni Typhon, ni la sinistre Chimère ne détourneront de toi la rigide mort; mais ici la sombre terre et le brillant Hypérion te consumeront. » Il dit en se glorifiant; cependant les ténèbres couvrirent les yeux du monstre et la force sacrée du soleil le dévora au lieu même que depuis on appelle Pytho (pourri); c'est pour cela que les hommes ont donné au dieu le surnom de Pythien, parce que là les rayons de l'ardent soleil ont fait pourrir le serpent. »

C'est à ce moment que l'auteur de l'Apollon du Belvédère a saisi le dieu pour l'offrir dans un marbre vivant à l'adoration des mortels. « De toutes les statues antiques qui ont échappé à la main destructive du temps, dit Winckelman, elle est, sans contredit, la plus sublime. On dirait que l'artiste a composé une figure purement idéale. La taille du dieu est supérieure à celle de l'homme, et son attitude annonce la grandeur divine qui le remplit. Un éternel printemps revêt d'une splendide jeunesse son beau corps et brille avec douceur sur la fière structure de ses membres. Il n'y a rien dans le dieu qui soit mortel, rien qui soit sujet aux besoins de l'humanité. Ce corps, dont aucune veine n'interrompt les formes, et qui n'est agité par aucun nerf, semble animé d'un esprit céleste, qui circule comme une douce vapeur dans tous les contours de

cette admirable figure. Ce dieu vient de poursuivre le dragon nourricier de Python, contre lequel il a tendu pour la première fois son arc redoutable; il l'a atteint dans sa course rapide, et vient de lui porter le coup mortel. Pénétré de la conviction de sa puissance et comme abîmé dans une joie concentrée, son auguste regard pénètre au loin dans l'infini, et s'étend bien au delà de sa victoire; le dédain siége sur ses lèvres; l'indignation qu'il respire gonfle ses narines, et monte jusqu'à ses sourcils; mais une paix inaltérable est peinte sur son front, son œil est plein de douceur, et son visage resplendit de la céleste et tendre sérénité qu'il éprouve quand les Muses le caressent. »

Passons à l'été; nous voici dans la constellation zodiacale du capricorne et nous avons en face, vers le nord, celle du dauphin. « Or, Phébus-Apollon, après avoir immolé Pytho, la femelle de Python, se demandait quels initiés il amènerait dans son temple de Crissa pour lui servir de ministre. Mais comme il roulait ces pensées dans son esprit, voici que sur la sombre mer, il aperçut tout à coup un rapide vaisseau, qui portait des hommes habiles et nombreux. C'était des Crétois de Gnosse, ville de Minos, instruits des rites de ce roi (il est donc bien décidément l'initiateur primitif, le grand précurseur) et habiles à interpréter les oracles du soleil, au glaive d'or, quelle que soit leur forme. Ils naviguaient pour leur négoce et leurs besoins sur un noir vaisseau, et se rendaient à la sablonneuse Pylos pour y trafiquer. Mais Apollon, se transformant en dauphin, s'élança dans la mer et sauta dans le navire qu'il ébranla par ses bonds multipliés, car il était d'une grandeur prodigieuse. Remplis de crainte, les matelots demeuraient silencieux et immobiles sur les bancs du vaisseau, sans songer ni à dénouer les câbles, ni à carguer les voiles. L'impétueux Notus se levant aussitôt, chasse le vaisseau devant lui, et celui-ci s'avance, comme s'il était conduit par la volonté et les efforts des matelots, vers un lieu désigné..... Enfin ils arrivent au delà du gras Péloponèse et aper-

çoivent le vaste golfe de Crissa. Zéphyre, excité par la volonté de Jupiter se précipite alors de l'Éther avec violence et pousse le navire du côté de l'aurore et du soleil. Bientôt sous la direction d'Apollon, ils entrent au port de Crissa, ville féconde en vignes (c'est le seul trait de la légende qui rappelle les bienfaits de Bacchus) et le vaisseau frôle le sable. Apollon saute alors sur le rivage, semblable à l'astre du jour au milieu de sa course, et lance de nombreux rayons, dont l'éclat se répand jusqu'aux cieux. Il se glisse dans le sanctuaire à travers les riches trépieds ; il y allume la flamme sacrée, symbole de ses traits inévitables. Une éclatante splendeur environne Crissa tout entière. Les femmes des Crissiens et leurs filles à la ceinture séduisante poussent de grands cris à l'aspect du prodige. » C'est environné de toute cette gloire qu'Apollon quitte alors son temple et retourne vers les étrangers qu'il vient d'amener jusqu'à la cité sainte, puis leur dit : « Étrangers, vous qui jadis habitiez Gnosse si remarquable par ses arbres aux beaux fruits, vous ne retournerez plus dans votre cité natale, dans vos belles maisons, auprès de vos épouses adorées ; mais ici vous vous consacrerez au service de mon temple qu'honoreront des hommes innombrables. C'est moi, fils de Jupiter qui, vous conduisant sur le grand abîme de la mer, vous ai amené ici, non pour vous faire du mal, mais afin que vous gardiez mon riche temple, si honoré parmi les mortels. Vous pénétrerez les secrets desseins des dieux immortels et vous manifesterez leur volonté aux humains pour les arracher au malheur où pourrait les entraîner leur imprévoyance. Descendez donc de votre vaisseau, élevez un autel sur le rivage de la mer, puis priez debout auprès de cet autel, après avoir allumé la flamme, fait les libations d'un vin pur, et sacrifié de la fleur de farine (toujours les rudiments de l'Eucharistie). Quant à moi, puisque j'ai d'abord sauté sur votre navire sous la figure d'un dauphin (delphin, en grec), vous m'invoquerez à Crissa sous le nom de Delphien, et l'autel de Delphes lui-même sera toujours célèbre. » Nous sommes

loin déjà de la conception symbolique du mythe primitif. Au lieu des brillantes armées célestes qui, sous la conduite d'Ormuzd, de Jupiter, d'Osiris, ou d'Odin doivent combattre le génie du mal, nous n'avons plus que des oracles et des devins pour conjurer le mal et guider les mortels. La civilisation matérielle a marché, l'homme grandit sent sa force, et, pour sa défense, il n'a déjà plus besoin des phalanges divines; de simples conseils ou oracles lui suffisent. Plus nous nous éloignons des premiers âges, plus nous nous rapprochons des institutions de l'Église cet autre oracle d'un autre Chris. On sait que la peau du serpent femelle Pytho servit à couvrir le trépied sur lequel s'esseyait la Pythonisse pour rendre ses oracles. Ce trépied avait été placé au dessus de l'ouverture d'un abîme où plusieurs fanatiques s'étaient précipités au commencement de l'institution de l'oracle, dans le but de remédier à de pareils accidents. Primitivement on n'éleva au ministère de Pythonisse que des jeunes filles encore vierges, à cause de leur pureté sans tache et parce qu'on les jugeait plus propres dans un âge tendre à garder les secrets des oracles. Mais une Pythonisse extrêmement belle ayant été enlevée par un Thessalien, on fit une loi par laquelle on décréta qu'à l'avenir on n'élirait pour monter sur le trépied que des femmes qui eussent passé cinquante ans; mais pour conserver la mémoire de l'ancienne institution on les habilla comme des jeunes filles quel que fût leur âge. A l'origine, il n'y eut aussi qu'une Pythonisse, dans la suite on en élut une seconde pour monter sur le trépied alternativement avec la première, et une troisième pour leur subvenir en cas de mort ou de maladie. Lors de la décadence de l'oracle, il n'y en eut plus qu'une, encore n'était-elle pas fort occupée. Cette prophétesse ne rendait ses oracles qu'une fois l'année à l'équinoxe du printemps. Elle s'y préparait par un jeûne de trois jours et des purifications faites dans la fontaine de Costalie, dont elle buvait aussi les eaux sanctifiantes. Un tremblement qui ébranlait le temple jusque dans ses fondements avertissait de l'arrivée d'Apollon.

Alors les prêtres conduisaient la Pythonisse au dessus de l'abîme dont s'exhalait des vapeurs qui la faisaient tomber en convulsion. Ses cheveux se dressaient, son regard devenait farouche, sa bouche écumait, un tremblement affreux s'emparait de tout son corps, elle poussait des clameurs déchirantes qui remplissaient d'une sainte frayeur tous ceux qui étaient présents. Les prêtres recueillaient alors religieusement les paroles inarticulées qu'elle proférait au milieu de ces cruciations atroces et les arrangeant ensuite, ils leurs donnaient avec une forme métrique une liaison qu'elles n'avaient pas en sortant de la bouche de la Pythie. Le plus souvent une mort prompte était l'effet des vapeurs empoisonnées que la fourberie des prêtres faisait sortir de l'abîme pour la jeter dans cet état de convulsion épileptique.

Mais continuons la légende du dieu. Le temple est fondé, l'oracle établi, et les humains ont un guide pour les diriger dans le malheur à venir, car l'été vient de s'écouler et l'hiver va commencer. Dans tout l'éclat de sa jeunesse, le cœur bouillonnant de tendres sentiments, Apollon avait aimé la belle et divine Coronis, la nymphe pudique et immaculée, qui lui avait donné pour fils Esculape, le grand guérisseur des maux, le bienfaiteur de l'humanité. Mais celui-ci ayant ressuscité Hippolyte, Jupiter, *sur la plainte de Pluton,* qui l'accusait de diminuer le nombre des morts de son empire, le foudroya. Remarquons ici qu'on distinguait primitivement deux Jupiter; Diespater était le dieu bon par excellence, le soleil d'Orient, le dieu de l'été; Dispater, au contraire était le dieu de l'Occident, des ténèbres, des vengeances, le persécuteur de Prométhée, le bannisseur d'Adam et d'Ève de l'Éden, l'Ahriman des Perses, le Pluton des Grecs, car celui-ci s'appelait Dispiter.

Apollon, irrité de la mort de son fils, entre dans une terrible fureur et tue les Cyclopes qui avaient forgé la foudre dont le maître des dieux avait frappé le bienfaiteur par excellence. Cette vengeance, regardée comme un attentat le fait

chasser des cieux. Dès lors, le dieu bon devient le dieu du mal, le soleil d'été, celui de l'hiver, cruel, impitoyable, il ne cherche qu'à assouvir par la violence ses passions brutales. Il veut faire violence à la chaste Daphnée que son père change en peuplier pour la soustraire à la fureur du Dieu. Il cause la mort de Cyparisse, beau jeune homme qu'il aimait et qu'il change en cyprès. D'un coup de disque, il brise la tête à Hyacinthe, autre beau jeune homme qu'il aimait. Il se venge de Midas en lui faisant pousser des oreilles d'âne, et de plusieurs peuples en les frappant de pestes cruelles; il écorche vif le satyre Marojas qui veut disputer avec lui le prix du chant [1]; il abandonne lâchement Clytie qui l'adorait et qu'il change en tournesol; il tue Conoris elle-même, la mère d'Esculape, parce qu'il la croit infidèle. Si Chimène lui donne un fils, ce fils sera Phaéton, qui doit faillir causer la ruine de l'univers, en voulant conduire le char du soleil qu'il détournera de son cours et par lequel il embrasera la terre dans l'été suivant.

Cependant après les maux de l'hiver reviennent les délices

[1] On comprend qu'il nous est absolument impossible d'expliquer chacun des mythes secondaires de chaque dogme principal, sans étendre démesurément notre ouvrage. Cependant ce mythe de Marsyas, montre si clairement comment se forment ces conceptions secondaires que nous ne pouvons résister ici au désir de l'expliquer. Dans les fêtes d'Apollon, on jouait ordinairement du luth qui lui était consacré, et la piété des fidèles voulait voir dans le Dieu l'inventeur de cette harmonie. En Phrygie, au contraire, la musique de la flûte était nationale, et attribuée de même à un dieu ou génie indigène, Marsyas. Les anciens Grecs sentirent que l'une de ces musiques était essentiellement opposée à l'autre. Apollon devait détester le son amorti et sifflant de la flûte, par conséquent haïr Marsyas. Il fallait de plus qu'il en triompha, afin que la Grec put regarder l'instrument inventé par le dieu national comme le meilleur. Mais pourquoi le satyre dut-il être écorché? C'est parce qu'auprès du château de Cœlnœ, en Phrygie, dans une caverne d'où sort un fleuve ou un torrent appelé Marsyas, était suspendue une outre qui portait son nom, et qui fut regardée comme fabriquée avec sa peau : il fallait donc qu il eût été écorché et de là le mythe. Mais pourquoi cette outre? C'est parce que Marsyas, comme Silène, était nn demi-dieu, caractérisant l'exubérance des sucs de la nature.

du printemps. « Apollon, dit Fénelon, se fait berger pour enseigner aux petits et aux humbles les voies du bonheur. Il jouait de la flûte, et tous les autres bergers venaient à l'ombre des ormeaux, sur le bord des claires fontaines, écouter ses chansons. Jusque là, ils avaient mené une vie sauvage et brutale, et toutes les campagnes où ils vivaient étaient comme un désert affreux. Mais dès qu'Apollon leur eut enseigné les arts qui peuvent rendre la vie agréable et leur eut appris à goûter les charmes de la vie champêtre, les bergers devinrent plus heureux que les rois; et leurs cabanes attirèrent en foule les plaisirs qui fuient les palais dorés. Les jeux, les ris, les grâces suivaient partout les innocentes bergères. Tous les jours étaient des jours de fête. On n'entendait plus que les chants des oiseaux, la douce haleine des zéphyrs qui se jouaient dans les rameaux des arbres; le murmure des ruisseaux tombant des rochers ou les chansons que les Muses inspiraient aux bergers qui suivaient Apollon. Les dieux même devinrent jaloux des bergers : cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire; ils rappelèrent Apollon dans l'Olympe. »

Nous reverrons ces derniers traits, mais sous des traits plus mystiques dans les Indes; auparavant, examinons la légende de Balder.

CHAPITRE VII.

BALDER

Balder (Baal-Her, le seigneur Bel) était fils du puissant Odin et de la déesse Frigga, sa sœur et sa femme. Aucun des dieux du Walhalla n'était plus doux, plus bienfaisant et meilleur; mais s'il était souverainement bon et aimable, il n'était pas moins beau. On le représentait sous la figure d'un jeune homme blond, dont la tête était environnée de rayons, et la bouche légèrement et gracieusement entrouverte car il était en même temps le dieu de l'éloquence et de la paix. Il avait fait élever son palais au milieu de la paisible clarté qui brille aux cieux pendant une belle nuit d'été. Il aimait à s'y réfugier avec sa jeune épouse, la céleste et pure Nana, et à goûter au milieu du repos la douce intimité d'une affection ardente, loin des combats et des bruyants festins qui plaisaient tant aux autres dieux.

Un jour cependant, dans une vision de la destinée, il prévit les affreux malheurs dont il était menacé, et, tout effrayé, il courut trouver sa mère, la prophétesse Frigga, et lui raconta tristement les noires prévisions dont il était tourmenté, en la priant d'en détourner, s'il était possible, les sinistres effets. Frigga ne fut pas moins épouvantée que son fils de ces sombres présages et, pour conjurer le danger qui menaçait la destinée de son divin fils, elle prépara les runes favorables et ordonna à sa messagère *Gna*, de prendre l'ardent coursier *Sleipner* (l'éclair) qui fendait l'air et les eaux, et d'aller dans toutes les parties du monde conjurer tout ce qui existe de ne point faire de mal à son cher Balder. Frigga reçut le serment

du feu, de l'eau, du fer, et des autres métaux, des animaux, des poissons, des serpents, et des maladies elles-mêmes, qui s'engagèrent à ne jamais nuire en aucune manière à Balder. Celui-ci se sentit donc si bien assuré contre toute espèce de périls, qu'il crut pouvoir affronter impunément dans les jeux des dieux, toutes les armes dont on se servait contre lui. Les flèches lancées contre son sein rebroussaient chemin avant de le toucher; les pierres se détournaient pour ne point le blesser, et, si on le frappait à grands coups d'épée, nulle arme n'avait la puissance d'endommager ses chairs divines.

Cependant le méchant Loke, qui n'avait point ignoré les craintes et les précautions de Frigga, ne douta point que la messagère *Gna,* dans la rapidité de sa course, n'eût négligé quelque précaution regardée comme inutile. Prenant la figure d'une vieille femme, il feignit de féliciter la déesse sur son bonheur de n'avoir plus rien à appréhender pour son fils bien aimé; celle-ci s'en réjouit avec lui, mais elle ajouta : « Les armes de toute espèce et les maladies même, m'ont bien promis de ne point atteindre mon fils, et je puis être à leur égard parfaitement tranquille; mais je le serais encore plus si ma messagère n'avait oublié d'obtenir la même promesse d'une petite plante qui lui a paru si faible, à la vérité, qu'elle ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe. »

Le rusé Loke n'en demandait pas d'avantage. Il ne tarda pas à découvrir que cette plante si faible était le *Gui,* espèce de petit arbuste qui croit sur les grands arbres et spécialement sur le chêne. Il se hâta d'en couper une branche qu'il tailla en pointe aiguë, puis il revint se mêler aux jeux des autres dieux. Or, parmi ceux-ci se trouvait l'aveugle *Hoder,* qui présidait au hasard, et dont la présence était toujours de mauvais augure, aussi se tenait-il ordinairement à distance. Loke s'en approchant, lui demanda pour quel motif il ne participait point aux jeux dont Balder était le héros et le but. « Hélas! lui répondit Hoder, ne sais-tu pas que je suis aveugle, et que je ne saurais rien lancer à Balder, puisque je ne puis voir où

il est. — Prends cette baguette, lui dit Loke en lui présentant la branche de Gui, je dirigerai ta main; et si tu atteins Balder cela te fera beaucoup d'honneur. » Le traître n'eut pas plus tôt achevé ces paroles qu'Hoder, lançant le trait atteignit et tua sur place le pauvre Balder.

Ainsi furent réalisées les vues fatidiques du dieu du jour, malgré tout ce que sa mère Frigga avait pu faire pour détourner ce sinistre présage. Toute la famille des dieux tomba dans une profonde consternation et une douleur amère. Loke fut le seul qui se réjouit de ce trépas, car son cœur trouvait sa volupté dans le mal. Mais comme les dieux ne tardèrent pas à découvrir son infâme trahison ils le traînèrent dans une caverne profonde, le chargèrent de chaînes indestructibles et placèrent au dessus de sa tête le serpent dont nous avons déjà parlé et dont le venin lui tombait sur la tête.

Après ce châtiment, les dieux s'occupèrent des funérailles de Balder, dont la jeune et belle épouse était aussi morte de douleur. Ils décidèrent que son corps serait brulé dans un vaisseau avec lequel ce Dieu faisait quelquefois ses voyages. Mais lorsqu'ils voulurent mettre ce navire à flot, ils ne purent jamais y parvenir. Ils recoururent alors à une puissante magicienne du pays des géants. Elle vint à leur aide montée sur un loup monstrueux qu'elle conduisait avec des serpents en guise de brides. (La constellation du loup se trouve au dessous de celle du serpent de l'équinoxe d'automne, tandis que le vaisseau, étant situé en arrière au solstice d'hiver, semble être entraîné par eux. Ce vaisseau des déluges de l'hiver est évidemment identique avec l'arche de Noé et la fameuse barque à l'aide de laquelle Caron conduisait les âmes à l'empire d'Amenthé (enfers) en Égypte et au Tartare chez les Grecs.) Le corps de Balder et celui de Nanna furent donc placés sur le triste navire, en présence de tous les dieux et d'un grand nombre de géants. Lorsque la flamme commença à s'élever, Thor y précipita un joli petit nain qui courait ordinairement devant Balder, ainsi que son cheval favori, et

Odin, son père, déposa sur le bûcher un gros anneau d'or en signe d'adieu et de souvenir.

Balder étant descendu aux enfers, Frigga qui ne pouvait plus vivre séparée de son fils bien aimé, fit publier, à son de trompe, dans tout l'univers, qu'elle donnerait une brillante récompense à celui qui voudrait descendre aux enfers pour supplier la cruelle Héla de permettre à Balder de revenir habiter parmi les dieux. Hermode, surnommé l'agile, qui était aussi l'un des fils d'Odin, se chargea de cette mission périlleuse ; car, il n'était permis à personne de sortir des États de la Mort, après y être entrée. Bien que Sleipner qu'il monta, fut le plus agile de tous les coursiers, il y avait si loin du ciel aux enfers que, pendant neuf jours et neuf nuits, le voyageur parcourut les contrées les plus étranges, des régions sombres et ténébreuses, avant d'arriver au premier fleuve de l'empire d'Héla. Lorsqu'il y fut parvenu, il ne savait comment passer sur l'autre rive, lorsqu'il aperçut un pont d'or massif que gardait une guerrière farouche. Celle-ci fit d'abord beaucoup de difficultés pour laisser pénétrer Hermode dans cet empire où les morts seuls osaient s'aventurer; mais elle finit par lui laisser continuer sa route, lorsqu'il lui eut assuré qu'il venait du ciel en ligne directe pour réclamer Balder à Héla de la part d'Odin et de Frigga.

Hermode traverse d'abord le séjour où souffraient les hommes lâches et pacifiques (car les vaillants étaient admis dans le Walhalla) et sort épouvanté du spectacle que lui offraient ces tristes lieux. Il arrive bientôt aux fleuves empoisonnés qui avaient autrefois produit le puissant Ymer. On les distinguait entre eux par des noms sinistres, tels que l'Angoisse, l'Ennemi de la joie, la Perdition, le Tourbillon, le Rugissement et la Tempête. Ce dernier environnait les grilles du palais de la Mort et faisait retentir ses flots bruyants avec un fracas effroyable. Hermode toujours intrépide, d'un seul bond de son cheval franchit le fleuve et la barrière qui le séparaient encore de la hideuse Héla, qu'il n'eut point de peines à recon-

naître à son corps moitié bleu, moitié couleur de chair. Elle avait à ses pieds un coq noirâtre, qui, de temps à autre, poussait un lugubre cri. Son cortége était formé des sombres divinités qu'Odin lui avait autrefois donné pour compagnes. Balder était paisiblement assis à quelque distance de la sombre et farouche divinité et tenait d'une main celle de sa jeune épouse étrangement pâlie par le trépas.

Hermode dépeignit à la déesse la profonde douleur dans laquelle l'absence de Balder plongeait toute la famille des dieux et l'univers entier, et cela devait être vrai, puisque Balder figurait le soleil, dont la disparition enveloppe toujours la nature dans la consternation et la tristesse. D'abord l'impitoyable Héla, habituée à entendre chaque jour les plus douloureuses lamentations, parut ne tenir aucun compte de ces paroles. Cependant finissant par se laisser fléchir, elle répondit que puisque tout l'univers était aussi affligé de la mort de Balder, elle permettrait à ce dieu de retourner vers Midgard, si toutefois, dans le monde entier, il ne se trouvait pas une seule chose animée ou inanimée qui ne versât des larmes sur sa mort. Remontant aussitôt son coursier, Hermode retourna vers les cieux emportant un anneau d'or de la part de Balder pour Odin et un dé d'or que Nanna envoyait à la déesse Frigga, comme un témoignage de souvenir et d'amitié. Il retraversa les neuf mondes du royaume d'Héla, et ne put se défendre d'un grand effroi en passant auprès d'un enfer plus terrible encore que le Nifleim, le *Nastrond*. La porte de cet épouvantable cachot était construite de têtes de serpents tous prêts à vomir des torrents de venin sur les parjures et les assassins qui devaient y expier leurs forfaits. Un loup monstrueux les y attendaient en poussant d'horribles hurlements.

Aussitôt que la réponse de Héla fut connue dans les cieux, toutes les divinités se répandirent dans le monde pour supplier tout ce qui existe de pleurer la mort de Balder. Les hommes, les bêtes, les arbres, les métaux, les rochers eux-

mêmes s'attendrirent et se livrèrent à une douleur générale. Lorsque tous ces êtres pleurèrent à la fois, il en résulta tant de larmes que la terre fut couverte d'un déluge universel (les pluies et inondations de l'hiver). Les dieux ne doutaient déjà plus que Balder ne leur fut bientôt rendu, tant les pleurs du monde coulaient avec abondance, lorsque l'un d'eux découvrit au fond d'une caverne obscure une vieille magicienne, qui n'était que le méchant Loke déguisé en sorcière impure. Lorsqu'on s'adressa à cette vieille pour la supplier de se joindre à la douleur commune elle répondit avec aigreur qu'elle ne pleurerait point, parce qu'elle voulait que Balder demeurât aux enfers. Rien ne put attendrir ce mauvais cœur et la cruelle Héla garda sa proie jusqu'au moment du crépuscule des dieux.

Nous avons vu comment à la suite de l'embrasement de l'univers et de l'anéantissement final des êtres, des mondes nouveaux devaient sortir de toutes ces ruines. C'est alors que recommencera le règne glorieux de Balder ressuscité plus brillant, plus radieux que jamais. Ses rayons éclaireront un monde éclatant de lumière, où seront réunis tous les hommes justes et bons, tandis que les méchants tomberont dans le Nastrond où ils seront éternellement dévorés par le loup monstrueux qui les y attend.

CHAPITRE VIII

WISCHNOU

Maintenant revenons à l'Inde d'où nous sommes partis. C'est là que nous attend la plus merveilleuse de toutes les légendes, que nous ayons encore étudiées. Nous avons déjà

vu que le verbe de Brama est Wischnou, surnommé Narayana, ou le dieu qui marche sur les eaux. Il monte l'aigle Garouda, à la tête humaine gouvernée par un page (Ganymède). Il est représenté avec la barbe et la chevelure noires, ayant quatre bras dont il tient une massue, une coquille, un disque, une fleur de lotos et qui personnifient les quatre saisons avec leurs caractères. Il porte sur sa tête la tiare aux trois couronnes comme seigneur de la mer, du ciel et de la terre. Ses incarnations doivent être au nombre de dix, dont neuf sont déjà accomplies. On sait que l'année lunaire primitive chez les Indiens, les Égyptiens, les Juifs, les Grecs et les Romains, était divisée en dix mois. Ce ne fut que plus tard qu'elle reçut deux mois supplémentaires pour la mettre en rapports avec le cours du soleil et ne pas bouleverser l'ordre des saisons. Janvier et février ayant été les deux mois intercalés, on les remplit par les deux incarnations de Siva. Mais les dix avatars de Wischnou continuèrent à correspondre aux dix rois antédiluviens de Babylone, rapportés par Bérose, aux dix patriarches qui, dans la Bible, remplissent l'espace entre Adam et Noé, aux dix Manous, aux dix Bramadicos, et aux dix Sactis des Indiens, aux dix phyles des Grecs, aux dix curies des Latins, etc. Le Zodiaque primitif n'aurait-il pas aussi été divisé en dix parties seulement au lieu de douze qu'il n'acquit, comme nous l'avons vu, que du temps d'Hipparque, 127 ans avant notre ère?

Le *premier avatar*, dit le Pourana Matsya, arriva vers la fin du premier calpa, quand le grand sommeil de Brama faillit causer la ruine de l'univers; parce que, tandis qu'il dormait, le démon Aya-Griva, s'étant approché, lui déroba les Védas qui sortaient de sa bouche. Wischnou qui s'en aperçut, se changea en un énorme poisson : et, paraissant devant le pieux roi Satyavrata, il lui dit : « Dans sept jours, les trois mondes périront submergés; mais au milieu des ondes dévastatrices surnagera un vaisseau que je conduirai moi-même et qui s'arrêtera devant toi; tu y déposeras toutes sortes de

plantes et de semences, et une couple de tous les animaux; puis tu y entreras aussi. Quand le vent agitera le vaisseau, appuie-toi à la corne que je porterai au front; car je serai près de toi jusqu'à ce que finisse la nuit de Brama. » Qui ne reconnaitrait là les inondations de l'hiver dont les êtres terrestres sont enfin délivrés par la renaissance du soleil de printemps dont le dernier des trois signes constellaires est celui des poissons. Les eaux du déluge retirées, les Védas furent retrouvés dans le cadavre du géant Aya-Griva, tué par Wischnou qui les donna à Satyavrata. Celui-ci devient pour les hommes renouvelés le septième Manou [1] (les six mois d'hiver et de printemps l'avaient précédé), ou prophète législateur.

Le dieu s'incarna une *seconde fois*, lors de la formation du breuvage d'immortalité, l'*amrita* ou ambroisie. Les dieux apportèrent au milieu de la mer de lait la montagne d'or de Mérou. Dans cette mer se glissait l'immense serpent Vasouki, monstre aux cent têtes sur lesquelles sont appuyés les quatorze mondes qui composent l'univers. Les dieux ayant entouré la montagne de ses replis multipliés la firent pirouetter sur elle même en tirant la grande couleuvre, les uns par la tête et les autres par la queue. Mais les démons et les géants, après la formation du divin breuvage, ayant voulu s'en emparer, il en résulta un conflit effroyable qui faillit faire effondrer le monde dans l'abîme. Wischnou, s'incarnant aussitôt en tortue, le soutint au dessus des flots et préserva ainsi le monde d'une ruine imminente. Le sens de ce symbole est évidemment le même que celui du précédent. La tortue, dont les Égyptiens firent la lyre ordinatrice d'Hermès, symbole du verbe rhythmique et créateur, et les Grecs la lyre de Mercure et le luth d'Apollon, au son desquels les pierres formaient les murs de

[1] Dans Wich-Nou, Me-Nou, se retrouve toujours la terminaison Nou dont les Hébreux ont fait leur Noé en l'empruntant aux Égyptiens qui tenaient ce nom des Indiens comme il appert par leurs Menès, Ménei, Minos.

la cité céleste, indique évidemment l'ordre, la création et l'édification du printemps qui succèdent au désordre, à la mort et aux ruines de l'hiver.

Le géant Paladas, le noir démon des eaux, ayant emporté la terre sur ses épaules jusqu'au fond des enfers; Wischnou s'incarna une *troisième fois*, prit la forme d'un sanglier (l'ourse du Nord) le combattit, le vainquit et de ses défenses de feu souleva le globe qu'il remit en équilibre. Ce symbole, comme on le voit, est encore identique aux deux précédents.

La *quatrième incarnation* du dieu nous arrache à cette pauvreté monotone dans la conception mythologique. Le géant Hirany-Akshana avait reçu de Roudra, dieu de la mort, le privilége de l'invulnérabilité. Il en conçut un tel orgueil qu'il résolut d'abolir le culte des dieux pour se faire adorer seul sur la terre. Tous ceux qui refusèrent de lui rendre les honneurs divins périrent dans les plus atroces supplices. Il se décida même à ne pas épargner son propre fils, pieux et saint jeune homme qui, dans ses prières s'obstinait toujours à répéter le nom de Wischnou. Les tourments qu'enduraient le malheureux prince à cause de sa piété, décidèrent le dieu à s'incarner une quatrième fois pour châtier le géant iranien. Un jour donc que celui-ci avait attaché son fils à une colonne et qu'il le flagellait cruellement, les liens du martyr s'étant brisés tout à coup, il fit un mouvement pour esquiver le coup dont il était menacé. Celui-ci tombant sur la colonne, le marbre s'entrouvrit miraculeusement, et un homme lion en sortant tout à coup s'élança sur le géant féroce et le déchira. Le dieu délivra de la sorte l'univers entier que ce monstre avait asservi à sa domination. Ici le lion symbolise évidemment le triomphe du solstice d'été sur les géants de l'hiver; mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ce symbole, c'est le martyr du saint pénitent qui nous offre en sa personne la première ébauche de la passion du Christ.

Dans sa cinquième incarnation, Wischnou prend la forme du nain Trivicrama et se présente inconnu au géant Mahabali

(Saturne) qui avait conquis les trois mondes où, selon les uns, il exerçait la plus cruelle tyrannie, tandis que, selon d'autres, il en rendait les habitants si heureux qu'ils ne priaient plus les dieux. Le nain étant venu lui demander trois pas de terrain pour se bâtir une cabane obtint sans difficulté l'objet de son intercession. Pour ratifier cette donation, à la manière des Indous, le roi prit un peu d'eau dans sa bouche et se disposa à la rejeter dans la main du nain ; mais l'étoile du matin qui était son principal conseiller, s'élança dans le gosier du prince (conjonction des planètes de Saturne et de Vénus) et l'empêcha de rendre l'eau qu'il avait pris. Le roi qui suffoquait se fit enfoncer un stylet de fer dans la gorge pour en ouvrir le passage, et l'étoile fut forcée de déloger après s'être fait crever un œil (interposition de Vénus entre nous et le soleil sur lequel elle apparaît comme une tache ronde, ou première phase de cette planète). Le roi ayant donc répandu l'eau dans la main du nain, celui-ci déploya tout à coup ses jambes immenses et d'un pas mesura la terre, de l'autre le ciel, du troisième les enfers (le soleil fait le tour du monde pendant les trois saisons primitives). Posant alors un de ses pieds sur la tête de Mahabali, il le précipita au fond des abîmes infernaux.

Sixième incarnation. Les rajahs (rois indous) étant devenus autant de tyrans qui opprimaient les peuples, et commettaient les plus criantes cruautés, Wischnou résolut de châtier tant de crimes en paraissant sur la terre sous la forme de Rama, le plus grand des héros. Celui-ci déclarant la guerre aux rajahs les combattit sans relâche pendant vingt et une générations et finit par les exterminer.

La *septième incarnation* est racontée dans la magnifique épopée du *Ramayan,* qui n'a pas moins de cinquante millions de vers. Ravana avait d'abord été un des plus fervents adorateurs d'Ixora. Il ne manquait jamais de lui offrir un présent de cent des plus belles fleurs de son jardin. Un jour le dieu ayant dérobé une de ces fleurs pour l'éprouver, lui fit des reproches en disant que son offrande, cette fois, n'était pas

complète. Ravana offrit aussitôt de s'arracher un œil pour remplacer la fleur qui manquait. Touché de tant de piété, Ixora résolut de récompenser la foi de son serviteur et lui jura de ne rien lui refuser de ce qu'il désirerait. Ravana demanda que l'administration de l'univers lui fut confiée. Ixora ne put lui refuser sa demande et sur ses instances importunes lui accorda encore dix têtes (les dix mois de l'année primitive) et vingt bras, afin qu'il pût plus aisément gouverner le monde. Mais tant de faveurs finirent par l'enorgueillir; se laissant aveugler par la prospérité, Ravana perdit le souvenir des bienfaits d'Ixora, voulut se faire rendre à lui-même les honneurs dûs à la divinité, et se fit chef des Racschiasas ou démons (le soleil du ciel d'été entre dans l'hémisphère d'hiver). Ceux-ci avaient ravi aux bons génies le privilége d'être invulnérables, ce qui les avait fait triompher des puissances du bien. Ils régnaient donc sur le monde, exerçant d'horribles tyrannies et se livrant à des actes d'une cruauté révoltante. La terre, sous la forme d'une génisse, adresse alors des plaintes touchantes à Wischnou sur le malheur des hommes et la dépravation dans laquelle les entraînent les mauvais génies. Ils ne pouvaient plus être délivrés que par la victoire d'un dieu incarné sur les bandes maudites et leur horrible chef, qui déjà n'avait pas moins de mille bras. Wischnou se décide à descendre sur la terre et parmi toutes les mortelles choisit pour sa mère la fille du roi Schianta, la plus pure et la plus belle des filles des hommes. Mais pour qu'elle devienne sa mère, il faut d'abord qu'elle épouse le saint jeune homme Rischia qui étudie les Védas dans la solitude des bois. Un chœur de jeunes filles, dans tout l'éclat de leurs charmes, va donc le trouver. A la vue de leurs danses voluptueuses, le fils de Dessarata, le plus pieux, le plus fortuné et le meilleur des rois, demeure épris des grâces de ces femmes et de la mélodie de la voix féminine et se marie à la fille de Schianta, aux yeux de Lotos. Dessarata célèbre ces noces en immolant un cheval aux dieux, sacrifice le plus noble et le plus solennel que l'on puisse faire à la divinité.

« Wischnou, qui est dans le ciel, vêtu de jaune, avec des bracelets d'or, monté sur l'aigle Vinouteya, comme un soleil sur un nuage » s'incarne alors, sans quitter le ciel dans le petit-fils de Dessarata, sous le nom de Parasurama ou Grand-Rama.

Lorsque le dieu fait homme eut atteint l'âge de dix-sept ans, Vivas Mithras, sage du sang royal qui, par ses austères vertus, s'est élevé au rang de Bramine, vint implorer son secours contre les mauvais génies. Rama quitte donc son père pour aller les combattre. Ravana leur roi, épouvanté de son arrivée, se change en cerf pour se dérober plus aisément à la colère du dieu. (On possède l'été à la saison des chasses qui précède l'hiver). Rama perça le cerf; mais l'âme de Ravana, en sortant promptement, se réfugia dans le corps d'un jeune pénitent qui venait d'expirer.

Rama se mettant à sa recherche, passe le Gange, *fleuve sacré qui purifie la terre*. Tout ce qu'on rencontre sur la route fournit à Mithras l'occasion d'instruire Rama, car les forces et les lumières du dieu fait homme sont modérées par la fatalité, et la *maya* ou l'illusion, formant comme un voile sur ses yeux, l'empêche d'apercevoir l'avenir. De là, les beaux épisodes dont le poème est parsemé. Cependant le dieu arrive près du roi Junaka, possesseur d'un arc que n'a jamais fait ployer un bras humain. Il est déposé dans une caisse à *huit* roues que *huit cents* hommes peuvent à peine traîner. Rama le courbe sans la moindre peine et le brise *avec le fracas que ferait une montagne en éclatant*. Il épouse, en récompense, la belle Sita, la fille du roi, qui la lui accorde avec de nombreux présents et après les réjouissances et les fêtes, il la ramène à son père Dessarata.

Celui-ci se résoud à lui donner le titre de prince héréditaire; mais la reine Kéikey, jalouse des droits de son fils Bharata, rappelle au roi qu'il a juré de lui accorder deux demandes et le requiert d'envoyer Rama en exil. Dessarata ne pouvant le lui refuser, est contraint d'inviter son fils à se retirer, et en meurt de douleur (l'hiver commence, car c'est la saison des souf-

frances et de la stérilité (désert) des privations expiatrices et de la mort). Rama, vêtu en anachorète, se retire dans le désert où il se livre au jeûne et aux pénitences les plus rigoureuses (pendant les trois mois d'hiver). Pour mettre le comble à ses douleurs, sa compagne lui est enlevée par Ravana, le prince des mauvais génies. (La terre devient la possession du mauvais principe.

Pour venger un tel affront, le prince se hâte de rassembler une armée. Il fait alliance avec le roi des singes, Honouman, qui lui amène une nombreuse troupe de ses sujets, semblables à celles des Satyres que Pan conduit au secours de Bacchus ou d'Osiris. Une armée d'ours vint aussi offrir ses services à Rama, qui se hâta de les accepter (l'ourse constellaire du nord est entre la constellation du taureau et celle du lion). N'omettons pas de signaler que ces singes et ces ours étaient engendrés par les dieux (preuve qu'il s'agit de constellations). Au départ de Rama, des fleurs pleuvent en nuage sur sa tête, et les cieux résonnent d'une divine harmonie. (Le printemps et ses harmonies succèdent aux ruines et aux désordres hivernaux.) L'homme dieu reçoit des armes divines avec lesquelles ils parle aux mortels (les constellations et signes célestes sont un langage pour les hommes auxquels elles annoncent le retour des travaux divers). Dans une première rencontre, Ravana secondé d'un grand nombre de géants, parvient à se saisir de ce redoutable roi des singes, qui exerçait d'horribles dévastations dans ses États. Après avoir cherché par tous moyens à le faire périr, sans y être parvenu, il lui demanda s'il n'existait donc aucun moyen de le vaincre? Hanouman lui répondit : « Trempez-moi la queue dans de l'huile; enveloppez-là d'étoupes et mettez-y le feu. Je deviendrai aussitôt plus faible que le dernier des animaux. » Le crédule Ravana exécuta ce conseil; mais Hanouman avec sa queue enflammée embrasa le palais de Ravana et une partie de Lanka sa capitale. (Premiers feux de l'été.) Le prince des démons s'enfuit alors avec Sita dans l'île de Ceylan (Lanka).

Pour y parvenir, il fallait traverser le détroit qui sépare l'île du continent. N'ayant point de vaisseaux pour embarquer son armée, Rama commençait à se désespérer, lorsque son général Hanouman, se mit à construire, avec toute sa suite, un grand pont de rochers, qui allaient d'un rivage à l'autre, et l'acheva en très peu de jours. Alors la bataille s'engage sur mer et dans l'air. Rama et Ravana se rencontrent au milieu du port. Leurs chars se heurtent avec un bruit affreux. Les deux adversaires se frappent avec un tel acharnement que la terre en tremble pendant sept jours sur ses fondements et que le fracas en retentit jusque dans les dernières profondeurs des cieux. Ravana succombe; Sita démontre son innocence par l'épreuve du feu; Brama et tous les dieux apparaissent pour bénir les vainqueurs, qui élèvent un temple à Siva, dieu des vaincus. Rama retournant alors à sa cité d'Ayadia y remonte sur le trône. Sous son règne, toutes les vertus renaissent. Enfin chargé d'ans et de gloire, Rama retourne au ciel avec sa compagne et, du haut des divins parvis, veille au bonheur de la terre.

La huitième incarnation est assurément la plus pure et la plus glorieuse de toutes. Krisna descend ici bas pour offrir un sacrifice que lui seul peut accomplir, et sauver la terre d'une ruine certaine. Il se soumet à toutes les faiblesses, à toutes les misères de l'humanité et à une mort cruelle pour abattre l'empire du mal, et relever celui du bien. Il se fait pasteur, guerrier, prophète, pour laisser aux hommes, en les quittant, un modèle de l'homme. Mais il n'en est pas moins le dieu par excellence, le représentant de l'être invisible, duquel il a reçu sa mission, puissant comme lui, juste, bon, et miséricordieux comme lui, répandant ses grâces même sur ses ennemis et n'exigeant de ses adorateurs que foi et amour, qu'un culte en esprit et en vérité, que le désir de lui être uni, le mépris de la terre et l'abnégation d'eux-mêmes. Cette sublime incarnation est célébrée dans le grand poème du Mahabarata, qui n'a pas moins de cent

cinquante millions de vers (le contenu de vingt Enéides) et qui offre la plus vaste scène de la religion indienne où la divinité est représentée avec une majesté vraiment divine. Krisna, soleil mystique, sacrificateur et sacrifié, devient, en effet, l'époux de toutes les âmes pures auxquelles ils se communiquent et qui se communiquent à lui, formant ainsi la participation universelle des bons avec Dieu.

Le nom du nouveau dieu incarné, Crisna, Kistna, Crichna, doit d'abord attirer toute notre attention. Si nous le comparons à celui de Wischnou, nous aurons les consonnances chna et chnou qui nous donneront une terminaison évidemment identique, et, de plus, nous retrouverons le Nou dans le Ma-Nou correspondant à Ma-Nès chez les Perses, Mé-Nos chez les Grecs, Ma-Nethée chez les Égyptiens ou Ménéi et au Noé juif. Or, tous ces personnages sont des *sauveurs-législateurs*, comme Wischnou ou Wishnou. D'un autre côté, les radicaux Cris, Kis, Criç et Wis ou Wiç semblent tous avoir un sens identique qui signifie *conservateur*, véritable attribut de Wischnou ou bien *régénérateur* dont l'idée est immédiatement dérivée de la première. Chris, disent les théologiens catholiques, signifie *oint par l'huile,* pour être rendu indéfectible, inviolable, sacré, les choses ointes devant toujours être conservées dans leur état d'intégrité. En hébreu hérès signifie soleil; en allemand herr veut dire seigneur; en arabe *hâris* signifie gardien, conservateur. Or, tous ces mots semblent dériver d'une source identique. Mais les Grecs, selon leur usage, ont rendu par *Ch* ou par X, le *hâ* aspiré des Orientaux, comme du *Har* germanique les Gallo-Romains ont fait *Char*. Remarquons, du reste que si *Chris* vient de *Harisch* par un *chin,* il signifiera *fabricateur*, épithète essentiellement propre au soleil d'été, ou démiourge, comme au Verbe des chrétiens, par lequel, disent-ils, Dieu a tout créé. C'est ce qui faisait dire à Tertulien : « Plusieurs pensent, *avec plus de vraisemblance,* que le soleil est notre Dieu, et

ils nous renvoient à la religion des Perses[1]. » Ajoutons qu'Apollon est le dieu de Crissa, la ville des oracles directeurs de l'humanité, et que Wischnou, comme Bacchus sont également appelés dieux de Nyssa. Tant de coïncidences prouvent la parfaite identité de toutes ces divinités, identité qui ressort de plus en plus du fond même de leurs légendes, comme celle de Chrisna va de nouveau le démontrer.

Dans le Bagavat-Gita, épisode du Mahabarata, Chrisna dit à son fidèle Ariouna : « Connais en moi la seconde nature; nature excellente et supérieure, dont l'essence est la vie de l'univers que je soutiens. Je suis le créateur et le destructeur de toutes choses; rien n'est plus grand que moi, ô Ariouna. Ce monde visible est suspendu à moi comme les perles d'un collier au fil qui les retient. »

Longtemps avant l'apparition sur la terre du céleste enfant dans lequel Wischnou voulait se révéler avec tout sa gloire, sa naissance avait été prédite à Kansa (Saturne, Pharaon, Amulius, Hérode), géant cruel et féroce, qui régnait en tyran dans la ville de Mathoura (le mauvais principe symbole de toutes les misères de l'hiver). Ayant donc appris que de sa sœur, Devaki (la Vierge était aussi du sang royal de David, selon la tradition), épouse du saint Bramine, Vadouseva (Joseph, auquel ce nom ressemble singulièrement, était aussi de l'ordre sacerdotal de Lévi, selon la tradition), devait naître un fils qui lui ravirait le trône et la vie (Hérode craint la même chose), ce barbare ordonna qu'on mit à mort tous les enfants qui naîtraient de la princesse dès le moment de leur naissance. Pour s'assurer de l'entière et ponctuelle exécution de ses ordres, il la fit même enfermer dans une cruelle prison (comme la mère de Romulus), et plaça tout autour des gardiens éprouvés qui devaient lui apporter tous les nouveaux nés que l'infortunée mettrait au monde. Déjà sept de ces enfants (les sept premières incarnations de Wischnou)

[1] *Apologétique*, c. XVI.

avaient été victimes de la cruauté de ce monstre inhumain, et le huitième, objet particulier des terreurs de son oncle, semblait ne pouvoir échapper à ses fureurs sanguinaires. Mais celui-ci était Wischnou lui-même incarné en Chrisna pour châtier tous les forfaits de cet impitoyable tyran. Le dieu fait homme vint au monde vers la fin de décembre, à l'heure de minuit, au lever de la lune, avec tous les attributs de la divinité. Il parla dès le moment de sa naissance; enseigna à sa mère le moyen de le sauver à l'aide d'une ingénieuse substitution (la pierre emmaillotée à l'aide de laquelle Rhéa trompe la voracité de Saturne); étourdit les gardiens de sa prison en faisant retentir un bruit affreux d'instruments qui s'entrechoquent (le bruit des bassins d'airain qu'agitaient Corybantes pour empêcher Saturne d'attendre les cris du petit Jupiter réfugié dans l'île de Crète); puis ordonne à son père et à sa mère de s'échapper avec lui de sa prison avant le réveil de leurs gardiens et de le transporter au delà de la rivière d'Yanouna, dans la cité des pasteurs, Gokoulana, pour y être élevé comme le fils de l'un d'eux (Fuite en Égypte; le Christ est le bon pasteur; Romulus grandit parmi les bergers, de même qu'OEdippe, Apollon, etc.). C'est à la faveur de l'obscurité dans laquelle s'écoula sa jeunesse, qu'il échappa à toutes les embûches et à la fureur du tyran, surtout au massacre de tous les enfants nés le même jour que le dieu, massacre que ce roi féroce avait fait ordonner, lorsqu'il s'était aperçu de la substitution qui lui avait ravi sa victime et de la fuite de ceux qui lui avaient donné la vie.

Vivant au milieu des jeunes bergers et des jeunes bergères, partageant leurs jeux et leurs occupations, Chrisna, le berger noir, se faisait déjà remarquer par de nombreux prodiges qui décelaient sa divinité. Tantôt il s'amusait à soulever des montagnes sur le bout de ses doigts; d'autres fois il tuait des géants et des monstres envoyés contre lui ou s'amusait à dompter des tigres et des lions. Mais la plus remarquable de ses victoires, fut celle qu'il remporta sur le terrible serpent

Caliga, qui l'avait enveloppé dans ses replis d'airain. Le dieu, avec une force divine, s'arracha à ces terribles étreintes, vainquit le monstre, qui le mordit au talon, et dansa sur sa tête (la danse réglée ou l'ordre universel, succède au désordre de l'hiver). Pasteur harmonieux, il savait tirer de sa flûte des accords si divins que les animaux les plus sauvages venaient se coucher à ses pieds, enchaînés par la puissance de la mélodie (les constellations célestes forment le cortége du soleil). Il faisait les délices des aimables laitières et des jeunes bergers qui se réunissaient en foule pour jouir de la douceur de ses accords et se livrer sur les gazons odorants à des danses innocentes et à des plaisirs purs.

Devenu grand, il commença les exploits qui devaient répandre le bruit de sa gloire dans l'univers entier. S'entourant d'une nombreuse armée de guerriers, il marcha d'abord contre le tyran de Mathoura qui, plusieurs fois, envoya contre lui d'innombrables armées de géants; mais chaque fois Chrisna réussit à les exterminer. Kansa, levant un dernière armée, se mit alors à sa tête; mais dans un horrible combat, il fut vaincu par Chrisna lui-même, qui le mit à mort et délivra à jamais sa patrie de son despotisme et ses parents de l'exil où ils gémissaient (triomphe de l'été sur l'hiver). Les seize mille vierges, d'une beauté divine, que le tyran avait jusqu'alors tenues dans une rude captivité (étoiles constellaires) furent délivrées des fers dans lesquels elles gémissaient; mais elles trouvèrent leur libérateur si bienveillant, si aimable et si beau, que toutes en particulier regrettèrent de ne pouvoir le choisir pour époux. Le dieu, devinant leurs désirs, se les unit toutes dans une alliance mystique qui en fit autant d'épouses immaculées, toutes également éprises de ses divins attraits, toutes l'aimant, sans jalousie, d'une ardeur céleste, sans perdre leur sainte virginité. Cependant, de même que dans son enfance le divin pasteur avait aimé, d'une tendresse toute particulière les sept Gopis ou laitières (les sept planètes) et parmi elles spécialement la divine Radha (la lune), de même, dans la fleur de sa jeu-

nesse, le héros vainqueur des monarques oppresseurs affectionne d'une tendresse de préférence les huit reines du Ciel (quid?)[1] et, plus que toutes les autres, la belle et sainte Roukmini (quid?).

Cependant de funestes dissensions s'étaient élevées dans la famille de Barata où Chrisna avait pris naissance. Le rajah Bischitrabiry descendait de Barata au troisième degré et régnait dans Astinapour. Il laissa deux fils : l'aîné, Dritarastra, qui était aveugle, engendra Douriodana et cent autres fils nommés Koros; le cadet, appelé Randou, eut cinq enfants mâles qui reçurent le nom de Randos. Randou étant mort, Dritarastra devint roi, et, pour faire périr les Randos, il mit le feu à leurs habitations. Mais ceux-ci parvinrent à s'échapper, traversèrent le désert et se réfugièrent à Kumpela. Bientôt ils s'illustrèrent tellement par leur valeur et leur générosité que Dritarastra résolut de partager le royaume avec eux. Il leur en donna donc une moitié avec Delhi et se réserva l'autre avec Astinapour. S'étant ensuite repenti de sa générosité, il invita chez lui les Randos et leur regagna au jeu toute la partie de ses États qu'il leur avait cédée. A la dernière partie ils jurèrent, s'ils la perdaient, de se retirer immédiatement après dans la solitude, d'y demeurer pendant douze ans et de passer ensuite le reste de leur vie dans la plus profonde obscurité. Ils perdirent, tinrent leur promesse, mais, à leur retour, Douriodana les traita si durement qu'ils prirent les armes contre lui. Bientôt la guerre amène une désolation universelle; l'injustice triomphe de toute part, et les Randos, dépouillés, proscrits, invoquent vainement la vengeance. Chrisna, qui était alors au plus haut point de sa gloire et qui partout combattait le mal sous toutes ses formes, apprenant les infortunes des cinq frères qui lui étaient unis par les liens du sang, accourut à leur secours, ranima leur courage et devint le compagnon d'arme d'Ariouna, le troisième des fils de Randou. On marche contre

[1] Ne serait-ce pas les huit *Dwipas* du monde?

l'oppresseur et, après une bataille de dix-huit jours livrée sur le lac Kourschet, Douriodana périt et la victoire fut assurée aux Randos, dont l'aîné prit possession de l'État de ses pères. Ce triomphe fut le dernier de Chrisna, car Rawana, reprenant son empire premier, ne pouvait plus être vaincu que par la mort et la résurrection du Dieu bienfaisant.

Chrisna tombe donc dans les mains des mauvais génies qui le livrent à leur chef Rawana. Celui-ci le fait attacher, à hauteur d'homme, au tronc d'un arbre de sandal et le tue d'un coup de flèche qui lui traverse la poitrine et le cloue à l'arbre fatal. Du haut de l'instrument de son supplice, Chrisna prédit alors les maux qui vont fondre sur la terre dans l'âge Cali-Jouga (hiver). Lorsqu'il eut expiré, on le plaça dans l'intérieur même de l'arbre où il était mort, après l'avoir creusé pour en faire une sorte de cercueil; puis on le jeta dans la rivière d'Janouma, qui coulait près de Mathoura, redevenu la capitale du féroce Rawana. Le corps de l'homme-Dieu descendit ainsi dans les eaux saintes du Gange qui le portèrent sur la côte d'Orica, où on lui éleva le célèbre temple de Djagarmatha (Jagrenat). Ainsi donc voilà la colonne de Promethée, l'arbre ébranché de Chrisna, la croix du Christ, qui se confondent avec le vaisseau de Noé, le fameux coffre d'Osiris conduit par le fleuve sacré de l'Égypte à Biblos, le navire de Balder, la barque de Deucalion, c'est à dire de l'âge Cali-Jouga ou de l'hiver.

Ressuscitant ensuite du tombeau, Chrisna remonte au ciel où il conduit les danses circulaires des sphères des mois et des années. Celles-ci se meuvent harmonieusement autour du soleil, qui est Chrisna lui-même. En retournant dans les Cieux il avait laissé à son inconsolable ami, Ariouna (le saint Jean des Chrétiens), les instructions sublimes qui devaient servir de règles de conduite au genre humain. En voici quelques-unes que nous empruntons à l'histoire générale des Indes de Mr de Marles :

« Les hommes ne naissent ni bons ni méchants; leur haine

ou leur amour sont le résultat des accidents de la vie. — Le véritable ami est celui qui nous assiste au jour du malheur. — Ne te lie pas avec les méchants, semblables aux tisons qui brûlent ou noircissent. — Crains le calme du méchant, bien plus que la colère de l'homme de bien. — Le méchant qui est instruit est un aspic dont la tête est ornée de pierres précieuses. — Fuis avec horreur les lieux où l'on n'a pas la crainte de mal faire. — Demeure indépendant dans tes pensées et tes actions, ne te faisant ni chef de secte, ni chef de parti. — Ne néglige pas les petites choses, car des amas de brins de paille peuvent arrêter un éléphant. — La vie n'est rien sans l'honneur. — La vie n'est qu'un souffle, l'honneur est éternel. — Celui qui vit sans crainte de la mort ne la voit pas arriver. — C'est être déjà mort que de ne pas chercher à se créer une bonne réputation. — L'homme sage ne parle ni de son âge, ni de ses richesses, ni de ses pertes, ni des défauts de sa famille. — L'homme de bien est comme la fleur cachée sous l'herbe qui répand ses parfums sans se laisser entrevoir. — Mieux vaut se taire que mentir, être pauvre que frauder, solitaire que vivre dans la société des sots. — Être religieux c'est être bon envers toutes les créatures. — Qui dompte ses passions trouve la béatitude dans la vie même. — Souffre mille injures avant que de plaider; mais le procès commencé ne néglige rien, s'il est juste, pour en sortir vainqueur. — La science apprend tout, sauf à connaître le cœur du méchant. — Ne repousse pas un breuvage salutaire parce qu'il te répugne, ni un véritable ami parce qu'il a des défauts. — Tout ce que tu possèdes au delà du nécessaire appartient à autrui. »

Voici la magnifique idée que le Bagavat-Gita nous donne de la divinité : « Celui qui accomplit ses devoirs sans vues intéressées, dans le seul but de plaire à mon père Brama, qui est dans les Cieux, est pareil à la fleur du lotos qui sort pure et brillante du milieu des eaux. Oh! qu'il est digne d'estime celui qui se conduit envers un ennemi comme s'il était son ami, envers le pécheur comme s'il était vertueux! Je me complais

dans la simple offrande d'un cœur humble qui me présente, en m'adorant, des fleurs, des fruits, de l'eau sainte. J'habite en ceux qui m'aiment sincèrement, et eux habitent en moi. Si le pécheur revient à moi, plein d'un sincère repentir, je le traite comme un des justes, et le répute digne de l'éternelle félicité. Celui qui m'adore sous une forme incorruptible, ineffable, invisible, partout présente, toute puissante, incompréhensible, immuable, qui me sert pour moi seul, qui domine ses passions, soumet son intelligence à la lumière de la vérité, demeure doux et humble en toutes choses, sera un jour uni à moi. Ceux qui me suivent doivent supporter d'âpres fatigues, car il est difficile à gravir l'invisible sentier qui conduit jusqu'à moi. Ceux qui, me préférant à tout, abandonnent tout pour me suivre, seront élevés au dessus du torrent de la mortalité. Je suis le principe, le moyen et la fin de toutes les créatures, l'A parmi les lettres, le verbe parmi les paroles, et l'univers entier repose dans mon essence. »

Quand le Dieu se manifeste à son disciple (transfiguration des évangiles), il resplendit comme si mille soleils se levaient soudain. Être incommensurable, sans commencement, ni milieu, ni fin, il illumine, il remplit l'immensité de l'espace; il est l'univers; il est le temps qui ouvre une bouche immense, dans laquelle les générations viennent s'engloutir, comme les torrents dans l'Océan, comme les vols d'insectes qui s'élancent dans la flamme meurtrière. A cette vue, Ariouna anéanti s'écrie : « Grand Dieu, tempère cette splendeur insupportable; reprends la forme plus douce sous laquelle seule je puis t'envisager, sous laquelle j'ose te donner le nom d'ami. J'étais ignorant; pardonne-moi comme un père à son fils, un ami à son ami, un amant à son amante. » Lorsque le Dieu était encore enfant, sa nourrice lui reprocha un jour son insatiabilité; il ouvrit la bouche où elle vit l'univers dans toute sa magnificence. A quoi sert-il d'accumuler les preuves de ma naissance, dit-il à son cher Ariouna, un seul atome émané de moi produisit l'univers, et je suis encore entier.

La neuvième incarnation de Wischnou est celle de Bouddha, dont la religion a dominé durant de longs siècles et domine encore de l'Indus au Japon. Elle a adouci les nomades féroces de l'Asie centrale et même ceux de la Sibérie méridionale. La légende du Dieu est encore plus ressemblante que la précédente avec celle du Christ de l'évangile. Et d'abord son nom même de Bouddha ou Vouddha ne paraît différer en aucune façon du Vodan des Germains, de l'Odin des Scandinaves, de l'Adonis des Grecs et de l'Adonaï des Phéniciens et des Hébreux. On ne peut attribuer au hasard la consécration du même jour de la semaine à cette divinité chez les Germains, les Scandinaves, les Indiens, les Chinois, les Mongols et les Japonais, qui l'adorent sous le nom de Bud, Bod, Fot, Fô. En changeant le *B* en *G*, comme dans Basques, Wasques, Gascons, on a Got ou God, nom de la divinité suprême chez les peuples de races germaniques. De même que Jupiter, chez les Grecs, est tantôt le génie d'une planète et tantôt le maître du ciel et de la terre, Bouddha est de même tantôt le génie de Mercure, tantôt Brahm lui-même et père de Brahma, Wischnou et Siva, enfin tantôt le symbole de la révolution solaire et, en ce sens, il n'est plus que l'incarnation de Wischnou, la seconde personne de la trinité indienne. Chaque peuple ayant brodé à sa manière le fond symbolique de la légende de Bouddha, celle-ci s'est multipliée, et, entre tant de récits, on n'a que l'embarras du choix. Nous nous bornerons à reproduire quelques-uns des traits essentiels communs à chacun de ces immenses évangiles.

Les uns le font fils de Soutadana, chef de la maison de Chakia, et roi du puissant empire de Magadha, dans le Béhar méridional. Ce prince épousa Maha-Maïa, la grande déesse-illusion, la mère universelle; mais ne consomma point son mariage avec elle, car celle-ci conçut par l'influence de l'obombration divine, tout en demeurant vierge. Selon d'autres, sa mère fut Tara, épouse de Vrihaspati (Jupiter), auquel elle fut enlevée par Tchandra, génie oppresseur. Mais son mari sut la reconquérir par le secours d'Indra, qui combattit le

ravisseur avec les Daïtias, que soutenait le grand pontife Soukra. D'autres encore lui donne pour père Kapila.

Sa mère le porta pendant trois cents jours (les 3 saisons ou 9 mois multipliées par 100 et réduites en jours). Voici, d'après le Lalitavistara [1], comment les dieux saluèrent sa naissance. Lorsque le dieu est sur le point de paraître à la lumière, tous les oiseaux de l'Himalaya accourent au palais de Kapila et se posent, en chantant et en battant des ailes, sur les terrasses, les arceaux, les galeries, les toits du palais; les étangs se couvrent de lotus; dans les maisons le beurre, l'huile, le miel, le sucre, quoiqu'on les emploie avec profusion, ne diminuent pas; les tambours, les harpes, les théorbes, les cymbales rendent, sans être touchés, des sons mélodieux. Des dieux et des solitaires accourent de chacun des dix horizons pour adorer Bouddha. Au moment où il naît, les trois mille grands milliers de régions du monde sont illuminés, d'une immense splendeur, effaçant celle des dieux. Pas un être n'éprouve de frayeur ni de souffrance. Tous ressentent un bien-être infini et n'ont que des pensées affectueuses et tendres. Des centaines de millions de dieux soutiennent le char divin qui servira de berceau au nouveau né. Cent mille *apsaras* conduisent les chœurs de musique qui entourent le char et chantent les louanges de Bouddha. Toutes les fleurs ouvrent leur calice; de jeunes arbres surgissent du sol et entr'ouvrent leurs boutons; les eaux répandent les plus suaves odeurs et les jeunes lions de l'Himalaya accourent tous joyeux à la ville de Kapila et se mêlent à la foule, sans faire aucun mal à personne [2]. Cinq cents jeunes éléphants blancs viennent toucher, avec leurs trompes, les pieds du roi, père de Bouddha; les enfants des dieux, entourés d'éblouissantes ceintures, apparaissent dans les appartements des femmes et se jouent au milieu d'elles. Les femmes des *nagas*, le sein éblouissant de splendeur, apparaissent dans les

[1] Légende de Bouddha, trad. par M. Édouard Foucaux (Paris. 1848).

[2] Tout ceci réalise un peu mieux la prophétie d'Isaïe que la légende du Christ, nous semble-t-il.

airs, la poitrine découverte. Dix mille filles des dieux, tenant à la main des éventails de queue de paon, se montrent sur l'azur du ciel; cent mille autres portent des conques, des tambours, des tambourins suspendus à leur cou. Cent mille urnes, remplies de nectar, circulent d'elles-mêmes dans la ville, invitant les habitants à s'abreuver de la liqueur divine. Tous les vents retiennent leur souffle; tous les fleuves et tous les ruisseaux s'arrêtent; le soleil, la lune et les étoiles cessent de se mouvoir; le feu ne brûle plus; les corneilles, les vautours, les loups, les chacals cessent leurs cris. Aux galeries, aux palais, aux terrasses, aux arceaux apparaissent appendues des perles et des pierres précieuses. De toutes parts ne s'élèvent que des sons doux et agréables. Tous les dieux des bois de Salas, sortant à demi leur corps du feuillage, apparaissent immobiles et inclinés. La reine cependant s'avance dans le jardin de Loumbini. Un arbre la salue, incline ses rameaux autour d'elle en forme de grotte ou de berceau et la voile d'une ombre douce et fraiche. La mère du Dieu, saisissant alors une branche de l'arbre divin, lève vers le ciel un regard d'amour, fait un bâillement et demeure immobile. Bouddha s'élance de son côté droit sans la blesser; un lotus blanc perce la terre et s'ouvre pour le recevoir; un parasol descend du ciel pour le couvrir; un fleuve d'eau froide et un fleuve d'eau chaude accourent pour le baigner; 70 vierges furent chargées de le servir; 7 durent le baigner; 7 l'habiller; 7 le bercer; 7 le tenir propre; 7 l'amuser par des jeux et 35 par des chants et par la musique.

Voilà ce qui s'appelle entamer hardiment la légende et l'on sera bien forcé de convenir que l'apparition des anges aux bergers de Bethléem est assez mesquine auprès de tous les frais d'imagination de la grande scène indienne. Le Bouddhisme eut aussi son vieillard Siméon, ses rois mages et son Jean-Baptiste. A la vue des apparitions merveilleuses qui accompagnèrent la naissance de Bouddha, un anachorète de l'Himalaya, possédant les cinq sciences transcendantales, vient à Kopila à travers les cieux, prend l'enfant dans ses

bras, et reconnaît en lui les trente-deux signes du grand homme et les quatre-vingts marques du Bouddha. Trois rois, adorateurs du nouveau dieu, furent chargés de son éducation. Le premier, né d'une incarnation de Brahma, l'enveloppa d'étoffes précieuses et lui prodigua les plus tendres soins; un second, né d'une incarnation d'Indra baptisa le jeune dieu dans une eau divine, et lui donna le nom Arddhachiddi; un troisième, Soukra, pontife des Daïtias fut chargé de l'initier à toutes les sciences et aux mystères de ces divinités.

Ces derniers, jaloux des progrès que fit bientôt le jeune dieu dans les sciences universelles et divines, se plaignirent à leur chef Soundou, tyran cruel et féroce, qui ordonna le massacre de tous les enfants de l'âge du dieu pour l'envelopper dans cette ruine générale, car Soukra avait refusé de l'immoler, et le cachant il l'élevait dans la pensée d'en faire son gendre lorsqu'il aurait atteint l'âge nubile. Alors un des Daïtias, ayant découvert l'enfant lui trancha la tête; mais Soukra le ressuscita. Un autre le tua de nouveau et le mit en pièces; Soukra ramassa les débris, les réunit et le ressuscita de nouveau. Enfin les Daïtias brulent les ossements de Bouddha et les réduisent en poudre impalpable, puis mêlant celle-ci à un breuvage, ils le font boire à Soukra. Bouddha ressuscite dans le sein de son protecteur; mais, pour qu'il puisse en sortir, il faut que Soukra meure. Celui-ci s'ouvre la poitrine et Bouddha s'élance aussitôt hors du corps de Soukra et, au moyen d'une formule magique que son libérateur avait eu le temps de lui apprendre au moment de sa sortie, il rappelle ce dernier à la vie. On remarque qu'ici se trouve une persécution pour chacun des trois mois de l'hiver.

Bouddha, outre le pontife, reçut un grand nombre d'autres maîtres, parmi lesquels se distinguait le sage Babournou Bakchi, duquel il apprit la poésie, la musique, le dessin, les mathématiques et la médecine. Mais un jour qu'il instruisait le dieu en présence de tous les autres docteurs chargés de son instruction, le jeune Bouddha lui posa des questions tellement

embarrassantes que le sage Bakchi ne put les résoudre. Il le pria ensuite de lui enseigner toutes les langues « condition indispensable de son apostolat, qui tend à éclairer le monde et à répandre parmi toutes les nations la connaissance de la religion et de la doctrine véritable. » Mais le précepteur ne connaissait que les langues de l'Inde. Le dieu lui infusa dès lors le don des langues étrangères, au nombre de cinquante, avec leurs caractères particuliers, et, à partir de ce moment, montra qu'il surpassait en sciences le genre humain tout entier.

A l'âge de 20 ans, voulant donner au monde l'exemple de ce que doit être la société domestique au point de vue de la morale et de la religion, il résolut de se marier. Mais il ne voulait le faire qu'avec une vierge d'une pureté incomparable et possédant les trente deux vertus qui constituent la perfection bouddhique. A force de recherche, on parvint à découvrir cette perle des femmes dans la race des Chakias; mais il fallut la disputer à son oncle, qui, lui aussi, voulait l'épouser. Bouddha triompha, s'unit à la Vierge, qui n'est autre que son église, et qui ne lui donna qu'une fille, sa religion.

Renonçant à toutes les vanités mondaines, Bouddha se livre ensuite à la pratique de toutes les vertus et à la vie contemplative. Il quitte son épouse, sa famille, son précepteur, qui, affligés d'une telle résolution, font de vains efforts pour le retenir. En s'arrachant au bras du dernier, il lui dit : « Adieu, mon père, je vais entrer dans l'état de pénitent : je renonce donc à vous, à l'empire, à mon épouse, à ma fille chérie; j'ai des raisons suffisantes pour suivre ma vocation, ne m'empêchez pas de l'accomplir! C'est un devoir sacré pour moi. » Jeanne de Chantal, Élisabeth de Hongrie, Louis de Gonzague et tant d'autres n'eussent pas mieux dit. Et cependant au fond de cette barbarie fanatique, qui foule aux pieds les plus sacrés sentiments de la nature, l'honnête homme, l'homme vraiment religieux ne découvre plus qu'une impiété féroce et une flagrante immoralité.

Se retirant au fond d'un désert, sur les bords de la Nara-

çara, il se conféra à lui-même le sacerdoce, se coupa les cheveux, et prit l'habit de pénitent, tout comme un moine ou une nonne de nos jours. Il substitua alors à son nom d'Ardda-chiddi ou de Siddarta, celui de Gotamâ (Gautama, Gaoutama, Goodam, le Got ou God des Germains qui au fond, comme nous l'avons dit, est identique à Bouddha). Épuisé par des austérités prolongées, il se rétablit en se nourrissant du lait des vaches que Soutadanna fit conduire dans le voisinage de sa retraite. Le mauvais génie Devedat ou Tevetat, vient l'y tenter et ne pouvant le séduire dirige contre lui, pour le faire périr, un éléphant qu'il remplit d'une fureur surnaturelle en l'enivrant de vin de coco. Le dieu l'apaise en lui faisant un signe de ses doigts et choisit une retraite encore plus sauvage où il fut suivi par deux de ses disciples : le fils de son précepteur, Chari, et le célèbre Molon Toïn.

Quelque éloignée que fût cette retraite, ses ennemis surent la découvrir. On vit alors les princes des prêtres, les docteurs et les Pharisiens de ce pays, affluer auprès de lui pour lui poser des questions insidieuses et le faire tomber dans des écarts pour le perdre. Labaï Eriktou et Ouçoun Débeltoun se présentèrent les premiers et lui demandèrent avec une feinte modestie : « Gotamâ, quelle est ta doctrine? quel a été ton instituteur? de qui as-tu reçu le sacerdoce? — Je suis saint par mon propre mérite, répondit Gotamâ; c'est moi qui me suis sacré par mon ministère personnel. Qu'ai-je à faire avec d'autres instituteurs? La religion m'a pénétré. » Les interrogatoires se multiplient; le nombre des sages qui cherchent à l'embarrasser s'accroît; mais le dieu sort triomphant de toutes leurs embûches. Les Bramines irrités lui envoient alors des femmes impures plus belles que les déesses qui habitent les cieux, afin de le séduire par leurs danses et leurs provocations voluptueuses; mais Bouddha surmonta de nouveau cette dernière et terrible tentation. C'est alors qu'il fit sortir du sein de la terre Okin-Tingri, le génie tutélaire de ce globe, qui porta témoignage des vertus de Gotamâ.

Cinq disciples favoris (nombre rituel aussi bien que douze) ne cessèrent plus d'entourer leur maître et rendirent leur nom célèbre dans l'histoire du Bouddhisme; ce sont : Djanchi-Godinia, Datol, Langba, Mingtsan, Sangdan. C'est avec eux, qu'après *six ans* de pénitence (saison d'hiver), il quitta le désert pour aller exercer son apostolat. Il s'y prépara par un jeune de quarante jours, et se fit suivre de *trente-trois* (nombre des années du Christ à sa mort) princes des génies auxquels il remet les instruments sacrés dont s'accompagnent les musiciens dans les pagodes. Arrivé sur une montagne élevée (le soleil qui s'élève éblouissant en été), il commença tout à coup à rayonner d'une lumière éclatante qui le transfigura, et ses disciples à la vue de cette auréole qui resplendissait sur le visage du saint, tombèrent à ses pieds et l'adorèrent. Il traversa de vastes déserts et d'immenses contrées où il fut partout reçu avec vénération.

Il prit alors la route de Varanasi (Bénarès) pour y faire son entrée triomphale. Les populations l'accueillirent avec des transports d'enthousiasme; mais, absorbé dans une extase divine, le dieu fit trois fois le tour de la ville sainte avant de monter sur le trône sacré qu'avaient successivement occupé Bourkhan, Tchidaktchi et Sakiktchi, fondateurs et princes des trois époques religieuses antérieures. Après avoir pris possession du saint siége, sous le nom de pénitent Chakia, il développa sa doctrine, entouré d'une immense multitude d'auditeurs de toutes classes. Ses paroles, recueillies par ses disciples, forment cent huit gros volumes, connus sous le nom générique de *Gandjour*. Ils roulent exclusivement sur la métaphysique des créations ; sur la nature frêle et périssable de l'homme ; sur l'usage des vertus qui émancipent l'âme de la métempsychose et sur l'abolition des castes et l'égalité de tous les hommes devant Dieu.

On conçoit quelle terrible tempête cette dernière doctrine dut soulever contre lui. Bramine, Ters ou adorateurs du feu, Sivaïtes, tous se liguèrent pour anéantir le nouveau dogme.

L'esprit du mal, Devatat, se mit à leur tête afin de le perdre. Mais le pénitent Chakia triompha de tous ses adversaires dans une grande discussion théologique et força le chef des mauvais génies lui-même à se prosterner devant lui et à l'adorer. C'est alors que le dieu rédigea son fameux décalogue (nombre rituel) des vertus, précédé des quatre préceptes fondamentaux. Citons-les :

Préceptes : 1° établir en soi la force de la miséricorde sur des bases inébranlables; 2° se préserver de toute cruauté; 3° avoir une compassion sans limite pour toutes les créatures; 4° affermir inébranlablement sa conscience dans la loi. *Dix commandements :* 1° ne pas tuer; 2° ne pas voler; 3° être chaste; 4° se préserver de faux témoignage; 5° ne jamais mentir; 6° ne jamais blasphémer; 7° éviter toute parole impure; 8° être désintéressé; 9° ne pas se venger; 10° éviter la superstition. *Perfection :* « Qui ne connaît pas ma loi et meurt dans cette nuit funeste à l'âme, retournera sur la terre jusqu'à ce qu'il soit devenu un samanéen parfait. Pour cela, il faut qu'il détruise en lui-même la trinité de Maïa (la concupiscence provenant de la matière qui est l'illusion), qu'il se rende semblable à un homme à qui l'on aurait coupé les quatre membres, qu'il pense sans paraître penser, qu'il agisse sans paraître agir, qu'il abandonne tout attachement à ce qui est périssable, qu'il détruise ses passions et ses inclinations, qu'il s'identifie avec la loi et comprenne la religion de l'annihilation. » Quoi qu'on en dise, ce mysticisme et ce quiétisme ne diffèrent en rien du dogme catholique pratique, car aucun chrétien ne peut échapper à ces conséquences que par inconséquence : l'homme logique était au fond Fénelon; l'hérétique, Bossuet.

Avant de dire le dernier adieu à ses disciples, Bouddha prédit que le règne de sa doctrine serait de cinq mille ans; qu'au bout de ce temps apparaîtrait un autre Bouddha, un autre homme-dieu, Maiasi (serait-ce de là que les chrétiens auraient fait leur Messie?), prédestiné depuis des siècles à

être le précepteur du genre humain. « D'ici à cette époque, ajouta-t-il, ma religion sera en butte aux plus cruelles persécutions ; mes fidèles seront obligés de quitter Bharata (l'Inde) pour se retirer sur les plus hautes cimes du Thibet et ce plateau du haut duquel l'œil domine le monde, deviendra le palais, le sanctuaire et la métropole de la vraie croyance. » Se retirant alors loin des hommes, il monta sur un arbre, demeura deux mois et demi en méditation, et mourut au milieu d'atroces souffrances endurées pour expier les péchés des hommes, l'an 950 avant l'ère chrétienne.

C'est alors qu'il descendit dans l'empire des mauvais génies, dans cette Lanka (Ceylan) où s'était déjà rendu Rama, pour triompher de leur perversité et les arracher à leurs erreurs. Ressuscitant d'entre les morts, il s'élève ensuite, en corps et en âme, dans les cieux du sommet d'une montagne où il laissa, dit-on, l'empreinte de ses pieds, empreinte qui est encore aujourd'hui l'objet de la vénération des dévots, mais que les Musulmans disent être celle d'Adam. Retourné aux régions célestes ou Souargas, Bouddha y reçoit le nom de Souryâ (soleil). On le nomme aussi Narottama (le Meilleur), Dhermâ rajah (roi de justice), Bhagavan (le roi de gloire). Remarquons que le nom de Dhermâ se rapproche beaucoup de Herméïï qui est la forme égyptienne de Hermès ou Mercure et que le nom Bouddha, qui représente aussi la planète Mercure, signifie savoir, comme Hermès est l'inventeur des sciences.

Maha-Kaciapa, de race braminique, fut le premier pontife successeur de Bouddha, 950 ; puis vinrent un Kchatria-Avanti, avant 879 ; puis un Vaicia, mort en 805, puis un Soudra, mort en 760. Les prophéties du fondateur (apocryphes sans doute comme toutes les prophéties) se sont réalisées aussi bien que celles de Christ (non moins apocryphes) ; le Bouddhisme a eu plus de martyrs que le Catholicisme. Si donc l'une de ces religions est fausse pourquoi l'autre, qui n'en est qu'une copie manifeste, serait-elle vraie ? Nous savons que les Chrétiens prétendent que la légende de leur Christ a été interpolée dans

les livres indous. Mais comment ne pas voir l'absurdité d'une pareille assertion? Quoi ,une légende qui fait tout le fond du Bouddhisme, depuis la première page jusqu'à la dernière, comme celle de Christ remplit tout l'Évangile, aurait été empruntée à cette dernière, quand le bouddhisme existait depuis mille ans, lors de la naissance du christianisme? Ces niaiseries ne se réfutent pas. Disons seulement que le Bouddhisme se répandit rapidement dans tout l'Occident, que les juifs captifs à Babylone ne purent manquer d'en avoir connaissance et qu'ayant été proscrits de l'Inde un demi siècle avant le temps de Jésus, alors que tous les peuples orientaux étaient dans de perpétuelles relations du Gange à la Méditerranée, de la Caspienne à la mer Érythrée, il est bien plus probable que le Christianisme qui naît au moment de ce bannissement, a puisé dans la légende de Bouddha comme dans toutes les autres, bien plutôt que le Bouddhisme dans le Christianisme.

La *dixième incarnation de Wischnou* aura lieu à la fin du monde, quand la divinité entière descendra vengeresse et consommatrice. Alors le cheval blanc de la mort et de l'initiation complète, appuyant son quatrième pied sur la terre donnera le signal de la fin des temps. Mahassoura, prince des dieux de la lumière, déchus pour leur rébellion, achèvera de corrompre par son souffle les quatre paroles de Brama; c'est pourquoi sept manous ou législateurs viendront sept fois encore rétablir les Védas altérés et faire passer par sept degrés successifs d'expiations le monde qui leur est confié. Wischnou descend alors personnellement sur la terre pour venir y chercher les âmes pures, juger l'univers et abattre le vieil arbre dépouillé de son fruit. Aussitôt le grand dragon, symbole de l'éternité, s'avance comme une comète. Il dévore la terre et le temps; il réduit l'océan en vapeur. Ouragans, incendies, cataclysmes se conjurent pour la destruction de l'univers. Enfin le monde entier embrasé pendant sept jours, se consume avec toutes les conditions perverses, c'est à dire les animaux, les hommes, les mauvais génies. Le vide prend la place qu'occu-

pait le monde; plus de jour, ni de soleil, mais des ténèbres universelles. Au dessus de cette effroyable abime, s'étendent cependant les demeures des bienheureux où tous les justes reçoivent leur récompense.

CHAPITRE IX

PROMÉTHÉE

Jusque maintenant nous avons vu la légende du dieu soleil nous offrir à peu près les mêmes caractères chez tous les peuples. Partout l'identité du symbole, dans tous ses traits essentiels, est manifeste. Mais ce qui fait la saveur pénétrante du dieu de l'Évangile, cette passion du Christ qui touche et attendrit, nous ne l'avons retrouvée nulle part sous des couleurs analogues. Ne nous pressons cependant pas trop d'affirmer que la mythologie païenne n'offre rien d'approchant sous ce rapport, car voici venir le mythe colossal d'Eschyle qu'un père de l'Église n'a presque pas dû remanier pour en faire le drame le plus fidèle de la passion du Christ lui-même. Le poète grec avait composé sur ce type symbolique une trilogie dont les titres seuls illuminent notre sujet de tout l'éclat d'une révélation : Prométhée dérobeur du feu (été); Prométhée enchaîné (hiver); Prométhée délivré (printemps). Malheureusement la première et la troisième partie sont perdues; mais la seconde qui nous reste seule suffit cependant pour nous donner une idée de l'ensemble de cette conception émouvante.

Comme symbole de l'Été voici ce que le poète lui-même, dans sa seconde partie, nous présente comme un étincelant résumé de la première, en plaçant les paroles suivantes dans la bouche de son héros :

« Écoutez quel était le triste sort des humains et comment ces êtres, stupides autrefois, acquirent par mes bienfaits raison et sagesse. Alors ils regardaient sans voir, entendaient sans comprendre. Semblables aux fantômes des songes, ils vivaient, depuis des siècles confondant pêle-mêle toutes choses. Ils ne savaient se servir ni de briques, ni de bois pour construire des maisons éclairées par le jour. Comme la frêle fourmi, ils habitaient sous terre, dans des cavernes profondes où ne pénétrait pas le soleil. Nul signe certain qui distinguât à leurs yeux l'hiver, soit du printemps plein de fleurs, soit de l'été aux moissons abondantes. Ils agissaient, mais toujours au hasard, sans réflexion. Enfin je leur enseignai l'instant où se lèvent les astres, et l'art plus difficile encore d'observer leur coucher. C'est moi qui inventai pour eux la science des nombres, la plus noble des sciences. Pour eux, je formai l'assemblage des lettres, je trouvai l'écriture qui fixe la mémoire, la mère et l'instrument des muses. C'est moi aussi, qui, le premier, accouplai sous le joug les animaux, désormais esclaves de l'homme qu'ils soulagent du poids des travaux les plus rudes. C'est moi qui attelai les chevaux dociles au frein, à ces chars splendides, orgueil de l'opulence. Et ces autres chars aux ailes de lin, qui emportent le matelot sur les ondes, quel autre que moi les a inventés? Mais voici le plus grand des bienfaits que j'ai rendu aux humains. Jadis un mortel était-il atteint de quelque maladie, il fallait périr, sans que nul secours, nul aliment salutaire, nul topique, nul breuvage, nul remède, lui vint en aide. J'enseignai aux hommes à composer des breuvages qui les préservent aujourd'hui de toutes les maladies. (Le Christ se présente aussi comme le médecin des âmes et des corps et tous ses miracles ont pour objet des guérisons, caractère propre, du reste, à tous les dieux rédempteurs.) Et la science religieuse des présages, n'est-ce point moi aussi qui l'ai fondée? C'est moi qui le premier distinguai, parmi les songes, les seules visions qui doivent assurément s'accomplir; qui expliquai les pronostics dont rien ne leur donnait l'intel-

ligence ; qui définis les augures favorables ou sinistres, et qui créai la science des aruspices. Guidant les mortels dans un art ténébreux, j'ai rendu sensibles à leurs regards les signes de la flamme, autrefois inexpliqués. Je ne parle pas de l'art d'arracher l'airain, le fer, l'or et l'argent aux entrailles de la terre, que je leur enseignai. Tels furent mes bienfaits. Sans folle jactance, je puis m'écrier : l'inventeur de tous les arts humains, c'est Prométhée! »

Si c'est le propre de la divinité de se manifester par des bienfaits, nous demanderons volontiers quelles sont les inventions utiles, les découvertes précieuses, les connaissances rares attribuées au Christ que l'on puisse comparer à celles que les Grecs attribuaient à leur Prométhée, cette douce providence des peuples helléniques? Hélas! les Chrétiens n'auront rien à nous répondre. Les institutions religieuses et morales de Jésus existaient même partout avant lui! La supériorité reste évidemment ici du côté de Prométhée, type éternellement vénérable du dévouement de l'homme à ses semblables.

Cette bienfaisance infinie qui débordait de ses entrailles, rien ne pouvait l'assouvir. Non content de ce qu'il avait fait pour les humains, il veut tenter l'impossible! Il va s'exposer aux plus effroyables châtiments pour procurer aux hommes le plus grand des bienfaits qu'un dieu puisse leur rendre en les douant de l'immortalité, en faisant des mortels autant de dieux!... A cette fin, il dérobe aux cieux, dans une férule (plante), une étincelle de la flamme à laquelle la divinité puisera le principe de leur vie divine. Tremblant de voir les hommes devenir de véritables dieux, Jupiter, irrité contre l'audacieux Titan, se décide aussitôt à l'empêcher de consommer son œuvre libératrice, en lui infligeant le plus mémorable châtiment qui ait jamais épouvanté la mémoire des hommes, car il faut qu'il égale la grandeur du dévouement du meilleur de tous les dieux. Il ordonne donc à Vulcain et à la Force d'aller torturer aux confins de la terre, au fond de déserts sauvages et inconnus

cet homme-dieu dont tout le crime consiste dans une incommensurable philanthropie.

« Vulcain, s'écrie la Puissance, lorsqu'ils y sont arrivés, c'est à toi maintenant d'exécuter les ordres que t'a donnés ton père. Au sommet de ces rochers, pendant au dessus d'effrayants précipices, tu vas enchaîner le criminel que voilà, dans les nœuds d'un indestructible airain; car le feu, ton apanage, l'instrument de tous les arts, c'est lui qui l'a dérobé, qui en a fait don aux mortels. Qu'il subisse donc, pour un tel forfait, la vengeance des dieux; qu'il apprenne à respecter le souverain pouvoir de Jupiter, qu'il cesse de porter ce vif amour aux hommes. »

Voilà donc le crime de Prométhée bien établi, s'écrie Andrieux; ce crime, c'est d'avoir éclairé les hommes; c'est de les avoir instruits; d'avoir voulu les doter de tous les arts, de s'être efforcé de les rendre aussi parfaits, aussi heureux que les dieux eux-mêmes. Sans doute; mais le grand crime de Satan dans la Bible, n'est-il pas aussi d'avoir poussé les hommes à se nourrir de l'arbre de vie, afin de devenir semblables aux dieux. Et le Christ lui-même n'est-il pas mis à mort pour avoir trop aimé les hommes? Vulcain qui sent tout l'odieux du châtiment qu'il doit infliger à l'innocent injustement condamné, s'écrie :

« Puissance et toi, Force, vous avez accompli votre part de l'ordre de Jupiter; mais, moi, le courage me manque! Enchaîner à ces rochers fatigués par la tempête, un dieu de même sang que moi! Et cependant il le faut, car il est dangereux de résister aux volontés de mon père. Fils industrieux de la sage Thémis, vois pour ton malheur comme pour le mien, ces ferrements invincibles avec lesquels je dois te clouer sur ce mont sauvage, où tu n'entendras la voix, où tu n'apercevras le visage d'aucun mortel. C'est là que desséché par les brûlants rayons du soleil, tu verras se flétrir la fleur de ton corps. Trop tard à ton gré, la nuit viendra cacher le jour sous sa robe émaillée d'étoiles; trop tard le soleil viendra dissiper le froid

du matin : tu vivras sans cesse accablé par la douleur du mal présent; car celui qui doit te délivrer n'est pas encore né. Aussi tu resteras sur cet affreux rocher (si semblable au calvaire), sentinelle inquiète, sans sommeil, sans repos, poussant de vaines plaintes et mille gémissements inutiles; car le cœur de Jupiter est inexorable. C'est toujours un maître dur celui qui commande depuis peu. Voilà les fruits que t'a valus ton amour pour les hommes et la générosité avec laquelle tu leur as fait des présents que nul ne devait leur faire.

La Puissance. « Pourquoi ces délais, cette vaine pitié?... Te hâteras-tu d'enchaîner le coupable?

Vulcain. « Habileté de mes mains tu m'es bien odieuse!... Voilà les anneaux pour les bras; ils sont prêts.

La Puissance. « Prends-les; fais-y passer les mains; scelle-les au rocher; frappe de toute la force du pesant marteau.

Vulcain. « J'obéis.

La Puissance. « Plus fort; frappe, serre, que rien ne se relâche. Il est habile; même en cet état désespéré, il saurait s'échapper encore.

Vulcain. « Rien ne saurait briser l'attache qui retient ce bras.

La Puissance. « A l'autre maintenant; serre, serre toujours. Qu'il apprenne que sa science ne vaut pas celle de Jupiter.

Vulcain. « Nul autre que l'infortuné Prométhée n'aura le droit de se plaindre de mon travail.

La Puissance. « Prends donc ce coin de fer et enfonce, sans mollir, à travers la poitrine du patient sa dent irrésistible (voilà la lance qui perce le côté du Christ en croix).

Vulcain. « Oh! Prométhée! Prométhée que je gémis sur tes maux!

La Puissance. « Hé bien! tu balances? tu pleures sur les ennemis de Jupiter! Prends garde d'avoir un jour à gémir sur toi même.

Vulcain. « Tu vois cependant un bien douloureux spectacle!

La Puissance. « Je ne vois qu'un coupable subissant un supplice mérité. Achève donc; passe ces autres chaînes autour des reins; scelle fortement les anneaux des cuisses; car mes ordres et mes clameurs te presseront jusqu'au bout.

Vulcain. « Il faut obéir.

La Puissance. « Descends aux pieds maintenant; rive sur eux les fers avec vigueur, car c'est un rude maître celui qui examinera l'œuvre.

Vulcain. « Le filet maintenant enlace tous ses membres.

La Puissance. « Maintenant qu'il brave donc les dieux à son aise! qu'il essaie encore de ravir leur bien, d'associer à leurs honneurs la race d'un jour. Que peuvent-ils ces mortels, pour alléger tes souffrances? »

Vulcain, la Puissance et la Force se retirent à ces mots et abandonnent Prométhée, seul, sur ces affreux rivages, livré aux plus effroyables tortures, enchaîné à son rocher, ou suivant Hésiode à une colonne qui rappelle celle où le Christ fut d'abord flagellé. Pour combler la coupe du malheur Jupiter envoya l'aigle ou le vautour auquel Typhon et Échidna avaient donné le jour, afin qu'il lui dévorât continuellement le foie. Au milieu de ces supplices, le dieu déchu, qui, jusqu'alors, a gardé un silence farouche, comme pour défier le ciel et ne pas lui donner le plaisir d'avoir à se repaître de la vue de ses souffrances, laisse enfin exhaler le cri de sa douleur en se voyant seul : « Divin Éther, vents à l'aile rapide, source des fleuves, flots innombrables qui ridez la mer, et toi, terre, nourrice du monde, et toi soleil qui vois tout, contemplez les tourments qu'un dieu subit par la main des dieux!... Quand verrai-je la fin de mes peines? Je devrais me taire sur mon malheur et subir sans trouble ma destinée! Mais comment le faire! Moi! gémir sous le joug d'un tel supplice pour avoir été le bienfaiteur des mortels, pour leur avoir donné l'étincelle féconde, source de la flamme, instrument de tous les arts et de tous les biens. Hélas! hélas! »

Les filles de l'Océan, les brillantes Océanides paraissent

alors au milieu des airs, montées sur un char ailé. Elles viennent consoler l'infortuné accablé sous le poids de ses malheurs, car jusque dans leurs antres profonds, elles ont entendu les coups de marteau qui clouaient le malheureux au rocher de son supplice. Elles lui disent : « Je frémis à l'aspect de ton supplice. Un nuage gonflé de larmes vient charger mes yeux à la vue de ton corps qui se dessèche sur cette pierre et se consume dans les nœuds d'airain qui l'outragent. Un nouveau monarque gouverne l'Olympe; nous vivons sous de nouvelles lois. Jupiter exerce une autorité arbitraire. Quel autre dieu aurait le cœur assez insensible pour se réjouir d'un tel spectacle? Seul, il conserve un éternel courroux, le tyran impitoyable de la génération céleste ! »

Ces paroles éveillent en nous le même sentiment de pitié que celui que l'on ressent dans la passion du Christ où ce sont aussi, par une étonnante coïncidence, de saintes femmes qui seules osent suivre le dieu et le consoler. De plus, il est évident par le texte même de ces consolations, que le Jupiter actuel, le tyran des cieux, qui fait disparaître devant lui tout ce qui était grand auparavant, n'est plus le Diespater du commencement de ce récit, mais bien le Diespiter comme nous l'avons fait observer.

« Ah ! du moins, répond Prométhée, s'il m'eût précipité sous la terre, jusqu'au fond de l'enfer qui engloutit les morts, jusque dans le Tartare immense, après m'avoir chargé sans pitié de ces indissolubles liens ! (On n'est donc encore qu'à l'entrée de l'hiver, et non dans son plein ; mais l'aigle, fruit du serpent Typhon dont nous venons de parler et qui ronge déjà le foie du supplicié, prouve qu'on vient d'y entrer.) Mais non ; *suspendu dans l'air* (comme le Christ en croix), battu par les vents, il faut que mon supplice *fasse la joie de mes ennemis.* Cependant Jupiter lui-même, l'auteur de mes tourments, aura encore besoin de moi ; il faut que je lui révèle un nouveau complot qui doit aussi le dépouiller de son sceptre et de ses honneurs. Mais aucune de ses menaces ne m'effrayera et je ne

lui dévoilerai ce secret que le jour où il m'aura dégagé de ces chaînes; où il aura réparé cette injure.—Mais l'âme du fils de Saturne est inflexible!—Jupiter est cruel, je le sais; le juste, pour lui, c'est son caprice. Et pourtant cet orgueil fléchira sous le terrible coup qui l'attend. Alors tombera son indomptable courroux et avec un empressement égal au mien, Jupiter recherchera mon alliance et mon amitié!... Il comprendra alors, que j'ai été traité sans miséricorde et que mon supplice est son opprobre.—Mais quelque pénible que le mot me soit à prononcer, quelque dur qu'il te soit à entendre, ne vois-tu pas que tu as été criminel?—Mon crime fut volontaire, je l'avoue. J'avais prévu que servir les mortels c'était me préparer des souffrances. Pourtant je n'imaginais pas que mon supplice consisterait à maigrir sur le sommet d'un rocher, sur cette montagne inhospitalière.—Mais n'est-il pas dans l'avenir un terme à tes douleurs? — Descendez sur la terre; apprenez le sort qui me menace dans l'avenir; connaissez ma destinée tout entière. Venez, venez; soyez compatissantes aux douleurs d'un malheureux. Hélas! il n'est personne que ne puisse atteindre l'infortune errante autour de vous. »

Après les Océanides apparaît l'Océan lui-même, monté sur le dragon ailé (car c'est une constellation céleste). L'hiver arrive donc de plus en plus et tout contribue de la manière la plus manifeste à confirmer notre théorie. « Pour venir te voir en ces lieux, Prométhée, j'ai traversé des pays immenses, monté sur ce dragon aux ailes rapides, que, sans le secours du frein, dirige ma seule volonté (on sait que le fleuve idéal, *Océan,* qui entoure le monde chez les anciens, était le zodiaque déjà connu d'Hésiode). Je compatis à tes douleurs, crois-en ma parole. Le sang qui nous lie m'en fait une loi, j'en conviens; mais cette parenté n'existât-elle pas entre nous, il n'y aurait encore personne qui tînt dans mon amitié une plus grande part que toi. Parle; quel service puis-je te rendre pour te prouver que tu n'as point d'ami plus sûr que l'Océan? » Après ce prélude légèrement ironique, semblable aux amis de

Job avec lesquels Prométhée a une si frappante ressemblance, l'Océan conseille au patient de reconnaître sa culpabilité, de se former un nouveau caractère, d'épargner de ses traits acérés la réputation de Jupiter, de s'humilier pour fléchir le monarque sévère qui ne doit compte qu'à lui-même de ses volontés. Mais Prométhée, plus fier que jamais, prie celui qui a partagé ses desseins sans subir son châtiment, de cesser de s'inquiéter de lui et de s'éloigner en l'abandonnant à sa destinée. Dès qu'il est parti, les déesses Océanides recommencent à s'apitoyer sur le grand supplicié : « O Prométhée, combien je déplore ton sort lamentable ! Un ruisseau de larmes coule de mes yeux attendris, à l'aspect de l'affreux tourment que t'impose Jupiter pour montrer qu'il n'a de lois que son caprice et faire sentir son orgueilleux empire aux dieux qui furent autrefois plus puissants que lui. Aussi vois comme toute la plage retentit de cris plaintifs. Ils pleurent la gloire de tes frères et tes nobles et antiques honneurs tous les mortels que tu comblas autrefois de tes bienfaits. La vague des mers tombe sur la vague et mugit ; l'abîme pousse un rugissement ; l'enfer ténébreux frémit dans les profondeurs de la terre ; les sources des fleuves à l'onde sacrée exhalent un douloureux murmure ; tout dans le monde pleure tes infortunes. Mais ne vas pas te désespérer au sein de tes malheurs, ô toi qui as trop fait pour les mortels. Bientôt, j'en ai la douce espérance, tu seras libre de ces chaînes ; tu redeviendras l'égal de Jupiter. — Non, répond le martyr, tel n'est point l'avenir fixé par la Parque inévitable. Je vivrai courbé sous des maux infinis, sous des tortures sans nombre, et ce n'est qu'après avoir subi le supplice que je pourrai sortir des fers. L'art ne saurait me soustraire à la fatalité. » Précipité aux enfers, c'est à dire souffrant les tortures de l'hiver, il n'en peut effectivement être délivré qu'après la révolution fatale de cette saison dont rien ne saurait accélérer la marche.

Mais, au moment où la constellation du serpent (Typhon), commence à dominer dans les cieux, celle du taureau ou de la vache disparait au dessous de l'horizon et descend ainsi aux

enfers, après avoir parcouru tout l'univers (l'année zodiacale). Aussi est-ce à ce moment qu'apparaît à son tour la vache Io, persécutée par Junon, comme Prométhée l'est par Jupiter, parce qu'elle aussi doit être la bienfaitrice des mortels, en mettant au jour le dieu rédempteur. C'est la femme qui a perdu l'homme; c'est d'elle que doit provenir le libérateur. Dès que la déesse est arrivée près du rocher du supplice, comme Marie sous la croix, elle s'écrie :

« Où suis-je? Chez quel peuple? Quel est ce captif enchaîné à ces rocs? Pour quel forfait péris-tu dans ces tortures? Apprends-moi dans quel pays du monde j'arrive errante, infortunée, poursuivie par l'ombre affreuse d'Argus, échappée du fond des enfers, le flanc déchiré par l'aiguillon du taon qui me torture et me fais bondir, affamée, dans ces contrées désertes? Pourquoi donc, ô fils de Saturne, m'attacher sous le joug de telles souffrances? Ah! plutôt embrase-moi de ta foudre, engloutis-moi sous la terre, fais de moi la pâture des monstres de la mer. — Entends-tu, s'écrie le chœur, les plaintes de la jeune fille aux cornes de génisse? — Oui, répond le dieu des douleurs, j'entends celle que presse le taon vengeur, celle dont les attraits embrasent d'amour le cœur de Jupiter, et qui, maintenant, objet de la haine de Junon, fuit d'une éternelle fuite, sous les coups de son ennemie. — Oh! toi qui viens de prononcer le nom de mon père, qui connais si bien la nature de mes souffrances, que me reste-t-il encore à souffrir; où finiront mes malheurs? Donne, ah! donne à la jeune fille errante, infortunée, un remède à son tourment. Quels malheureux endurèrent jamais ce que j'endure? — Quel serait donc ton désespoir si tu subissais mon supplice? Pourtant je ne refuse pas d'exaucer ton vœu. »

Mais auparavant les Océanides veulent connaître la cause des malheurs d'Io, qui leur raconte son histoire dans un récit charmant, plein de grâce, qui éclaircit un instant les ombres de la terrible tragédie d'Eschyle. « Sans cesse des songes venaient, pendant la nuit, voltigeant vers ma chambre virginale.

Ils me disaient, dans leur doux langage : « O jeune fille, pour-
« quoi si longtemps garder ta virginité? Tu peux aspirer au
« plus glorieux des hyménées. Ta beauté enflamme Jupiter
« des feux du désir; il veut partager avec toi les voluptés de
« Cypris. Ah! ne vas pas, belle enfant, dédaigner la tendresse
« de Jupiter! Descends plutôt vers les champs de Lerne,
« vers ces fécondes prairies où paissent les troupeaux de ton
« père. C'est là qu'au milieu des étables et des fleurs, Jupiter
« veut se rassasier de toi, satisfaire les désirs dont tu as
« embrasé son cœur. » Tels étaient les songes dont, chaque nuit, pour mon malheur, je me voyais assaillie. Faisant un effort de courage, je dévoilai à mon père quelles visions me visitaient dans l'ombre. Mon père envoya plusieurs fois consulter l'oracle de Dodone pour savoir par quelle prière, par quels sacrifices il pouvait fléchir les dieux. Après bien des réponses ambiguës, il reçut l'ordre de me chasser du toit héréditaire, de la patrie même, et de m'abandonner à cette course vagabonde qui devait m'entraîner jusqu'aux derniers confins de la terre. Mon père obéit le cœur brisé. Aussitôt ma raison, mes traits s'altérèrent: ces cornes se dressèrent sur mon front. Déchirée par l'aiguillon acéré du taon, furieuse de douleur, je m'élançai jusqu'à la colline de Lerne (point central des constellations célestes, correspondant aux portes de sortie de l'Éden). Un bouvier, fils de la Terre, l'impitoyable Argus, me suivait, attachant sur mes traces ses yeux innombrables (la constellation du bouvier, placée entre le serpent et la vierge qu'il accompagne ainsi partout). Un coup imprévu le priva soudain de la vie (la constellation du bouvier descend sous l'horizon entraînée par le serpent que monte le fleuve Océan, ou le zodiaque, au moment où la vierge met le pied dans l'hémisphère d'hiver). Mais le fouet que tient une main divine me chasse de climat en climat, tandis que mon flanc est toujours déchiré par le taon. Si tu peux me dire ce qu'il me reste à souffrir, parle maintenant et garde-toi de tout mensonge dans le dessein de me consoler. »

Prométhée lui fait le tableau des courses qui doivent la ramener à l'Orient, dans les fécondes contrées de l'Asie. Mais elle n'y parviendra qu'après avoir parcouru des pays sans nombre et après avoir été submergée dans une mer de douleurs dont elle verra toutes les tempêtes se déchaîner contre elle. — Ah! ne vaudrait-il pas mieux m'élancer de cette roche escarpée et me briser sur le sol pour m'affranchir de tant de maux? — Heureux qui peut mourir! Moi, ma destinée ne me permet pas une mort qui serait la fin de mes souffrances. Je ne vois devant mes yeux d'autre terme à mon infortune que le jour où Jupiter tombera dépouillé de son empire. — Que dis-tu? Jupiter déchoir de son trône? — L'événement s'accomplira, sois-en sûre. — Et qui donc arrachera le sceptre à la toute-puissance? — Elle-même, son imprévoyance, sa folie. — De quelle façon? Explique-toi si tu le peux sans péril. — Il formera un hymen dont il doit se repentir un jour. — Avec une déesse? Avec une mortelle? — Parle, s'il t'est permis de me l'apprendre. — Pourquoi cette question? je n'ose révéler un tel mystère. — Est-ce par l'épouse qu'il sera renversé du trône? — Elle mettra au monde un fils plus puissant que son père (le soleil renaissant). — Et il n'y a aucun moyen de détourner de soi un tel malheur? — Non, à moins que, délivré de mes chaînes...... — Qui donc, malgré Jupiter, pourra te délivrer? — Ce doit être un de tes descendants. — Que dis-tu? Ton libérateur, ce serait mon fils! — Oui, à la troisième génération, après dix autres générations. — Oh! dis-moi le nom de ton libérateur, je brûle de le savoir.

« — Je ne résisterai pas; je te dirai tout ce que tu désires connaître; mais je commencerai par te faire le récit de tes courses douloureuses.... Lorsque tu seras arrivée au haut des montagnes de *Byblos*, d'où le Nil précipite ses ondes saintes et salutaires, tu suivras les rivages de ce fleuve (comme Iris ou comme la Vierge des Évangiles). Son cours te conduira jusqu'à cette terre en forme de triangle où il se divise en

plusieurs branches. Là finira le terme de tes voyages... Il est une ville à l'extrémité de l'Égypte, bâtie à la bouche même du Nil, sur les attérissements du fleuve : c'est Canope. Là Jupiter te rendra la raison : il posera sur ton front sa main caressante et son toucher suffira pour faire naître en toi un fils dont le nom rappellera l'origine, Epaphus (toucher délicat), le noir possesseur du pays que le Nil arrose de ses larges torrents (les premiers chrétiens adoraient aussi un Christ noir, comme Osiris et Chrisna). » La terre, en effet, devient féconde sous le simple toucher des rayons solaires, comme la Vierge constellaire conçoit et enfante sans avoir eu de commerce avec les hommes. C'est ainsi que la mère de Christ conçoit de même sous la simple influence (obumbratio) de l'Esprit-saint, et demeure immaculée dans sa maternité survenue sans aucun commerce avec les hommes.

Io, saisie d'une fureur divine, reprend ses courses vagabondes ; le chœur la plaint des maux que lui fait endurer Jupiter, et Prométhée s'écrie de nouveau : « Et pourtant ce Jupiter, malgré l'orgueil qui remplit son âme, il sera humble un jour. L'hymen qu'il prépare le renverse du haut de sa puissance ; il tombera du trône ; il sera effacé de l'empire. Ainsi s'accomplira tout entière l'imprécation que lança contre lui son père Saturne, alors qu'il tombait du vieux trône des cieux. Nul d'entre les dieux ne pourra lui enseigner un sûr moyen de détourner ces malheurs : nul, excepté moi ; moi seul j'en connais un, moi seul je saurais l'employer. Qu'il reste donc maintenant assis dans sa sécurité, comptant sur ce bruit qui roule à travers l'étendue ; qu'il secoue dans sa main le dard enflammé. Vain appareil, et qui ne le gardera pas de tomber d'une chute ignominieuse, irréparable ! Tant il sera terrible cet adversaire qu'il se prépare maintenant à lui-même ! géant indomptable, qui trouvera un fer plus puissant que le feu de la foudre, des éclats plus retentissants que les éclats du tonnerre, et qui brisera dans la main de Neptune le trident, cette arme redoutable qui soulève les mers et fait bondir les terres.

Échoué à cet écueil, Jupiter reconnaîtra combien il est différent de régner et de servir.

Le Choeur. « Tu prends, je crois, ce que tu désires pour la destinée. — Ce que je prédis s'accomplira, bien qu'il soit conforme à mes désirs. — Quoi! nous verrons Jupiter sous un maître? — Oui, et (comme Uranus et Saturne) endurant un supplice plus insupportable que le mien! — Et tu ne trembles pas en proférant de tels discours? — Que puis-je craindre, moi, dont le destin est de ne jamais mourir? — Mais Jupiter aggravera tes souffrances? — Eh bien! qu'il frappe, je m'attends à tout de la part de Jupiter. -- Sages ceux qui se prosternent respectueusement devant Adrastée (déesse de la vengeance). — Honore, prie, flatte éternellement ce maître qui, à mes yeux, est moins que rien, car il ne régnera plus longtemps sur les dieux. »

Mercure (arrivant) : « C'est à toi, fallacieux esprit, cœur gonflé de fiel et d'amertume, criminel envers les dieux; c'est à toi que je m'adresse, voleur du feu céleste, qui a transmis les honneurs des divinités à des êtres d'un jour. Quel est cet hymen dont tu menaces mon père et qui doit le renverser du trône? Tremble d'employer la ruse avec moi. — Ce langage est bien fier, bien plein d'arrogance et digne de ces maîtres nouveaux dont l'empire n'est que d'hier, et qui s'imaginent que leurs palais ne sauraient connaître la douleur! N'en ai-je pas vu chasser Uranus et Saturne? Et le troisième, qui commande aujourd'hui, ne doit-il pas aussi être dépossédé du pouvoir par un fils plus puissant que lui? Et tu voudrais que je puisse trembler en face d'une puissance qui n'est déjà plus qu'un fantôme? — Voilà cette farouche obstination qui t'a plongé dans ce comble d'infortune. — Et ce déplorable sort, crois-tu donc que je voudrais l'échanger contre ton vil ministère? J'aime mieux languir captif sur ce roc que d'être le fils d'un tel père! -- Ainsi ton sort présent fait ta joie? — Ma joie! ah! puissent un jour se réjouir ainsi mes ennemis, et tu en es, Mercure! — Ainsi tu ne veux donc rien dire de ce que

mon père désire savoir? — Il n'est aucune torture, aucun artifice qui me fera jamais dévoiler ce secret à Jupiter, s'il ne desserre auparavant mes funestes liens. Il peut à son gré faire jaillir la flamme étincelante; il peut lancer à la fois la grêle et le tonnerre; ébranler la terre de ses foudres souterraines, rien ne me fera nommer avant ma délivrance celui qui doit le renverser du trône. Ne va pas te mettre dans l'esprit qu'effrayé par l'arrêt de Jupiter, je puisse devenir faible comme une femme pour aller, comme une femme, tendre des bras suppliants vers celui que j'abhorre, et le conjurer de briser mes chaînes. — Eh bien! le tonnerre et la foudre brûlante sont préparés; mon père va briser en éclats ces âpres sommets, et *ton corps disparaîtra sous les débris, enserré sous ces amas de rocs* (le tombeau). Et quand après un long temps il ressuscitera à la lumière, l'aigle de mon père, avide de carnage, convive non invité, viendra se repaître pendant tout le jour de ton foie, noir et sanglant mets du festin, et t'arracher des lambeaux de chair. Et ne crois pas qu'un tel supplice puisse avoir de terme avant le jour où un dieu s'offrira pour succéder à tes souffrances et voudra bien descendre dans les abîmes du Tartare pour te délivrer. — Eh bien! alors tombez sur moi foudres aux sillons tortueux; tonnerres retentissants, vents furieux déchaînez votre rage dans les airs; faites bondir sur ses fondements la terre avec ses racines; confondez dans un effroyable tourbillon et les flots de la mer et les feux des astres; que Jupiter précipite jusqu'au fond du Tartare mon corps entraîné par une violence impitoyable, irrésistible; mais moi, qu'il ne saurait priver de la vie, je ne fléchirai pas. — Alors vous tous qui compâtissez à ses douleurs, retirez-vous de ces lieux! Hâtez-vous, car déjà commencent à retentir les horribles mugissements du tonnerre.

Le Choeur. « Mercure, dis-nous d'autres paroles, donnes-nous d'autres conseils, car tu viens de tenir un discours pénible à nos cœurs. Quoi! une divinité nous engager à cette lâcheté honteuse! Les maux que subira Prométhée, nous voulons les ressentir. »

Voilà les sentiments qui font les héros, fondent les nations et les sauvent de l'esclavage. Ce sont eux qui ont fait triompher dix mille Grecs d'un million de Perses. Si, au lieu de nous offrir le type d'une abjecte résignation au malheur, d'une lâche et infâme soumission aux caprices de vils tyrans, soumission et résignation inspirées par l'asservissement des juifs à tous les peuples, le Christ, avec ce qu'il y a de sublime dans une foule de points de sa morale, nous eût présenté un type semblable à celui de Prométhée, on peut dire : 1° que l'activité intellectuelle des peuples, au lieu de se fourvoyer pendant dix-huit siècles dans d'ineptes arguties théologiques aurait tourné tous ses efforts vers les investigations de le nature et aurait accumulé les découvertes utiles, principaux mobiles des progrès civilisateurs de l'humanité; 2° que l'Europe n'aurait pas subi sans se plaindre le joug dégradant de l'aristocratie féodale et ecclésiastique et serait arrivée bien des siècles plus tôt à l'ère d'émancipation inaugurée par le dix-neuvième siècle. Sous bien des rapports, le christianisme a été inférieur dans la conception de son dogme symbolique aux créations du monde païen. Ce fut un malheur très regrettable pour l'humanité.

Un dernier mot. Beaucoup d'écrivains catholiques, aussi ignorants que prétentieux, parmi lesquels on nous permettra de citer MM. Auguste Nicolas et Dechamps, phraseurs qui semblent n'avoir d'autre but que de se moquer perpétuellement du sens commun, ont beaucoup déraisonné sur le mythe de Prométhée et sur ses prophéties. Eschyle, pas plus que Virgile, ne se doutait certes que l'on ferait de lui un des précurseurs païens de la venue du Messie. La vérité est que l'histoire du Christ, comme celle de tous les rédempteurs, a été calquée, dans sa partie symbolique, sur les vieux mythes héliosistes, dont Prométhée nous offre un des types les plus éclatants.

Il est à jamais déplorable que deux parties entières de cette admirable conception nous ait été enlevées par l'incurie des âges de mort, que le Christianisme prolongea sur le monde.

DEUXIÈME ÉTUDE

RELIGIONS ANTÉRIEURES AU CHRISTIANISME

DEUXIÈME ÉTUDE

DU MYTHE HÉROIQUE

Dans l'étude qui précède, nous sommes restés dans le domaine du surnaturalisme pur. Désormais nous allons mettre le pied dans la légende historique. Mais nous sera-t-il possible de démêler dans ces récits les détails qui appartiennent réellement au domaine historique et de les détacher ainsi de la partie purement légendaire ou plutôt symbolique? Non. Aussi tel n'est pas notre but. Ce que nous y rechercherons uniquement, c'est le symbole. Nous allons donc entreprendre de faire pour les héros des diverses nations du monde, ce que nous avons déjà fait pour leurs dieux. Ici encore, nous verrons que l'intelligence humaine a procédé dans la création de ses mythes héroïques d'une manière analogue à celle qu'elle employa à la composition spontanée de ses mythes théogoniques. Nous retrouverons des héros symbolisant successivement le dualisme, la triade ou l'héliosisme ou même ces trois choses à la fois. Quant à l'ordre à employer, nous nous bornerons simplement à choisir celui qui illuminera le mieux nos petits récits en les éclairant les uns par les autres. Le lecteur doit être désormais suffisamment familiarisé avec notre théorie, pour que nous n'ayons plus besoin de diviser nos matières d'après leur nature générique, comme nous l'avons fait précédemment.

OEDIPE.

Laïus, fils de Labdacus, roi de Thèbes et de Nyctis, petite fille de Neptume, était encore au berceau, lorsqu'il perdit son père. Son frère Créon monta sur le trône, mais il en fut bientôt renversé par Lycus, son oncle, qui le tua. Créon laissait un fils du même nom que lui, et deux filles : Mégare, qui épousa Hercule, et Jocaste, qui devint la femme de Laïus. Lorsque celui-ci fut devenu grand, il se mit à la tête du peuple qu'il souleva, renversa Lycus du pouvoir et recouvra de la sorte la royauté qui lui avait été ravie par l'usurpateur.

En épousant Jocaste, Laïus avait fait consulter l'oracle de Delphes pour savoir si son mariage serait heureux. Le dieu lui répondit que s'il avait un fils, celui-ci lui enlèverait assurément le trône et la vie. A cette fatale nouvelle, une immense terreur s'empara des jeunes époux. Longtemps ils vécurent ensemble sans user des privautés de leur union. Mais plus l'abstention se prolongeait, plus aussi se croissait la passion qui les poussait irrésistiblement dans les bras l'un de l'autre. Or, un jour qu'ils avaient donné de grandes réjouissances dans leur palais, ils se sentirent tellement épris et embrasés qu'une plus longue résistance leur devint impossible, et bientôt Jocaste mit au monde un bel et gracieux enfant, qui devait être pour ses parents la source des plus grands malheurs. Dans l'espoir d'échapper à la fatale destinée qui le menaçait, Laïus arracha d'abord la blonde et gentille créature aux douloureux baisers de sa mère, et la fit exposer sur le Cithéron avec ordre de l'y laisser périr. Le serviteur qu'il avait chargé de cette barbare exécution, perça les deux pieds au frêle nourrisson, y passa une courroie et le suspendit à un arbre.

Or, le berger de Polybe, roi de Corinthe, faisait en ce moment paître son troupeau aux environs de la montagne.

Les cris de l'enfant l'attirèrent jusqu'aux lieux où celui-ci était suspendu. A l'aspect de ce petit infortuné, le berger sentit son âme s'émouvoir; il le détacha, l'emporta et lui donna le nom d'*Œdipe*, qui signifie *pieds gonflés*. La reine de Corinthe, qui était stérile, ayant entendu parler de la merveilleuse beauté de cet enfant désira le voir, et le trouva si beau qu'elle l'adopta, comme fit la fille de Pharaon à l'égard de Moïse, et le fit élever à sa cour, avec les mêmes soins et les mêmes attentions que s'il eût été son propre fils. OEdipe se montra digne d'une telle faveur et grandit en héroïsme; autant qu'en force et en beauté. Mais lorsqu'il eut atteint l'âge de l'adolescence une rixe terrible s'éleva entre lui et un des jeunes serviteurs du palais. Emporté par la fureur, celui-ci lui reprocha de n'être qu'un misérable enfant trouvé, dont la reine n'était pas la véritable mère, et lui apprit comment il avait été apporté au palais. Dans la rage de son ressentiment, OEdipe le tua, puis s'enfuit pour aller consulter l'oracle de Delphes sur sa véritable origine et sur les destinées qui lui étaient réservées. L'oracle répondit : « Ton père et ta mère occupent bien réellement un trône; mais tu seras le meurtrier du premier, l'époux de la seconde, et l'auteur d'une race détestable. »

OEdipe ne douta plus que le roi et la reine de Corinthe ne fussent son père et sa mère et, pour ne pas voir se réaliser sur eux cette terrible prédiction, il résolut de ne plus retourner à leur demeure. Se guidant sur les étoiles, il se dirigea vers la Béotie. Comme il s'avançait par un chemin étroit et sinueux, il vit tout à coup venir à lui un vieillard altier qu'escortaient cinq personnes seulement et qui lui ordonna d'une voix impérieuse de lui livrer passage. OEdipe, indigné de cet ordre, leva son bâton, s'élança vers le char, et d'un seul coup étendit raide mort à ses pieds l'imprudent voyageur. C'était son père Laïus, mais OEdipe fut loin de soupçonner toute la grandeur du crime qu'il venait de commettre.

Comme on le voit, tout ceci n'est qu'une répétition des

oracles prédissant à Chronos ou à Saturne qu'ils seront renversés par leur fils. Vainement cherchent-ils à faire périr ce dernier; ils ne peuvent échapper à leur destinée et tôt où tard cet enfant redouté finit par réaliser le fatal oracle. C'est le mythe du soleil nouveau succédant à l'ancien soleil d'été, transporté du ciel sur la terre; des dieux aux rois de ce monde. Nous allons bientôt le voir se renouveler dans les légendes de Thésée causant la mort d'Égée, de Cyrus renversant Astyage, de Romulus immolant Amulius, de Moïse ordonnant aux flots d'engloutir Pharaon. Ce dernier exemple peut-il nous autoriser à croire qu'en transportant le mythe religieux dans l'histoire, le peuple lui a fait symboliser l'insurrection et le triomphe du peuple opprimé sur l'aristocratie oppressive, des nations vaincues sur les races victorieuses? Tout, comme nous ne cesserons de le voir, semble le confirmer.

Après ce nouveau meurtre, OEdipe se rendit à Thèbes où les lâches serviteurs de Laïus, afin de se disculper de l'avoir abandonné, venaient de répandre le bruit qu'il avait été assassiné par une troupe de bandits. Ce mensonge empêcha OEdipe de se reconnaître comme l'auteur de la mort du roi, et l'usurpateur de Créon, frère de Jocaste, qui s'empara du trône, jeta l'État dans de telles commotions qu'on ne songea pas même à poursuivre les auteurs de ce forfait.

C'est alors qu'on vit aux environs de Thèbes le plus terrible des fléaux qui eût encore dévasté son territoire : le Sphinx [1]. C'était un monstre horrible, né de l'union d'Echidna et de Typhon, que Junon, irritée contre les Thébains, avait lancé sur leur territoire pour remplir toute la contrée d'épouvante et d'horreur. Caché entre les anfractuosités des rochers ou se tenant à l'entrée d'une caverne ténébreuse et sinistre, le Sphinx ne laissait voir de sa personne que son visage et ses

[1] Rigoureusement il faudrait écrire la sphinx, car le monstre était femelle comme le serpent d'Apollon

seins qui étaient ceux de la jeune fille la plus séduisante; mais le reste de son corps était celui d'une chienne immonde et dégoûtante; il avait des griffes de lion pour lacérer sa proie, les ailes de l'aigle pour l'atteindre et sa croupe était celle d'un dragon femelle épouvantable. Ce digne fruit des amours de l'horrible Typhon se tenait ordinairement sur le mont Phicée, d'où il s'élançait à tire d'aile sur tous ceux qui traversaient la Béotie, les atterrait d'effroi par son seul aspect, leur proposait des énigmes difficiles, et, s'ils ne pouvaient les expliquer, les mettait en pièces et les dévorait. Une multitude de victimes avaient déjà été la proie de ses fureurs; mais sa destinée portait qu'il perdrait la vie aussitôt qu'un passant aurait deviné celle des énigmes qu'il lui proposerait.

Thèbes se trouvait dans de terribles alarmes. Créon attribua à son usurpation le châtiment effroyable qui désolait la cité et permit à sa sœur Jocaste d'offrir le trône et sa main à celui qui serait assez intrépide pour hasarder sa vie à ce jeu terrible de devin, et assez heureux pour causer la mort du dragon en découvrant le sens de ses énigmes. A cette nouvelle, OEdipe, cœur vaillant, jeune, beau, ambitieux, n'hésita point un instant à tenter une aventure dont les dangers stimulaient son audace. Le Sphinx, du haut d'un rocher, le vit s'avancer le front haut, le cœur calme et le visage serein. Il prévit dès ce moment qu'il avait enfin trouvé son vainqueur et ce ne fut qu'en frémissant qu'il lui cria de sa voix de femme courroucée. « Quel est l'animal qui au point du jour marche à quatre pattes, sur deux à midi, et sur trois le soir? » — « C'est l'homme, répondit aussitôt OEdipe, car à son aurore, il se traîne sur ses pieds et ses mains, dans la force de l'âge, il s'avance confiant et fort sur ses deux pieds, mais à son couchant la vieillesse le force à s'appuier sur un bâton. » Outré de dépit le Sphinx se précipita du haut de son rocher et se brisa en mille pièces en arrivant en bas. Comme on le voit, c'est l'éternelle victoire de Jupiter sur Typhon, d'Apollon sur Python, d'Ormuzd sur Ahriman. C'est le symbole du

dualisme primitif ravalé aux mesquines proportions de la nature humaine.

OEdipe rentre donc glorieux et triomphant à Thèbes. Une auréole de gloire et d'immortalité couronne son jeune front. Jocaste, jeune et belle encore d'aspect et de cœur (la nature est toujours jeune), devient le glorieux prix de sa victoire et le fait asseoir à ses côtés sur le trône de Thèbes. Bientôt de ce mariage, qui paraît si fortuné, naissent deux fils Étéocle et Polynice, et deux filles Ismène et Antigone. OEdipe est le bienfaiteur et l'idole de ses sujets. Il fait fortifier la capitale de son royaume, donne des lois sages, encourage les arts et fait descendre une sorte de nouvel âge d'or au milieu de ses sujets. Aimé de tous, entouré de beaux enfants, chéri d'une femme qu'il adore, maître d'un des plus beaux trônes de la Grèce, qui aurait pu ne pas envier un pareil sort, ne pas le croire inaltérable?

Mais voici tout à coup qu'une effroyable peste vient fondre sur cette contrée si heureuse et si florissante. L'oracle consulté de nouveau, déclare que les Thébains sont punis pour n'avoir pas vengé la mort de leur roi et que les dieux châtient tout le peuple des crimes commis par l'auteur de ce meurtre dont on n'a pas même recherché les traces. Le roi fait alors lui-même toutes les perquisitions nécessaires pour découvrir le meurtrier et parvient par degré à dévoiler le mystère de sa naissance et à se reconnaître parricide et incestueux. Jocaste au désespoir, monte au haut de son palais, s'étrangle et descend au fond des enfers. OEdipe s'arrache les yeux, voit ses fils se révolter contre lui, le chasser du trône, et de pays en pays il court offrir à tous les regards, sous la direction de sa bonne et fidèle Antigone, le poignant spectacle de ses malheurs. Poursuivi par Créon qui s'était mis à la tête des guerriers Thébains, il arrive dans un bourg de l'Attique nommé Colonne, au milieu d'un bois consacré aux Euménides, y reçoit la protection de Thésée qui repousse les Thébains, fait éloigner sa fille et au bruit du tonnerre qu'il regarde comme un augure de sa mort, il marche sans guide vers le lieu où il

doit expirer. Arrivé près d'un précipice, dans un chemin partagé en plusieurs routes, il s'assied sur un siége de pierre, se dépouille de ses vêtements de deuil, se purifie dans une eau sainte qui coule au bord du chemin, revêt la robe des morts et, s'élançant dans le gouffre, roule jusqu'au fond des enfers aux yeux de Thésée frémissant d'une horreur surnaturelle.

Tel est le mythe : c'est toujours le symbole des révolutions solaire greffé dans l'histoire humaine ; le soleil de printemps détrône son père, l'ancien soleil d'été ; triomphe du serpent, qui est le mauvais principe de l'hiver ; épouse la nature d'été, sa mère, qui lui donne plusieurs enfants ; puis tous deux descendent aux enfers, c'est à dire redeviennent sujets de l'hiver triomphant qui semble faire périr la nature et tuer la vie du soleil descendu dans l'hémisphère inférieur, ou l'enfer.

PERSÉE.

Danaé, fille d'Acrisius, roi d'Argos, fut enfermée fort jeune dans une tour d'airain par son père (antre de l'hiver). Celui-ci redoutait, sur la foi d'un oracle, que, s'il lui naissait un petit-fils, il ne lui enlevât le trône et la vie. Mais Jupiter se changeant en pluie d'or (soleil de printemps), s'introduisit dans la tour et rendit Danaé mère de Persée (la nature doit enfanter l'hiver prochain, le nouveau soleil de printemps). Six mois après ces événements, Acrisius s'aperçoit de la grossesse de sa fille et se décide à la faire périr, elle et son enfant, si celui-ci est un fils (le soleil entre en automne dans la constellation de la Vierge et rend ainsi sa grossesse visible). Au mois de décembre, Danaé donne le jour à Persée. Acrisius fait aussitôt enfermer la mère et son fils dans un coffre et les fait jeter à la mer (déluges de l'hiver, vaisseau de Noé, coffre d'Osiris, berceau de Moïse, fuite en Égypte). Ce coffre ayant échoué sur les côtes de l'île de Sériphe (une des Cyclades), un pêcheur l'aperçut, l'ouvrit, trouva la mère et le fils encore vivants, et les conduisit au roi Polydecte, qui prit soin de la mère et de

l'éducation de l'enfant. Lorsque celui-ci eut atteint l'âge de seize ans, Polydecte, étant devenu amoureux de Danaé, qui repoussait ses flammes, résolut d'éloigner le jeune homme qu'il redoutait, afin de pouvoir plus facilement triompher des résistances de la mère, et lui ordonna d'aller combattre les Gorgones.

Amoureux de la gloire, le jeune Persée était avide de se signaler par quelque exploit qui pût rendre son nom immortel dans la mémoire des hommes. Il reçut de Minerve son bouclier éclatant comme un miroir et dans lequel les ennemis pouvaient contempler leurs propres traits. Pluton lui donna son casque plus noir que la nuit, et Mercure lui confia ses ailes. Ainsi armé, Persée s'élança à la poursuite des Gorgones. Filles du dieu marin Pharcus et de la baleine Céto, elles étaient au nombre de trois et se nommaient Sthéné, Euryale et Méduse. Elles demeuraient, dit Hésiode, au delà de l'Océan, à l'extrémité du monde, près du séjour de la nuit et des éternelles ténèbres. Elles n'avaient à elles trois qu'une corne, qu'un œil et qu'une dent; mais ils étaient de dimensions colossales et elles se les prêtaient alternativement (l'hiver forme une saison unique, mais il est composé de trois personnes qui sont ses trois mois). Leurs mains étaient d'airain et leur chevelure se composait d'effroyables serpents, qui s'entortillaient autour de leur cou, de leurs bras et de leur taille. Leur seul aspect avait quelque chose de tellement effroyable qu'il tuait instantanément tout être vivant qui les apercevait et le pétrifiait. A l'arrivée de Persée, Méduse s'avança la première pour le combattre; mais celui-ci se cacha derrière le miroir-bouclier qui le dérobait au regard de cette horrible déesse, et de sa main, conduite par Minerve, il coupa la tête de Méduse terrifiée en s'apercevant elle-même dans la glace fatale. Depuis lors il porta toujours cette tête de Méduse qui lui servait à pétrifier ses ennemis. Quant aux deux sœurs, dit Virgile, après la défaite de leur reine, elles allèrent habiter près des portes de l'enfer avec les Centaures, les Harpies, et tous les autres monstres du Tartare.

Le soleil de printemps, comme on le voit, vient de triompher des forces désordonnées de l'hiver.

Après cette victoire Minerve lui prête Pégase (constellation qui se trouvait alors marquer le dernier mois du printemps) pour aller combattre Atlas au milieu des déserts africains. Ce prince, qui avait été averti par un oracle de se tenir en garde contre un fils de Jupiter, refusa à ce héros les droits de l'hospitalité. Persée, indigné d'une telle conduite, découvrit aussitôt la tête de Méduse qui le pétrifia et le changea en ces montagnes qui portent encore son nom. Il enleva ensuite les pommes d'or du jardin des Hespérides, délivra la belle Andromède du monstre qui allait la dévorer, puis revint en Grèce avec elle, lorsqu'il en eut fait son épouse. (Cette constellation est à l'Orient de celle de Pégase.) Quoiqu'il eût à se plaindre de son grand-père Acrisius qui avait voulu le faire périr au moment de sa naissance, il le rétablit cependant sur le trône d'Argos, dont il chassa son frère, l'usurpateur Prœtus, qui l'avait dépossédé. C'est ainsi que Jupiter, après avoir failli périr victime de la voracité de Saturne, l'arrache cependant du fond des enfers et le rétablit sur le trône des cieux; mais de même que Jupiter ne tarde pas à détrôner Saturne à son tour, ainsi Persée, ayant un jour voulu faire preuve de son adresse dans les jeux du palet, atteignit Acrisius qu'il étendit raide mort à ses pieds. Il tua aussi son père d'adoption, Polydecte, un jour que ce prince voulait faire violence à sa mère Danaé, au sortir d'une orgie. Persée ne trouva pas de plus court moyen de sauver l'honneur de celle dont il tenait la vie que de présenter la tête de la Gorgone au téméraire qui fut aussitôt pétrifié.

Le héros fonde ensuite la ville de Mycènes; y élève une citadelle; y organise une armée; y donne des lois civiles et religieuses, et fait comme toujours descendre une sorte d'âge d'or au milieu de ses sujets dont il devint le bienfaiteur et le père et qui, en retour, doivent lui décerner les honneurs divins. (On entre en plein dans l'abondance de l'été.)

Cependant un ennemi redoutable se préparait aussi à lui

disputer l'empire ; c'était Mégapente, fils de Proetus, avide de venger la mort de son père. N'espérant point en triompher par la force ouverte, il lui dressa des embûches, parvint à l'y attirer et l'assassina. Mais Persée ne tarda pas à ressusciter d'entre les morts et monta aux cieux où il habite la constellation qui porte son nom. Celles d'Andromède, son époux, de Cassiopée, mère de celle-ci, et celle de Céphée l'environnent.

THÉSÉE.

Pitthée, roi de Trézène, ayant reçu à sa cour Égée, roi d'Athènes, vit celui-ci séduire secrètement sa fille Éthra. Lorsqu'elle fut devenue grosse, son père, pour dissimuler l'aventure, déclara qu'elle avait été visitée par Neptune, la grande divinité des Trézéniens. De son côté, Égée avant de quitter Trézène, mit sa chaussure et son épée sous une grosse pierre et ordonna à Éthra de ne lui envoyer son fils à Athènes que quand il serait en état de lever cet énorme quartier de roche. Dès qu'il eut atteint l'âge de seize ans, Thésée souleva le bloc, prit les armes qui devaient le faire reconnaître pour fils d'Égée, et se rendit secrètement à Athènes où il parut avec une robe traînante et des cheveux frisés, flottant sur ses épaules, comme ceux d'une belle jeune fille. S'approchant du temple d'Apollon qu'on achevait de bâtir, il entendit les ouvriers s'écrier à son aspect : Où s'en va donc cette jolie fille, seule et rêveuse? chercherait-elle des amants? Mais Thésée, dételant aussitôt les bœufs d'un char voisin, saisit le dessus du chariot et le lançant aux plaisants jusque par dessus le comble de l'édifice, les glaça d'une inexprimable terreur.

Cependant, avant de se faire reconnaître pour héritier du trône d'Athènes, il voulut s'en rendre digne par des travaux éclatants. Il commença par purger l'Attique des brigands qui l'infestaient, et entre autre du fameux bandit Sinnis ou Cercyon. Celui-ci forçait les passants à lutter avec lui et, comme le Sphinx à Thèbes, massacrait ceux qui avaient été vaincus.

Doué d'une force de corps extraordinaire, il courbait les plus gros arbres, en rapprochait la cime et y attachait ceux qu'il avait terrassés. Les arbres, en se redressant, lacéraient et disloquaient les victimes, qui expiraient dans d'horribles souffrances. Engageant contre lui une lutte terrible, pendant laquelle les montagnes ébranlées chancelèrent sur leur base, Thésée le vainquit, l'abattit, et le punit en lui infligeant le même supplice qu'il avait fait souffrir à tant d'autres. Il se rendit ensuite sur les bords du Pénée pour s'y faire purifier du meurtre de tant de brigands, qui comme toujours ne sont que le symbole des forces malfaisantes de l'hiver domptées par le soleil de printemps.

Thésée se rendit auparavant à Athènes pour s'y faire reconnaître; mais sa belle-mère Médée gouvernait au nom d'Égée, et le héros, craignant des embûches de la part de sa marâtre, se présenta à la cour sous un nom supposé. Médée, soupçonnant son origine, s'efforça par tous les moyens de le rendre suspect au roi son père et imagina avec lui les moyens de l'empoisonner, pendant le festin qu'ils convinrent de lui donner. Mais au moment où Thésée allait avaler le poison, Égée reconnut son fils à la garde de son épée, lui arracha des mains la coupe fatale, et chassa Médée dont les criminels desseins lui furent ainsi dévoilés. Les cinquante Pallantides, fils du frère d'Égée, qui jusqu'alors avaient cru être les seuls héritiers de leur oncle, se voyant évincés du trône par l'arrivée d'un fils non soupçonné, conspirèrent contre lui, mais furent tous tués par Thésée, qui fut de nouveau contraint de quitter Athènes pour un an, afin de se purifier de ces meurtres.

Lorsqu'il eut été absous au tribunal des juges qui siégeaient au temple d'Apollon, Thésée se proposa de délivrer sa patrie du honteux tribut qu'elle payait à Minos et s'offrit à cette fin d'aller en Crète avec les autres Athéniens. Avant de partir, il s'efforça de se rendre les dieux propices par de nombreux sacrifices et en leur immolant le célèbre taureau qui ravageait les plaines de Marathon. Il consulta aussi l'oracle de Delphes

qui lui promit un heureux succès dans cette entreprise, s'il était guidé par l'amour. On sait que les Athéniens étaient obligés d'envoyer tous les ans sept jeunes garçons et sept jeunes filles pour servir de pâture au Minotaure, fruit des amours de Pasiphaë (la nature) et d'un taureau (la constellation de l'équinoxe de printemps). Dédale avait construit le labyrinthe de Crète pour y renfermer ce monstre, nourri de chair humaine. Dès qu'Ariane, fille de Minos, eut entrevu, à la cour de son père, le héros venu pour le combattre, éprise pour lui d'une passion soudaine, elle lui donna un peloton de fil à l'aide duquel il parvint à se retrouver dans les innombrables circonvolutions du labyrinthe. On sait comment Ariane fut, en retour de ses bienfaits, abandonnée de son inconstant amant. Tout ceci ressemble fort, il faut en convenir, à l'histoire de Médée abandonnée de même, après avoir fourni à Jason tous les moyens d'échapper au dragon qui gardait la toison d'or.

Au moment du départ de Thésée pour aller combattre le Minotaure, son père Égée lui avait recommandé d'arborer, à son retour, le pavillon blanc, s'il était victorieux. Ayant aperçu du haut du rocher, où son impatience le conduisait tous les jours, le vaisseau qui revenait avec la voile noire, il crut que son fils était mort, et, n'écoutant que son désespoir, il se précipita dans la mer qui prit son nom. Thésée lui fit faire de magnifiques funérailles. Il institua plusieurs fêtes en l'honneur des dieux pour les remercier d'avoir conduit son entreprise à bonne fin, et décréta que la dépense en serait fournie par les familles de ceux qu'il avait ramené sains et saufs de l'île de Crête.

Devenu paisible possesseur du trône d'Athènes, après avoir été cause de la mort de son père, Thésée réforma le gouvernement de l'Attique, rassembla en une seule ville tous les habitants de ce pays, qui avaient jusqu'alors vécu dispersés dans de misérables bourgades, organisa la cité en république royale, ne laissant au monarque que le commandement des armées et le droit de veiller à l'observance des

lois, mais partageant entre tous les citoyens l'administration de l'État. Il renouvela ensuite les jeux isthmiques, comme Hercule avait rétabli les jeux olympiques , et construisit l'Acropole qui devait protéger la cité contre tous ses ennemis (citadelle d'Ormuzd et d'Apollon, la céleste Jérusalem des chrétiens). Se dépouillant alors de l'autorité souveraine il laissa sa nouvelle république sous l'empire des lois pour aller courir de nouvelles aventures.

En conséquence, on le fait assister à la guerre des Centaures, à la conquête de la Toison d'Or, à la chasse du sanglier de Calydon, à la guerre des amazones, il fit prisonnière Antiope dont il eut l'infortuné Hippolyte, en un mot, à tous les travaux que nous verrons exécuter plus loin par Hercule, car leur objectif est identique.

Enfin il se décida avec son amis Périthoüs à descendre aux enfers pour aller y enlever Proserpine, femme de Pluton. Mais lorsqu'ils y furent parvenus, la fatigue les ayant obligés à s'asseoir sur un roc, ils y demeurèrent attachés jusqu'au moment où Hercule vint les délivrer et les ramener à la lumière.

Thésée n'y devait reparaître que pour être renversé du trône. Durant son absence, Phèdre, sa troisième femme, s'était éprise de la plus violente passion pour le fils qu'il avait eu de l'amazone Antiope, Hippolyte, qui méprisa les feux criminels de sa belle-mère. Furieuse de ces dédains, celle-ci résolut de s'en venger, accusa Hippolyte du crime dont elle était coupable, dans une lettre qu'elle ordonna de remettre à Thésée à son retour et se donna la mort. Thésée, revenu à Athènes, se laissa convaincre par cet écrit mensonger, et livra son fils à la vengeance de Neptune qui lui avait promis d'exaucer trois de ses vœux. Le malheureux père ne fut que trop écouté. Un monstre affreux, suscité par le dieu des mers effaroucha les chevaux d'Hippolyte, fuyant la vengeance paternelle. Renversé de son char, traîné sanglant au milieu des rochers, il périt victime des fureurs d'une marâtre et de

la crédulité d'un père. On veut qu'Esculape lui ait rendu la vie et que Diane l'ait enveloppé d'un nuage pour faire sortir des enfers le jeune ressuscité.

Quant à Thésée, il fut chassé par les Athéniens, qui ne pouvaient souffrir en lui le meurtrier de son fils. Le héros indigné fit passer sa famille dans l'Eubée, chargea Athènes de malédiction et se retira dans l'île de Scyros pour y achever ses jours en prince déchu. Mais le roi Lycomède (mère ou père du loup constellaire) le fit précipiter du haut d'un rocher et lui ota ainsi la vie.

On se rappelle sans doute que nous avons déjà vu Brahm maudissant Brahma et le précipitant au fond des enfers; Abraham, immolant son fils Isaac; Jephté, sacrifiant sa fille. Tous ces symboles paraissent être identiques. Les amours de Phèdre pour Hippolyte et la fin tragique de celui-ci, pourraient seules paraître une conception originale et exclusivement grecque; nous retrouverons toutefois cette dernière dans les morts de Phaéton, d'Icare, de Myrtil, d'Abyrtil et d'Absyrthé. Quant aux amours, sans mentionner le Joseph des juifs à la cour de Putiphar dont nous reparlerons plus loin, Siavush, père de Cyrus, d'après les livres Zend, va nous rendre cette histoire avec une foule de circonstances identiques.

CYRUS.

Kai-Kaous (Cyaxare Ier) eut un jour la fantaisie d'épouser Sudaba, fille d'Hamavran, petit prince voisin qui, n'osant refuser l'offre du roi de Perse, usa de ruse pour l'attirer dans ses États, en lui proposant une partie de chasse à laquelle devait assister Sudaba que le roi recherchait en mariage. Kai-Kaous donna dans le piége, fut traîtreusement assailli par Hamavran et retenu prisonnier. Afrasiab (les Scythes personnifiés dans un seul homme), profita de cette captivité (Thésée aux enfers) pour s'allier aux rois d'Égypte et de Barbarie et envahir l'Iran (Perse, Médée, Bactriane, etc.).

Mais Roustan (l'Hercule des Perses) défit ces trois princes, délivra Kai-Kaous et le ramena avec Serdaba à la cour d'Hispaan. Malheureusement la jeune fille y vit Siavush (Astyage), fils du roi, qui l'avait eu d'un premier mariage et en tomba violemment épris. Ajoutons que le jeune prince, héritier présomptif du trône, avait eu pour mère une nièce d'Afrasiab (les amazones étaient de race scythique). Mais Siavush était aussi chaste qu'instruit, aussi magnanime que beau et valeureux. Vainement Serdaba, pleine d'artifice et de coquetterie, se parait-elle avec une recherche inimitable pour plaire au fils du roi qu'elle comblait de toutes sortes de prévenances; le jeune prince n'en devenait que plus réservé, et la simplicité de ses vêtements contrastait davantage de jour en jour avec le luxe de la future reine. Enfin Serdaba, croyant qu'elle n'avait pas été comprise, se hasarda à déclarer ouvertement sa passion à Siavush et le poussa à s'emparer du trône de Kai-Kaous pour partager avec elle la couronne des Perses.

Siavush eut horreur des incitations de cette femme dévorée de toutes les flammes d'une passion coupable. Plein de respect pour la volonté de son père, il évita toutes les occasions de se rencontrer avec sa future belle-mère. La princesse furieuse de voir mépriser ses feux ne songea plus qu'à se venger. A peine eut-elle épousé le roi qu'elle accusa Siavush de tous les desseins qu'elle avait eus. Le roi, ébranlé dans sa confiance paternelle par ces odieuses accusations, allait immoler son fils, lorsque tout à coup on apprit une nouvelle invasion d'Afrasiab. Roustan partit aussitôt avec son élève pour aller le combattre et tous deux le forcèrent à une paix glorieuse pour la Perse. Mais Serdaba persuada au monarque que cette paix le frustrait d'une victoire complète sur Afrasiab et qu'il aurait certainement reçu la tête de son ennemi, si son fils l'avait voulu. Kai-Kaous ne se contint plus. Il envoya à Siavush l'ordre de remettre le commandement de l'armée à Zous qu'il créait général, et d'envoyer à Hispahan les otages qu'il avait reçus, pour y être immolés. Le prince reconnut

l'influence de sa belle-mère dans sa disgrâce; mais il refusa de se prêter à une action inique en sacrifiant des otages donnés comme un gage de paix et passa avec eux dans le camp du prince tartare. Afrasiab reçut le transfuge avec la plus cordiale hospitalité, l'appela son fils, et le traita comme tel pendant plusieurs années. Le crédit de Siavush augmenta même tellement qu'il épousa bientôt la belle Féringes, fille d'Afrasiab et reçut en dot la Tartarie Chinoise, où le jeune prince introduisit la civilisation, bâtit la ville de Kung, rendit heureux et éclairés ces peuples encore sauvages avant son arrivée et jouit dans l'intimité de la famille, auprès de son épouse, de toutes les félicités qu'il est donné à l'homme de goûter ici bas. Mais bientôt les sourdes intrigues de Serdaba viennent troubler son bonheur jusque dans ces régions lointaines. Un des frères d'Afrasiab se chargea, à son instigation, de persuader au roi que Siavush ne cherchait qu'à se rendre indépendant pour enlever à son pouvoir le pays qu'il gouvernait. Même en supposant le prince coupable de perfidie, Afrasiab voulait respecter les droits de l'hospitalité et permettre à Siavush de sortir sain et sauf de ses États. Mais Serdaba ne l'entendait pas ainsi et elle fit tant qu'Afrasiab, vaincu par les instances de ses agents, résolut la mort du prince et le fit exécuter, au moment où sa fille donnait le jour à un fils qui fut Kai-Kosrou (Cyrus).

Afrasiab, craignant que celui-ci ne tira un jour vengeance du meurtre de son père, ordonna que l'enfant fût exposé aux bêtes féroces au milieu du désert. Mais une chienne nourrit le fils de Serdaba, qui fut bientôt recueilli par un berger. Par les soins du ministre Pyran-Wisa, l'enfant reçut une éducation digne de sa naissance et de ses destinées futures, au milieu de la profonde retraite où s'écoulèrent ses premières années. Cependant le bruit de l'existence de l'enfant étant parvenu aux oreilles d'Afrasiab, il demanda sévèrement à son ministre s'il avait méprisé ses ordres. Celui-ci répondit qu'un berger avait, en effet, trouvé l'enfant, mais que le pauvre Kai-Kosrou était

complétement imbécile. Le roi demanda à le voir, et le petit prince contrefit si parfaitement l'insensé que le monarque le renvoya vivre en paix avec sa mère au tombeau de Siavush. De son côté, Kai-Kaous, éclairé sur les crimes de Serdaba, la fit mettre à mort et déclara la guerre à Afrasiab, meurtrier de son fils, qui, complétement défait, voulut tuer Cyrus pour se venger, mais, sur les instances de son ministre, se borna à l'exiler. Afrasiab fut renversé du trône pendant que Cyrus parcourait toute l'Asie orientale, le Thibet, l'Inde, la Chine et la Tartarie. On le fit chercher de toutes parts et, quand il fut retrouvé, on l'amena à son grand-père, qui abdiqua en sa faveur.

Mais Féribun, fils de Kai-Kaous et de Serdaba, soutenu par le général Zous, protesta contre cette intronisation et voulut revendiquer ses droits les armes à la main. Pour calmer la querelle, Kai-Kaous fut obligé de reprendre sa couronne et d'envoyer les deux prétendants au trône combattre contre les mauvais génies de l'Occident. Féribun fut vaincu et Kai-Kosrou, victorieux, monta cette fois au trône sans contestation. Avide de venger la mort de son père, il déclara la guerre à Afrasiab qui fut fait prisonnier et exécuté, après quoi il se retira sur une haute montagne et ne reparut plus.

Telle est la partie mythologique de la vie de Cyrus, d'après les livres des Persans. Exposition, fuite, abdication de son grand-père paternel, meurtre de son grand-père maternel, travaux utiles aux hommes, disparition mystérieuse : tels en sont les principaux linéaments. Le tout est parfaitement conforme au fond à la légende grecque ; mais le mythe de celle-ci, d'après Hérodote, est cependant plus net et plus fidèle.

Mandane, en satisfaisant un besoin naturel, a cru voir en songe qu'elle couvrait d'eau toute la terre. Les devins consultés prédisent que la princesse doit donner le jour à un fils qui détrônera son aïeul et étendra son empire sur le monde entier. Pour éviter ce malheur, Astyage marie sa fille à un étranger, un Perse, un Afrasiab en un mot. Mais le fils de Cambyse

offre encore des inquiétudes; il est enlevé secrètement à sa mère par les ordres de son grand-père, est exposé sur une montagne, nourri par une chienne, recueilli par des bergers; il passe une vie de fatigues et de travaux au milieu des forêts, et, devenu grand, il rassemble tous les compagnons des jeux de son enfance, forme une invincible armée de ces intrépides montagnards, et court offrir la bataille à son grand-père Astyage, qui perd le trône et la vie selon les uns, est seulement fait prisonnier selon d'autres, puis meurt après avoir été pendant quelque temps rétabli sur le trône. Ici finit le mythe pour faire place au récit historique véritable; conquête de l'Arménie, de la Lydie (avec la fable controuvée du bûcher de Crésus), de la Syrie, de la Babylonie. Les attaques contre la reine des Massagètes font reparaître le symbole dans toute son intégrité. Cyrus est vaincu par les peuples du Taran, que les Perses regardent comme des dews pervers, des mauvais génies. Il a la tête tranchée et est précipité au fond des enfers, d'où il sort cependant pour être élevé aux cieux et y recevoir des honneurs divins, car son nom même de Kosrou ou Kosrec signifie soleil. Les deux légendes qui, au premier abord, paraissent si dissemblables, sont donc radicalement identiques.

MOISE.

Nous avons déjà démontré de manière à ôter tout subterfuge à la critique et à défier toute réfutation que les livres attribués à Moïse n'ont reçu leur rédaction dernière que quelque temps avant la captivité de Babylone. Jamais les juifs n'ont, du reste, regardé leur législateur comme un historien et l'opinion qui lui attribue le Pentateuque ne remonte pas au delà des premiers siècles du Christianisme. Le mort de Moïse, racontée dans ces livres, suffit seule à prouver que sa légende mythologique a été fabriquée après coup. Nous allons voir qu'elle ne diffère pas des mythes héroïques que nous avons examinés jusqu'à ce moment.

Les Hébreux, de sang arabe comme les rois pasteurs qui avaient replongé l'Égypte dans la barbarie, encoururent, après le bannissement de ces hordes oppressives, la haine que les populations vouaient aux Hycsos. Cette haine était d'autant plus juste que Joseph, devenu ministre d'un roi pasteur, avait profité d'une famine pour forcer la population asservie à céder au roi tous ses biens fonds en retour de quelque subsistance, crime non moins odieux qu'infâme, et cependant hautement avoué par le Dieu des juifs. Le mythe nous apprend donc que le nouveau Pharaon, effrayé de voir les descendants de Jacob se multiplier, ordonna à deux sages-femmes israélites de tuer tous les enfants mâles des Hébreux lorsqu'elles seraient appelées pour accoucher les femmes de leur race. Évidemment cet expédient était aussi absurde qu'impossible, puisqu'après deux ou trois de ces abominables infanticides, en admettant même qu'elles eussent pu les commettre impunément, les Israélites ne les eussent plus appelées et que le tyran en eut été quitte pour la niaiserie de son ordre. Le second narrateur sentant l'impossibilité de cette conception, remanie le texte en disant que les sages-femmes n'exécutèrent pas cet ordre, et répondirent aux reproches du roi que les femmes des Israélites étant robustes, accouchaient toujours avant l'arrivée de l'accoucheuse. Bien qu'il n'y eut nul mérite à refuser d'être assassin et à se sauver de la haine de Pharaon par un absurde mensonge, le Dieu des juifs n'approuve pas moins tout cela, leur fait du bien et édifie leur maison. Cependant le mythe antique demandait à tout prix que le symbole, pour rester vrai, commençât par une exposition, le *ver sacrum* des premiers âges. On suppose donc que l'imbécile Pharaon, mal secondé par les femmes israélites, comme il aurait dû s'y attendre, emploie un autre moyen non moins absurde que le premier et charge ses propres sujets de *précipiter dans le fleuve tous les enfants mâles qui viendront à naître*. Malgré les termes généraux du récit, supposons qu'il ne s'agit ici que des Hébreux, et non d'un plagiat fait à une légende qui sacrifiait aux

dieux un *ver sacrum* de tous les nouveaux nés d'un peuple entier.

Quand cet ordre fut donné, un homme, de la tribu de Lévi, nommé Amram, avait déjà eu de son épouse Jocabed deux enfants, une fille appelée Marie et un fils nommé Aaron. Après le cruel édit, ils eurent un second fils, d'une si grande beauté que la mère ne put se résoudre à le sacrifier et le cacha pendant trois mois. On ne dit pas ce qui l'empêchait de le cacher plus longtemps, comme elle fit d'Aaron ; toujours est-il que le quatrième mois, Jocabed prit une corbeille de jonc, l'enduisit de bitume et de poix, y plaça le petit enfant et l'exposa parmi les roseaux sur la rive du fleuve, en chargeant sa sœur Marie de veiller de loin sur son frère. La fille de Pharaon, étant descendue dans le fleuve pour s'y baigner avec ses suivantes, entendit les cris de l'enfant et ordonna à une de ses filles de le lui apporter. Elle ne put voir sans compassion la beauté de la charmante créature. Marie accourant aussitôt lui dit : « Voulez-vous que j'aille chercher une femme des Hébreux pour le nourrir? » La fille de Pharaon le lui ordonna et Marie fit venir sa mère elle-même, qui se chargea de nourrir son enfant sous la promesse d'une bonne récompense. Il fut ensuite remis à la fille de Pharaon qui l'adopta et le fit instruire dans tous les arts et toutes les sciences des Égyptiens.

Sans relever toutes les invraisemblances qui rendent un tel récit impossible et de pareils tyrans introuvables, nous admirerons la naïveté et la fraîcheur de cette légende, qui a fourni à la poésie et aux arts tant de suaves inspirations. Ce n'est pas sans cause que les théologiens ont voulu voir dans cette fable charmante, commune à tous les anciens peuples, une figure du Christ sauvé du massacre des innocents, car l'objectif des deux sujets est identique, mais la beauté du récit est évidemment supérieure dans l'Exode à celui des Évangiles. Il y a cependant une chose que les docteurs chrétiens n'ont pas voulu voir dans cette allégorie, parce que, interprétée littéralement, elle était de nature à faire de Moïse un monstre d'ingratitude,

c'est que par l'effet de l'adoption de la fille de Pharaon, ce monarque devenait son grand-père adoptif et que Moïse allait renouveler à son égard la conduite de Cyrus par rapport à Astyage, par exemple. Quant à nous, on comprend que c'est précisément l'unique chose qui nous intéresse dans cette histoire. Ajoutons que tout ceci s'est passé en hiver, comme le prouvent les circonstances symboliques du récit. Le Nil est, du reste, débordé en été et inonde toute l'Égypte. Une première saison de l'année s'est donc écoulée, symbolisant l'enfance du héros.

Chez les Grecs, l'adolescence commence à seize ans, c'est à dire au bout de quatre fois quatre saisons. Chez les juifs, à quarante ans, c'est à dire au bout des dix mois de l'année, multipliés par les quatre saisons, procédé identique au fond. Au sortir de l'enfance, Thésée tire le géant Sinnis qui opprimait ses concitoyens et tous les dieux passent leur enfance au milieu des bergers et des belles bergères qui les enivrent de toutes les félicités de l'amour. OEdipe a une rixe avec un des serviteurs des souverains de Corinthe qui l'avaient recueilli et fui. Un jour Moïse, s'étant rendu parmi ses frères opprimés, vit un Égyptien qui maltraitait un Israélite et le tua, assassinat qui est approuvé par la légende. Moïse cacha le cadavre de la victime dans le sable, mais son crime ayant été découvert, il s'enfuit chez les païens de Madian. Lorsqu'il était auprès d'une fontaine, les *sept* filles de Jethro, prêtre des dieux et pasteur, vinrent y abreuver leurs troupeaux. D'autres pasteurs les repoussant avec violence, Moïse les défendit, s'attira par cette conduite les bonnes grâces de Jethro qui lui donna sa fille Séphora pour épouse. Il passa quarante nouvelles années (une saison) dans les bras de cette femme adorée qui lui donna plusieurs enfants, dont l'histoiro toutefois ne fait plus mention après lui. Pendant ce temps Moïse conduisait paître les troupeaux avec les jolies bergères (dont le nombre sept rappelle les sept gopis du Chrisna indien), auxquelles son beau-père avait donné le jour.

Dans les légendes païennes la saison d'été ou l'âge de virilité des héros est marquée par des transfigurations divines, le triomphe des dieux sur les serpents, le meurtre des pères par les enfants, qu'il s'agisse de dieux ou de mortels, de Jupiter triomphant de Saturne ou d'OEdipe tuant son père. Il en est de même, mais réduit aux plus mesquines proportions, dans la légende de Moïse. Un jour qu'il fait paître ses brebis sur le mont Horeb, l'ange de Jéhovah, ou Jéhovah lui-même, lui apparaît au milieu d'un buisson que les flammes embrasent sans le consumer. Le Dieu de Moïse, qui ne veut jamais être regardé de trop près, lui ordonne de se déchausser comme le font encore aujourd'hui les Arabes en entrant dans leur mosquée, et le charge d'aller délivrer ses concitoyens. Moïse s'en excuse sur ce qu'il est bègue, ce qui n'empêche pas les actes des apôtres, pour le désespoir des controversistes chrétiens, de l'appeler « un homme puissant *en paroles* aussi bien qu'en œuvres. » Dieu insiste et, pour le déterminer, il change la verge de Moïse en serpent et de serpent le fait redevenir verge. C'est à ce tour de jonglerie que se réduisent les colossales imaginations du mythe primitif. On sent ici la faiblesse de conception mythologique du génie arabe. Moïse prend donc congé de son beau-père, met sa femme et ses enfants sur l'âne d'usage, qui est celui du vieux Silène, qui sera celui sur lequel Joseph conduira son fils Jésus et sa femme Marie en Égypte et se dirige vers la terre de Gessen. Entrant, en chemin, dans une hôtellerie ou caravansérail, il y rencontre Jéhovah qui cherche à le tuer au moment où il remplit ses ordres, comme Saturne veut faire périr Jupiter qui vient de le rétablir sur son trône, et qui ne le laisse aller qu'après que Séphora eut circonci son fils en lui disant : « Tu es pour moi un époux de sang. » Assurément on ne saurait rien imaginer de plus extravagant que ce travestissement inepte du mythe primitif, et les orthodoxes l'ont si bien senti, qu'ils n'ont trouvé d'autre moyen que de tronquer le texte hébreu dans leurs traductions. On voit, du reste, que la vie de Moïse reproduit bien

des traits de celle des patriarches primitifs, entre autres de celles d'Isaac et de Jacob. Quant à la fameuse définition que Dieu donne de lui-même et qui a tant excité l'admiration des controversistes chrétiens, on sait qu'elle n'est due qu'à un *faux* commis par St-Jérôme; le texte hébreu porte simplement : « Je *serai* celui qui serai... Je *serai* m'a envoyé vers vous. » Définition stupide si elle ne signifie pas ceci : « Je suis celui qui sera avec toi dans tes travaux... Celui qui t'a envoyé sera avec toi. » Et dans ce dernier cas elle est fort insignifiante.

Nous entrons désormais dans la saison d'automne, temps où commencent tous les maux qui désolaient l'humanité primitive. Moïse et Aaron, que Dieu lui avait donné pour compagnon à cause de son éloquence, allèrent donc exposer leur mission aux enfants d'Israël. S'adressant ensuite à Pharaon, ils lui dirent : « Le Dieu d'Israël vous ordonne de permettre à son peuple d'aller célébrer une fête dans le désert. » Mensonge effronté, fait au nom du Ciel, qui l'approuve cependant en frappant le Pharaon endurci des dix fameuses plaies d'Égypte, symbole parfois grotesque et absurde des maux de cette saison en Arabie et en Égypte. Le nombre dix, ainsi que la dernière des plaies, qui n'est au fond qu'un *ver sacrum* primitif, décèlent assez leur origine. Ces fléaux furent : 1° les eaux changées en sang (immolations faites aux dieux dans les fleuves au moment de la crue des eaux pour prévenir les déluges ou inondations); 2° grenouilles qui couvrent tout le pays; 3° les moucherons; 4° les insectes; 5° la peste; 6° les ulcères sur les hommes et les animaux; 7° les orages mêlés de grêles et de foudres; 8° les sauterelles (ces six dernières plaies sont encore aujourd'hui des fléaux qui dévastent l'Égypte et l'Arabie en automne); 9° les ténèbres épaisses (triomphe d'Ariman, dieu des ténèbres, sur Ormuzd, dieu de la lumière, durant la saison d'hiver qui, primitivement, alors qu'elle était de 6 mois, commençait avec l'automne); 10° mort de tous les premiers nés (*ver sacrum*). Les amateurs peuvent voir, dans *M. Patrice Larroque*, l'absurdité et les contradictions maté-

rielles du récit de ces fléaux, lorsqu'on s'avise de prendre le texte à la lettre. Nous, nous reconstruisons le mythe ; notre mission n'est pas de pulvériser des textes manifestement impossibles en dehors d'une histoire mythologique.

On sait que la Pâque, ou immolation de l'agneau, fut instituée avant le départ des Israélites. Alors le soleil entrait donc ou se trouvait dans la constellation du bélier au commencement de la saison d'hiver proprement dite, où nous entrons désormais. Nous ne parlerons pas ici du vol des vases d'or, d'argent, des meubles et des vêtements que les Israélites avaient empruntés aux Égyptiens, parce qu'il est impossible que les Égyptiens aient rien pu prêter ni donner à une race qu'ils avaient à un tel degré en abomination ; nous blâmons seulement le Dieu de la Bible d'être assez fripon pour approuver un tel vol. Suivons les Israélites à leur départ, l'Éternel marche devant eux et les dirige, le jour dans une colonne de nuée, la nuit dans une colonne de feu. A peine ont-ils planté leurs tentes sur le bord de la mer Rouge qu'ils voient les Égyptiens accourir à leur poursuite, pour réclamer leurs vases sans doute, car, par une étrange inadvertance du narrateur, ce sont les Égyptiens eux-mêmes qui ont employé la contrainte pour les faire sortir d'au milieu d'eux. Moïse frappe de sa verge les flots de la mer Rouge qui se retire et permet aux Israélites de la traverser à pieds secs ; les Égyptiens s'y aventurent après eux ; mais, à la voix de Moïse, les eaux engloutissent Pharaon, son grand-père adoptif, et toute son armée, comme les déluges d'hiver de Deucalion, de Noé, d'Ogygès ont englouti le genre humain. Avec la sortie d'Égypte finit une révolution sidérale. Une autre commence avec l'entrée au désert jusque la sortie, reproduisant le même mythe sous d'autres formes. Comme le lecteur le rétablira sans peine, si cette recherche offre pour lui quelqu'intérêt, nous croyons pouvoir borner ici cette étude d'un sujet bien connu, pour ne pas ennuyer le lecteur en ayant l'air de le supposer dépourvu de la plus vulgaire intelligence. Il nous suffit d'avoir démontré que

la première partie de la légende mosaïque n'est qu'un mytne solaire analogue à tous les mythes de l'antiquité qui ont le même objectif; mais que les Hébreux, dénués du génie du mythe, n'ont fait que l'emprunter en l'altérant et en le réduisant aux proportions les plus mesquines et parfois les plus grotesques. La seconde partie nous donne les misères de l'hiver dans les privations, les morsures des serpents et les maux de toutes sortes que les juifs souffrent au désert. Le retour du printemps se retrouve dans la manne qui pleut du ciel, les oiseaux qui affluent dans le camp et les femmes païennes dans les bras desquelles les Hébreux se livrent aux amours défendues. Le Sinaï et ses transfigurations au milieu des éclairs et des tonnerres, nous dévoilent assez clairement le triomphe du soleil arrivé au point culminant du ciel sur la ligne du solstice. Après cela viennent les massacres des juifs par le législateur qui devient féroce comme le génie du mal, au point d'en faire égorger vingt-trois mille d'un seul coup, puis sa mort et sa disparition mystérieuse du milieu des hommes qui se fait absolument comme celles de Romulus, de Cyrus et de la plupart des autres personnages symboliques.

ROMULUS.

Proca, né de l'Aventin, donna naissance à deux fils, Numitor et Amulius. Celui-ci détrôna Numitor, son aîné, tua son neveu Égestius, et mit au nombre des vestales (qui ne furent cependant instituées que par Numa), Rhéa-Sylvia (la terre forestière), sa nièce. Mais le dieu Mars, s'introduisant dans le temple où languissait la jeune fille, s'en fit aimer et la rendit mère de deux jumaux, Romulus et Rémus. A la nouvelle de cet événement, Amulius, à qui un oracle avait prédit qu'il serait détrôné par l'enfant qui naîtrait de la jeune fille, la fit enterrer vive pour la punir d'avoir violé ses vœux et fit exposer les deux enfants sur le Tibre, un de leurs ancêtres. Le dieu fluvial veilla sur ses arrières petits-fils, déposa sur le rivage

le berceau dans lequel on les avait placés, et suscita une louve, (constellation céleste de ce nom) qui les nourrit de même qu'une chienne (autre constellation) avait allaité Cyrus, et un pivert, qui leur apporta de même de la nourriture. On sait que ces deux animaux étaient sacrés chez les races sabelliennes, comme le chien l'était dans l'Ériène, l'aigle en Grèce. Cependant Faustulus, attiré par les cris des enfants, les ayant découverts, les recueillit, et les confia aux soins d'Acca Laurentia, sa femme. Les deux jeunes gens, élevés au milieu des bergers, dans une vie d'aventures, se signalèrent bientôt par leurs courses dans les forêts, leurs exploits sur les bandits et les victoires qu'ils remportèrent sur les peuplades voisines à la tête des hardis compagnons qu'ils s'associèrent. Cependant, dans une de ces courses audacieuses, Rémus ayant été défait par une troupe des gens d'Amulius, fut livré à ce dernier, qui l'envoya à Numitor dont il avait ravagé les domaines. Romulus, averti par Faustulus, accourut au secours de Rémus; mais les deux frères sont reconnus par Numitor, leur grand-père, qu'ils rétablissent sur son trône, après avoir poignardé Amulius; comme on le voit, c'est toujours la fable antique d'Horus rétablissant sur son trône son père Osiris précipité aux enfers par Typhon. Aussi le dualisme, se transformant en triade, domine-t-il dans toute cette symbolique de Romulus.

Romulus et Rémus, à la tête de leurs aventuriers, vont ensuite fonder une ville au lieu même où ils avaient été exposés. Ils y construisent une citadelle, ils l'entourent de retranchements, et y appellent toutes les hordes errantes vivant encore de la vie sauvage sur le territoire du Latium. Dès l'origine, on voit la religion, les rites sacrés, les usages, les coutumes et le patronage des Estruques introduit dans la cité sainte. Elle avait été elle-même limitée d'après les cérémonies sacrées qui en rendaient les retranchements inviolables sous peine pour les sacriléges d'être voués et sacrifiés aux dieux. On consulte les augures pour savoir qui donnera son nom à la ville; Rémus en voit six; mais douze, Romulus, qui impose ainsi à la cité

un nom dont le sien ne paraît cependant être qu'un diminutif. Rémus furieux franchit les limites sacrées et tombe sous la lance de Romulus, qui en fait un holocauste aux divinités outragées. En retour, les augures légitiment sa royauté unique; le sacerdoce qui confère tous les priviléges, devient le partage de ses compagnons, les vieux patriciens de la cité aristocratique, et lui-même est reconnu souverain pontife. Ormuzd et Ariman sont de même fils de Zerwane, l'un est le principe bon et sain, l'autre le génie sacrilége et pervers; Ormuzd construit la citadelle céleste, s'entoure des saintes légions et triomphe d'Ariman, le violateur, qu'il précipite au fond des enfers. Tout cela est identique; seulement le mythe est transporté des dieux aux hommes.

Mais Ormuzd doit aussi succomber sous les coups d'Ariman triomphant pendant la saison d'hiver; et ici Rémus ne pourra plus renaître; les mythographes se tirent aussitôt d'embarras en lui suscitant un nouvel ennemi, dans la personne de Tatius. Romulus a enlevé les filles des peuplades voisines pour les distribuer aux compagnons de son Éden et leur faire ainsi goûter toutes les délices de la saison d'été. Tatius lève une formidable armée pour en tirer vengeance. Il est introduit dans Rome par la Vierge Tarpéia, comme Ariman dans le ciel par la vierge constellaire, comme Satan triomphe dans la Bible par la faute d'Ève coupable. Celle-ci est condamnée à la mort pour expier son crime, comme Tarpéia est écrasée au pied du rocher qui portera son nom, sous les boucliers de Tatius et de ses compagnons. Romulus recule d'abord devant son ennemi, se retire dans la partie fortifiée de Rome et laisse Tatius régner seul sur la cité sainte (hiver).

Peu à peu cependant Romulus détermine ses compagnons à tenter un combat décisif contre leur ennemi triomphant. Hersilie (la nature), épouse de Romulus, se mettant à la tête des Sabines se précipite entre les deux armées et force les deux nations à faire la paix et les rois à régner ensemble, sur la cité renfermant les deux peuples réunis (équinoxe de prin-

temps); mais cette bonne intelligence ne peut durer longtemps entre les deux rois, et Romulus profite de la première occasion pour se défaire de son rival qui ne tarde pas à tomber sous sa lance et à lui laisser l'empire.

Resté seul roi, Romulus étend sa domination sur tous les peuples voisins, bien que les Romains doivent mettre après lui tant de siècles à les conquérir. Il gouverne avec une sagesse divine; rend ses peuples heureux, puis monte au ciel en sa qualité de fils du dieu Mars, au milieu des éclairs et des tonnerres qui annoncent ses triomphes et sa gloire. Il était en ce moment occupé à faire la revue de ses légions victorieuses. (Nous sommes en plein été, alors que le soleil arrive au solstice, point culminant de son ascension céleste.)

Dans ce mythe de Romulus, c'est encore le dualisme qui prédomine; la triade s'y montre à peine; mais il n'en est plus de même dans celui de Djemchid, Zoâc et Ferydoun où la trinité obtient cette fois la suprématie.

DJEMCHID.

Le mythe de Djemchid rappelle par ses conceptions celui des plus grandes divinités des deux premières études de ce livre. Il nous apparaît tout à coup, comme Ormuzd, dans l'incomparable éclat d'une splendeur divine. Il fonde Persépolis la plus belle ville du monde, élève au soleil un temple immense dans lequel il se fait représenter en statues colossales, rendant un culte à cette divinité, et construit un palais qui surpasse en grandeur tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Dans une de ses images, placée au fronton de ce palais, on le voyait, saisissant d'une main la crinière d'un lion, tandis que de l'autre il lui plongeait un poignard dans le cœur. Quand il se montrait en public, la splendeur de ses habits et de sa couronne éblouissait les regards des spectateurs à l'égal des rayons du soleil. Son trône était d'or pur et orné de pierreries éclatantes. Bienfaiteur du genre humain, il fut le premier qui planta la vigne

et découvrit l'art de faire du vin, qu'il enseigna à ses sujets, afin qu'ils eussent dans cette généreuse liqueur un remède aux afflictions de la vie. Cette invention lui valut une profonde reconnaissance de la part de ses sujets, qui l'adorèrent comme une divinité bienfaisante et couvrirent l'Iran de ses statues. A ces caractères de l'âge d'or, il est facile de voir que nous venons de peindre la saison d'été suffisamment désignée d'ailleurs par la victoire de Djemchid sur le lion du solstice.

Le bon roi jouissait en paix du bonheur de ses sujets, lorsque tout à coup un prince de l'Occident, conquérant féroce et sanguinaire, lui déclara la guerre et envahit ses États. Par un de ces revirements subits qui sont le propre des masses ingrates et perfides, une partie de l'armée de Djemchid se déclara contre lui et passa dans les rangs de son ennemi. L'autre partie fut défaite et prit la fuite. Djemchid, chassé du trône courut se cacher dans la province du Seistan, où une princesse du pays, jeune et belle, lui dévoua sa vie, et, au fond de sa retraite inconnue, lui prodigua tous les soins de l'amour le plus tendre et le plus magnanime. Comme la glorieuse Éponine des Gaules, elle mit au monde au fond d'un antre, un charmant enfant, nommé Féridoun, dont devait un jour provenir Roustan, le plus célèbre des héros de la Perse. Mais à peine l'enfant était-il né, que Zoâc parvint à découvrir sa retraite. Pour échapper à la mort, Djemchid s'enfuit aussitôt dans les Indes avec sa femme et son enfant, puis parcourut la Chine, la Tartarie et le Thibet, toujours poursuivi par les émissaires de l'implacable usurpateur qui lui avait ravi son trône et sa couronne. A la fin, les sicaires de Zoâc parvinrent à s'emparer du roi fugitif, et l'amenèrent au tyran qui l'accabla d'humiliations et le condamna à périr sous ses yeux dans les plus horribles supplices. Ces tortures rappellent sous plus d'un point celles de la passion du Christ. On le cloua entre deux poutres, on le suspendit en l'air et on scia son corps avec une arête de poisson. A la nouvelle de ce terrible trépas, la malheureuse veuve de

Djemchid ne voulut pas survivre à son époux et se donna la mort, laissant son fils pour venger les auteurs de ses jours.

Jusqu'ici le mythe nous a clairement montré les deux saisons de l'année primitive. Djemchid se confond avec Ormuzd, et Zoâc, dont le règne doit durer mille ans (nombre symbolique), s'identifie au noir Ariman. Pour rendre cette identité plus sensible encore, Ferdouci nous le représente comme l'allié du dieu des ténèbres qui le détermina à assassiner son vertueux père Murdas et à manger de la chair des bestiaux et surtout de celle de la vache, action la plus impie qui se puisse concevoir. Orgueilleux d'avoir formé un tel disciple, Ariman l'embrassa sur les deux épaules, et chaque baiser donna naissance à un effroyable serpent. Depuis ce moment, les deux monstres dressèrent leurs têtes sifflantes au dessus de celle du monarque, qui fut forcé de les nourrir de cervelles humaines pour préserver la sienne de leurs atteintes. Chaque jour, deux Persans furent dévoués à la nourriture de ces monstres.

Cependant le sort étant tombé sur les deux fils d'un forgeron d'Hispahan, nommé Kawèh, ce père outragé, s'armant d'un indomptable courage, résolut de sauver à la fois ses enfants et son pays. S'enfuyant avec les deux jeunes gens dans les montagnes, il rassembla des partisans autour de lui et se déclara l'adversaire acharné de Zoâc et de toute sa race maudite. Feridoun, fils de Djemchid, vint rejoindre l'armée du forgeron. Depuis longtemps, l'usurpateur poursuivait le jeune prince dans le dessein de se défaire de ce dangereux compétiteur au trône. Mais Feridoun échappa toujours comme par miracle aux poursuites du tyran. Lorsqu'il était encore enfant, il avait reçu un asile chez un berger, où une vache le nourrissait de son lait. Zoâc, ayant découvert sa retraite, envoya des assassins pour l'égorger; mais le jeune prince fut sauvé pendant qu'on massacrait son père nourricier et la vache qui avait été sa nourrice. En mémoire de cette cruauté, le prince portait pour arme une masse de fer terminée par une tête de vache. Pour témoigner sa reconnaissance à

Kawèh, Feridoun voulut que le tablier du forgeron devint l'étendard de son armée. Il le fit orner de pierres précieuses et par la suite il en fut tellement couvert que son prix fut inestimable.

Les deux armées ne tardèrent pas à s'avancer l'une contre l'autre. La victoire demeura longtemps incertaine, car Zoàc était protégé par tous les enchantements que pouvaient imaginer les esprits des ténèbres, et ce n'était qu'avec d'inexprimables difficultés que le roi parvenait à en triompher. A la fin cependant le bon droit l'emporta. Zoàc fait prisonnier fut mis à mort et Féridoun rendît ses sujets heureux jusqu'au moment où il fut dépossédé par ses trois enfants, entre lesquels il avait partagé le monde.

ZAL.

Zam était un des meilleurs ministres que la Perse eut jamais possédé. Son premier fils étant venu au monde avec des cheveux blancs, il lui donna le nom de Zal, qui signifie vieux ; mais s'imaginant qu'il devait être le fruit de quelque mauvais génie, il le fit exposer sur une haute montagne voisine du soleil et bien éloignée de la demeure des hommes. Un griffon femelle, nommé Sémurgh (trente oiseaux), s'empara de l'enfant, le nourrit, et le protégea contre tous les dangers. Cependant, depuis l'exposition de son fils, Zam ne cessait de se reprocher sa barbarie. Un jour que le sage déplorait son malheur, une voix mystérieuse lui apprit que le protecteur du monde avait eu pitié de son fils et l'avai sauvé du trépas , Zam partit aussitôt pour la montagne d'Elbary (monts Elbourz) et la gravit jusqu'à son sommet, avant de retrouver l'enfant qu'il cherchait. Le jeune prince, instruit à respecter son père, le reconnut, se prosterna devant lui, le suivit à la cour, puis dans le gouvernement d'une province où ses aventures devinrent l'origine de plus d'un conte de fée et de la plus belle des légendes scandinaves.

L'éducation du jeune prince lui avait laissé un goût passionné pour les excursions solitaires et pour la chasse. Un jour qu'il s'était laissé entraîner à travers des pays inconnus, il arriva au pied d'une tour enchantée, où se trouvait une belle princesse captive, qui, du haut de sa prison, l'implora d'un regard baigné de larmes. Elle lui apprit que sa main et les immenses trésors renfermés dans la tour devaient être le prix de celui qui parviendrait à la délivrer avec son consentement. Zal enflammé d'enthousiasme ne brulait déjà plus que du désir de faire une pareille conquête, mais aucun moyen de la tenter ne s'offrait à son imagination, car la tour était fort élevée, et les murs, d'une pierre dure et glissante, n'offraient ni la plus légère saillie, ni la plus mince ouverture. Heureusement pour Zal qu'avant de le quitter, le griffon qui l'avait nourri lui avait donné trois plumes en lui conseillant d'en brûler une chaque fois qu'il se trouverait dans un grand embarras. L'occasion était pressante; à peine eut-il employé le talisman, que la belle princesse, ingénieusement inspirée, détacha ses beaux cheveux, qui, prenant un accroissement subit, tombèrent en anneaux jusqu'au pied de la tour. Zal les saisit à l'instant et s'en servit comme d'une échelle pour arriver jusqu'à la divine Boudabah qu'il ne tarda pas à épouser. C'est de cette union que naquit le célèbre Roustan, dont la légende purement poétique ne nous parait présenter aucun caractère symbolique. Quant à celle de Zal nous ne l'avons rapportée qu'à cause des analogies qu'elle offre avec le magnifique mythe scandinave de Sigurd que nous allons exposer comme une des plus belles conceptions du génie antique.

SIGURD.

En ce temps-là, régnait la royale famille des Volsungs, c'est à dire des fils de la splendeur. Odin en avait été le père; Sigurd, fils de Sigemund et de Hierdis, en était le dernier

rejeton. Arrivé à l'âge de l'adolescence, il sortit un jour de la demeure paternelle, seul, à cheval, pour aller consulter Griper, le frère de sa mère et le plus savant des hommes, car il connaissait également le passé et l'avenir. Arrivé au château de son oncle, comme il n'y était pas connu, il se fit annoncer par un serviteur, qui s'en fut dire à son maître : « Un inconnu est en dehors du château; il se dit fils de Sigemund et de Hierdis. Il désire te voir, prince. L'aspect de ce héros est magnifique. » En entendant ces paroles, le roi des héros se leva, sortit de sa chambre, et courut recevoir le prince avec la plus touchante cordialité. Après avoir exercé à son égard tous les devoirs de l'hospitalité, il répondit avec bienveillance à toutes les questions que le jeune homme lui fit sur sa destinée. « Sais-tu, frère de ma mère, comment s'écoulera ma vie? » — « Tu deviendras l'un des plus illustres héros de la terre et ta gloire surpassera celle des rois. Nul ne t'égalera en libéralité ; ton nom sera célébré sous le soleil parmi ceux des guerriers qui auront gouverné avec le plus d'éclat la tempête des lances ; ta science surpassera celle des plus savants mortels et la beauté de tes formes restera sans égale. Mais pour devenir aussi retentissante, ta vie doit être courte et semée de mille infortunes; elle sera longue, au contraire, si tu conseus à la couler dans une paisible obscurité. » — « Parle, ô bon roi, ô prince plein de sagesse, que me faudra-t-il faire pour atteindre une pareille gloire, quand je serai sorti de ta demeure? » Griper lui apprend alors qu'il doit commencer par venger son père, tué dans un combat. Après ce premier exploit, il lui faudra triompher du serpent affamé couché dans la bruyère de Gnita et gardien d'un trésor dont sa victoire le rendra possesseur. Ce trésor provenait du rachat du meurtre du nain Ottar qui se rendait souvent à la chute d'eau d'Andvare métamorphosé en loutre pour y saisir le poisson qu'il dévorait. Loke l'ayant aperçu, le tua d'un coup de pierre, et les ases s'emparèrent de la peau de la loutre ; mais ayant montré cette capture aux frères d'Ottar, ceux-ci se

saisirent de leur personne et pour leur rendre la liberté, leur imposèrent l'obligation de remplir d'or toute cette peau et de l'en couvrir encore extérieurement. Lorsqu'il eut reçu ce prix du meurtre, Chreidmar en confia la garde à ses deux fils, le dragon Fafner de la bruyère de Gnita et le nain Réginn le plus adroit et le plus savant des magiciens. Sigurd, après avoir conquis le trésor, devra délivrer la plus belle des Valkyries, ces divinités guerrières auxquelles Odin avait remis le sort des combats. Brunehilde (Sigurdifra), ayant un jour tué dans une bataille le favori du père des dieux, celui-ci la condamna à vivre loin du champ de bataille et à couler sa vie dans un sommeil dont elle ne devait se réveiller que pour être assujettie au mariage et à la mort. Elle repose toute armée sous l'empire d'un magique assoupissement au sommet d'une montagne entourée de flammes. Délivrée de ses liens, elle enseignera à son libérateur toutes les runes qui sont du domaine des hommes; elle lui apprendra à parler les diverses langues de la terre; lui fera connaître l'art de composer les baumes propres à guérir les maux des hommes; mais elle ne pourra le soustraire aux influences magiques qui rempliront son cœur d'un autre amour que le sien, destiné à devenir pour lui la source des plus amères douleurs.

Sigurd se prépara à réaliser les brillantes quoique fatales destinées que le ciel lui réservait. Il se rendit d'abord auprès de Réginn, ce magicien, aussi colérique que savant; il s'en fit aimer et en reçut une éducation brillante et une instruction qui surpassait celle des autres hommes (c'est Achille instruit par le centaure Chiron). Les dieux donnèrent alors au héros le cheval intelligent Grani. Réginn lui fabriqua le célèbre glaive qu'il appela Gram. Celui-ci coupait avec autant de facilité que de l'eau un morceau de laine flottant, et Sigurd, pour l'essayer, fendit en deux d'un seul coup l'enclume de son maître. Lui-même devait conquérir le casque merveilleux dont la vue frappait de terreur les bêtes et les hommes.

Réginn excite d'abord Sigurd à tuer Fafner pour s'emparer

de son trésor; mais le héros s'écrie : « Les fils de Hunding riraient bien si je me mettais à la recherche d'un trésor avant d'avoir vengé sur eux la mort de mon père. » Et, forçant Réginn à lui construire un navire, et à l'accompagner, ils se mettent en mer à la poursuite des meurtriers; mais la tempête les jette au pied d'une haute montagne qui s'élève au milieu des flots. Un géant se voyait au sommet. A l'aspect du navire ballotté par les vagues, il s'écrie : « Quels sont ceux qui montent les chevaux de Raefil, ces hautes vagues de l'Océan retentissant? Les voiles sont couvertes d'écume, les navires ne résisteront pas à la tempête. » — « Ces vaisseaux portent Sigurd et nous, répond Réginn; il fait un ouragan qui conduit droit à la mort; les vagues plus élevées que nos antennes tombent à pic. Les planches se sépareront : qui s'informera d'elles? » — « On me nommait Chnikar à l'époque où je réjouissais le corbeau, ces fils des Voëls, et lorsque je remportais des victoires. Maintenant tu peux m'appeler l'Homme de la montagne. Recevez-moi à bord et je vous sauverai. » Dès qu'il fut sur le navire, la tempête s'apaisa et Sigurd lui demanda : « Quels signes pouvaient être regardés comme des présages heureux, quand on lançait le glaive pour combattre? » Chnikar chanta : « C'est un signe heureux pour l'homme revêtu d'une armure d'être suivi du corbeau croassant; de voir des hommes ambitieux qui se battent; d'entendre hurler les loups sous les branches du frêne et surtout de les voir marcher devant soi; enfin ils remportent la victoire, ceux qui voient distinctement les braves jouer avec le glaive et qui rangent l'armée avec la promptitude de l'éclair. Mais si ton cheval bronche en allant au combat c'est le signe d'un grand danger; si tu tombes le signe est plus fatal encore. Donc que tout homme soit peigné, lavé, rasé dès le matin, car il ignore où sera son gîte le soir. »

Sigurd, doué de la science des augures militaires, courut alors attaquer les fils de Hunding, et remporta sur eux une grande victoire. Selon l'usage des Scandinaves, il grava, de la

pointe de son glaive, la figure sanglante d'un aigle sur le dos du meurtrier. Alors Réginn chanta : « Maintenant que la face de l'aigle a été ciselée, sur le dos sanglant du meurtrier, en expiation du trépas de Sigemund, tu es le plus grand des fils de rois qui ont arrosé la terre de sang et rassasié les corbeaux. » Jupiter commence de même par venger son père Saturne précipité au fond du Tartare par les Titans.

Sigurd et Réginn se rendirent ensuite dans la bruyère de Gnita, où ils découvrirent le sentier sur lequel Fafner se glissait pour descendre vers la rivière. Sigurd y fit un grand trou où il se blottit. Fafner en glissant de dessus son trésor, lança du venin et passa au dessus de la tête de Sigurd. Celui-ci, le frappant alors, lui enfonça son épée dans le cœur. Fafner bondit de douleur, frappa la terre de sa tête et de sa queue, et se roula dans d'horribles convulsions. Sigurd, sortant alors de son trou, ils se virent face à face et le monstre mourant lui cria : « Jeune homme quelle mère t'a porté dans ses flancs et de quel héros es-tu fils, toi qui as pu tremper ta lance dans le sang du dragon? Le glaive est resté dans mon cœur. » — « Je m'appelle Sigurd, moi qui t'ai tué et Sigemund était mon père. » — « Qui t'a conseillé jeune homme aux yeux brillants, fils d'un père à l'humeur sauvage? » — « Je n'eus d'autre conseil que mon courage, et mon glaive a fait le reste. Rarement devient-il brave celui qui tremble étant enfant. » — « Et moi, je vais te prédire la vérité en te maudissant : cet or retentissant, ce trésor qui étincelle comme le feu, causera ta mort. Réginn, mon frère, m'a lâchement trahi; il te traitera de même et sera la cause de notre mort à tous deux. »

Sigurd se rit de ces avertissements. Lorsque Réginn, qui s'était caché dans la bruyère pendant que le héros attaquait le monstre, revint en le voyant essuyer son glaive, il s'écria : « Honneur à toi, Sigurd! tu as remporté la victoire et tué le dragon. Je te proclame le plus vaillant des hommes. » — « Tu t'es éloigné pendant que je teignais mon glaive dans le sang de Fafner, ô toi qui te disais intrépide! Combien d'hommes

qui se vantent de courage sans avoir jamais rompu un glaive dans le cœur de leur semblable! » — « Si la blessure de mon frère est ton œuvre, cependant j'y suis pour quelque chose... Le vieux démon serait resté longtemps couché sur son or, si tu n'avais point eu le glaive tranchant que j'ai fait pour toi. » — « Le courage est préférable au fil du glaive. On a vu souvent l'homme courageux remporter la victoire avec une arme émoussée. Il est vrai cependant que tu es pour quelque chose dans mon triomphe, puisque c'est toi qui m'as conseillé de gravir ces hautes montagnes et que le serpent hideux posséderait encore la vie et son or, si tu ne m'avais excité à tenter cette aventure. » Sigurd, arrachant alors le cœur du monstre, le fait aussitôt rôtir sur un brasier ardent, ayant posé le doigt sur ce met étrange pour savoir s'il était cuit, il se brûla et porta le doigt à ses lèvres; mais à peine le sang de Fafner les eût-il touchées, que le héros comprit le chant des oiseaux gazouillant dans les broussailles. Une hirondelle chantait : « Réginn étendu sur la bruyère, n'a poussé le héros à tuer Fafner que pour s'emparer lui-même du trésor de son frère qu'il brûle désormais de venger. » Une seconde continua : « Que cet instigateur de perfidie descende plus court de la tête dans l'abîme et Sigurd pourra disposer seul de tout l'or de Fafner. » Sigurd alors chanta : « Le sort ne sera point assez puissant pour soustraire l'infâme qui me trahit et médite mon trépas, à son arrêt de mort. Que les deux frères aillent donc se réunir dans l'abîme! » Et il tua Réginn en lui coupant la tête. Alors une hirondelle chanta de nouveau : « Maintenant Sigurd taché de sang agirait sagement si, après avoir rôti le cœur de Fafner, il mangeait ce brillant nerf de la vie. » Sigurd mangea le cœur du dragon et se sentit aussitôt animé d'une force surhumaine. Il se baigna dans son sang et de fines écailles plus impénétrables que le diamant couvrant tout son corps, le rendirent invulnérable, excepté entre les deux épaules où s'était attachée une feuille tombée d'un arbre pendant qu'il se baignait. Sigurd suivit à cheval les traces de Fafner jusqu'à son antre. Il trouva

celui-ci ouvert et les portes de fer entrebâillées; l'or était enfoui dans le sol à l'endroit où il dormait étendu au dessus de son trésor. Le héros trouva celui-ci si considérable, qu'il en remplit deux caisses. C'est là aussi qu'il prit le casque d'Aeger, la cotte de maille en or, le glaive Chrotta et beaucoup d'autres objets précieux. Ainsi finit le mythe symbolique des triomphes du soleil pendant la saison du printemps.

Un chant d'hirondelles ouvre la saison des flammes de l'été qui embrasent de leurs feux le front du firmament figuré par une haute montage. « Sur la montagne de Hind, ô Sigurd, s'élève une salle environnée d'une fournaise de flammes; elle est tout entière bâtie avec des murailles de l'or le plus pur; sur la montagne dort une femme habituée à la guerre (la vierge moissonneuse de la saison d'été tranche ici la vie des hommes de sa terrible faucille); le feu se joue en langues ardentes au dessus de sa tête; Odin a fixé autrefois l'épine du sommeil dans le manteau de la jeune fille; tous les héros voudraient pouvoir arrêter leur choix sur elle. A toi seul, ô jeune guerrier, il appartiendra de contempler le visage de la jeune fille, qui jadis était montée sur un aigle en sortant des batailles. » Stimulé par ces chants prophétiques, Sigurd s'avança vers les montagnes de Hind. Le feu sifflait, la terre tremblait, la flamme ondoyante s'élevait jusqu'aux nues qu'elle léchait de ses langues brûlantes. Sur la cime de la montagne se dressait un château fort au faîte duquel flottait une bannière éclatante. Peu de héros auraient osé s'avancer à travers le feu jusqu'à cette forteresse aérienne. Mais Sigurd, excitant Grani avec le glaive, traverse ces brasiers ardents, ces nuages de feu et de flammes. Bientôt il pénètre dans les salles étincelantes. Il y voit un beau jeune homme qui dormait sous ses armes. Sigurd lui ôte son casque et demeure ravi d'admiration à l'aspect de la plus ravissante jeune vierge qu'eussent jamais contemplée des regards humains. Fendant sa cuirasse de son épée, il la réveille en sursaut. Alors elle se lève, salue le jour et les rayons, fils du jour, la nuit et la terre, fille de la nuit; elle salue aussi les dieux

et les déesses qui donnent le pouvoir, le savoir et l'éloquence. Elle demande à son libérateur le nom qu'il porte dans la mémoire des hommes. Dans un chant lyrique, elle lui enseigne les ruses de la victoire, de l'amour fidèle, de la préservation contre les embûches et les poisons, de la délivrance des prisonniers et des femmes enceintes, celles aussi qui calment les tempêtes, qui guérissent les blessures, qui donnent l'éloquence et l'esprit, la force et la prospérité. Elle lui révèle ensuite les préceptes de la morale. En voici les douze prescriptions, répondant aux douze mois de l'année zodiacale, comme le décalogue mosaïque répond aux dix mois de l'année primitive: « 1° Honore tes parents de manière à être toujours sans reproche à leur égard et supporte même sans te venger leur injustice; 2° ne fais pas de faux serments, car le parjure n'est qu'un misérable que les dieux châtieront; 3° n'outrage personne, supporte l'injure, mais fais expier au coupable la calomnie qui ternirait ton honneur; 4° ne te livre pas au vice avec les femmes perverses qui corrompent le cœur, énervent le corps et enlèvent à l'homme toute prudence; 5° respecte toute femme qui n'est pas ta légitime épouse, que ni sa beauté, ni sa parenté, ni ses inclinations pour toi ne troublent ton sommeil; 6° éviter l'ivresse, cause d'abrutissement et de malheur et ne dispute jamais avec le guerrier pris de boisson; 7° que les hommes courageux vident ensemble leur querelle sans détruire leurs possessions ni celles des autres; 8° ne t'expose pas témérairement au danger sans en connaître l'étendue et les moyens d'en triompher; sache te soustraire avec prudence aux embûches de tes ennemis; 9° honore la dépouille des morts quel qu'ait été le genre de leur trépas; lave-les, peigne-les, enterre-les sous la colline tumulaire et invite-les à dormir en paix; 10° défie-toi des promesses et des attentions de ceux qui ont vu périr par tes mains un membre de leur famille, car le loup de la vengeance grandit chaque jour dans leur cœur; 11° que les princes appelés à être les premiers parmi les hommes, ne s'enorgueillissent et ne croient pas posséder les

connaissances militaires et sociales qu'ils n'ont pas, mais qu'ils s'en instruisent; 12° avant d'agir, considère toujours l'origine et la fin de toutes choses pour te diriger. » Nous ne croyons pas que le décalogue mosaïque, donné comme celui-ci sur une montagne enflammée, ait rien qui lui soit supérieur, bien au contraire. Les discours de la déesse devenue mortelle ravissent le cœur du héros qui s'écrie dans le transport de son admiration : « Jamais je n'aurai d'autre épouse que toi, ô vierge plus savante que tous les mortels; tu m'appartiendras, je le jure, car tu es tout à fait selon mon sens! » Elle répondit : « Je te préfère à tous les hommes, ô Sigurd! » Et tous deux confirmèrent par des serments la fidélité qu'ils se promirent l'un à l'autre. Mais la fatalité et la malédiction du trésor, doit troubler ces desseins. Ici se termine donc la saison de la lumière, de l'été, de l'Éden, l'âge de la vertu et de l'innocence, des lois et de la morale. Nous allons entrer dans les temps de la malédiction, sortir de l'Éden où règne l'immortalité pour être précipité dans les régions des douleurs, des angoisses et de la mort qui est l'hiver.

Sigurd, le fils de la lumière, va chercher aventure aux pays des Niflungs, les fils des ténèbres. Là règnent trois frères : Gunar, Hogni et Guttorm. Il s'allie avec eux, chasse, combat, festoie avec eux, et leur sœur Gudruna le trouve si beau, si vaillant, si parfait qu'elle s'éprend pour lui de la plus ardente passion. Mais Sigurd serait demeuré inébranlable dans la fidélité qu'il avait jurée à la Valkyrie, si la mère de Gudruna ne lui eût fait prendre un breuvage magique qui enleva de son cœur le souvenir de Brunehilde, comme l'incarnation rend les dieux de l'Inde sujets à l'illusion de la matière et à toutes les faiblesses humaines. Son corps se remplit de la plus tendre inclination pour Gudruna, qu'il épouse en légitime mariage. Les dieux rendent aussitôt la belle déesse que le mariage n'a point délivrée, de nouveau prisonnière sur la montagne de Hind. Gunar en entend parler, il la convoite pour épouse et n'a plus de paix qu'il ne l'ait conquise. Mais il faut que Sigurd

l'accompagne dans cette lointaine entreprise, car nul autre que le vainqueur du dragon ne peut franchir le feu qui enveloppe la montagne. Il change donc de forme avec Gunar : c'est sous ces traits empruntés qu'il arrive une seconde fois jusqu'à Brunehilde et en triomphe dans des combats de géants. Il partage alors sa couche pendant trois nuits; mais il place entre elle et lui son épée nue, et remet la vierge pure et respectée à son frère d'armes. Cependant Brunehilde, qui n'a rien oublié, ne connaît plus de joie; elle trouve son plaisir dans des pensers cruels; elle ne pardonne point à Sigurd; elle veut le tenir dans ses bras ou le voir mort à ses pieds; elle excite Gunar à le faire périr. Gunar se concerte avec ses frères; le souvenir du trésor fatal les séduit et les décide, « car il est bon, disent-ils, de posséder l'or des fleuves, de jouir des biens de la vie qui s'acquièrent par les richesses, et d'être assis dans un palais en y goûtant les fruits de la félicité. » Guttorm, le plus jeune des trois frères, attire donc le héros dans une grande chasse, au sein de la forêt. Les boissons manquent à dessein; Sigurd a soif; il se dirige vert une fontaine que lui indique le jeune prince, et, pendant qu'il se penche vers la source, débarrassé de ses armes, le traître le transperce d'un bois fatal qu'il lui enfonee entre les deux épaules, au seul endroit où le héros n'était pas invulnérable.

Gudruna pensa mourir lorsqu'on lui rapporta le cadavre de son jeune et vaillant époux. Elle ne pleura point, elle ne frappa point ses mains l'une contre l'autre, elle ne se plaignit pas comme font les autres femmes. Les iarls s'approchèrent d'elle avec respect pour tenter d'adoucir l'immensité de cette poignante douleur, mais ils ne purent faire couler une seule larme des yeux de la jeune épouse que la douleur oppressait et qui ne demandait plus qu'à mourir. Les nobles filles des iarls vinrent aussi se ranger autour du corps du héros et, dans l'espoir d'adoucir l'amertume des angoisses de sa fiancée, chacune d'elle raconta sa plus grande douleur; mais aucun de ces malheurs ne parut à Gudruna comparable à celui de la

perte de Sigurd, et pas un de ces récits poignants ne put faire jaillir une larme de ses yeux. Gullrœnd dit alors : « Mère, tu ne sais guère comment il faut parler aux jeunes femmes. Elle a ordonné de couvrir d'un voile le corps du héros lâchement assassiné. Qu'elle le revoie tu verras couler ses larmes. » En parlant ainsi, Gullrœnd ôta vivement le voile qui recouvrait la face de Sigurd et, tournant les joues du prince vers les genoux de sa femme, elle lui dit : « Regarde, ô Gudruna, le visage de ton bien aimé, pose tes lèvres sur celles de celui que tu as pressé dans tes bras quand il vivait. » Gudruna n'eut pas plus tôt aperçu les traits de son époux, ses cheveux trempés de sang, ses yeux jadis si brillants maintenant éteints, sa poitrine déchirée par le glaive, qu'elle se renversa en arrière, laissa le bandeau de ses cheveux se détacher, et courba sa figure devenue ardente en laissant tomber une pluie de larmes sur ses genoux. Ses oies chéries (oiseaux prophétiques) joignirent leurs cris plaintifs aux siens, et Gullrœnd s'écria : « L'amour que vous aviez l'un pour l'autre est le plus fort qu'on ait vu parmi les enfants des hommes : tu ne pouvais trouver de repos, ma sœur, ni hors de chez toi, ni loin de Sigurd. » Alors Gudruna s'écria : « En voyant Sigurd au milieu des fils de Giuke, il apparaissait comme la plus belle des fleurs au milieu d'une prairie, comme un diamant entre toutes les perles précieuses et les héros qui combattaient autour de la lance de Sigurd me trouvaient aussi plus grande que les filles d'Odin. Maintenant je ne suis plus qu'une feuille arrachée par la tempête et tombée auprès de mon prince privé de vie. Il me manque sur le trône et sur ma couche le cher objet de ma tendresse. La faute en est à mes frères inhumains; ce sont eux qui ont fait mon malheur, qui arrachent des larmes amères à leur sœur, qui dévastent le royaume témoin de leurs serments. Mais tu ne jouiras point de cet or, ô Gunar. Les anneaux que tu avais juré de donner à Sigurd seront la cause de ta perte. Ah! il y avait plus de joie dans ce palais le jour où le héros partit pour aller demander la main de Brune-

hilde. C'est cette furie qui a causé toutes nos infortunes. » Brunehilde, entendant ces paroles, s'écria : « Qu'elle soit privée de mari et d'enfant, la sorcière qui est parvenue à te soulager en te faisant pleurer, ô Gudruna, la prostituée qui t'a fait recouvrer la parole ce matin. » Gullrœnd répliqua : « Taistoi, horreur des femmes, malheur des héros, amer chagrin de sept rois, la plus grande perturbatrice du repos du monde. » N'est-ce point là l'Ève de Moïse qui, après avoir fait d'abord le bonheur d'Adam dans Eden, devient ensuite la cause de sa perte, de sa condamnation aux douleurs et au trépas et le principe de tous les maux du genre humain ?

Mais Sigurd ne descendra pas seul aux régions de la mort et des ténèbres. De même qu'Ève suit Adam dans le séjour du bannissement, Brunehilde veut suivre Sigurd aux enfers. Elle fait dresser un vaste bûcher : « Élevez-le, dans la plaine, assez large pour qu'il puisse nous recevoir tous, nous qui mourons avec Sigurd. Qu'on le couvre de voiles, de boucliers et de riches tapisseries, et qu'on y brûle le guerrier à côté de moi. Qu'on brûle, de l'autre côté, mes serviteurs ornés de colliers précieux, que deux soient à la tête avec deux éperviers, que le partage soit égal. Qu'entre nous on place l'épée d'or, le glaive à la pointe acérée, comme il fut placé le jour où nous montâmes dans la même couche, où l'on nous appelait du nom d'époux. Alors les portes étincelantes de la Valhalla ne retomberont pas sur nos talons ; s'il est entouré de mon cortége, le voyage ne se fera pas sans éclat ; car cinq de mes servantes l'accompagneront, et huit serviteurs, de naissance illustre, et l'esclave qui a bu le même lait que moi. J'en ai beaucoup dit, j'en dirais plus encore si le glaive me permettait de parler. La voix me manque ; ma blessure s'enflamme. J'ai proféré la vérité ; c'est ainsi qu'il fallait mourir. » Ne dirait-on pas une suttée indienne où les femmes se précipitent dans le bûcher de leur mari. Brunehilde s'était frappée de son glaive comme la Didon de Virgile. Elle expira de même, en prédisant à ses frères d'implacables vengeances. Ces vengeances

remplissent une suite de chants, où la veuve de Sigurd se baigne dans le carnage et dans le sang. Quant à Sigurd, c'est une croyance générale que le héros habite une caverne souterraine où les braves des âges suivants viennent le rejoindre jusqu'au jour où le destin le fera revenir sur la terre, resplendissant de gloire, victorieux et plus puissant que jamais.

Si nous avons été long en rapportant ce poème, le lecteur ne doit s'en prendre qu'à la beauté de ce mythe symbolique, une des plus magnifiques expressions des révolutions annuelles de la nature qu'ait conçu l'esprit humain. Tout y est grand, magnifique et d'une simplicité charmante. La lutte s'engage entre les Volsungs et les Niflungs, entre les fils de la lumière et ceux des ténèbres. Sigurd est le rejeton d'Odin ou Odin lui-même, c'est à dire le soleil sous un autre nom. Il est le chef des fils de la lumière d'été contre les champions des ténèbres ou de l'hiver. Il engage le combat avec le grand dragon céleste des constellations hivernales, il en sort vainqueur, initié au langage des oiseaux qui est celui des oracles, invulnérable enfin. Il s'empare des trésors de l'été et délivre la vierge constellaire jusqu'alors captive des mauvais génies, c'est à dire la nature qu'il épouse et qu'il féconde. Mais une invincible fatalité entraine le héros ; elle l'engage dans l'alliance des enfants des ténèbres, il devient leur victime, il tombe sous les coups du génie du mal, mais pour ressusciter triomphant des puissances infernales. Comme tout dans ce mythe admirable rappelle l'Orient, on ne peut guère douter que la tradition poétique ne soit née sous le même ciel, dans ces temps reculés où les races scandinaves attendaient encore, aux confins de l'Asie, le moment de leur migration.

ACHILLE.

On pourrait rapprocher le mythe de Sigurd de celui d'Achille. Dans Homère l'héroïsme grec se dégage des circonstances mythiques des fables primitives pour se jouer plus

à l'aise dans toutes les fantaisies de l'imagination. Au siége de Troie on ne voit plus ni dragon, ni magicienne; mais il y a encore une femme fatale et un trésor. Achille aussi est issu d'un sang divin. Les destins lui ont promis comme à Sigurd une vie courte, mais un nom immortel. Il porte aussi une armure merveilleuse et ses chevaux prophétisent. Trempé dans un bain sacré, il en est sorti invulnérable, excepté au seul endroit où la flèche de Pâris doit l'atteindre. Il meurt frappé en trahison par celui dont il va épouser la sœur. Mais la croyance populaire le fait revivre dans les îles fortunées où il se repose de tous ses travaux. A la rigueur, on ne saurait méconnaître l'identité des deux récits; toutefois la mythographie d'Achille ne porte plus que des traits trop effacés des grandes épopées primitives, et le mérite de celle d'Homère réside dans de toutes autres perfections que celle de la fidélité symbolique des créations. Celle de Jason, au contraire, offre encore d'admirables caractères de la légende primordiale.

JASON.

Jason, le brillant fils de la lumière descendait des dieux saints par son père Eson et sa mère Alcimède. Son père, roi d'Iolchos, en Thessalie, ayant été détrôné par Pélias, l'oracle prédit que l'usurpateur serait chassé par un fils d'Eson. Aussi, dès que le prince fut né, Pélias chercha-t-il tous les moyens de le faire périr; mais la mère s'enfuit secrètement avec l'enfant sur le mont Pélion, ou le centaure Chiron, qui fut aussi le précepteur d'Achille, lui apprit toutes les sciences et toute la sagesse qu'il possédait, lui le plus savant des mortels. Il l'instruisit surtout dans la médecine, ce qui fit donner à son élève le nom de Jason au lieu de celui de Diomède qu'il avait reçu à sa naissance. On sait que les pontifes juifs des derniers temps changeaient leur nom de Josué ou de Jésus en celui de Jason, preuve de l'identité de ces vocables, qui, comme nous le savons, dérivent de Dies ou Jès, qui signifie

lumière, jour ou soleil (Hélios), ce grand guérisseur des maux de l'hiver par l'abondance de l'été.

Jason, âgé de 20 ans (les dix mois de l'année multipliés par les deux saisons primitives, comme les 30 ans du Christ, à son apparition, désignent les 10 mois de l'année multipliés par les trois saisons), résolut d'aller reconquérir le trône dont on avait chassé son père. Sur l'avis de l'oracle, il se vêt à la manière des Magnésiens, recouvre cet habillement d'une peau de léopard semblable à celle de Chiron, se munit de deux lances et se dirige vers Iolchos. Chemin faisant, il arriva sur le bord du torrent Anaure qui était débordé, et y rencontra une pauvre vieille, qui paraissait bien embarrassée, parce qu'elle n'avait nul moyen de traverser le fleuve. Noble et généreux, Jason s'offrit aussitôt à la transporter sur ses épaules jusqu'à l'autre rive. La vieille enchantée d'une telle proposition accepte sans hésiter, mais à peine Jason eut-il traversé les eaux, que se transformant tout à coup en une femme d'une beauté et d'une majesté incomparables, elle lui fait voir en elle la fière Junon, la reine des dieux et des hommes, qui, en reconnaissance du dévouement de Jason, lui promit sa protection dans tout ce qu'il entreprendrait [1]. Arrivé à Iolchos, le héros attire l'attention de tout le peuple par sa beauté, ses allures majestueuses et guerrières, se fait connaître pour fils d'Eson, et redemande hardiment à son oncle la couronne qu'il a usurpée. Des songes effrayants, enfants de la nuit et des ténèbres, venaient de révéler à Pélias que, pour consolider le trône d'Iolchos, il fallait apaiser les mânes de Phryxus, assassiné en Colchide et en rapporter la Toison d'Or, qui était l'ancien palladium de la cité. Pélias révèle ces songes à Jason et lui jure par Jupiter que, comme il n'a pas d'enfants, s'il revient victorieux, il lui rendra le trône qui lui appartient.

[1] Telle est l'origine de la légende de saint Christophe portant l'enfant Jésus au delà d'une rivière débordée.

Jason, arrivé à l'âge où le cœur de l'homme est avide de gloire, était trop brave et trop entreprenant pour reculer devant les périls que devait offrir une semblable expédition. Appelant autour de sa lance les plus vaillants guerriers de la Grèce, il leur proposa cette glorieuse entreprise comme celui de tous les exploits, qui lui paraissait le plus digne de leur courage. A son appel, l'élite des héros se rend à Iolchos et Jason choisit les cinquante plus illustres d'entre eux, comme Josué distingue dans toute son armée les trois cents qui doivent vaincre avec lui (nombre des constellations connues des anciens et des jours de l'année primitive). C'est donc dans le ciel que nous devons encore suivre l'action de ce nouveau poème sacré, puisque là se trouvent et la scène et les guerriers et le héros qui est le soleil lui-même. Parmi les héros, on distingue entre autres Orphée, que Chiron, instituteur de Jason, lui conseilla de s'associer. Or, la lyre d'Orphée est aux cieux sur le serpentaire Jason près d'une constellation aussi appelée Orphée, et ces trois figures célestes se montrent ensemble à l'entrée de la nuit ou au départ de Jason pour sa conquête. Après Orphée viennent Astérion, Typhys, fils de Phorbas, pilote du vaisseau; Hercule, Castor et Pollux, Céphée, Augias, fils du Soleil et une foule d'autres héros dont les constellations sont au ciel. Le vaisseau que le roi leur donna avait été construit, disait-on, sur les dessins de Minerve, avec le bois des arbres sacrés de Dodone et rendait des oracles. Il s'appelait *Argo* c'est à dire l'agile, parce que la constellation du vaisseau céleste qui porte ce nom parcourt chaque jour l'immensité de l'espace. Non loin de la constellation de ce fameux vaisseau, se trouvait aussi celle du bélier céleste qui, par son dégagement des rayons solaires, le matin, annonçait l'arrivée de l'astre du jour au taureau équinoxial du printemps. C'est l'agneau pascal des Hébreux dont l'immolation leur avait ouvert l'entrée de la terre promise, c'est à dire de l'heureuse saison de l'abondance. C'est aussi le bélier de Bacchus, qui, au milieu des

sables brûlants de l'Arabie, lui fait trouver des sources d'eau pour désaltérer son armée, tout comme Moïse, dans les mêmes lieux, en fait jaillir des rochers d'un coup de sa baguette de magicien.

La toison de ce merveilleux bélier est d'or, ce qui convient admirablement à l'éclat des étoiles, et nullement à un bélier terrestre, car je ne sache pas que l'histoire naturelle contienne dans ses collections d'animaux des béliers à toison d'or. Les dieux avaient donné ce bélier à Athamas, roi de Thèbes, comme un palladium pour sa famille. Phryxus, fils d'Athamas et de Néphélé, fut accusée par sa belle mère Ino, à la passion incestueuse de laquelle il avait refusé de consentir, d'avoir tenté de la séduire par l'entremise de sa sœur Hellé. Le roi, irrité d'un tel crime, résolut de faire périr les deux inculpés; mais ceux-ci, avertis par une providence divine qui veillait sur eux, s'enfuirent en Asie, à travers les airs, sur le bélier à toison d'or. Pendant le trajet, la malheureuse Hellé étant tombé du bélier dans la mer, laissa son nom à cette dernière qui depuis lors fut appelée Hellespont. Phryxus au contraire, arriva heureusement en Colchide et, sur l'ordre d'un oracle, immola le bélier à Jupiter et suspendit sa toison à un *arbre d'un bois sacré*, dédié au dieu Mars, en la confiant à la garde d'un dragon dont la gueule vomissait des torrents de flammes; Cétès, parent de Phryxus et roi de Colchide, avait d'abord accueilli celui-ci à bras ouverts et lui avait donné sa fille Chalciope en mariage; mais jaloux de son bonheur et de ses richesses, il le fit tuer pour lui ravir son trésor. Nous verrons comment sa femme parvint cependant à s'enfuir avec ses enfants, qu'elle arracha à la mort en se réfugiant dans l'île de Crète. Tout cet épisode est, comme on le voit, un petit poème héliaque intercalé dans le grand.

Jason part donc du port de Pagase, où mouillait le navire Argo, après avoir fait les plus tendres adieux à sa mère qu'il abandonne pour aller cueillir les palmes de l'immortalité, et après avoir offert un sacrifice de deux taureaux au Soleil-Apol-

lon, sol aïeul, sous les auspices duquel on s'embarque aux sons de la lyre d'Orphée qui chante le débrouillement du chaos (on est au printemps). Chiron, dont l'image est aux cieux près du serpentaire Jason, descend au rivage, où se brise l'onde écumante qui vient mouiller ses pieds et fait des vœux pour l'heureux retour des navigateurs. Hercule abandonne seul l'expédition, pendant le trajet, pour aller construire avec Neptune la citadelle de Troie.

Après une longue navigation mêlée de nombreux incidents d'amour et de péril [1] (car on est au printemps, l'époque des universelles amours, mais qui n'est pas encore exempte des dernières souffrances de l'hiver), Jason aborde en Colchide, et plein d'une juvénile audace, il ose sommer Eétès de lui livrer cette toison célèbre, qui nous rappelle la peau de loutre où fut déposé le trésor fatal qui devait causer la perte du héros scandinave, le bel et vaillant Sigurd. Celle de Colchide aura le même effet pour Jason, dont la sommation avait tellement intimidé le roi, que, n'osant lui refuser sa demande, il consentit à lui céder les trésors acquis par le crime, s'il pouvait les conquérir. Une telle conquête ne devait pas être facile dans ce pays des enchantements et de la magie. La terre où ils avaient débarqué était, en effet, une terre maudite où naissaient les poisons, où régnaient les divinités des enfers et de la nuit. Les herbes de ces contrées fournissaient aux magiciens les moyens d'accomplir toutes sortes de prodiges et la plupart des femmes de ce pays possédaient des secrets surnaturels capables de faire pâlir le soleil dans les cieux et les feux infernaux au fond des enfers.

[1] La colombe de l'arche de Noé ne manque même pas à ce récit, où l'océon symbolise les dernières inondations de l'hiver. Au moment où les argonautes quittent le devin Phinée, celui-ci leur prédit quels seront les écueils qu'ils auront à éviter. Il leur conseille, au moment du danger, de consulter les dispositions des dieux à leur égard, en lâchant une colombe. « Si elle fait le trajet sans danger, leur dit-il, ne balancez pas à la suivre et à franchir ce terrible passage en forçant les rames. Mais si l'oiseau périt, revenez : ce sera une preuve que les dieux s'opposent à votre passage. »

Mais entre toutes ces femmes, Médée, prêtresse d'Hécate, jeune et belle, innocente et vierge encore, se distinguait dans ces arts auxquels l'avait initié son père, le vieil Eétès. Sa tête était ornée d'une chevelure blonde qui la parait mieux qu'un diadème; sa taille effaçait en grâce celles de la déesse de la nuit; sa démarche était celle d'une immortelle. L'amour aime la vaillance. Si charmante et si jeune, si digne de l'affection des dieux et des hommes, elle ne put voir Jason, le plus divin des mortels, sans éprouver pour lui tous les sentiments de la passion la plus ardente et la plus dévouée. Dès ce moment, elle résolut de le sauver en l'arrachant à tous les périls que sa téméraire audace ne craignait pas d'affronter.

Ici nous voudrions pouvoir reproduire quelques-uns des traits de l'argonautique, nous dépeignant les naïves amours de Jason et de Médée. C'est le seul endroit de cette épopée où le poète ait rencontré une veine du cœur humain. Mais notre sujet nous interdit tout ce qui n'est que fiction, pour nous ramener sans cesse à la partie symbolique du mythe sacré. Chalciope, enfermée dans une tour du palais d'Eétès avec ses deux enfants, s'en échappe et court se jeter aux pieds de sa sœur Médée qu'elle implore, en suppliante, la conjurant de lui fournir le moyen d'arracher ses enfants à la mort et de fuir avec ces étrangers, auxquels sa science peut fournir tous les moyens d'échapper au sort fatal qui les menace. Médée, ravie d'une proposition qui flatte les secrets penchants de son cœur, atteste les dieux de faire tout ce qui dépendra d'elle pour la sauver, et, par le moyen d'un des enfants, propose un rendez-vous à Jason pour la nuit suivante dans la mystérieuse horreur du temple d'Hécate. La nuit venue, elle donne ordre à ses femmes, qui étaient au nombre de douze et toutes vierges comme elle (Médée symbolise la terre comme Jason le soleil et ses compagnes sont les douze mois de l'année), d'atteler les mules qui doivent conduire son char au temple. Pendant ce temps, elle prépare des poisons qu'elle a su extraire des simples du Caucase, nés du sang de Prométhée. Elle y mêle une

liqueur noirâtre qu'a vomie l'aigle qui rongeait le foie de cet illustre supplicié et cache le tout dans la ceinture magique dont elle ceint sa taille, pour rehausser ses attraits et donner à ses charmes d'irrésistibles séductions. Montant alors sur son char elle traverse la ville en tenant les rênes et le fouet, entourée de ses femmes, qui lui forment un cortége semblable à celui des nymphes rangées autour du char de Diane. L'embarras de Médée à l'approche de Jason est décrit avec un art qui captive. Rien de pudique et de modeste comme cette jeune fille pendant cette entrevue. Jason n'est pas moins ému et tous deux se quittent chastes et purs, mais embrasés d'une passion brûlante. On sent que le triomphe du soleil d'été avec ses ardeurs dévorantes approche, et qu'on touche au terme du printemps et aux grands exploits qui doivent définitivement assurer la victoire au soleil.

Pendant le silence de la nuit, Jason, selon les prescriptions de Médée, fait un sacrifice à la noire déesse qui lui apparaît sous la forme d'un spectre effrayant et lui prédit le succès. S'enduisant alors des préparatifs magiques que lui a remis son amante, il devient invulnérable à l'exception d'une seule partie du corps. Animé d'un courage sans égal, il se présente alors pour affronter les périls dont on l'a menacé et dompte d'abord deux taureaux surnaturels, dont les pieds et les cornes étaient d'airain et qui soufflaient, par les naseaux, des tourbillons de feu. Nous avons vu Mithros subjuguer ce même taureau équinoxial et Thésée le défaire aux champs de Marathon et dans les plaines de l'île de Crète. Attelant ensuite les deux monstres à une charrue de diamant, il les presse de l'aiguillon de sa lance et les force à tracer le sillon dans le roc qui se brise avec éclat et à labourer le champ rocheux consacré au dieu Mars. Il y sème les dents d'un dragon célèbre, et du sein du sillon voit aussitôt naître une multitude de géants, qui couvrent de leurs armes le champ qu'il venait de labourer. Jason lance un énorme rocher au milieu des bataillons dont il écrase une partie. Tous ces géants, avides de déployer leurs forces en lui

rejetant le roc, se le disputent les uns les autres et s'entre-tuent presque tous pour parvenir à s'en saisir. Jason n'eut que la peine d'exterminer le reste de cette race monstrueuse (comme on le voit, c'est Jupiter écrasant les géants qui entassent Pélion sur Ossa pour le combattre et qui s'entretuent dans l'ardeur de la mêlée). Il ne restait plus au héros qu'un seul obstacle à surmonter pour s'emparer de la toison d'or; c'était de triompher du terrible dragon qui la gardait. Eétès, ayant découvert la connivence de ses deux filles avec ses ennemis, veut les en châtier ; mais celles-ci le préviennent en s'enfuyant sur les vaisseaux des Grecs. Médée fait jurer à Jason, en présence des héros, qu'il la prendra pour épouse, puis le presse de faire avancer la flotte près du bois sacré. S'élançant alors à terre, avec son amant, elle le conduit à travers les ténébreuses profondeurs de la forêt, aperçoit bientôt le hêtre auquel est appendu la toison et l'énorme serpent qui en entoure le pied de ses replis tortueux. Ses horribles sifflements portent au loin l'épouvante et son souffle courbe les arbres de la forêt. La jeune princesse s'avance vers lui en invoquant la nuit et sa puissance ; l'assoupit par ses enchantements et voit Jason l'immoler au moment où, développant sur la terre ses mille replis, il relevait encore la tête en menaçant la jeune vierge. Le héros enlève alors la toison et fuit sur ses vaisseaux avec son amante.

Eétès lance aussitôt son fils Absyrthe à leur poursuite. Celui-ci allait triompher, quand sa sœur Médée l'attira dans un piége. Une lutte terrible s'engage alors entre lui et Jason, qui finit par le tuer. Observons ici que les Colchidiens appelaient aussi cet Absyrthe Phaéton et que Phaéton est le nom du cocher céleste, placé sur le point équinoxial du printemps et qui disparaît sous l'horizon quand finit cette saison. Sa fin tragique est donc identique à celle du fils du soleil, de Myrtile, d'Hippolyte et d'Icare. Il suit Persée et Méduse aux cieux. Nous entrons en été.

Les Argonautes, après avoir remonté le Danube, gagnent

l'Illyrie, les sources de l'Eridan, cotoie l'Etrurie, visitent Circé, cette sœur de Médée, magicienne comme elle et fille du soleil, se font purifier du meurtre d'Absyrthe, évitent ensuite Carybde et Scylla ainsi que les îles des Sirènes, et arrivent enfin dans l'île des Phéaciens où régnait Alcinoüs, qui les tire d'un nouveau danger. C'est là que Jason épouse Médée et la conduit ensuite au jardin des Hespéries où, enivrés l'un de l'autre, les deux amants s'abreuvent à longs traits de toutes les voluptés et jouissent de tous les genres d'abondance que peuvent désirer le cœur, l'imagination et les sens. Évidemment nous nous trouvons ici dans l'Eden de l'été, dans l'âge d'or, au sein des délices du paradis, où notre héros et notre héroïne ne sauront pas plus rester qu'Adam et Ève dans le jardin que le Dieu de Moïse avait planté pour eux de ses propres mains.

Les pommes d'or si belles à la vue, si bonnes au goût, que cueillit cette dernière et qu'elle offrit à son époux pour son malheur, ont été remplacées par le trésor de la toison pour le Grec comme pour Sigurd. Après lui avoir donné deux charmants enfants, avoir épuisé pour lui tous les secrets de son art en rendant la vigueur de la jeunesse au vieil Eson, avoir déterminé les filles de Péliâs à tuer leur père son ennemi, elle voit le trésor produire ses mauvais effets. Jason est recherché par tous les princes de la Grèce, il est envié des femmes les plus belles et finit par s'éprendre de Glaucé et par dédaigner Médée, absolument de la même manière que Sigurd abandonna Brunehilde pour Grudrune. Comme la première, Médée résolut d'en tirer une terrible vengeance. Prenant dans sa redoutable cassette les poisons les plus subtils, elle trempe dans la plus meurtrière de ses liqueurs une belle robe toute parsemée des plus magnifiques diamants et l'envoie en présent à Glaucé, qui eut le malheur de s'en revêtir et périt au milieu des plus effroyables douleurs. Jason, au désespoir, courut au palais de Médée pour se venger; mais elle avait disparu, montée sur un dragon ailé, après avoir égorgé elle-même ses deux enfants, en faisant dire à son époux que l'*argo* serait chargé de sa ven-

geance (nous rentrons en hiver, car Médée triomphe avec le serpent de l'équinoxe d'automne et entraîne Jason à sa perte).

Inconsolable de tous les malheurs que cette femme cruelle avait causé, celui-ci, déchiré d'horribles supplices (passion du Christ, de Prométhée, etc.), étant un jour allé visiter le vieux navire *argo* que l'on avait tiré sur le rivage, une main inconnue en détacha un trait de bois et lui perça la poitrine. Comme Osiris, Balder, Chrisna, Christ, Jason meurt donc sur un bois fatal et descend ensuite aux enfers, c'est à dire dans la mort. Cependant il ne demeura point dans le ténébreux séjour. Remontant aux cieux, il y jouit des honneurs divins et fut adoré des peuples de l'Arménie, de l'Albanie, de la Colchide et de la Grèce. Quant à Médée, on dit qu'elle s'enfuit dans l'Iran où elle donna le jour à deux nouveaux enfants qui furent les pères des Mèdes et des Perses. Ce dernier trait nous reporte à l'origine commune de toutes ces fables astronomiques. Nous ne croyons pas, en effet, qu'un homme de bonne foi, que n'aveugle pas la superstition, puisse méconnaître cette constante identité des mythes solaires chez tous les peuples et sous toutes leurs formes.

ORPHÉE.

Les Grecs faisaient descendre Orphée des peuples hyperboréens, le disaient fils d'Apollon et de la Muse Calliope, et lui donnaient tous les caractères d'une tribu sacerdotale qui serait venue civiliser les Grecs. Lui-même tient par les ramifications les plus étroites au génie indien ; et son mythe se retouve tout entier sous un autre nom dans celui de Raurou et de Pramadoira. Il est prêtre des dieux dont il établit le culte et enseigne l'origine. On lui fait introduire chez les Grecs les rites de l'expiation des crimes, dont la confession des chrétiens n'est qu'une mesquine copie. Il institue aussi les mystères sacrés dont notre messe et nos sacrements ne sont que des imitations. Poète des légendes des principales

divinités des divers peuples, surtout de celle de Jupiter, de Bacchus, d'Osiris, d'Hercule, de Jason, de Proserpine, législateur des hommes, précepteur des rites, des auspices et des divinations, en sa qualité de fils de dieu, il connait encore les plus secrets mystères du ciel et des enfers, et se sert de l'harmonie pour inculquer les sciences et les arts, les lois et la justice à de grossiers barbares qu'il rend, de la sorte, sensibles à la pitié et à la clémence.

Orphée nous apparait tout à coup avec son épouse Eurydice au milieu de l'Eden du ciel d'été comme Adam et Eve, dans leur beau paradis qu'arrosaient les quatre grands fleuves de lait et de miel. On ne leur donne point d'enfance, car le mythe qui les concerne semble remonter jusqu'à ces temps reculés, voisins des premières conceptions des hommes, où l'année n'avait encore que deux saisons. Tout ce qu'on nous dit d'Orphée conviendrait admirablement au bon principe des Perses, à Ormuzd, le dieu de tous les biens. On nous le montre au bord des fleuves, à l'orée des bois, au milieu d'arbres chargés de fruits naturels, impressionnant les Grecs encore sauvages par les charmes de sa voix et les doux accents de sa lyre. Ses accords apprivoisent les tigres et les lions; il arrête le cours des fleuves les plus rapides; les arbres et les rochers eux-mêmes sensibles à l'harmonie de ses chants descendent des montagnes pour l'entendre. A ses accents, les pierres s'élevaient d'elles-mêmes, se disposaient en murailles et en cités. Tels étaient les délicieux symboles de l'influence civilisatrice du culte du soleil, personnifié dans ce vieux prêtre oriental, qui détruisait la barbarie, éteignait les haines, instituait les associations et révélait les secrets les plus importants de la vie morale.

Il aimait éperdument sa femme Eurydice qui devait devenir pour lui une cause d'épouvantables malheurs. Cette jeune et belle épouse aux yeux de lotos, aux bras d'albâtre, jeune comme l'aurore, gracieuse comme le palmier de Délos, séduisante à faire envie à Vénus elle-même, aimait à parcourir les

rives fleuries des fleuves, ou à s'ébattre au sein de leurs flots rafraîchissants. Hélas! l'amour des vallées et des frais ombrages devait lui être fatal! Un jour qu'elle foulait d'un pas léger l'herbe tendre des prairies, elle ne vit pas un affreux serpent qui se tenait caché sous l'herbe et le foula d'un pied imprudent. L'hydre relève aussitôt sa tête que surmontait une crête ensanglantée, roule dans le sang ses yeux enflammés, et, poursuivant la vierge effrayée, l'atteint et lui fait au *talon* une blessure mortelle. Aussitôt une pâleur livide se répand sur ses traits; elle tomba et, semblable à une belle fleur arrachée au sol par l'ouragan, elle meurt au milieu des plus cruelles souffrances. Toutes les nymphes, ses compagnes, firent retentir les monts de la Thrace de leurs cris douloureux. Son époux, à qui le jour était devenu insupportable, se retira dans une sauvage solitude. Là sur sa lyre, charmant par des plaintes douloureuses les soucis de son cœur, c'était toi tendre épouse dont il pleurait la perte, toi dont il regrettait l'absence et quand naissait le jour et quand venait la nuit, il s'en allait répétant sans cesse : Eurydice! Eurydice! ô ma chère Eurydice!

Mais Eve ne peut descendre du séjour de l'immortalité dans celui de la mort, du ciel d'été dans les enfers de l'hiver, sans que son époux ne l'y suive. Seulement combien est grande la différence du mythe hébraïque avec le mythe des Grecs. Tandis qu'Adam ne sait s'excuser de sa propre faute qu'en accusant bassement sa femme qu'il ne suit qu'à regret dans le séjour des maladies, des douleurs et de la mort, dans cet hiver qui ne laisse subsister sur le sol que des épines et des ronces, Orphée, entraîné par sa douleur, ose concevoir l'audacieux projet de descendre aux enfers pour en arracher sa chère Eurydice. Si un mythe n'a de valeur réelle, comme dogme religieux, que par l'idée morale qu'on y rattache, il faut avouer que celui des Grecs surpasse celui de Moïse de toute la grandeur de l'idée morale. Orphée pénètre dans les sombres gouffres à travers des forêts qu'habitent une éter-

nelle horreur. Il franchit l'asile où filent les Parques inflexibles, celui où rugissent les Furies qui ne connurent jamais la pitié; l'Ezèbe s'émeut aux sons de ses divins accents; les ombres légères, les spectres décharnés, les fantômes livides accourent écouter ses plaintes, plus pressés que les troupes d'hirondelles à l'entrée de l'hiver. On y voit des femmes illustres, des guerriers célèbres, des enfants morts avant d'avoir goûté les joies et les peines de la vie, de jeunes vierges que consumèrent les flammes du bûcher, la veille de l'hymen. *Neuf fois,* le Styx enveloppe des replis de ses flots ces pâles victimes de la mort, qu'un marais fangeux (remplaçant les innodations du déluge) entoure de ses eaux croupissantes. L'enfer même fut attendri en écoutant les accents du poète, et les farouches Euménides cessèrent de faire siffler sur leur tête les serpents qui forment leurs chevelures. L'*hydre infernale* oublia d'épouvanter les morts, Cerbère retint au fond de sa gueule béante ses affreux aboiements, et jusqu'à la farouche déesse des éternels abîmes, tout fut sensible aux douleurs de l'époux infortuné.

Sa femme lui fut rendue, mais à condition qu'il n'abaisserait pas même un regard sur cette épouse adorée, avant d'être sorti de ces régions de mort. Heureux d'obtenir sa femme à ce prix, Orphée regagna triomphant la clarté du ciel. Il était sur le point de toucher le seuil du redoutable empire, lorsque dans un moment d'ivresse insensée, ce malheureux amant s'abandonnant à l'ardeur qui l'entraîne, se retourne avide de revoir les traits qu'adore sa passion. Le gouffre avare de ceux qu'il dévore, ressaisit sa proie. Eurydice au désespoir s'écrie en gémissant : « Quel délire insensé, quelle destinée fatale me perd en te perdant, ô malheureux époux! Un barbare destin rappelle ton Eurydice et le nuage de la mort voile mes regards éteints. Adieu, cher Orphée; entraînée dans les gouffres ténébreux, c'est en vain que je tends une dernière fois vers toi des mains défaillantes. » Elle dit, et soudain s'évapore au sein des airs comme une fumée légère. Vaine-

ment Orphée veut la saisir , il n'embrasse qu'une ombre illusoire; il l'appelle, mais nulle voix ne répond à sa voix, et pour comble de maux l'inflexible rocher lui défend désormais l'approche de ces funestes lieux.

Dans son désespoir, le poète se retire au fond des antres glacés de la Thrace et là, durant *sept ans* entiers, il y pleure sa disgrâce et fait retentir de ses cris ces profondes cavités. Pour lui, plus de plaisir ici bas; nul hymen ne saurait désormais charmer son cœur; sur la cime des montagnes, au sein des déserts lugubres, il va pleurer la seule épouse qu'il ait aimée. En vain, les femmes de la Thrace s'efforcent de lui plaire et de le consoler en lui offrant d'autres appas et de faciles plaisirs. Il méprise des feux indignes de sa grande âme. Ce fut pour son malheur. Les femmes de la Thrace, indignées de ses dédains le mettent en lambeaux. Victime de leur fureur, Orphée, dans les tortures de cette passion, laissait encore échapper un faible et tendre soupir qu'entrecoupait le doux nom d'Eurydice. Les rochers mêmes, touchés de son trépas, après lui répétaient encore : Eurydice! Eurydice!

Orphée n'est pas seulement le symbole du génie illuminé par l'inspiration céleste et la science divine, une incarnation déifique de la lumière intellectuelle, c'est surtout le modèle de l'époux. Il est pour l'homme ce que Pénélope est pour la femme, un type d'une sigulière élévation comme constance et fidélité dans l'amour conjugal et nous défions les chrétiens de rien trouver dans leur Bible et dans leurs Évangiles qui en approche. Que dis-je, la virginité n'y est-elle pas déclarée supérieure au mariage!... Quel crime!

HERCULE.

Jupiter s'était épris d'Alcmène, la plus belle et la plus vertueuse de toutes les femmes, qui devait être la dernière à laquelle il s'unirait, comme Niobé, dont Alcmène descendait par *quatorze* générations (nombre sacré dans la généalogie du

Christ) avait été la première. Ne voulant point contraindre la jeune épouse par la violence et, désespérant de vaincre sa vertu par la persuasion, il prit la forme d'Amphytrion, son mari, s'introduisit dans sa couche sous ce masque, et tripla la durée de la nuit dans laquelle il tint Alcmène dans ses bras, indiquant la force de l'enfant à naître par la durée du temps qu'il mettait à l'engendrer. Lorsqu'arriva le jour où la jeune femme devait mettre au monde l'enfant divin, Jupiter déclara, en présence de tous les dieux, qu'il donnerait le royaume des Perséides à l'enfant qui naîtrait ce jour là. Junon, qui avait eu connaissance des rapports de son époux avec Alcmène, jalouse de la puissance qu'allait avoir le fils d'une rivale détestée, mit dans ses intérêts sa fille Hittrye qui prolongea la grossesse d'Alcmène et fit naître Eurysthée avant terme. Jupiter, prévenu par ce stratagème, ne put révoquer ses serments; mais en donnant Hercule pour sujet à Eurysthée, il songea à l'entourer d'une gloire dont nul mortel n'avait encore joui. Dans tous les siècles, le génie dut courber la tête sous le joug de l'ineptie.

Cependant, dès qu'il fut mis au monde, sa mère redoutant les terribles menaces de Junon vengeresse, exposa son enfant dans le champ célèbre qui depuis lors porta le nom de champ d'Hercule. Minerve, sur les instances de Jupiter, détermina aussitôt Junon à descendre sur la terre pour s'y promener au milieu des belles campagnes de la Grèce, et la conduisant vers les lieux où gémissait le bel enfant, elle lui en fit remarquer les grâces touchantes, l'attendrit en faveur du petit abandonné qui poussait des cris déchirants, et détermina Junon à lui donner le sein. Vaincue par les prières de la déesse, l'épouse de Jupiter qui ne se doutait pas que cette malheureuse créature fut Hercule lui-même le prit sur ses genoux et l'allaita de son lait. Mais Hercule, lorsque la mamelle fut presqu'épuisée, voulant en extraire jusqu'aux dernières gouttes de la liqueur divine, la pressa avec une telle énergie que Junon poussée par la douleur, jeta un cri terrible et arracha de son sein cet

enfant auquel la nourriture divine qu'elle lui avait fait prendre ne laissa pas que de communiquer des forces surnaturelles. Minerve revint ensuite chercher le nourrisson, le rendit à la mère qui l'avait abandonné et la somma, au nom de Jupiter, de l'élever en secret avec le plus grand soin.

Hercule fut élevé à Thèbes où Amphytrion, banni de Tirynthe, s'était établi. Junon ne fut toutefois pas longtemps sans découvrir la retraite de l'enfant fugitif, et suscita deux effroyables dragons pour dévorer le fils d'Alcmène encore au berceau. Mais celui-ci, les saisissant chacun par le cou, les étrangla l'un et l'autre avec ses deux mains (il échappe au génie du mal ou de l'hiver, symbolisés par les serpents). Lorsqu'il eut atteint l'âge de l'adolescence, Erginus, qui avait assujetti les Thébains à un tribut après les avoir désarmés, envoya une ambassade réclamer l'impôt déshonorant. Le roi des Minyens fit demander l'extradition du coupable et Créon était sur le point de le livrer, lorsqu'Hercule, appelant les jeunes gens à la délivrance de leur patrie, leur donna les armes qui étaient suspendues dans les temples, comme dépouilles consacrées aux dieux par les ancêtres, tua Erginus qui venait l'attaquer avec une nombreuse armée, massacra tous ses soldats et s'emparant d'Orchomène, sa capitale, il la rasa avec les temples et les palais. Créon, frappé du courage de ce jeune homme, lui donna sa fille Mégare en mariage et lui confia le gouvernement de son royaume. Mais Eurysthée n'ayant pas tardé à connaître la gloire naissante d'Hercule, le somma de revenir à Argos et d'y accomplir les travaux auxquels il voulait l'astreindre comme sujet. Le héros repoussa d'abord cet ordre avec dédain, mais, Jupiter l'ayant sommé d'obéir, Hercule qui ne voulait pas déplaire à son père, conçut cependant une telle fureur de sa sujétion, que, dans un accès de délire affreux, il perça de ses flèches les quatre enfants (les quatre mois de la saison d'hiver primitive) qu'il avait eus de Mégare, les prenant pour autant d'ennemis. Lorsqu'il eut reconnu son erreur, il maudit Junon qui l'avait

frappé de cette frénésie, pleura longtemps ses malheurs dans le lieu le plus solitaire de sa maison, et ce ne fut que quand sa douleur se calma, qu'il se rendit auprès d'Eurythée, résigné à braver tous les périls auxquels il allait être exposé.

Nous avons déjà vu que, parmi les différentes époques auxquelles l'année commençait autrefois, celle du solstice d'été a été une des plus remarquables. C'était au retour du soleil à ce point, que les Grecs fixaient la célébration de leurs fêtes olympiques, dont on attribuait l'établissement à Hercule. C'est donc à ce moment que commencent les douze travaux solaires du héros, car Hercule signifie gloire de l'air ou soleil [1]. Rappelons seulement que les anciens, pour régler leurs calendriers sacrés et ruraux, employaient non seulement les signes du zodiaque, qui n'était vraisemblablement pas connu à l'époque reculée où fut créé le mythe d'Hercule, mais plus souvent encore des constellations placées en dehors de cette zone et qui, par leur lever ou leur coucher, annonçaient le lieu du soleil dans le ciel aux divers mois de l'année. Remarquons encore que dans ces récits symboliques tous les animaux mis en scène y apparaissent avec un caractère surnaturel, qui sont de toutes les données de la nature; les chevaux dévorent les hommes, les femmes s'élèvent au dessus de la timidité ordinaire de leur sexe, les pommes y sont d'or, les biches ont des pieds d'airain, tout jusqu'à l'écrevisse y revêt un caractère gigantesque ou formidable, qui annonce la substitution du symbole surnaturaliste à la vérité historique que les auteurs païens ont longtemps cru y rencontrer. Enfin observons aussi que ce mythe remonte au moins à 2,500 avant notre ère, alors que la constellation du lion se trouvait au solstice.

I. Semblable au soleil du solstice, le dieu nous est représenté avec tous les attributs de la force universelle du monde. Ce n'est pas le signe du lion qu'il parcourt, c'est un lion d'une

[1] Ηρα (air), κλεος (gloire).

grandeur monstrueuse, nourri par la lune qu'il va combattre. Ni les pierres, ni l'airain, ni le fer, ni la massue ne pouvaient le dompter, car il était invulnérable. Il vivait au fond d'une immense caverne de la forêt de Némée. Hercule l'accula dans son antre, le combattit corps à corps et l'étouffa. Il s'enveloppa ensuite de la peau de cet animal, qui était immense, et s'en servit dans la suite comme d'une arme défensive. Or, le passage du soleil sous le lion est fixé par la constellation de l'*higéniculus,* qui est l'Hercule constellaire.

II. L'Hydre de Lerne est le second monstre qui s'oppose à la marche triomphale du héros. C'est aussi la constellation qui vient immédiatement après celle du lion. Les poètes nous la représente comme ayant cent têtes qui renaissaient au fur et à mesure qu'on les abattait, en sorte qu'on ne pouvait la tuer qu'en les coupant toutes d'un seul coup, chose malheureusement impossible. Pour en triompher, Hercule eut recours à un autre moyen, il les brûla de ses feux puissants, malgré la douleur que lui causait pendant cette opération une écrevisse qui le mordait au talon de ses serres d'airain. La constellation de l'écrevisse se trouve en effet un peu en avant et au dessus de l'hydre céleste. Après avoir ainsi dompté le monstre, le héros trempa les pointes de ses flèches dans son fiel, afin que chaque trait lancé engendra des plaies incurables.

III. Le passage du soleil sous le signe de la balance est marqué par le centaure céleste qui tient en main une outre pleine de vin et un thyrse orné de pampre et de raisins, image de la production de la saison. C'est alors que se lève le soir l'ourse céleste, que d'autres désignent par le porc ou le sanglier. Comme symbolisme de cet état du ciel, on dit donc qu'Eurythée ordonna à Hercule, pour troisième travail, de lui amener vivant le sanglier d'Erymanthe, qui séjournait sur les montagnes (pôle) d'Arcadie. Le héros part donc pour aller accomplir cet exploit. Il reçoit l'hospitalité du centaure Pholus, qui, ayant reçu de Bacchus un tonneau de vin, avec ordre de ne l'ouvrir qu'à l'arrivée d'Hercule, s'empressa de le

défoncer dès qu'il connut à quel hôte il avait donné l'hospitalité. Mais le fumet de ce vin fort et vieux attira tous les centaures des environs, qui se jetèrent avec fureur sur cette boisson et la disputèrent au héros. Celui-ci dut combattre ces monstres à double corps, que la mère des dieux avait doués de la force et de la vitesse des chevaux ainsi que de l'expérience et de l'esprit des hommes, et parvint à en tuer un grand nombre et à mettre les autres en fuite. Pholus en ensevelissant tous ceux qui avaient été tués se blessa à l'une des flèches du héros et en mourut. Hercule l'inhuma et recouvrit son corps de la montagne Pholoé. C'est alors aussi que périt Chiron, si célèbre dans l'art de guérir. Homade, qui avait violé la sœur d'Eurysthée, fut aussi immolé. Attaquant ensuite le sanglier des bois d'Erymanthe, il s'y prit avec tant d'adresse qu'il s'en empara tout vivant et l'apporta en cet état au roi d'Argos.

IV. Le passage du soleil sous le signe du scorpion étant fixé par le coucher de Cassiopée ou de la biche, la légende nous dit qu'Hercule reçut bientôt après l'ordre d'amener la biche aux cornes d'or et plus rapide que les vents. Le héros ne parvint pas moins à la saisir à la course et l'amena toute vive à Eurysthée.

V. Arrivé au signe du sagittaire, consacré à Diane, qui avait son temple à Stymphale, le soleil se trouve en face de trois oiseaux : le vautour, le cygne et l'aigle. De là, le mythe qu'autour du lac de Stymphale s'était rassemblée une incroyable multitude d'oiseaux qui dévoraient tous les fruits des pays d'alentour, et qu'Hercule les détruisit en les perçant de ses flèches.

VI. L'entrée du soleil au signe du capricorne étant marquée par le cours du verseau qui répand ses flots sur la case de la chèvre céleste, nous montre Hercule nettoyant l'énorme quantité de fumier, amassée dans les étables d'Augias depuis plusieurs années, en y faisant couler les flots du fleuve Pénée qu'il détourna de son lit pour s'exempter d'un travail humiliant.

VII. Au moment où le soleil pénètre dans le signe même du verseau au nord, se trouve le vautour à côté de la constellation de Prométhée, tandis que le taureau céleste culmine au midi au coucher d'Arion ou de Pégase. Cette situation du soleil dans les cieux est symbolisée par Hercule monté sur Pégase, emmenant de Crète le taureau aimé de Pasiphaé et le lâchant dans les plaines de Marathon, qu'il ravagea. Instituant ensuite les jeux olympiques près du fleuve Alphée (cours supérieur du verseau), en Elide, il fut vainqueur dans chacun d'eux. Tous les dieux, remplis d'admiration, l'honorent aussitôt à l'envi des présents les plus magnifiques; Minerve lui donne un voile éclatant pour sa future épouse; Vulcain, une massue et une cuirasse; Neptune, un cheval plein d'ardeur; Mercure, une épée; Apollon, un arc. C'est avec ces armes divines qu'il alla combattre les géants qui faisaient la guerre aux dieux près de Pallène en Macédoine, et que, tuant un grand nombre de ces enfants de la terre, il acquit une gloire immortelle. Lorsqu'il eut ainsi triomphé des forces désordonnées de l'hiver arrivant sur les plages arides au milieu desquelles s'élevait le rocher du supplice de Prométhée, il tua le vautour qui rongeait le foie du patient et délivra le commun bienfaiteur du genre humain.

VIII. Le soleil passant ensuite sous la constellation des poissons, y pénétrait au coucher de Pégase ou du cheval ailé. De là, l'ordre qu'Eurysthée intima au héros de lui amener les juments de Diomède de Thrace. Elles étaient si indomptables qu'on leur avait donné des mangeoires d'airain, et si fortes qu'on était obligé de les tenir avec des brides de fer. Pour nourriture on leur donnait les membres découpés des étrangers. Pour les dompter, Hercule tua d'abord Diomède lui-même qu'il leur jeta en pâture, et les enlevant, après les avoir assouplies à l'obéissance, il les amena à Argos, où elles furent consacrées à Junon.

IX. Le passage du soleil au signe du bélier consacré à Mars est marqué par le lever du navire Argo, par la disparition de

Cassiopée, par celle de la ceinture céleste d'Andromède, fille de cette dernière, et enfin par celle de la baleine céleste. Pour allégoriser ces faits, le mythe fait embarquer Hercule sur *Argo* pour aller à la conquête de la toison d'or. Arrivé à l'embouchure du fleuve Thermodon, le héros déclara la guerre aux amazones, établit son camp près de Thémiscyre où résidait leur reine, et réclama d'abord la ceinture qu'Eurysthée lui avait donné l'ordre d'aller conquérir. Sur le refus des amazones, il combat ces belliqueuses filles de Mars, les défait et les tue dans une suite de combats singuliers, choisit Antiope pour en faire présent à Thésée, et force leur reine Mélanippe à se racheter en livrant à Hercule la célèbre ceinture.

X. Au moment où le soleil quitte la constellation du bélier pour entrer dans celle du taureau, on voit se coucher celle du bouvier, avec les bœufs qu'il conduit. Orion, amoureux des Atlantides ou des Pléiades, se lève en ce moment, ainsi que la chèvre, femme de Faune. En conséquence, le dixième travail qu'Eurysthée ordonna à Hercule, fut de lui amener les vaches de Géryon, qui paissaient alors sur les côtes d'Ibérie, baignées par l'Océan. Mais Chrysaor (le porteur de l'épée d'or, Persée, qui se trouve au nord de la constellation du taureau, tenant en main une épée flamboyante), régnait sur toute l'Ibérie et avait pour compagnons d'armes trois fils remarquables par leur force et leur vaillance, commandant chacun à de puissantes armées de guerriers. Hercule rassembla donc une immense armée dans l'île de Crète, qu'il délivra de toute espèce d'animaux nuisibles avant son départ. Il descend d'abord en Lybie, où il combat et tue le géant Antée; délivre la contrée des animaux malfaisants qui l'infestaient et en fait une des régions les plus fertiles et les plus florissantes du monde entier, en forçant le désert à produire des vignes, des oliviers et des arbres fruitiers de toute espèce. Se rendant ensuite en Égypte, il y tua Busiris et fonda la ville d'Hécatompyle (Thèbes), puis traversa tout le nord de l'Afrique jusqu'au détroit de Gadès, des deux côtés duquel il éleva les deux colonnes qui portèrent

son nom. Marchant ensuite contre les fils de Chrysaor qui poursuivaient les Atlantides, il les tua dans des combats singuliers, soumit toute l'Ibérie et s'empara des bœufs de Gérion. Pénétrant de là dans la Celtique, il en civilisa les habitants et fonda la ville d'Alise. Celle-ci, pour ce motif, demeura imprenable jusqu'à Jules César, qui la prit d'assaut contre toute la Gaule révoltée. Après avoir soumis sur son passage les féroces habitants des Alpes, il civilise les Ligurs et les Tyrrhéniens (Toscans), reçoit l'hospitalité de Cacius et de Pinarus aux lieux où doit un jour s'élever Rome, et se rend chez Faune au lever des Pléiades. S'avançant ensuite dans les champs Phlégréens de la Campanie, il y défait les géants et surtout l'infâme Cacus. Il ferme aussi le lac Averne et construit la route herculéenne. Faisant passer ses vaches en Sicile, il traverse le détroit à la nage en s'appuyant aux cornes d'un taureau ; combat et tue Eryx, fils de Vénus, institue à Syracuse les fêtes de Proserpine et se laisse dresser des autels par les Agyrinéens. Reposant en Italie, il y tua et ensevelit Croton, aux lieux mêmes où devait un jour s'élever la célèbre ville de ce nom. Comme on le voit, le symbole, dans ce dixième travail, se change en Odyssée, dans laquelle on fait parcourir à Hercule tout le monde connu des anciens.

XI. Le passage du soleil dans le signe des Gémaux était indiqué par le coucher du petit chien et le lever du grand chien, à la suite duquel s'allonge l'hydre, tandis que se lève le cygne céleste. Eurysthée ordonne donc au héros de lui amener le chien Cerbère du fond des enfers. Après s'être fait initier à Athènes aux mystères d'Eleusis, Hercule descend aux enfers, y combat l'horrible chien à queue et à poils de serpent, délivre Thésée avec Pirithoüs son ami, et défait aussi Cygnus au moment où la canicule commence à brûler la terre de ses feux.

XII. Enfin le soleil entre au signe du cancer, au moment où l'*Ingéniculus* descend vers les régions occidentales (Hespérie) suivi du dragon du pôle qu'il foule aux pieds, et où se

couche le fleuve du verseau et le centaure, tandis que la Vierge trône au haut du ciel. Hercule devient donc esclave d'Omphale qui finit par l'épouser; s'embarque sur Argo, comme à l'origine du mythe (ce qui annonce le retour des mêmes aspects du ciel) pour aller assiéger Troie, dont il s'empare. Il se rend ensuite à Hespérie pour y cueillir les pommes d'or que gardait le grand dragon. S'étant rendu infidèle à Déjanire, il se dispose à faire un sacrifice et se revêt de la robe du centaure qui avait voulu séduire cette femme au passage d'un fleuve et qu'Hercule avait tué. Le monstre avait laissé cette robe teinte de sang à la femme jalouse, en disant qu'elle n'avait qu'à l'envoyer à son époux infidèle quand elle voudrait le ramener à lui. Mais cette robe brûla Hercule de feux dévorants. Il fait aussitôt dresser un immense bûcher, y monte, ordonne à Iolaüs, son ami, d'y mettre le feu, meurt au milieu de cette fournaise immense et finit ainsi sa carrière mortelle pour aller épouser aux cieux, où il revêt avec la jeunesse l'immortalité, la belle Hébé, qui doit l'enivrer de délices et d'amours éternelles.

Il ressort de cette étude jusqu'à la dernière évidence que tout le mythe d'Hercule n'est que le symbolisme de la révolution du soleil à travers les constellations pendant l'espace d'une année ; mais que la poésie, faisant descendre les aventures du ciel en terre, fait accomplir ces travaux du héros dans les diverses régions du globe, pour pouvoir entremêler de fictions terrestres la légende sidérale et avoir ainsi l'occasion de décrire dans une vaste Odyssée le monde connu des anciens. Cependant tous les peuples païens d'Occident ont cru à l'existence réelle d'Hercule et de ses travaux, tout comme aujourd'hui les chrétiens croient à la vie miraculeuse du Christ. Qu'est-ce que cette croyance peut prouver en faveur de la réalité historique des choses ainsi racontées? Il faudrait des preuves de la vérité alléguée, et loin d'en posséder *une seule*, les livres des chrétiens fourmillent des plus absurdes contradictions. A l'œuvre donc apologistes, si vous l'osez! et au lieu

de vous borner aux ridicules considérations générales des Dechamps, des Lacordaire, des Auguste Nicolas, osez vous mesurer corps à corps avec les Straus, les Larroque, les Proudhon, les Eenens, et réfuter *traits par traits* ce qu'ils regardent comme absurde dans les textes ! Vous ne le ferez pas, parce que vous savez bien que vous ne le pourriez pas. Et cependant tant que cela n'est pas réfuté, que signifient vos songes creux et votre métaphysique ténébreuse?

CONCLUSION

I. « Il y a des savants, dit M. François Noël dans son Dictionnaire mythologique, à l'article soleil, qui ont prétendu que tous les dieux du paganisme se réduisaient au soleil et toutes les déesses à la lune. » Sans aller aussi loin dans nos affirmations, nos études précédentes nous donnent le droit de conclure que toute la mythologie des divers peuples du monde repose, *dans sa partie dogmatique,* sur un symbolisme des phénomènes de la nature; mais que les symboles les plus remarquables par leur étendue et leur profondeur ont le soleil pour objet.

II. Une seule des légendes rapportées dans les trois chapitres précédents ne prouverait peut-être rien par elle-même ; mais lorsqu'on les voit toutes concourir au même but, que les points fondamentaux de l'Héliosisme sont identiques dans chaque mythe, pris isolément, il faut bien convenir que cela ne saurait être un effet du hasard; que toutes ces créations sont calquées sur un même objectif positif et que l'on touche du doigt la vérité. Mais pour obtenir ce résultat nous avons dû opérer sur une grande échelle, sans crainte d'abuser de la patience du lecteur. Il en est de la mythologie comparée comme de la philologie comparée. Pour établir la science, il faut prendre de nombreux points de comparaison et chez les peuples

les plus divers, car plus l'horizon est immense plus est vrai le rapport qui de tous les points converge à l'unité et qui établit la vérité d'une même donnée, retrouvée partout, sous une forme variée, mais avec un fond exactement le même.

III. La mythologie comparée aboutit souvent à ramener aux symbolismes les plus antiques les contes qui actuellement encore courent nos rues. Le paganisme est comme la mauvaise herbe dont on ne parvient à délivrer la terre qu'avec des peines incroyables. Il s'est infiltré par toutes les fissures à travers le moyen âge jusqu'à nous. Non seulement la multitude des fictions du moyen âge n'est qu'un travestissement des symboles païens; mais il existe une inconcevable quantité de légendes des saints qui se sont incorporé cet antique symbolisme, en le transformant à peine. Une chose digne de remarque, c'est que plus un mythe s'éloigne de sa source, plus il dégénère comme symbole pour revêtir une idée morale, qui se manifeste sous deux faces diamétralement opposées : une extrême austérité ou un burlesque désopilant qui finit par le conte bleu.

IV. La véritable beauté du mythe ne consiste pas tant dans la fidélité de l'expression de son objectif, que dans cette transfiguration morale qui l'imprègne de l'âme des peuples. Comme symbole, le mythe d'Hercule est certainement un des plus parfaits que la Grèce ait produit. Il est cependant à peu près nul d'intérêt et de vie intime. Celui d'Orphée lui est incontestablement très supérieur, parce qu'il exprime un haut idéal d'une position humanitaire donnée. C'est ce fond moral qui inspire un si vif intérêt aux populations dans le mythe chrétien revêtu de tous les prestiges du culte et des amplifications de la chaire, seul côté par où le connaissent les masses qui, dans le catholicisme, n'ont jamais lu les Évangiles ni la Bible.

V. Remarquons encore que le mythe héliaque est généralement mieux exprimé dans les Évangiles apocryphes que dans les canoniques. Ce caractère des premiers nous explique suffisamment pourquoi l'Église n'a cessé de les proscrire : c'est qu'ils révélaient d'une façon trop palpable la manière dont les

mythes héliaques du paganisme s'étaient transformés dans la Christologie chrétienne. Toutefois dans les uns et les autres évangiles, le mythe n'est que fragmenté, et aucun ne l'exprime convenablement dans toute son étendue. C'est qu'il naquit dans les sociétés secrètes des mille bribes éparses qu'y apportait chaque néophyte et qui finissaient par faire partie de la croyance générale à l'insu de tous. Le symbole des apôtres est encore, sous ce rapport, la plus complète expression du mythe héliaque des chrétiens. Mais ce qui fait la beauté pénétrante des Évangiles canoniques, c'est que l'âme démocratique des premiers chrétiens y a passé tout entière.

VI. Ceci explique aussi le profond antagonisme qui existe entre l'Évangile et l'Église devenue aristocratique. Comme telle, elle se fit l'ennemie la plus acharnée que le vrai christianisme ait jamais rencontré. Elle en a faussé tous les principes et a fait égorger plus de dix millions d'hommes au nom d'un Dieu de paix, prêchant aux hommes la liberté, l'égalité et la fraternité. Ses papes sont devenus des souverains temporels au nom d'un Dieu dont ils devaient être les plus parfaits modèles et qui n'avait pas un lieu où reposer sa tête. Ses évêques, ses chanoines, ses prêtres, nagent dans une grasse et docte abondance en nourrissant leur pieuse fainéantise de la substance des malheureux. L'Église vend des messes, des prières, des sacrements, des indulgences au poids de l'or, alors que les épîtres des apôtres déclarent ce crime le plus horrible des sacriléges. On étouffe la raison, le sentiment et la vraie vertu sous les pratiques d'une effroyable superstition que l'on appelle la lumière. C'est ainsi que tout dans l'Église est en opposition avec le dogme du symbolisme chrétien, et voilà pourquoi cette institution est devenue la lèpre de la terre et la plus terrible ennemie du genre humain.

VII. On comprend que nous aurions facilement pu multiplier nos récits des mythes héliaques; mais en composant ce livre notre intention n'a pas été d'écrire un traité de mythologie, au point de vue de la science historique au XIXe siècle.

Creuzer a commencé, en Allemagne, cette tâche ingrate sans beaucoup de succès. La science allemande en a pour des siècles encore de recherches avant d'arriver à un résultat décisif. Cette nation est plutôt née pour l'érudition patiente que pour la science; le génie gaulois, par ses affinités plus intimes avec l'esprit grec, a plus fait par la plume de Guinaut pour la mythologie comparée que toutes les savantes recherches des Germains; mais M. Guinaut lui-même est demeuré inférieur à Dupuis, faute de principe directeur. La science mythologique, c'est à dire religieuse, reste donc à créer dans l'ensemble de ses détails. Nous espérons avoir jeté les fondements des principes de cette science dans ce volume. Le reste n'est plus, dans le paganisme, que ce que sont les légendes des saints dans le christianisme. On peut y trouver des documents précieux pour l'histoire générale du développement progressif du genre humain ; mais nous doutons que l'on parvienne jamais à ramener la multitude de ces récits à des catégories générales comme nous l'avons fait pour les grands dogmes religieux qui constituent le fond même de la religion.

VIII. Plus une religion devient poétique et légendaire, plus elle perd en profondeur dogmatique, les embellissements ne pouvant se faire qu'au détriment des symboles. Quand donc Châteaubriand, dans son *Génie du Christianisme,* prétend démontrer la divinité de la religion par sa beauté poétique, il ne fait que constater la profonde altération dogmatique de son sévère et incroyable symbolisme primitif. La beauté morale du culte, au contraire, peut très bien se développer en raison de ses embellissements poétiques et communiquer au roman un attrait d'autant plus pénétrant. De là le charme de certaines légendes.

IX. Nous attendrons le jugement de l'opinion publique sur cet ouvrage pour mettre au jour nos études immédiates sur le christianisme lui-même, envisagé au point de vue des principes émis dans cette première partie. Ce nouvel ouvrage, qui forme la seconde partie des recherches indiquées par le

titre de ce livre, se divisera en quatre *Études*. Dans la première, nous ferons ressortir les innombrables contradictions des Évangiles, réduisant à zéro leur valeur historique. Dans la seconde, nous suivrons point par point le mythe de Jésus comme symbole solaire. Dans la troisième, nous montrerons qu'il n'y a rien dans les sacrements et les institutions chrétiennes qui ne soit emprunté au paganisme. Dans la quatrième, et dernière, nous indiquerons les grands principes du christianisme qui en ont fait la fortune et les erreurs funestes qui sont devenues comme les tenailles avec lesquelles l'Église a torturé les entrailles de l'humanité et continue à compromettre les destinées du monde.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

—

PRÉFACE.

INTRODUCTION.

LOI DU DÉVELOPPEMENT RELIGIEUX DE L'HUMANITÉ.

PREMIÈRE ÉTUDE.

DUALISME, TRI-THÉISME. — AGES DU MONDE.

DEUXIÈME ÉTUDE.

HÉLIOSISME.

TROISIÈME ÉTUDE

DU MYTHE HÉROIQUE.

CONCLUSION.

FIN.

EN VENTE CHEZ LES MÊMES.

HISTOIRE.

G. BANCROFT. Histoire des États-Unis d'Amérique, 10 vol. in-8°. 5 fr. le vol. (Sous presse.)

CHANNING ET EMERSON. Vie et caractère de Napoléon Bonaparte. 1 vol. in-18. 1 fr. 50 c.

EMERSON. Les représentants de l'humanité. 1 v. ch'. 3 fr. 50 c.

XAVIER EYMA. La République américaine. — Les institutions, les hommes. — 3 beaux et forts vol. in-8°.—Prix 15 francs.

Les 34 étoiles de l'Union américaine. (Histoire des 34 États de l'Union et des territoires.)—2 vol. charpentier. — Prix 7 francs.

G. G. GERVINUS. Introduction à l'histoire du XIX° siècle. 1 vol. in-8°. — Prix 3 francs.

HERDER. Idées sur la philosophie de l'histoire. 3 v. in-8°. 15 fr.

THÉODORE JUSTE. Histoire du Congrès national de Belgique. 2° édition. — 3 vol. charpentier.

Les Pays-Bas sous Charles-Quint. Vie de Marie de Hongrie, 2° édition. 1 vol. charpentier.

A. LACROIX et **VAN MEENEN** Notice historique sur Ph. de Marnix, avec portrait. in-8°. 1 fr. 60 c.

F. LAURENT. Van Espen. Étude sur l'Eglise et l'État. — 1 vol. charpentier. Prix 3 fr. 50 c.

Études sur l'histoire de l'humanité. 6 fort vol. in-8°. — 45 fr.

La féodalité et l'Eglise, t. VII. — 1 vol. in-8°. 7 fr. 50 c.

P. DE MARNIX. Écrits politiques et historiques. 1 v. in-8°. 4 fr.

Correspondance et Mélanges.— 1 fort vol. in-8°. — Prix 5 fr.

J. L. MOTLEY. Fondation de la République des Provinces-Unies.—La Révolution des Pays-Bas au XVI° siècle. — 8 demi-volumes in-8°. — Prix 16 francs.

APOLOGIE DE GUILLAUME DE NASSAU, prince d'Orange, avec tous les documents de l'époque. 1 fort vol. in-12 relié.— 5 fr.

CH. POTVIN. Albert et Isabelle (leur règne). 2 v. in-8°. 6 fr.

PRESCOTT. Histoire du règne de Philippe II.—5 v. in-8°.—25 fr.

Histoire de Ferdinand et d'Isabelle — 4 vol. in-8°. — Prix 20 fr.

Don Carlos, sa vie et sa mort.— 1 vol. in-8°. — Prix 2 fr.

Histoire de la Conquête du Pérou. — 3 vol. in-8°. — Prix 15 fr.

VOYAGES ET DESCRIPTION DE PAYS

H. BARTH (Le docteur). Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale. — 4 beaux vol. in-8° avec gravures, portrait, chromo-lithographies et carte. — Prix 24 fr.

CHINE CONTEMPORAINE (LA). Mœurs, description du pays, histoire, etc.—2 v. charp. — 7 fr.

J. FROEBEL. A travers l'Amérique. 4 vol. charp. — Prix 14 fr.

PHILOSOPHIE ET RELIGION.

Mme JENNY P. D'HÉRICOURT. La Femme affranchie. 2 vol. charpentier. — Prix 6 fr.

DOM JACOBUS. L'église et la morale.—2 vol. charp.—Prix 7 fr.

Le livre de la nationalité belge. — 1 vol. in-18. — Prix 2 fr.

Les vols d'enfants. 1 v. in-18. 75c.

P. LARROQUE. Examen critique des doctrines de la religion chrétienne. — 2 beaux vol. in-8°. —Prix 15 francs, 2° édition.

Rénovation religieuse. — 1 vol. in-8°. — Prix 7 fr., 2° édit.

La guerre et les armées permanentes.—1 vol in-8°.—Prix 5 fr.

De l'esclavage chez les nations chrétiennes. — 1 vol. in-12. — 2 fr.

LORGUEILLEUX. Le culte intérieur spirituel.—1 v. in-8°.—6 fr.

PHILIPPE DE MARNIX. Le tableau des différends de la religion. — 4 vol. in-8°. — Prix 16 fr.

De Bijenkorf. (La ruche à miel de l'Église romaine.) 2 v. in-8°. 7 fr.

C. H. DE SAINT-SIMON. Œuvres, précédées d'un essai sur sa doctrine, avec portrait et lithographie. 3 vol. charp.—10 fr. 50 c.

E. VACHEROT. La Démocratie. — 1 vol. in-8°. — 5 fr., 2° édition très augmentée.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

G. BANCROFT. Essais et Mélanges, 1 vol. in-8°. — Prix : » fr.

A. CASTELNAU. Zanzara. Études sur la renaissance en Italie. Roman historique.—2 vol. format charpentier. — Prix 7 fr.

C. L. CHASSIN. A. Petœfi. Le poète de la révolution hongroise. — 1 vol. charp. — 3 fr. 50 c.

G. W. CURTIS. Rêveries d'un homme marié, 2 v. in-32. 2 fr. 50 c.

DOERING (Docteur H.). Mozart, sa biographie et ses œuvres. — 1 vol. in-18. — Prix 1 fr. 25 c.

GRETRY. Mémoires ou Essai sur la musique, suivis de mélanges. — 2 vol. format charpentier.

A. DE HUMBOLDT. Correspondance avec Varnhagen von Ense et autres contemporains célèbres. — 1 beau et fort vol. in-12. 5 fr.

Le même ouvrage. 1 vol. in-8° avec portrait. — 6 francs.

ALBERT LACROIX. De l'influence de Shakspeare sur le théâtre français jusqu'à nos jours. Ouv. couronné.— 1 vol. grand in-8°. — Prix 5 francs

LIGNE (Prince Charles de). Œuvres historiques, littéraires, poétiques, dramatiques, mélanges, etc. — 4 vol. charp. — 14 fr.

Mémoires, suivis de Pensées.— 1 vol. charpent. — Prix 3 fr. 50 c.

NIEBELUNGEN (Le Poëme des), traduction par Emile de Laveleye. — 1 fort vol. in-12. 4 fr.

IK MARVEL. Rêveries d'un célibataire. — 1 vol. charp. 3 fr.

NOUVELLES CALABRAISES par B. Miraglia.—1 v. ch'. 3 fr. 50 c.

CH. POTVIN. La Belgique, poème.—1 vol. in-12. — 1 fr. 25 c.

Le Roman du Renard, en vers. — 1 vol. charp. — 3 fr. 50 c.

L'Europe et la nationalité belge 1 vol. in-12. — 2 fr. 50 c.

J. SCHMIDT. Histoire de la littérature française depuis 1789 jusqu'à nos jours. 6 vol. in-8°.

A. SIRET. Dictionnaire des peintres, par ordre alphabétique. 2° édition, corrigée et améliorée. — 1 vol. gr. in-8° à 2 colonnes de 1,000 à 1,200 pages. En préparat.

UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES. Statuts, discours, rapports, documents divers, programme des études, bibliographie, etc. — 1 vol. charp. — 5 fr.

E. VAN BRUYSSEL. Histoire de la marine et du commerce belges. — 1 beau vol. in-8°.

P. VOITURON. Recherches philosophiques sur les principes de la science du beau. 2 vol. in-8°

D. G. WEBER. Histoire universelle. 10 vol. charp.

A. WIERTZ. Peinture mate. Procédé nouveau. 1 vol. in-8°. 1 fr.

POLITIQUE, DROIT, ÉCONOMIE POLITIQUE ET SCIENCES.

DEROYER. Economie à l'usage de tout le monde, in-18—2 fr. 50 c.

ÉTUDES SUR LES ÉTATS CONSTITUTIONNELS. Angleterre; Pays-Bas; Suisse; Belgique; Piémont; Grèce; Suède, Norwège, Danemarck; Espagne et Portugal; Allemagne; États-Unis d'Amérique; Brésil et Mexique, etc. 1 v. charp. de 3 fr. 50 c. par pays.

LA HONGRIE *politique et religieuse*.—1 v. charp. 3 fr. 50 c.

CH. MAYNZ. Éléments de droit romain. 2 vol. in-8°. — 16 francs.

Traité des obligations d'après le droit romain. 1 vol. in-8°. 9 fr.

PEEL (SIR ROBERT). Mémoires. 2 vol. in-8°. — Prix 10 fr.

EDGAR QUINET. Œuvres politiques. — 2 vol. charp. 6 francs.

La Révolution religieuse au XIX° siècle. 1 vol. in-18. — 1 fr.

G. DE MOLINARI. Questions d'économie politique et de droit public.—2 vol. in-8°. 10 fr.

Voyage en Russie.— 1 v. charp.

W. STREUBEL. Des forces militaires de la France, comparées à celles de l'Allemagne. — 1 vol. in-18. — Prix 2 fr.

L. DURAND. Manuel d'hygiène. — 1 vol. in-12. — 2 fr.

LE HARDY DE BEAULIEU. Traité élémentaire d'économie politique. — 2 vol. charpentier



